

Généalogie du mal

Jeong, You-jeong

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEONG You-jeong
**GÉNÉALOGIE
DU MAL**

Roman traduit du coréen par
Choi Kyungran et Pierre Bisiou



Éditions
Philippe Picquier

Yujin, vingt-six ans, se réveille un matin dans l'odeur du sang.

Jusqu'à ce jour, c'était un fils modèle qui se pliait à toutes les règles d'une mère abusive et angoissée. Une mère qui gît en ce moment même au pied de l'escalier, la gorge atrocement ouverte d'une oreille à l'autre.

Que s'est-il passé la nuit dernière ? Seuls des lambeaux d'étranges images émergent de la conscience de Yujin, et le cri angoissé de sa mère. Mais appelait-elle à l'aide ? Ou implorait-elle ?

Pour trouver la clé qui déverrouille sa mémoire, il va devoir remonter seize ans plus tôt, lorsque tout s'est joué. Retrouver la scène initiale, impensable, insupportable. Seize années de secrets, de silence, d'une vie contrôlée dans ses moindres détails, jusqu'à ce que tout bascule.

Mais quand on a franchi la frontière interdite, il n'existe pas de retour possible.

Ce thriller dérangent et obsédant, d'une exceptionnelle acuité psychologique, suit à un rythme haletant, électrique, la radicale transformation d'un jeune homme ordinaire en un dangereux prédateur.

JEONG You-jeong

généalogie du mal

Roman traduit du coréen
par Choi Kyungran et Pierre Bisiou

Ouvrage traduit et publié avec le soutien
de l'institut coréen de la traduction littéraire (klti), Séoul



Editions
Philippe Picquier

Titre original : *The Good Son*

© 2016 by Jeong You-Jeong

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

En couverture : © Design by Sean Garrehy LBBG / Image from Getty /
Westend61

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1344-2

Prologue

Le soleil brûlait dans le ciel de mai où s'étiraient quelques rares nuages. Des passereaux chantaient dans les buissons qui bordaient la cour intérieure de l'église. Mon frère et moi sommes entrés par l'arche de rosiers en tenant à la main une bougie qui portait notre nom de baptême. Marchant au rythme de la chorale, nous nous sommes avancés vers l'autel installé sous le crucifix, au fond de la cour.

*Jésus est amour
Qui rend ma vie si belle
De ses mains d'amour
Il rend ma vie si belle*

Des garçons en aube blanche et coiffés d'une calotte rouge, des filles en robe blanche et coiffées d'une couronne de fleurs, suivaient par deux derrière nous. Le curé et le vicaire se tenaient derrière l'autel pour accueillir la procession. C'était un jour béni. Le dernier dimanche du mois saint. C'était le matin de la messe en plein air, le rituel des premières communions. Mon frère âgé de dix ans, moi plus jeune d'un an, et les vingt-deux autres enfants, nous étions les héros de cette journée.

Ceux qui assistaient à la messe se sont retournés pour voir notre entrée. Mon grand-père maternel, qui était notre parrain à tous deux, était assis au premier rang, rayonnant, affichant un large sourire. Ma mère et mon père se tenaient aux places réservées aux familles. Ils suivaient du regard mon frère qui était le premier des héros. Ma mère me jetait des coups d'œil de temps à autre mais n'avait pas l'air d'avoir remarqué que je tremblais si fort que la flamme de ma bougie vacillait. Son regard ne m'effleurait que distraitement avant de revenir vers mon frère.

Depuis la veille, je ne me sentais pas bien. Sans raison particulière. J'avais froid, j'avais mal à la tête et ma nuit avait été peuplée de mauvais rêves. Au réveil, ma gorge était tout enflée et avaler une simple gorgée d'eau était très douloureux. Sur le chemin de l'église, dans la voiture, la fièvre s'était déclarée. Je pressentais une

inflammation des amygdales mais je n'avais rien osé dire à ma mère. Au contraire, je m'étais efforcé de feindre une mine normale. Si ma mère se rendait compte de mon état, sûr que je n'y gagnerais rien. Ce serait un demi-tour direct vers l'hôpital. Et la suite, je la voyais d'ici pour l'avoir expérimentée déjà à diverses reprises : radios des bronches, piqûres et prises de sang à n'en plus finir. Je risquais même de me retrouver au lit quelques heures avec une perfusion. Pendant ce temps, la cérémonie des premières communions n'allait pas m'attendre. Cela signifiait que je resterais à la traîne et que j'aurais tout à reprendre tout seul, le catéchisme, les lectures de la Bible, les messes à l'aurore et les examens. Cela signifiait recommencer toute la formation six mois durant. Et ce n'était pas tout. Je perdrais ma place à côté de mon frère, une place que j'avais durement gagnée. La ligne d'arrivée était à ma portée, j'avais franchi tous les obstacles, il n'était pas question d'abandonner pour une simple inflammation des amygdales.

Nous venions à peine de faire notre entrée que des symptômes inhabituels sont apparus. Au bout de quatre ou cinq pas, j'ai été saisi de frissons ; avant d'être à mi-chemin, tout mon corps tremblait ; à trois ou quatre pas de l'autel, je ne sentais plus mes jambes. Soudain je me suis pris les pieds dans l'aube, mon dos s'est plié comme si j'allais tomber et j'aurais sans doute frappé le sol de mon front si mon frère ne m'avait rattrapé in extremis par le coude.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? » m'a-t-il chuchoté. Pour toute réponse, j'ai fait un pas de plus. Au sein de ce chaos, mon regard s'est tourné vers les places réservées aux familles. Les yeux écarquillés de ma mère étaient fixés sur moi. Des yeux qui me demandaient la même chose que mon frère. Qu'est-ce qui t'arrive ?

J'ai baissé la tête. Je ne pouvais tout de même pas lui dire : *Si tu me promets que je ne suis pas obligé d'être baptisé, je veux bien m'écrouler maintenant.* De toute façon, il était trop tard. Nous étions devant l'autel. Le curé a ouvert les mains. Mon frère lui a tendu son cierge en premier.

« Han Yumin Michaël. »

Le curé a posé le cierge au pied de l'autel.

A mon tour j'ai tendu le mien.

« Han Yujin Noël. »

Après avoir couvert ma main frémissante de la sienne, le curé a pris le cierge. Il m'observait. Avec l'expression de celui qui console un chiot apeuré. *Mon enfant, n'aie pas peur.*

Les joues me piquaient, la peau me tirait. J'ai fait demi-tour et j'ai gagné ma place, à côté de mon frère. Déjà deux autres enfants tendaient leurs cierges au curé. Le temps que les dix autres binômes fassent leur entrée m'a semblé interminable. La messe se déroulait

avec une horrible lenteur. J'étais un bébé crapaud qui traversait une autoroute à huit voies sous le soleil brûlant de l'été. Le chant des étourneaux se répétait indéfiniment, plongeant mes oreilles dans un profond vertige.

« Moïse a dit au peuple : Mettez dans votre cœur et dans votre âme ces paroles que je vous dis. Vous les lierez comme un signe sur vos mains, et elles seront comme des frontaux entre vos yeux... »

Quand j'ai relevé la tête, mon père, délégué des parents, entamait sur l'estrade la première lecture. Sa voix de baryton hésitait ou se faussait de façon tout à fait inhabituelle. Ses larges épaules étaient raides, les épaules d'un robot. Sur ses joues les traces bleuâtres du rasage faisaient comme des marques de coups. J'ai tourné la tête vers le groupe des parents. Les yeux de ma mère se sont plantés dans les miens. Un mot, et elle se précipitait à mon secours. Elle semblait avoir compris que quelque chose ne tournait pas rond, que je n'avais pas trébuché par hasard. Mes joues devaient être aussi rouges que ma calotte. A moins qu'elle n'ait perçu mes tremblements sous mon aube.

« Car si vous observez tous ces commandements que je vous prescris, et... si vous les mettez en pratique... pour aimer l'Eternel... »

La mélopée hachée de mon père s'envolait derrière ma tête. Mes pensées aussi s'envolaient par bribes. Le temps disparaissait morceau par morceau. Et le chant des étourneaux s'éloignait lentement.

« Qu'est-ce que tu fais ? Tu dors ? »

La voix de mon frère m'a tiré de ma torpeur. Le curé et le vicaire s'approchaient de l'autel, tenant le calice et la patène. A peine m'étais-je dit que j'allais devoir me lever et aller vers eux que j'y étais déjà. La main du curé était noire, crochue, pareille à une branche morte, et au bout était accrochée une hostie ronde comme la pleine lune.

« Ceci est mon corps livré pour vous.

— Amen. » Mon frère a tendu la langue pour recevoir l'hostie. J'ai relevé la tête à mon tour, mais je n'arrivais pas à ouvrir la bouche. Ma gorge était en feu. Mes yeux s'embrasaient. Toute ma chair brûlait. Un flot de poussière tourbillonnait dans l'air et les objets prenaient des formes étranges. Le crucifix se tenait tête en bas, l'autel jaillissait au-dessus de mon front, les buissons autour de la cour de l'église étaient autant de mains tendues par des squelettes. J'ai senti mes pieds quitter le sol. Tout à coup, le monde s'est renversé. Et je me suis effondré.

« Yujin. »

Dans ma tête embrumée a résonné le cri aigu de ma mère.

« Ouvre les yeux. Yujin, ouvre les yeux. »

Avec peine j'ai soulevé mes paupières de plomb. Dans mon champ de vision singulièrement rétréci est apparu le visage de ma mère.

« Tu as mal quelque part ? »

J'étais allongé devant l'autel dans les bras de ma mère. Ses pupilles

noires, dilatées, frappaient mon visage comme des flots tumultueux. J'avais envie de dire que j'avais froid mais remuer les lèvres m'était impossible.

« C'est une insolation ? J'appelle les pompiers ? »

Une ombre aussi massive qu'une falaise s'est approchée de mon front, interrogeant ma mère d'une voix anxieuse. Son visage était à contre-jour, je ne le voyais pas bien mais j'ai pensé que c'était mon père. C'était sûrement lui car ma mère a crié : « Appelle-les, vite. » J'ai vu une autre ombre, plus fine, qui se tenait à côté d'eux. Sans doute celle de mon frère. Derrière ses épaules, les nuages couraient comme les flammes dans un champ. Des étourneaux chantaient au loin. Le soleil brillait, œil rouge vif au centre du ciel qui s'assombrissait.

I

Un appel dans les ténèbres

L'odeur du sang me réveille. Comme si tout mon corps l'absorbait, pas seulement mes narines. L'odeur rebondit et enfle en moi comme un son lancé dans un long tube. Derrière mes rétines flottent d'étranges images. La lumière d'un jaune terne des lampadaires alignés dans la brume, la rivière qui coule sous mes pieds en tourbillons, un parapluie rose qui divague sur la chaussée trempée par la pluie. Les bâches en plastique d'un chantier qui claquent dans le vent. Quelque part au-dessus de ma tête résonne la chanson d'un homme à l'élocution embrouillée.

*La femme sous la pluie gravée dans mon cœur
Je ne peux l'oublier...*

Pas besoin de réfléchir longtemps pour comprendre ce qui m'arrive, et pas besoin d'une imagination exceptionnelle pour deviner ce qui va suivre. Ce n'est ni la réalité, ni les vestiges d'un rêve. C'est un signal envoyé par mon corps à mon cerveau : Ne bouge pas, reste allongé, tu dois commencer à payer le prix. Le prix pour avoir, de ton propre chef, interrompu le traitement qui endigue tes crises.

Interrompre le traitement, c'est la pluie salutaire que j'offre parfois à ce désert qu'est ma vie. Pas systématiquement, mais la plupart du temps je dois endurer en retour une sacrée tempête, une fichue crise. Et tous les symptômes que je perçois à présent sont les messagers annonçant l'imminence d'une tempête de ce genre. Cet état d'hallucination confuse est communément appelé « symptôme prodromique de crise ».

Il n'y a pas de port pour m'abriter de cette tempête. Rien à faire, sinon attendre qu'elle s'abatte. Le temps de la tempête est celui des ténèbres et moi, complètement démuné, je me retrouve ballotté dans ce tumulte. Je sais aussi, d'après mes expériences antérieures, que je

ne garde aucun souvenir du processus. C'est une sorte de long sommeil qui s'étire jusqu'à ce que je me réveille et que je reprenne conscience. Dans cet intervalle, mon corps est soumis à rude épreuve. Comme si j'affrontais je ne sais quelle épreuve physique rude, basique, intense. Qui me bouffe une énergie démente et me laisse dans un état d'épuisement total. Tout ceci est la conséquence de mes propres actes, effectués en connaissance de cause, on peut donc dire que je récolte ce que j'ai semé. Et vu que je recommence en dépit de ces expériences passées, on pourrait dire que c'est une véritable addiction.

Généralement, ceux qui sont dépendants d'un médicament le sont pour les illusions qu'il procure. Pour moi, c'est le contraire. Moi, pour obtenir ces illusions, il faut que j'arrête la prise du médoc. Peu après l'interruption du traitement s'ouvre un temps magique. Les maux de tête disparaissent, les sifflements dans mes oreilles s'apaisent, mes cinq sens sont à ce point affûtés que je pourrais danser sur un fil. J'ai l'odorat plus sensible qu'un chien. Mon cerveau fonctionne à toute vitesse, je saisis le monde non pas par la pensée mais par l'intuition. Je sens que je dirige ma vie. Vivre parmi les hommes me semble facile.

Bien sûr, tout n'est pas parfait. Par exemple, ma mère et ma tante n'entrent toujours pas dans la sphère du « facile ». Ma vie demeure celle d'un coussin écrasé sous leurs deux croupes. Les supplier de bouger leurs derrières qui m'étouffent ne sert à rien. Si ma mère me surprenait en pleine crise, voici peu ou prou ce qui se passerait :

Ma mère, dès mon réveil m'emmène chez sa sœur. Ma tante est mon médecin traitant, une psychiatre réputée, directrice de la clinique *Avenir – Enfants malades*. Elle me regarde dans les yeux et me pose des questions, une par une, gentiment, d'une voix douce, sans relâche, jusqu'à ce qu'elle entende les réponses qu'elle attend. Pourquoi as-tu arrêté ton traitement ? Il faut que tu sois franc avec moi si tu veux que je t'aide. Franchement, être franc ne fait pas partie de mes qualités. Ce n'est pas non plus une valeur que je cherche à atteindre. Moi, j'aime le côté pratique des choses. Donc évidemment je lui réponds sur cette base que sans faire gaffe j'ai oublié de prendre le médicament, que le lendemain j'ai oublié que j'avais oublié, et ainsi de suite jusqu'à maintenant. Ma tante, qui a le don de tout savoir du ciel et de la terre sans bouger de sa chaise, lâche sa sentence : « Arrêt addictif du traitement. » Huissière implacable, ma mère m'ordonne de prendre le médoc sous ses yeux à chaque repas, tous les jours. Elle me fait aussi réviser les conséquences de ces « quelques jours d'euphorie » en me rappelant les expériences passées. Elle me fait comprendre que je n'échapperai pas au poids pesant de sa croupe tant que je céderai à mes bêtises.

« Yujin. »

Soudain me revient la voix de ma mère que j'ai entendue avant mon réveil. Elle était feutrée comme le vent dans un rêve, mais puissante comme sa poigne serrant mon bras. Quoique bien réveillé maintenant, je ne perçois aucun signe de sa présence. Le silence est absolu, si épais que j'ai l'impression d'être sourd. Ma chambre est plongée dans la pénombre, l'aube n'est donc pas encore là ? Si c'est le cas, c'est qu'il n'est pas encore 5 h 30 et maman est peut-être encore endormie. Alors la crise pourrait commencer et s'achever à son insu. Tout comme la nuit dernière.

Je crois que c'était aux alentours de minuit. Je reprenais mon souffle près du passage piéton face à la digue. Je venais de faire un aller-retour à toute blinde jusqu'au belvédère de la Voie lactée, dans le parc maritime de Gundo. Ce genre de course échevelée qu'on taxerait volontiers de frénésie, moi je l'appelle ma *maladie de chien*. C'était ce que je fais en sortant de l'appartement, quand mes muscles débordant de puissance lancent d'emblée le moteur à plein régime. Et puisque ça m'arrive plutôt souvent, ce genre de course nocturne, il ne me semble pas trop exagéré de l'appeler ma *maladie de chien de merde*.

Comme toujours la nuit, il n'y avait personne sur la route de la digue. La petite échoppe *Pains fourrés de chez Yong* était close. L'embarcadère en bas de la digue était plongé dans le noir et la route à six voies semblable à une piste d'atterrissage avait été dévorée par le brouillard. C'était une nuit d'hiver typique d'une ville de bord de mer, avec son vent rude et mordant. Il tombait une pluie forte rappelant les averses torrentielles de l'été. S'il avait fallu définir le temps, on aurait pu employer le mot de *lugubre*, et pourtant mon corps était léger comme l'air ondulant dans les rayons du soleil. Je me sentais tellement bien que j'aurais pu voler allégrement jusque chez moi. Sans cette odeur de sang transportée par le vent, tout aurait été parfait.

C'était une odeur sucrée, fétide, avec un goût de métal. Une odeur qui me venait en pleine face à la façon d'un vent contraire qui m'aurait heurté. Elle n'était pas aussi intense que maintenant, mais suffisamment forte pour m'alerter sur l'imminence d'une crise. Là-bas, une femme descendue du dernier bus pour Ansan marchait dans ma direction. Le parapluie ouvert, le vent dans le dos, elle se pressait à petits pas de pingouin. Je devais me dépêcher de rentrer, m'envoler sans tarder. Je n'avais pas envie d'exposer une inconnue à ce genre de scène où je me roule par terre comme un calamar sur le gril.

Puis la pellicule est coupée. Je peux seulement supposer qu'en entrant dans ma chambre, je me suis allongé sur le lit sans même me déshabiller. Après cette crise, la troisième de ma vie, j'ai dû tomber dans un profond sommeil en ronflant. S'il y a une différence par rapport aux deux précédentes, c'est ce pressentiment au réveil qu'une nouvelle crise va arriver. La densité et la substance de l'odeur sont un

cran au-dessus. Je suis allongé dans la fumée d'un canon, la peau me picote, mon nez s'emplit d'un parfum âcre, mon esprit est embrumé. Ces éléments laissent pressentir une crise plus puissante que jamais.

L'intensité de la tempête qui s'approche ne m'angoisse pas. Crachin ou pluie diluvienne, ça revient au même quand tu es trempé. Seulement, puisque ça doit me tomber dessus, j'aimerais autant que ça tombe sans attendre. Que je puisse en émerger avant que ma mère se réveille.

Prêt à subir le choc, je ferme les yeux. Ma tête, je la garde de biais pour éviter d'éventuelles suffocations. Je relâche la tension de mes muscles, je respire profondément. En plaignant mon corps qui va se tordre et se tordre, mes lèvres entament le décompte, un, deux... Quand j'arrive à cinq, le téléphone se met soudain à sonner. C'est si brusque et si fracassant que j'ai l'impression que mes oreilles s'arrachent de ma tête. A l'idée que l'appareil, à l'étage inférieur, doit sonner en même temps, mon corps se braque. L'irritation monte, j'imagine ma mère qui ouvre elle aussi les yeux en sursaut. Quel abruti peut appeler à une heure pareille...

La sonnerie s'est tue. Mais c'est une course de relais, voici que l'horloge sonne. Une fois. Il n'est quand même pas une heure du matin ? Sauf exception, cet unique coup est le son que j'ai toujours entendu juste après mon réveil. C'est une habitude que j'avais contractée au primaire, quand j'ai commencé les compétitions de natation, me lever une heure avant l'entraînement, quelle que soit l'heure du coucher. Il doit donc être 5 h 30 et non pas 1 heure du matin. Ma mère doit être assise devant son secrétaire. Oui, c'est l'heure où elle fait ses trois salutations à la Vierge Marie, la mère de ma mère.

Je vous salue Marie, pleine de grâce.

Le Seigneur est avec vous.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes

Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni...

Après la prière, ma mère va prendre sa douche. Je tends l'oreille vers l'étage. Je guette le bruit de sa chaise qu'elle repousserait en se levant ou celui du robinet qu'elle ouvrirait. Mais ce qui frappe mes tympans, c'est une nouvelle sonnerie de téléphone, mon portable ce coup-ci. Considérant l'ordre des sonneries, j'en déduis que l'appel sur le fixe était pour moi.

Je tends le bras. D'après mes souvenirs, le mobile est par là, mais ma main n'accroche rien. Se peut-il que je l'aie laissé sur mon bureau ? Sinon, dans ma salle de bains ? Pendant que je cherche dans ma mémoire, la sonnerie s'arrête. Un moment après, le fixe reprend ses cris. D'un bond, je me redresse et saisis le combiné. A mon « Allô ? »,

une voix familière répond aussitôt.

« Tu dors encore ? »

Haejin. D'un coup toute la tension retombe. Ben évidemment, qui d'autre ? Qui d'autre que l'occupant de la chambre à l'entrée, à l'étage du dessous, qui d'autre pour appeler à une heure aussi saugrenue ?

« Je suis réveillé, je réponds.

— Que fait maman ? »

Une question aussi stupide que l'heure de son appel. Qu'est-ce qu'il m'avait dit ? Qu'il allait voir des gens, une maison de production. Il n'est pas rentré cette nuit ? Je dois vérifier.

« Tu es à la maison ?

— Tu n'es pas si réveillé que ça... Pourquoi je téléphonerais à la maison si j'y étais ? Je suis à Sangam-dong. »

Il se lance dans une explication confuse pour se justifier. Le réalisateur de *Cours privé*, le film sur lequel il a bossé l'année dernière, lui a confié un nouveau travail et pour fêter la signature de ce contrat, ils sont allés boire dans un bar. Après cela il est retourné dans l'atelier d'un ami pour finir un montage, la vidéo des soixante ans d'un client tournée l'après-midi. Mais l'atelier était surchauffé et il a fini par s'endormir.

« Quand je me suis réveillé, j'ai vu que maman m'avait appelé dans la nuit. Voilà pourquoi j'appelle, j'ai trouvé ça bizarre, à cette heure-là elle aurait dû être au lit. »

Il ajoute qu'il a trouvé plus bizarre encore que personne ne réponde à ses derniers appels, lui qui s'attendait à ce que tout le monde soit debout.

« Il y a un problème à la maison ? »

Je lève la main devant mon visage. Et à cet instant, à cet instant seulement, je sens quelque chose de raide et de craquant collé sur ma main. En même temps, je sens que ce *quelque chose* est aussi collé au *village des cinq trous*, mes deux yeux, mon nez et ma bouche. La sensation est si nette que je n'ai pas besoin de toucher mon visage pour m'en assurer. En parlant à la manière de ma tante, de loin la plus instruite de la famille, c'est le symptôme subjectif d'un corps étranger sans stimulation des capteurs du toucher.

« Quel problème veux-tu qu'il y ait ? »

En maugréant ma réponse, je touche mes cheveux du bout des doigts. Ce *quelque chose* a séché et durci dans mes cheveux.

« Ah oui, ben alors pourquoi elle ne répond pas ? J'ai appelé sur son portable et sur le fixe, poursuit Haejin.

— Elle doit être en prière. Ou alors elle est dans la salle de bains ou sur le balcon, elle n'a peut-être pas entendu le téléphone. »

De la main, j'inspecte ma poitrine, mon ventre, mes jambes. Normalement je devrais porter les mêmes habits que cette nuit, quand

j'ai quitté l'appartement, mais je sens sous ma main quelque chose de complètement différent. Le pull-over qui devrait être souple et doux est dur comme un chiffon qui serait resté trois mois et dix jours sous un soleil brûlant. Le pantalon est raide comme la peau d'une vache tannée. Toujours sur le lit, je relève les jambes et touche une chaussette. Même sensation que le pull-over.

« Tu crois ? »

Haejin a l'air dubitatif. Je le vois presque en train de pencher la tête sur le côté.

« Tu es sûr que tout va bien ? » insiste-t-il. Je hoche la tête avec irritation. Qu'est-ce qui pourrait ne pas aller, à part ce que je ressens, c'est-à-dire l'impression de m'être immergé dans une mare de boue avant de me coucher.

« Si tu es si inquiet, t'as qu'à rappeler maman tout à l'heure.

— Non non, ça ira. De toute façon, je rentre bientôt.

— Tu rentres maintenant ? »

Je réfléchis. Qu'est-ce qui a pu m'arriver durant la nuit pour que je me réveille crotté de la sorte ? Ai-je glissé, suis-je tombé pendant le vol retour jusque chez moi ? Aucun souvenir. Et même si c'était le cas, je ne vois pas où j'aurais pu me couvrir de boue. A moins d'avoir fait un détour par le chantier des immeubles ? Ou d'être tombé en voulant sauter par-dessus le parterre devant chez nous ?

« Je prends une douche et je file. Je serai là à 9 heures au plus tard. »

Haejin raccroche. Je m'assois. Je repose le combiné, puis je sors de son petit logement accroché au mur, vers la tête de lit, la télécommande pour la lumière. Je presse le bouton *Power* et la lumière LED blanche explose au-dessus de ma tête tandis qu'au même instant le cri de ma mère explose dans mes oreilles.

« Yujin. »

A la vue de ma chambre, mon souffle s'arrête net dans ma gorge. Un bol de salive fait fausse route et se déverse dans mes bronches. Ma toux se déchaîne et me déchire. Je m'écroule sur le lit en frappant ma poitrine, les yeux baignés de larmes.

A l'époque où je nageais, alors que j'avais remporté la médaille d'or sur 1 500 mètres, la journaliste d'un quotidien m'avait posé la question : « Quels sont vos points forts ? » Je lui avais sorti une réponse toute en modestie, soufflée auparavant par ma mère. Que je maîtrisais ma respiration. A la même question, d'une façon moins modeste, mon entraîneur avait répondu que, parmi tous ceux qu'il avait coachés, j'étais celui qui avait les poumons les plus extraordinaires. Pour obstruer et faire suffoquer ces poumons extraordinaires, il n'y a que ces deux femmes dans le monde, deux femmes sous les fesses desquelles je suffoque. Perdre mon souffle est

une chose absolument impossible pour moi, il faudrait qu'une torpille m'atteigne en pleine gorge, et encore. Or quelque chose de ce niveau, quelque chose de comparable à une torpille lancée dans ma gorge par ma mère et ma tante vient de se produire, là, quand j'ai vu ma chambre.

Sur le sol en marbre argenté sont imprimées des gouttes de sang et des empreintes ensanglantées. A voir la direction des pas, quelqu'un est venu de la porte, a traversé la pièce avant de s'arrêter face à mon lit. A moins que le propriétaire de ces pas n'ait marché à reculons. Et avant de venir de la porte, il devait se trouver derrière la porte. Le lit est dans le même état : le drap, la couverture, l'oreiller, c'est-à-dire tout ce que mon corps a touché, est rouge. Je regarde enfin mon propre corps : le sang coagulé couvre mon pull-over noir, mon jogging et jusqu'à mes chaussettes. L'odeur de sang qui m'a réveillé n'était pas l'annonce d'une crise. Elle était bien réelle.

La confusion la plus totale s'empare de moi, la tête me tourne. Le propriétaire de ces pas, est-ce moi ? Qu'est-il arrivé de l'autre côté de la porte pour que tout baigne dans le sang ? Ai-je eu une crise derrière la porte ? Me suis-je mordu la langue au cours d'une convulsion particulièrement violente ? Au point de me tremper de sang ? Suis-je dans l'au-delà, pour baigner dans un tel flot d'hémoglobine ? Une hypothèse plus probable serait qu'un brave gars qui m'en voulait tout particulièrement m'a renversé un seau de sang de cochon sur la tête pendant ma crise. Ou bien j'ai peut-être reçu un coup d'épée alors que j'étais inconscient, toujours de la part de ce type qui m'en voudrait ? Mais je ne ressens de douleur nulle part et aucune de ces hypothèses ne tient la route.

Où était ma mère quand c'est arrivé ? La possibilité que nous nous soyons croisés à ce moment-là est assez faible. Disons qu'elle est quasi nulle. Ma mère a ses habitudes, c'est rien de le dire. Non seulement repas, défécation, sports mais la plupart de ses activités sont immuables et elle les exerce strictement selon ses règles. Son sommeil rentre aussi dans la catégorie des activités planifiées. Sauf exception, à 21 heures elle avale le somnifère prescrit par sa sœur et va se coucher. Moi, je dois être rentré avant. Car les seules exceptions qui obligent ma mère à violer ses règles sont les fois où je rentre après 21 heures.

Cette règle ne s'applique pas à Haejin, qui fait tout de même partie de la famille. Le motif de cette discrimination est, selon ma mère, que Haejin ne risque pas d'avoir une crise dans la rue en pleine nuit.

J'ai beau le déplorer, c'est un motif légitime et sérieux que je ne peux qu'approuver et auquel je dois me soumettre. Et puis cela vaut tout de même mieux que de me transformer en calamar grillé devant la foule, ou de tomber sur les rails en attendant le métro, ou de dégringoler sur la route et de me faire écraser par le flot des voitures.

Voilà pourquoi, affamé d'obscurité, je cours la nuit dans mon quartier. Voilà aussi pourquoi, lors de mes escapades, je passe par la porte en fer donnant sur le toit, comme un voleur.

La nuit dernière n'a pas dérogé à ce schéma. Je suis parti en plein milieu de la soirée de fin d'année et il était 20 h 55 quand je suis arrivé à la maison. J'ai marché sous la pluie depuis l'arrêt de bus pour rafraîchir mon visage enflammé par l'alcool, un truc auquel je n'aurais jamais touché en temps normal. Là j'avais pris trois ou quatre verres, un mélange de bière et de *soju*. La chaleur est passée mais je ressentais encore une agréable ivresse. Non, en fait, mon niveau d'alcoolémie était sans doute un peu supérieur à cette simple ivresse *agréable*. La preuve, j'avais oublié que quand le couvercle du digicode était soulevé, il fallait d'abord le rabattre avant de l'ouvrir à nouveau pour composer le code. Résultat, je me suis retrouvé à batailler vingt minutes avec la porte. Une main dans la poche, jetant des regards noirs au boîtier récalcitrant. Durant tout ce temps, dans mon manteau, le portable a sonné. Quatre ou cinq fois. Sans même le voir, je savais que c'étaient des textos de ma mère. Je pouvais même deviner le contenu, jusqu'aux mots exacts.

TU T'ES MIS EN ROUTE ?

TU ES OÙ MAINTENANT ?

TU RENTRES BIENTÔT ?

IL PLEUT, ATTENDS-MOI. JE VIENS TE CHERCHER À L'ARRÊT DE BUS.

Effectivement, cinq secondes après la dernière sonnerie, la porte s'est ouverte. Casquette, pull blanc, gilet marron, jean skinny, chaussures de sport blanches. Ma mère, capable d'assumer avec élégance jusqu'au style supermarché, est sortie, clé de voiture en main. Faisant la moue, j'ai baissé la tête vers la pointe de mes pieds. Comment dire mon ressenti, cette impression désagréable alors même que j'avais coché la bonne réponse ? J'avais presque envie de crier. Ben, merde quoi...

« Tu es là depuis quand ? »

Ma mère a poussé la porte à moitié, l'a immobilisée avec le bloque-porte et s'est plantée dans l'entrebâillement. De toute évidence, elle ne comptait pas me laisser entrer si facilement. Du coin de l'œil j'ai regardé ma montre. 21 h 15.

« En fait, je suis arrivé il y a un moment... »

A peine avais-je commencé à répondre que je me suis arrêté net. Sous mes pieds se creusait un grand trou. Et la porte gonflait comme le ventre d'une femme enceinte de neuf mois. Au moment où je relevais la tête, ma colonne vertébrale a flanché. Mon crâne pesait le

poids d'un tonneau. Mon visage brûlait, on aurait dit qu'il venait de prendre feu. Je devais ressembler à une tomate bien mûre. De peur qu'elle ne s'en aperçoive, j'ai juste tourné les pupilles vers ma mère, sans tourner la tête. Lentement, avec précaution, tel un démineur penché sur un mécanisme explosif ultra-sensible. Quand nos regards se sont croisés, j'ai ajouté à la hâte :

« Mais la porte s'ouvrait pas... »

Ma mère a rabattu le boîtier bruyamment avant de le rouvrir. Elle a composé les sept chiffres du code avec une habileté éblouissante et le loquet s'est déverrouillé dans un *bip*. Les yeux de ma mère sont revenus vers moi.

Où est le problème ?

Ah...

De la tête j'ai fait signe que, ok, compris, il n'y avait pas de problème. De mes cheveux mouillés sont tombées quelques gouttes de pluie. L'une d'elles a glissé sur mon front, passant entre mes yeux, est restée pendue sur le bout de mon nez. J'ai soufflé dessus pour la faire tomber. Quand j'ai relevé la tête, les yeux de ma mère étaient plantés sur mon front. Plus exactement, elle fixait la petite cicatrice, pas plus grande que l'ongle d'un auriculaire, qui se trouve en son centre. Elle croyait peut-être que tous mes mensonges sortaient de cet endroit.

« Tu as bu ? » a-t-elle demandé.

Une question embarrassante. Selon ma tante, l'alcool était une des substances les plus susceptibles de provoquer mes crises. Dans le règlement de ma mère, c'était l'interdit n° 1.

« Un peu, vraiment très très peu. »

Je tenais l'ongle de mon pouce à un centimètre du bout de mon index. Ma mère ne s'adoucissait pas le moins du monde. La cicatrice sur mon front picotait fort, je sentais un oiseau en train de donner des coups de bec. J'ai ajouté une phrase censée améliorer ma situation.

« Juste un verre de bière. »

Ma mère a cillé. Une sorte de « C'est vrai, ça ? ».

« Je voulais pas boire, mais le prof a insisté... »

Alors que je sortais ce mensonge, je me suis arrêté. Quelque chose remontait en moi, un sursaut de colère. Se faire disputer par sa mère à vingt-six ans pour quelques verres... Tout ça à cause d'une foutue porte. Si tout s'était déroulé pour le mieux, je serais rentré dans l'appartement en douceur, j'aurais lancé un « Je suis de retour » en courant vers l'étage. Je ne me serais pas fait attraper par la patrouille après le couvre-feu, ma mère ne serait pas sortie pour me coincer, mes quelques verres n'auraient pas été découverts. Les jambes me lâchaient, mon genou gauche s'est plié. Dans la foulée, tout mon corps a basculé vers la gauche.

« Yujin. »

Dans un cri, ma mère m'a retenu par le coude. J'ai fait signe que ça allait. Ça va. Je vais bien, je ne suis pas soûl, je te jure que j'ai juste pris un verre.

« On va se parler à l'intérieur. »

J'avais envie d'entrer mais pas de parler. J'ai ôté sa main de mon coude. Cette fois, c'est ma jambe droite qui a plié et j'ai basculé droit sur ma mère. Comme on dit, tant qu'à être tombé par terre, autant se reposer. Une fois avachi sur ma mère, j'ai serré ses épaules dans mes bras. Ma mère a pris une profonde respiration. Son corps petit et menu s'est raidi d'un coup. Elle semblait surprise de mon geste inhabituel. Soit émue, soit n'y comprenant rien, soit je ne sais quoi d'autre. J'ai mis encore plus de force dans mes bras. A quoi bon *se parler*, ça ne mènera à rien, l'alcool, il est bu.

« Qu'est-ce qui te prend ? »

Ma mère s'est débarrassée de mon étreinte, elle semblait avoir retrouvé la parfaite maîtrise de ses sentiments. Elle avait également retrouvé son calme habituel. J'ai senti l'ivresse s'éloigner de moi. J'ai baissé mes bras qui étaient restés suspendus en l'air et je me suis avancé dans l'entrée. Pendant que je me déchaussais, dans mon dos, ma mère a demandé :

« Il s'est passé quelque chose dehors ? »

Sans me retourner, j'ai secoué la tête. Une fois dans le salon, j'ai juste lancé : « Bonne nuit. »

A-t-elle senti que quelque chose n'allait pas, elle n'a pas insisté. Elle a dit : « Tu veux que je te raccompagne à l'étage ? » De la tête, j'ai renouvelé ma dénégation. Sans me hâter ni ralentir mes pas, j'ai pris l'escalier. Je me souviens d'avoir enlevé mes vêtements en entrant dans ma chambre. Je me souviens aussi de m'être jeté sur le lit sans faire ma toilette. Je me souviens d'avoir entendu ma mère rentrer dans sa chambre et refermer sa porte. Je me souviens aussi qu'avec ce dernier bruit, toute ivresse m'avait quitté. Et après ? Je crois que je suis resté à ne rien faire sinon reluquer le plafond. Jusqu'à ce que, une quarantaine de minutes plus tard, ma maladie de chien ne me reprenne ; alors je me suis échappé par la porte du toit donnant sur l'escalier.

« Quand je me suis réveillé, j'ai vu que maman m'avait appelé dans la nuit. Voilà pourquoi j'appelle, j'ai trouvé ça bizarre, à cette heure-là elle aurait dû être au lit. »

Les mots de Haejin me reviennent. Ces mots que j'ai entendus sans y prêter attention résonnent étrangement à mon esprit. Pourquoi ma mère l'a-t-elle appelé ? A-t-elle trouvé mon comportement étrange ? M'a-t-elle aperçu quand j'ai filé par le toit ? A quelle heure a-t-elle appelé Haejin pour que cela l'inquiète ? A 23 heures ? Minuit ? Si elle ne s'est pas rendormie après son coup de fil à Haejin, s'est-elle rendu

compte de mon retour ?

Impossible. Jamais elle ne m'aurait laissé tranquille si elle m'avait vu rentrer de mon escapade nocturne. Elle m'aurait coincé, m'aurait assommé de questions. Comme chaque fois qu'elle me forçait à me confesser, lorsque j'étais enfant. Elle ne m'aurait pas laissé dormir avant que je lui aie tout raconté. Où es-tu allé à une heure pareille ? Quand est-ce que tu es sorti ? Depuis quand tu sors en cachette ? Et ainsi de suite. Peut-être aurais-je même eu droit à cette punition que j'avais évitée ces dernières années, passer toute la nuit devant la statue de la Vierge Marie à réciter mes prières. Et encore, si elle m'avait vu rentrer couvert de sang, je n'en aurais pas été quitte avec de simples prières. Donc si je me suis réveillé, là, dans ma chambre, c'est que je n'ai pas croisé ma mère.

Je descends de mon lit. Il va bien falloir que j'aille voir de l'autre côté de la porte. Je ne sais pas ce que je vais découvrir, mais impossible d'y échapper. En faisant attention à ne pas marcher sur les empreintes souillées, je me dirige lentement vers la porte. Arrivé au bureau, mon corps se fige brutalement. Dans la porte vitrée s'ouvrant sur la terrasse, derrière mon bureau, se reflète un inconnu. C'est un homme, ses cheveux sont dressés comme des cornes de chèvre, son visage est rouge vif comme si la peau avait été entièrement arrachée, ses yeux roulent anxieusement dans ma direction. C'est un tel choc visuel, je flanche, étourdi. Cette bête cramoisie, est-ce réellement moi... ?

Au-delà de la porte vitrée, je ne distingue rien. Le brouillard venu de la mer fait rempart à la vue. Seule une lumière jaunâtre ondule vaguement de l'autre côté. C'est celle de la lampe que ma mère a fait installer sur la pergola, quand elle a aménagé ce jardin sur notre toit. Je dois l'avoir laissée allumée cette nuit en sortant. Normalement, en réintégrant ma chambre, j'aurais dû l'éteindre.

Dans le même ordre d'idées, je vois que la porte vitrée n'est pas complètement fermée, ce qui n'est pas normal. Cette porte coulissante dispose d'un mécanisme qui se bloque automatiquement quand on la ferme. C'est la raison pour laquelle, lorsque je passe par la terrasse, je laisse un demi-empan ouvert. Pour ne pas avoir à rentrer par la porte qui donne sur le couloir de l'étage. Or l'interstice que j'ai sous les yeux est exactement celui que je laisse habituellement. J'aurais dû fermer cette porte en rentrant. Et, endormi ou réveillé, je ne l'aurais jamais rouverte une fois chez moi. On n'est pas en été, on est carrément en décembre, le 9 décembre. De surcroît, ma chambre est au niveau supérieur d'un duplex situé au dernier étage d'un immeuble qui en compte vingt-cinq dans cette ville nouvelle implantée en bord de mer. Aucune raison de laisser entrer le froid en ouvrant la porte. Bon... peut-être ma mère, en pleine crise de ménopause, souffrant de

bouffées de chaleur un nombre incalculable de fois par jour... Mais non...

Il ne reste qu'une réponse possible. La nuit dernière, je n'ai pas emprunté le même chemin pour sortir et pour rentrer. Je suis probablement revenu par la porte d'entrée. C'est la seule explication logique vu le sens des pas sur le sol, la porte coulissante de la terrasse entrouverte et la lampe restée allumée sur la pergola. Sauf que je ne suis pas en mesure d'expliquer pourquoi j'ai pris la porte d'entrée, ni pourquoi je suis dans cet état, ni ce qui est arrivé à ma chambre.

Je consulte le réveil sur mon bureau. Quatre chiffres rouges s'alignent sur l'écran noir. 05 : 45. Je n'entends pas de bruit d'eau mais l'hypothèse que ma mère soit dans la salle de bains reste valide. Dans dix minutes, elle sortira de sa chambre et se rendra dans la cuisine. Avant cela, je dois inspecter la maison, vite.

Tirant la porte, je sors dans le couloir. J'appuie sur l'interrupteur mural. Les traces de sang et de pas sont bien là, derrière la porte de ma chambre, le long du couloir, venant de l'escalier. L'effet serait-il très différent si je voyais des poissons rouges s'envoler dans le ciel ou une mer rouler des vagues d'or ? Appuyé contre la porte, j'écoute le chuchotement du soldat bleu, cet éternel optimiste qui siège dans mon crâne. *C'est un rêve. Tu n'es pas encore réveillé. Comment une telle chose pourrait-elle se produire dans le réel ?*

A contrecœur, je détache mon dos du chambranle. Halé par une main invisible, je suis la piste sanglante. J'avance un pied dans la pénombre de l'escalier, aussitôt, la lumière du senseur se déclenche. Le paysage devant moi s'imprime sur ma rétine en un instant. Des marques ensanglantées de mains qui semblent avoir empoigné la rampe tout du long. Chaque marche est tachée de gouttes de sang et porte des empreintes sanguinolentes de pas. Avec l'esprit brouillé d'un somnambule, je contemple tour à tour les éclaboussures et quelques coulures grenat sur le mur du palier, la mare de sang sur le sol. Une mare d'un tout autre niveau que les empreintes de mains ou de pas. Si tout ceci est réel, le palier de l'escalier doit être l'endroit où *quelque chose* s'est passé.

A nouveau je me regarde. Mes mains semblent sortir d'un seau d'hémoglobine, mon pull, mon pantalon, tout mon corps est raide de sang séché. Est-ce en bas que j'ai été foudroyé par tout ce sang ? Mais venant de qui ? L'interrogation grandit, la perplexité aussi. Si par *perplexité* on entend l'état où il n'est plus possible de penser, où plus aucun son ne nous atteint, où l'on ne ressent plus rien tellement tout est entremêlé dans notre tête.

Pataud, gourda, ours portant le masque d'un homme, je descends l'escalier. Passant la mare de sang, je tourne vers l'étage inférieur. La scène d'en bas accroche ma vue en un éclair. Un deuxième hoquet

s'échappe de ma gorge contractée. Pour la deuxième fois en quelques minutes, ma respiration se bloque. Je fais un pas en arrière, rejetant ma tête comme si on m'avait lancé un caillou en plein front. Sans m'en rendre compte, j'ai fermé les yeux. Immédiatement, le soldat bleu vient à ma rescousse : *Il n'y a pas de problème. Rien de tout ceci n'est vrai. Il faut donc que tu retournes dans ta chambre avant que maman sorte. T'as qu'à t'allonger sur le lit et dormir un peu. Au réveil, ce sera un matin parfaitement banal.*

Pas question, intervient le soldat blanc dans ma tête, le pragmatique. *Tu ne vas pas te rallier si facilement à cette hypothèse si rassurante. Tu dois vérifier. Est-ce un rêve ou non ? Si ce n'est pas un rêve, il faut savoir ce qui s'est passé là-bas et pourquoi tu t'es réveillé dans cet état épouvantable. Dans le cas contraire, tu pourras aller dormir après ça, rassuré.*

Je soulève les paupières. En bas, la lumière est restée allumée et je vois, dépassant de la cloison qui sépare l'escalier et la cuisine, baignant dans le sang, une paire de pieds nus. Les talons sont posés sur le sol en marbre, les pointes sont tournées vers le plafond, les deux pieds sont joints. La cloison masque le reste de la scène au-delà des chevilles. On dirait une installation artistique réalisée avec des pieds coupés.

S'agit-il de pieds humains ? Ou de ceux d'une poupée ? Ou encore ceux d'un fantôme ? Le soldat blanc a raison. Ce n'est pas en restant sur le palier que je vais trouver une explication. Il faut y aller pour savoir. J'humecte de salive ma gorge desséchée et je reprends la descente. Tout comme au-dessus, gouttes de sang et empreintes de pas poissent chacune des marches. Pire, un filet de sang va de la mare sur le palier jusqu'au sol du salon en suivant les marches. Arrivé à la dernière marche, l'apparition des pieds nus se prolonge sur un corps visible jusqu'au menton, atrocement réaliste.

Les orteils aux jointures saillantes, le dos du pied étroit et bombé, le talon englué dans l'effroyable flaque, un bracelet à la cheville gauche, un pendentif en forme de main accroché au bracelet. Un hoquet dévastateur explose dans mon corps. Mon estomac se retourne. Quoiqu'il soit trop tard à présent, je voudrais retourner me terrer dans ma chambre. Avant de voir quelque chose que je vais regretter à jamais d'avoir vu.

Je me force à marcher encore jusqu'au salon. Non sans hésiter, je jette un œil vers la droite, vers l'entrée. Du bas de l'escalier jusqu'à la cuisine s'étale un rectangle de sang. Au centre de cette mare gît une femme. Une femme allongée sur le dos, ses pieds nus ensanglantés tournés vers l'escalier, la tête tournée vers l'entrée. Une femme habillée d'une ample robe blanche, genre chemise de nuit. Une femme aux mollets alignés comme une paire de baguettes, les mains jointes

sur la poitrine, le visage caché par sa longue chevelure. Une femme qui semble sortie des songes d'un aliéné.

D'un pas, j'avance vers les mollets. D'un autre pas, j'atteins les cuisses recouvertes par la robe. Encore un pas pour arriver au niveau des coudes et là je m'arrête. Sous le cou tendu, suivant la courbe du menton, une incision fine et rapide. De l'oreille gauche jusqu'à l'oreille droite. Le tracé laissé par une lame pointue tenue par une main ferme. L'incision en forme de cimeterre laisse voir une chair rouge qui évoque des branchies. J'ai presque l'illusion de les voir palpiter comme si elle respirait. Sous les cheveux en désordre, une pupille noire s'accroche à moi. Une griffe, une flèche qui me transperce. Une pupille qui m'ordonne : « Approche. » Mon corps réagit instantanément à cet ordre. Je m'accroupis à côté de la femme, pliant mes jambes devenues aussi raides que des barres de métal, et je tends les mains vers son visage. Plus tremblant qu'un saule. D'un geste téméraire, j'écarte sa chevelure.

« Yujin. »

De nouveau résonne la voix de ma mère. C'est celle que j'ai entendue dans mon rêve. Une voix gémissante, une voix qui s'étouffe et s'éteint dans sa gorge. Pour la troisième fois, mon souffle s'emballe. Dans ma tête, deux trains se percutent de face. Ma vue se brouille, giflée par des vagues immenses. Ma main se pose sur le sol, je me laisse glisser à terre.

Les yeux sont ouverts, les yeux d'un chat affolé, des gouttes de sang, tragiques larmes, sont accrochées à ses longs cils noirs, les joues creusées, la courbe pointue du menton, les lèvres ouvertes en rond. C'est bien la femme qui possède un bracelet avec la main de Fatma. Celle dont le mari et le fils aîné sont morts noyés seize ans plus tôt. Celle qui n'a vécu que pour moi durant ces seize années-là. Celle qui m'a donné la moitié de mon ADN. Ma mère.

Tout devient noir devant mes yeux. J'ai la nausée. Je suis incapable de bouger. Je suis incapable de respirer. J'ai l'impression que mes poumons sont remplis de sable brûlant. Tout ce que je peux faire, c'est rester effondré là, à côté d'elle, et attendre. Que la lumière revienne dans ma tête devenue ténèbres. Que je puisse faire quelque chose. Honnêtement, je prie pour que la voix insistante du soldat bleu l'emporte, que tout ceci soit un songe. Je prie pour que sonne en moi le réveil qui me sauvera de ce cauchemar.

Le temps passe lentement. L'intérieur de l'appartement est silencieux au-delà du réel. Dans le silence, l'horloge se met à sonner. Ce qui signifie qu'une demi-heure s'est écoulée depuis que j'ai ouvert les yeux. C'est l'heure où habituellement ma mère s'affaire dans la cuisine. Il est à présent 6 heures, le moment où elle s'apprête à monter dans ma chambre avec du lait mélangé à des bananes, des pignons et

des noix écrasées.

Les six coups ont retenti mais ma mère est toujours contre mes genoux. Je demeure tétanisé. Un désespoir profond, absolu, m'a englouti. Ce n'était donc pas un rêve ? Ma mère m'a réellement appelé ? M'a appelé à l'aide ? A son secours ?

Je sens des picotements derrière mes genoux, un poids colossal pèse sur mon ventre, des aiguilles me transpercent au-dessous du nombril. L'instant d'après, ma vessie gonfle comme si elle allait éclater. Une envie urgente et violente de pisser. Une pression aussi insoutenable que celle que je ressentais au moment où le train fonçait sur moi quand je faisais le rêve du *chemin de fer* dans mon enfance. Une pression qui me cloue au sol alors que je voudrais me lever. Je tire mes jambes sous moi, me mets à genoux. Je serre mes cuisses l'une contre l'autre, pose mes deux mains dessus et appuie de toutes mes forces. Une sueur froide m'inonde.

—

Une sueur froide m'inonde. Ce que je viens de faire est lamentable. Le lit et la couverture sont trempés. Le pyjama colle à mes fesses et à mon dos. L'odeur d'urine me pique le nez. Voilà trois nuits qu'il m'arrive le même accident. Si ma mère l'apprenait, sûr qu'elle se mettrait en colère : « Es-tu un bébé ? Qu'est-ce qui te prend soudain ? » Elle nous ferait mettre à genoux devant elle, mon frère et moi, pour nous soumettre à un de ses interrogatoires : « Dites-moi franchement, où est-ce que vous êtes allés après l'école, il y a trois jours ? Qu'est-ce qui s'est passé ce jour-là ? »

Mon frère et moi étions en première année dans une école privée du quartier Sinchon. Ma mère, qui était éditrice, nous déposait en voiture tous les matins devant l'école. Elle pouvait le faire parce que sa maison d'édition était juste derrière le campus Y. Après l'école, nous allions à l'atelier de peinture près de son travail. Malgré l'enseigne *Atelier de peinture*, c'était plutôt une garderie qui prenait les enfants après les cours. Cet atelier n'était pas très loin de notre école mais il n'y avait pas de transport en commun reliant les deux. Mon frère et moi faisons donc le chemin à pied. Observant diverses choses dans la rue, nous achetant de quoi goûter, nous écartant parfois de la route directe. Pour ma mère, ces écarts étaient toujours source d'angoisse.

« Il ne faut pas passer par le chemin de fer. Prenez toujours la grande rue.

— Oui oui. »

Après cette sage réponse, nous n'en faisons qu'à notre tête. Parfois, en fait assez souvent, nous allions le long du chemin de fer, là où

poussaient des herbes qui montaient jusqu'à nos chevilles. Bien entendu, nous ne marchions pas non plus sagement. Nous inventions à l'improviste tel jeu ou tel autre, ou bien nous poursuivions une partie précédente. *L'épouvantail* consistait à marcher la tête vers le ciel et les bras levés, comme un épouvantail, sur les traverses des rails tâchées du bout des pieds. Il y avait aussi *le saut en longueur*, où celui qui sautait le plus de traverses d'un coup l'emportait. Mais notre préféré était *le jeu de survie* qui se jouait sur les rails et dans les friches qui les bordaient. Comme nous avions la même arme, nous finissions toujours par un match nul. Toute la puissance de nos fusils tenait dans leur capacité sonore et ils avaient été choisis par notre mère, à son goût.

Trois jours plus tôt donc, ce matin-là, nous avions dans nos cartables de vrais fusils et de vraies lunettes de protection. C'était un cadeau de notre père qui s'était rendu aux Etats-Unis pour son travail. Ma mère avait froncé les sourcils en disant qu'il avait rapporté des jouets dangereux, mais nous, nous étions tout excités. C'était la première fois qu'on avait un fusil à six coups, des balles et des lunettes de protection. Rongés par l'envie d'essayer au plus vite nos armes, les quatre heures de classe nous avaient semblé exceptionnellement longues. Mon frère et moi étions déjà tout entiers tournés vers la gare de Sinchon et le chemin de fer.

Après l'école, nous nous sommes précipités là-bas. Le cartable sur le dos, nous avons tiré dans tous les sens sans cesser de courir sur les rails et dans les friches. Nous avons complètement oublié le reste, l'inquiétude de notre mère ou l'atelier de peinture ou je ne sais quoi. Nous avons perdu la notion du temps. Quand nos munitions se sont trouvées épuisées, nous étions dans l'angle d'une friche d'où nous pouvions voir, au loin, la gare de Sinchon. La partie était terminée, match nul, mais ni moi ni mon frère n'étions prêts à accepter ce résultat. Nous avons décidé qu'une ultime course nous départagerait. La ligne d'arrivée serait l'entrée du bâtiment de la gare.

Un, deux, trois... Je me suis élancé comme catapulté par un ressort. J'ai d'abord eu une longueur d'avance sur mon frère, mais à mi-course nous étions côte à côte, et vers la fin j'avais une ou deux longueurs de retard. Alors que j'arrivais au dernier obstacle, les rails, mon frère dévalait déjà la pente de l'autre côté du chemin de fer. De loin, sur l'horizon, un train s'approchait. La partie était jouée, irrévocable, mais je ne voulais pas abandonner. J'ai bondi par-dessus les rails. Le cartable qui s'agitait sur mon dos m'a heurté violemment au coude. Dans la foulée, le fusil s'est envolé de ma main glissante de sueur. Quand je m'en suis rendu compte, mon corps atterrissait déjà de l'autre côté des rails, presque en roulant.

Je me suis relevé en hâte et j'ai jeté un coup d'œil en arrière. Le fusil avait poursuivi sa course pour tomber sur le rail du côté de la

friche. Là-bas, dans une danse de poussière, le train s'avavançait. Si je ne faisais rien, il allait rouler sur mon fusil et le réduire en miettes. Je n'ai pas réfléchi. J'ai foncé jusqu'aux rails. Le train était assez proche pour qu'on puisse reconnaître un convoi de marchandises, mais je ne voulais pas renoncer à mon arme.

« Yujin. »

Mon frère a crié quelque chose mais je n'ai pas fait attention. *Tchou tchou*, le train sifflait, je ne me suis même pas retourné. Les yeux fixés sur mon but, je me précipitais vers les rails. Quand j'ai basculé de l'autre côté, serrant mon fusil dans ma main, le bruit assourdissant du train et le violent déplacement d'air ont frôlé ma tête. J'ai entendu le cri de mon frère.

« Cours. »

C'est ce que j'ai fait. De peur que le conducteur n'arrête le train pour s'emparer de moi. De peur qu'un agent de la gare qui aurait assisté à la scène, depuis je ne sais où, ait appelé la police. Pendant ma fuite, à l'idée que d'un moment à l'autre quelqu'un allait me saisir par le cou, des picotements parcouraient mon corps comme un courant électrique. C'est devant l'atelier de peinture que j'ai retrouvé mon frère, l'entrejambe de mon pantalon d'école déchiré, le visage plein de terre, les cheveux hirsutes. Le prof de dessin a résolu le problème de l'uniforme abîmé et de mon visage sali. Evidemment, nous n'avons pas dit ce qui s'était réellement passé. Jusqu'au bout, avec cohérence, nous avons servi la même version : J'étais tombé dans la cour d'école en faisant la course avec des copains.

C'est cette nuit-là que ça a commencé. A peine endormi, je me retrouvais dans la friche le long des rails. Pour rejouer la même partie, vivre la même situation. Je saisisais le fusil et quand le train se ruait sur moi, une pression colossale écrasait mon ventre. Après le passage du train, quand j'ouvrais les yeux, le lit et tout mon corps étaient dévastés. Et ceci trois nuits d'affilée. Qu'allais-je devenir ?

Dans un coin de ma détresse, le sommeil pointait tout de même. Je dormais comme si plus rien n'avait d'importance. Cette nuit-là, j'ai ôté mon pyjama d'où tombaient de grosses gouttes d'urine et je l'ai balancé sur mon lit. Nu et puant la pisse, j'ai juste pris mon oreiller dans mes bras et gagné la chambre de mon frère. Soulevant doucement sa couverture, je suis entré dans son lit et je me suis couché sur le côté, contre son dos. Mon frère sentait l'odeur un brin fétide des herbes folles de la friche. Par magie, l'odeur d'urine s'était évaporée. A peine avais-je fermé les yeux que j'ai sombré dans un profond sommeil. Le même rêve est revenu. Mais je ne me suis pas oublié. Certainement parce que, in extremis, juste avant que je me lance sur les rails, mon frère m'a retenu en criant : « Le train. Le train arrive. »

A partir de ce jour, j'ai dormi dans sa chambre. Le reste de cette année-là et l'année suivante. Jusqu'au printemps de ses dix ans, jusqu'à sa mort. Près de lui, il ne m'arrivait guère de faire ce rêve. Quand par hasard j'étais transporté jusqu'au chemin de fer, la voix de mon frère me retenait avant que je m'oublie.

Comme à cette époque, j'aimerais me glisser dans le lit de mon frère. Il me semble qu'allongé à ses côtés, je pourrais surmonter ce cauchemar.

Ton frère est mort il y a bien longtemps, dit le soldat blanc. Tu vas devoir t'en sortir tout seul.

Un coup de vent déclenche soudain un vacarme sur le balcon. Un vacarme dont les ondes creusent à mes oreilles un sillon glacial. Derrière mes globes oculaires, mon pouls s'accélère. J'avale ma salive. Il a raison. Mon frère n'est plus là. A nouveau j'écrase mes cuisses pour bloquer l'envie de pisser et change légèrement de position. Je lève une main et la porte sur le visage de ma mère. Mon diaphragme se contracte d'un coup ; je suis au bord de vomir. La tension dans mes épaules est telle que mes bras peinent à se déplier. Ma main tremble violemment. Tout mon corps est bloqué. Les quelques centimètres qui séparent mes doigts du visage de ma mère sont à des années-lumière.

C'est bon, tu vas pas la bouffer, explose soudain le soldat blanc, tu veux juste en avoir le cœur net. Savoir si vraiment elle ne respire pas, si vraiment son cœur s'est arrêté, si son corps est vraiment froid. C'est ça, vite, tu tends la main et tu touches ta maman.

Je prends une grande inspiration. Mon majeur se glisse sous son nez et j'attends un long moment. Je ne sens rien qui pourrait indiquer une respiration. Sa joue recouverte de traces de sang rouge sombre est froide et rigide. Au lieu de la chair, j'ai l'impression de toucher une masse d'argile en train de sécher. Ma main va plus bas, tâte tour à tour au centre de sa poitrine, à gauche et à droite. Nulle part entre ces douze paires de côtes je ne perçois le moindre battement de cœur. Aucune chaleur non plus. Ma mère est bel et bien morte.

Mes épaules retombent. Un sentiment de vide s'empare de moi. Qu'est-ce que je croyais, qu'elle était encore vivante ? Avais-je sérieusement continué d'espérer que tout ceci était un rêve ? Quoi qu'il en soit, je suis fixé. Ce n'est pas un rêve. Je suis au cœur d'une scène de crime.

« Il n'y a pas de problème à la maison ? »

La voix de Haejin refait surface dans ma mémoire. Si j'avais su qu'il y avait un problème, surtout ce genre de problème, je n'aurais pas quitté mon lit avant que Haejin revienne. Certes, son retour ne transformera pas ce problème en une absence de problème, mais au moins je ne serais pas affalé à côté du corps de ma mère, hébété. Je ne me sentrais pas non plus comme un malade mental, démuné,

incapable de savoir quoi faire.

Je relève la tête. Juste en face se trouve la porte coulissante de l'entrée, solidement fermée. Un petit couloir relie l'entrée au salon, à gauche de ce couloir c'est la chambre de Haejin et en face de sa chambre, sa salle de bains. De l'autre côté du salon, il y a le carré de la cuisine et sa table ; l'entrée de la cuisine et l'escalier qui mène à l'étage sont séparés par une cloison. A côté de l'escalier il y a un petit couloir où donnent deux pièces qui se font face, la chambre de ma mère et son bureau. Le bout du couloir est occupé par une petite armoire décorative, une horloge est posée sur l'armoire et elle continue son mouvement régulier... Tous les endroits et tous les objets que j'ai toujours connus me paraissent tout à coup étrangers, infiniment irréels. Dans ma tête tournent en boucle les mêmes questions. Qui a fait ça ? Quand ? Pourquoi ?

Je pense d'abord à un intrus qui serait entré clandestinement dans l'appartement. Dans ma tête surgit aussitôt la rumeur de cambriolages et de vols à main armée qui séviraient en ce moment dans la ville nouvelle de Gundo. Une hypothèse qui ne manque pas d'intérêt, à ceci près que je viens de l'inventer à l'instant.

La ville de Gundo n'a commencé à se peupler que récemment. La moitié des logements à peine sont occupés. Les infrastructures, les commerces, les transports, les différents services publics n'ont pas encore fini de s'implanter. Quant à la sécurité, il n'y a qu'un poste de police pour les deux quartiers, Gundo 1 et Gundo 2. Il n'est donc pas insensé de postuler que la ville est un paradis pour toutes sortes de malfrats. Parmi eux, il aurait pu s'en trouver un pour franchir l'entrée de l'immeuble derrière un résident, puis de là se faufiler jusqu'au toit avant de pousser la porte de la terrasse. Si cette hypothèse est la bonne, les appartements du dernier étage, tous pourvus d'un jardin privatif, constituent des cibles idéales. C'est ainsi que, la nuit dernière, un ou plusieurs de ces individus se seraient infiltrés chez nous – c'est ce que j'essaye du moins d'imaginer.

Il ou ils – disons *il* – pénètre dans l'appartement par la porte en fer du toit. Ceci n'est possible qu'après avoir désactivé le système de verrouillage mais cela ne doit pas être si compliqué que ça. Quelques heures plus tôt, je suis sorti par cette porte et en partant j'ai enlevé la double barre. Après quoi, il gambade à sa guise dans l'appartement. Les occupants de la chambre d'en haut et de la chambre à l'entrée sont absents, le salon et le bureau sont vides, mais ma mère qui a toujours le sommeil léger même après avoir pris son somnifère a forcément été réveillée par son manège. Elle a tout de suite compris, grâce à l'intuition exceptionnelle que tout le monde lui reconnaît, qu'il ne s'agissait ni de moi ni de Haejin, et si elle s'est levée à ce moment-là...

A-t-elle vaillamment ouvert sa porte pour inspecter le salon ? Est-elle sortie de sa chambre en criant : « Qui est là ? » Elle a aussi bien pu prendre son portable et m'appeler. Moi, j'ai laissé mon portable dans ma chambre avant de sortir, donc je n'ai pas reçu son appel au secours. Elle a ensuite appelé Haejin. Ce qui résout déjà une des énigmes.

Il a terminé de fouiller les autres pièces et le voici qui pénètre dans la chambre de ma mère. Comment réagit-elle ? Fait-elle semblant de dormir ? Se cache-t-elle dans le dressing ou dans la salle de bains ? Essaye-t-elle de se sauver par le balcon en ouvrant la porte-fenêtre ? Pousse-t-elle des cris en implorant qu'on épargne sa vie ? Se réfugie-t-elle dans la cuisine pour affronter son agresseur avec un couteau ? Et alors, si elle a fait cela, a-t-elle été rattrapée devant la table, est-ce là que s'est déroulée leur lutte ? Une chose est claire, tout a pris fin devant la cloison, entre l'escalier et la cuisine. Et tout cela a duré à peine quelques minutes. Même si ma mère est une femme de caractère, même si l'agresseur est aussi mou qu'une chiffonnette, une femme et un homme ne peuvent pas rivaliser du point de vue de la force physique.

Possible que je sois arrivé à ce moment-là, à l'état de zombi, juste avant ma crise. Que ma mère ait prononcé mon nom dans un ultime gémissement. Que cet instant se soit gravé dans ma mémoire comme s'il s'agissait d'un rêve. A ses cris je me précipite par l'entrée principale au lieu d'emprunter la porte du toit. Une fois à l'intérieur, je découvre ma mère par terre et quelqu'un m'attaque en brandissant un couteau. Attends, je m'imagine en train de lutter contre quelqu'un. A moins qu'il ne s'agisse de « quelques-uns » ; si mon adversaire était seul, pas facile pour lui de prendre l'ascendant sur moi. Il tente de se sauver par le toit, je l'alpague sur le palier de l'escalier. Qu'est-ce qui a bien pu se passer après ?

Je n'ai aucun souvenir pour étayer mon scénario. Tout ce qui s'est passé après minuit est pour moi un terrain vague plongé dans l'obscurité. Mais mon hypothèse n'est pas totalement irréaliste. Si j'ai eu ma crise après l'avoir maîtrisé, si j'ai réussi tant bien que mal à atteindre mon lit, puis me suis endormi profondément, cela expliquerait que je ne me souviens pas de ce qui s'est passé quelques heures avant. Dans ce cas, que dois-je faire ? Une déclaration... Oui, il faut déclarer le meurtre.

Je me traîne à quatre pattes jusqu'à la table basse du salon. J'arrache à la volée l'appareil de son socle. Qui dois-je appeler ? Les pompiers ? La police ? Mes doigts ne cessent de glisser sur les touches. Les chiffres rebondissent hors ma vision. Dans la foulée, j'ai le « Bonjour, cher client » d'une opératrice téléphonique. Un bref gémissement non identifiable s'étrangle dans ma gorge.

Je frotte la main sur ma cuisse et me remets à composer le numéro. Une touche à chaque fois, l'une après l'autre, 1, 1, 2. Tout en ordonnant des mots dans ma tête pour faire une déposition cohérente, je lève les yeux. Mon corps est comme frappé par la foudre : dans la vitre de la porte-fenêtre se tient agenouillé le premier homme que j'ai aperçu en me réveillant. Un visage cramoisi où ne brille que le blanc des yeux. A la sonnerie du téléphone, je sursaute et me retourne vers ma mère. Le tableau que la police verra en débarquant chez moi se dessine nettement. Une femme avec le cou tranché, étendue dans une mare de sang. Son fils, les yeux révulsés, couvert de sang, assis à ses côtés avec un téléphone à la main.

« Police d'Incheon. Que puis-je pour... »

Je raccroche brutalement. Je dois réfléchir à ce que je vais dire. A mon réveil, ma mère était morte. Selon les premières constatations, il semblerait qu'un inconnu l'ait assassinée ; moi, suite à des circonstances que j'ignore, je suis couvert de sang, ma chambre est couverte de sang, mais je ne suis absolument pas cet inconnu, il faut me croire. Vais-je vraiment dire ça ? Et la police va-t-elle me croire ? Le soldat blanc me donne la réponse, *autant vouloir faire croire que ta mère s'est coupé la gorge elle-même, tiens.*

Pour soutenir l'hypothèse du cambrioleur, il manque une ou deux choses. Par exemple, cet inconnu ou le cadavre de cet inconnu. Sur l'escalier et le palier, nulles autres traces que les miennes. Si mon inconnu a été grièvement blessé au cours de notre affrontement, il doit être dans l'appartement. S'il s'est planqué quelque part avant de succomber à ses blessures durant la nuit, son cadavre doit être ici. Si c'est bien le cas, tout s'explique. Pourquoi je me suis réveillé dans cet état, pourquoi il y a deux mares de sang, une sur le palier et l'autre dans le salon, pourquoi ma mère a appelé Haejin, pourquoi je ne me souviens plus de ce qui s'est passé après minuit et tout le reste.

Je repose l'appareil sur son socle. Mon cœur bat à cent quatre-vingts. Mes pensées qui ont trouvé une locomotive embrayent d'elles-mêmes. Mes mains et mes pieds palpitent, j'ai l'impression qu'un moteur vient de démarrer et a ranimé le circuit de mes nerfs. Dans ma tête, les endroits où aurait pu se cacher l'inconnu défilent les uns après les autres. Un espace où on peut s'allonger au chaud, un coin secret à l'abri des regards, une cachette difficile à découvrir, dans cet appartement, il y en a une dizaine.

Je me relève. J'étouffe le bruit de mes pas, je suspends ma respiration et je me rapproche de la chambre de ma mère. Au cas où l'inconnu se trouverait là, je tourne la poignée de la porte d'un geste vif, l'ouvre en grand et m'y précipite d'un coup. Je me retrouve planté face au lit, hébété.

L'intérieur de la chambre est parfaitement en ordre. Les choses qui

devraient y être n'y sont pas. Pas de sang, pas de traces de lutte, rien. Le double-rideau de la porte-fenêtre donnant sur le balcon est soigneusement tiré. Personne ne semble avoir dormi dans le lit, déroulé le long de la porte-fenêtre. L'oreiller est redressé, bien droit. La couverture blanche en laine ne montre aucun pli. Sur la table de chevet, entre la porte-fenêtre et le lit, sont posés une lampe, un réveil et sur la chaise longue au pied du lit sont alignés quelques coussins rectangulaires. C'est un paysage propre, ordonné, comme si ma mère venait de ranger sa chambre après son réveil.

De l'autre côté du lit, je remarque néanmoins un léger désordre. Sur un coin du secrétaire installé devant le mur se trouve un stylo qui a dû rouler jusque-là. La chaise en cuir au dossier haut est tirée assez loin du secrétaire. Le plaid marron est tombé dessous. A sa forme, plié en carré, il ne doit pas être tombé des genoux de ma mère mais plutôt de l'accoudoir de sa chaise.

J'enjambe le lit, j'ouvre le rideau. Rien. Après quoi je sors sur le balcon, de l'autre côté du rideau, mais toujours rien. J'ouvre les placards du balcon. Dans le premier, des oreillers, des coussins et des rideaux, dans le deuxième, des couvertures et des draps en nombre suffisant pour une dizaine de groupes de bambins en voyage scolaire, dans le troisième, des boîtes contenant tout un tas d'objets. J'ouvre le dressing et j'allume. Un paysage semblable à celui de la chambre apparaît à mes yeux quand la lumière inonde cet espace reliant la chambre de ma mère et le bureau. Le sol en marbre blanc, brillant comme une patinoire, le meuble de toilette sur lequel sont alignés de façon quasi obsessionnelle tous les flacons et bidules jusqu'aux minuscules échantillons, la commode où sont rangés de façon quasi obsessionnelle les vêtements pliés en carré, l'armoire où sont pendus de façon quasi obsessionnelle les vêtements de la saison précédente, chaque vêtement recouvert de sa housse en plastique. Rien d'anormal nulle part. Pareil pour la salle de bains. Le parquet luisant de propreté, aucune trace de sang. Dans l'air sec flotte un léger parfum de shampoing.

Je pousse la porte du bureau. Cette pièce est une sorte de bibliothèque où ma mère entpose les affaires de mon défunt père et ses propres livres. Rien à signaler. Je ressors par la porte donnant sur le salon. En passant devant l'escalier, j'arrive à la cuisine. Idem, tout est impeccable. Pas de traînées de sang, même pas une goutte par terre. Pour une raison mystérieuse, ce n'est que devant la cuisine qu'une mare de sang s'est formée, là où est allongée ma mère. Si c'est là que le drame s'est joué, il serait logique que les alentours, c'est-à-dire le sol du salon, celui de la cuisine, la table-bar, la table à manger, l'évier, les placards, soient constellés d'éclaboussures. Tout comme le palier de l'escalier. Qu'on puisse voir d'un seul coup d'œil que c'est ici

que ça s'est passé.

Je continue d'inspecter méthodiquement l'appartement. La véranda derrière la cuisine, la salle de bains à l'entrée, la chambre de Haejin. Tout est irréprochable. En sortant de chez Haejin, je m'arrête net au seuil de la porte. Je me retourne et mon regard balaye la pièce vide. Le lit, le home cinéma, l'armoire, le bureau, la chaise sur laquelle pendent un pantalon de jogging et un tee-shirt à manches courtes.

Non, quelque chose ne colle pas. Haejin ne découche guère, à moins d'être en déplacement professionnel ou en voyage. Quand il voit des collègues ou qu'il sort en soirée avec des amis, même quand il travaille sur un montage, il revient toujours dormir à la maison. Ce n'est pas que maman lui ait interdit de découcher, il est ainsi fait. Et il a fallu que ce soit cette nuit qu'il ne rentre pas ? En plus, il m'appelle pratiquement à l'heure où je me réveille d'habitude pour me demander s'il n'y a pas de problème à la maison. Comme s'il savait ce qui s'est passé. Ou comme s'il m'invitait à descendre voir ce qu'il y a en bas.

Un nouveau scénario se dessine dans ma tête.

Alors que je me suis rendormi après ma crise, Haejin rentre à l'appartement. Il s'en prend à maman pour un motif inconnu. Elle tente de s'enfuir mais il finit par la rattraper et la tue. Après quoi il monte à l'étage en laissant des traces partout et me couvre de sang pour m'accuser. Puis s'en va tranquillement.

Une idée aussitôt balayée. En refermant la porte de sa chambre, je ferme aussi la porte à ce genre de divagation. Ce n'est pas un scénario, c'est du délire. Je connais parfaitement Haejin. C'est ce qu'il me semble, en tout cas, après toutes ces années que nous avons vécues ensemble. Pour autant que je puisse en juger, la probabilité que Haejin tue notre mère est encore plus mince que la probabilité qu'elle-même le tue. Ce n'est pas la nature de leur relation qui veut ça, c'est la nature de Kim Haejin lui-même. La plus grosse déviance qu'il ait commise de toute sa vie aura été d'aller voir un film interdit aux mineurs juste avant la fin du collège. Et encore, avec ma mère en tant qu'adulte accompagnatrice et moi avec eux deux.

J'ouvre la porte qui sépare le salon de l'entrée. Quatre paires de chaussures sont alignées. Les tongs de ma mère, celles de Haejin, les chaussures de sport de ma mère et des chaussures de course noires pleines de boue. Celles-ci sont les miennes, elles n'ont pas leur place dans l'entrée. Je les planque dans le plafond de ma salle de bains, je ne les utilise que pour sortir par le toit. Si je suis rentré par la porte du toit, elles ne devraient pas être là. Voilà la première preuve matérielle que je suis rentré cette nuit par la porte principale de l'appartement.

Une chose m'intrigue : les chaussures de sport de ma mère sont également mouillées. Pas un peu humides, complètement détrempées,

comme si elles sortaient d'une piscine. Je repense à hier soir, quand je suis revenu de ma soirée de fin d'année. Quand j'étais devant la porte close et qu'elle m'a ouvert, elle portait ces chaussures blanches. Étaient-elles déjà mouillées ? Impossible de m'en souvenir. Pourtant, que ce soit sous l'angle du bon sens ou du caractère de ma mère, aucune chance qu'elle soit sortie avec des chaussures dans cet état. Encore que, si elle est ressortie après... Mais dans ce cas, ce n'était pas en voiture, il aurait fallu qu'elle soit rentrée après avoir couru sous la pluie, comme moi.

Je me tourne pour refermer la porte. Mes yeux captent dans un coin, par terre, ma veste noire en goretex et le gilet molletonné détachable. Ce sont les vêtements que j'ai enfilés sur mon pull avant de sortir cette nuit. Ce qui est aussi mystérieux que les chaussures mouillées. Pourquoi ces affaires se trouvent-elles là ? Je tente de les intégrer à mon hypothèse.

Aux cris de ma mère, je cours et pousse la porte d'entrée. Je la vois s'effondrer en sang devant la cuisine. Là, je prends le soin d'enlever ma veste, mon gilet, et de les déposer le long de la porte avant d'entrer dans l'appartement... Ça ne colle pas. Rien ne colle depuis que j'ai ouvert les yeux, mais là, c'est pire.

Je me penche et les ramasse. Au même instant, j'entends une musique. *Hakuna Matata*, la BO du *Roi Lion*. Pour autant que je sache, c'est la sonnerie du portable de ma mère. Elle l'a changée récemment. J'ai l'impression que le bruit provient du canapé du salon, par là.

La veste à la main, je me dépêche de revenir au salon. Pas besoin de chercher, le téléphone est sous mes yeux. Au bout de la table basse. Je ne l'ai même pas remarqué quand j'ai voulu appeler la police. Souvent ma mère le laisse là quand elle va et vient dans l'appartement. Sur l'écran, un nom plutôt inattendu s'affiche.

Hyewon

Qu'est-ce qui peut bien pousser ma tante à appeler ma mère ? Surtout un matin où il s'est passé un truc pareil. Le téléphone sonne six ou sept fois avant de se taire. À peine s'est-il tu que le fixe se met à hurler. Encore ma tante. L'écran indique 6 h 45. Ce qui veut dire qu'en à peine une heure, Haejin et ma tante ont fait le même cirque. Une question se pose naturellement, la nuit dernière, ma tante aurait-elle reçu comme Haejin un appel de ma mère ?

Pour trouver la réponse, j'ai le portable de ma mère. Le débloquer n'est pas très compliqué. Je connais ma mère autant qu'elle me connaît. Vérification faite, elle a appelé Haejin à 1 h 30. Cet appel est marqué APPEL ANNULÉ. Elle a appelé ma tante à 1 h 31 et elles ont conversé trois minutes. Ce qui veut dire que jusqu'aux environs de 1 h 34, ma mère était toujours en vie.

Je remonte le fil de ma mémoire jusqu'à minuit. Les dernières

minutes dont je garde encore un souvenir net. Mon dernier souvenir : je suis devant le passage piéton de la digue, là où j'ai vu une femme descendre du dernier bus pour Ansan. Du passage piéton jusqu'à la maison, il y a à peu près deux kilomètres. Une distance ni très grande ni très courte. Une vingtaine de minutes à pied en marchant, en alternant marche et course, un quart d'heure, et en courant sur toute la distance, dix minutes au plus, je suppose. Si j'ai volé jusqu'à la maison, conformément à mon souvenir, j'ai franchi l'entrée de l'immeuble vers 0 h 10. J'y ajoute le temps de gravir l'escalier, toujours en volant, ce qui me met devant l'appartement vers minuit et quart. Même si j'ai marché durant tout le chemin, contrairement à ce qu'il me semble, il ne pouvait pas être plus de minuit et demi quand je suis arrivé à la maison.

Je pénètre donc dans le salon vers 0 h 30 et ma mère meurt entre le salon et la cuisine après 1 h 34.

La confusion envahit mon esprit. J'ai l'impression d'être entraîné dans un jeu étrange. Les heures ne s'accordent pas, les indices sur la scène de crime sont contradictoires et mes hypothèses bancales n'expliquent rien. Cet inconnu que j'ai traqué jusqu'à maintenant disparaît à son tour. Quelque chose m'échappe depuis le départ. Quelque chose de crucial mais encore invisible. Qui donnerait du sens à tout cela, qui permettrait d'enfiler tous les éléments sur un seul fil.

Tenant toujours à la main la veste et le mobile, je reviens vers ma mère. Ma mère étendue dans une mare de sang m'accueille. On dirait qu'elle dort. Quoique... Une chose qui m'avait échappé jusqu'alors me saute aux yeux. Sa posture n'a rien de naturel. Peut-on vraiment imaginer quelqu'un qui, au moment de se faire égorger, dénouerait sa chevelure pour masquer son visage, ramasserait ses mains sur sa poitrine et s'allongerait le corps bien droit ?

Près de ses talons, j'aperçois une autre chose que je n'avais pas remarquée. Une marque particulière sur les traces de sang en provenance de l'escalier, comme si quelqu'un avait traîné un objet grand et lourd. Le corps de ma mère, par exemple. M'apparaissent alors d'autres signes qui peuvent être interprétés dans le même sens. À côté de la trace principale d'un objet lourd traîné, je distingue des traces de pas. Des pas qui montent et des pas qui descendent, ils sont imprimés dans le sol aussi nettement que des empreintes digitales. Si j'ajoute à ces traces la posture de ma mère et la position de sa tête tournée vers l'entrée, une hypothèse s'impose.

Quelqu'un a assassiné ma mère sur le palier de l'escalier et l'a traînée en bas avant de l'installer ici, dans cette position.

Une hypothèse à laquelle il manque un noyau. Ni le pourquoi, ni l'identité de l'inconnu ne sont élucidés. Car enfin, s'il ne s'agit pas d'un intrus venu de l'extérieur, s'il ne s'agit pas non plus de Haejin, il

ne reste... Bouleversé par la réponse qui surgit aussitôt, je tourne la tête vers ma mère. Sans même réfléchir, je secoue la tête. Me reviennent les mots du soldat blanc : *Autant vouloir faire croire que ta mère s'est coupé la gorge elle-même, tiens.*

Oui, pourquoi pas ? Peut-être s'est-elle tranché la gorge sur le palier de l'escalier, pour une raison quelconque. Moi, je ne suis pas parvenu à l'en empêcher, pour une raison quelconque. J'étais immobilisé à cause de ma crise imminente, supposons. Ou j'étais plongé dans un état léthargique, façon ours en pleine hibernation, suite à ma crise, imaginons. Ma mère s'écroule sur les marches. Moi, je dévale l'escalier et je la transporte à l'endroit où elle se trouve maintenant. J'ai dû faire ça mécaniquement, comme par réflexe en attendant que ma crise prenne fin et que je puisse lui venir pleinement en aide. Sinon, comment expliquer que j'aie placé ma mère en position endormie ? Dans ce cas, il serait même possible que je lui aie dit « Bonne nuit » comme d'habitude.

Une lumière s'éclaire dans mon esprit engourdi. Je crois apercevoir un chemin, un espoir. Si seulement j'arrivais à répondre à ces deux questions, alors je crois que je pourrais appeler la police sans crainte d'être soupçonné. Si je m'y mets à fond, ça va marcher, je vais trouver les explications manquantes. Au pire, si je ne les trouve pas, je vais au moins pouvoir en faire quelque chose de cohérent. Retoucher le tableau pour lui donner une cohérence est un truc inné chez moi. Même si ma mère minimisait ce don en le taxant de mensonge.

Je monte l'escalier. Je vais rapidement, prenant garde à ne pas marcher dans le sang. Sur le palier où une quantité très importante a coulé, la mare commence à coaguler. Les empreintes de pas sont disposées d'une manière différente de celles que j'ai remarquées jusque-là. Elles ne se dirigent pas dans une seule direction, elles sont en désordre, s'éparpillent. Les traces de quelqu'un qui a tourné en rond.

« Yujin. »

Ma mère m'appelle, dans un souvenir obscur. Une voix basse qui semble réprimer ses sentiments. Une voix intimidante à laquelle on ne peut répondre que par oui. Tel un automate, je me retourne vers le mur couvert de coulures rouge sombre. Soudain je me revois vaguement debout, dos au mur, comme traqué par quelque chose. Je retiens mon souffle.

« Où étais-tu ? »

A quel moment ai-je entendu cette voix ? La nuit dernière ? Quand je suis revenu de la digue ? Une pâle lueur tremble au fond de ma conscience boueuse, mais pas plus. En un battement de cils, la vision de moi-même et la lueur ont disparu. La voix aussi s'est éteinte. Je grimpe les dernières marches et pose mon pied dans le couloir. Je suis

les traces imprimées sur le marbre blanc. Je marche en mettant toute ma force dans mes talons, les plantant presque dans le sol, j'ai l'impression que chaque pas cogne dans tout mon corps. Je tourne la poignée souillée, je suis dans ma chambre. Je m'arrête au pied de mon lit. Et ma mère fait de nouveau irruption.

« Reste là. »

Je me tiens à côté de la dernière empreinte de pas, comme un point final. La taille du pied correspond parfaitement à la mienne. Avec hésitation, je relève lentement le menton et mon regard embrasse la chambre. La porte vitrée ouverte d'un demi-empan, le store tiré sur un côté, la lumière de la pergola vacillant dans le brouillard, le bureau impeccablement rangé, la chaise sur laquelle attendent les confortables vêtements d'intérieur, le téléphone et son socle, l'oreiller et la couverture ensanglantés. Le portable de ma mère a glissé de ma main et heurte le sol. Voilà, j'ai enfin compris, tous les indices, toutes les preuves que j'ai dénichées désignent d'une seule voix une seule personne. L'inconnu, c'est moi.

Je m'assois sur le lit du bout des fesses. Mon dos se redresse, je cherche des arguments qui contrediraient ce que je viens de comprendre. Si l'inconnu c'est moi, comment répondre au pourquoi ? La nuit dernière, je suis rentré aux alentours de minuit et demi. Si je suis tombé sur ma mère à ce moment-là, elle m'a sans doute retenu un temps assez long. En m'interrogeant pour savoir d'où je venais, elle a dû comprendre que j'étais sur le point d'avoir une crise. Dans ce cas, elle a dû deviner que j'avais interrompu mon traitement. Je peux imaginer qu'ensuite elle n'a pas manqué d'exercer sa technique favorite, à savoir *disputer doucement*. Mais ce n'est pas un motif suffisant. Si on se mettait à tuer sa mère à la moindre prise de bec, peu de mères survivraient à leurs fils.

Je ne sens plus ma colonne vertébrale. Le temps des arguments est passé, il s'agit désormais de supplier. Une supplication, vu la situation actuelle, que personne ne voudra entendre. Ce dont j'aurais besoin maintenant, c'est de quelqu'un qui voudrait me croire. Quelqu'un qui me croirait, qui ne croirait que moi, quoi que l'on dise sur moi, quoi que l'on raconte et quelles que soient les preuves que l'on découvre. Un visage passe furtivement dans mon esprit avant de disparaître. Je baisse les yeux sur la veste que je serrais inconsciemment de toutes mes forces. Un blouson noir en goretex à large capuchon, avec dans le dos *Cours privé* imprimé en bleu. Est-ce possible ? Lui pourrait me croire ? Il pourrait me protéger et m'aider à résoudre ce problème ?

Un jour du mois d'août dernier revient à ma mémoire. C'était le lendemain de mon concours. Le cœur léger, j'étais dans un train pour Mokpo. A l'invitation de Haejin, je venais de me mettre en route.

A l'époque, il était dans l'équipe de ce film intitulé *Cours privé*. Le

tournage se déroulait sur l'île Amjado, sur la côte de Sinan. Cela faisait déjà trois mois qu'il séjournait là-bas. Était-ce à cause de la solitude imposée par l'île, Haejin m'appelait presque tous les jours pour me demander ce que je faisais. S'il avait bu un verre, il m'appelait toutes les heures et me demandait : « Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? » et avant de raccrocher, il ne manquait pas d'ajouter en guise de post-scriptum que je devrais venir le rejoindre dès que j'en aurais fini avec les examens.

« Y a un truc que j'aimerais vraiment te montrer. »

Quand je lui ai demandé de quoi il s'agissait, il a dit : « Tu n'as qu'à venir et tu verras. » J'ai répondu que oui, entendu, mais je n'ai pas pris sa proposition au sérieux. C'était une période où je souffrais d'atroces migraines et je n'avais aucun goût pour rien. J'étais préoccupé par la préparation du concours, je n'avais pas la tête à Amjado. Et surtout, je n'avais aucune envie de tester la réaction de ma mère.

J'avais vingt-six ans et je n'avais jamais voyagé seul. Sans même mentionner les randonnées sac au dos ou les séjours linguistiques que tout le monde fait, ma mère, alors que je songeais à m'échapper grâce au service militaire, avait réussi à me retenir et je m'étais retrouvé à faire un aller-retour quotidien à la mairie. La raison était identique à celle du couvre-feu de 21 heures, l'angoisse que je ne devienne un calamar grillé dans un endroit inconnu.

Le soir même du concours, j'étais à table quand j'ai reçu un appel de Haejin.

« Demain, c'est le dernier jour du tournage, il faut que tu viennes. On passe la nuit ici et on rentre ensemble après-demain, d'accord ? »

J'ai balbutié des choses mais Haejin qui n'était pas stupide m'a dit de passer le téléphone à maman.

« Je vais lui parler. »

Effectivement, la parole de Haejin avait de l'autorité. Ma mère, après un moment à l'écouter silencieusement, a lâché un « D'accord ». Bien entendu, elle n'allait pas renoncer pour autant à me gratifier de ses consignes. N'oublie pas de prendre tes médicaments, ne bois pas, ne dérange pas les gens... Sur la route où nous roulions vers la gare de Gwangmyeong, elle a même ajouté : « Ne va pas en eau profonde. » Son visage était si innocent, elle semblait avoir complètement oublié que son fils avait été, à une époque, un jeune espoir de la natation.

Jusqu'à Mokpo, tout s'est passé à merveille. Aucun symptôme inquiétant non plus dans le bus qui m'emmenait de la gare de Mokpo à Sinan. C'est juste après l'embarquement au port de Jeomam que les signes étranges ont commencé à se manifester. Pendant les vingt minutes de traversée jusqu'à Amjado, j'ai souffert de l'odeur que dégageaient les poissons et de l'impression que le soleil brûlait

littéralement mes yeux. Je n'étais pas certain d'être en phase prodromique. L'odeur de poisson ressemblait à celle du sang, quant à la sensation que mes yeux se consumaient, il était difficile de la distinguer d'une simple insolation.

Si j'avais été sous traitement, je n'aurais pas eu à distinguer les deux symptômes. Le problème, c'est que j'avais arrêté de prendre les médicaments deux jours avant le concours. C'était la première fois que je suspendais volontairement mon traitement depuis mes seize ans, âge de ma première crise. Au départ, j'avais prévu d'arrêter juste pour le jour de concours. J'aurais donc dû reprendre mes médicaments la veille au soir, mais après le coup de fil de Haejin, j'avais changé d'avis. Je m'étais dit que je le ferais à mon retour de l'île. Qu'est-ce que ça changerait, de repousser de deux jours ? m'étais-je dit. L'envie de prolonger le plaisir d'être *moi* avait fini par disperser toutes les interdictions.

Tandis que le bateau accostait à Amjado, l'hallucination s'amplifiait au point que je ne parvenais plus à ouvrir les yeux. Quand je suis monté dans le taxi, l'odeur de sang a explosé dans mes fosses nasales. La sueur me dégoulinait dans le dos mais je grelottais de froid. A présent, je savais qu'il s'agissait d'une crise. Mais il était trop tard, la maison était trop loin. Il n'y avait pas d'autre alternative que d'arriver le plus vite possible et de me réfugier auprès de Haejin. J'ai dit au chauffeur de foncer jusqu'au port de Haouri. Il a répondu : « Bon, ben, on va essayer. »

Pendant toute la course, j'ai somnolé. Possible aussi que j'aie perdu connaissance de temps en temps. J'ai ouvert les yeux à son « S'il vous plaît ». Le chauffeur était tourné vers moi et me secouait le genou.

« On est à Haouri. »

Le taxi s'était garé devant le port. Non sans difficulté, j'ai réussi à bouger et à descendre du taxi. De là, il n'y avait plus à aller très loin. Le tournage avait lieu sur le port. Deux hommes couraient sur la jetée entourée de tétrapodes, la caméra les suivait, derrière eux, un énorme véhicule crachait de l'eau. Là où étaient installés les moniteurs, se tenaient quelques personnes, certaines assises, d'autres debout. Derrière un panneau indiquant *Passage interdit*, les villageois attroupés assistaient au tournage. Je me suis arrêté à une dizaine de mètres des spectateurs. Je pensais qu'il me fallait entrer quelque part et m'allonger mais je ne pouvais plus bouger. Mon corps était déjà emprisonné dans un flot de lumières blanches brûlantes. Enfin le moment est venu où le monde a disparu. La dernière chose que j'ai entendue venant du réel, ce devait être la voix de Haejin.

« Yujin. »

Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais allongé. Ma vue était encore floue, mais je pouvais reconnaître le propriétaire de ces pupilles

brunes qui cherchaient mon regard. Haejin.

« Tu es réveillé ? » a-t-il demandé.

Au moment que j'ai arraché de ma gorge sèche un maigre « oui », une migraine m'a assailli. Une migraine inhabituelle, plus lourde que d'habitude, qui pressait tout mon crâne.

« Tu peux me voir ? »

J'ai deviné un parasol déployé au-dessus de la tête de Haejin. Je pouvais sentir un oreiller douillet placé sous ma tête. Peu après, j'ai senti que le devant de mon pantalon était trempé. En même temps je me suis aperçu qu'une veste noire recouvrait mon pantalon. Ça avait dû se produire pendant ma crise. Et ça devait être ce gars accroupi devant moi en train de guetter mon état qui avait couvert la tache de sa veste.

« Tu n'as mal nulle part ? »

Tout mon corps était comme moulu. Avais-je grincé des dents, j'avais mal jusqu'au menton. La crise avait dû être violente. De l'autre côté du parasol, j'entendais le bruit des gens. J'imagine la scène où je tombe sous leurs yeux, Haejin m'apercevant court à ma rencontre, arrache un parasol pour me protéger des regards curieux, apporte un oreiller pour caler ma tête, trouve un vêtement pour cacher le problème. J'avais envie de rentrer à la maison.

« Tu peux te lever ? »

Pour toute réponse, je me suis redressé pour m'asseoir. Haejin logeait dans une chambre chez des habitants devant le port. Pendant que je me lavais et me changeais, il a fait sa valise et appelé un taxi. Il m'a dit qu'il rentrait à la maison avec moi. Le tournage de la dernière scène venait de s'achever quand j'étais arrivé au port, m'a-t-il dit. Il ne restait plus que la soirée de fin de tournage, sa présence n'était pas obligatoire.

Je savais très bien ce que le cinéma signifiait pour Haejin. Depuis ses quatorze ans, peut-être même avant, c'était le but de sa vie. Le rêve qui l'avait fait tenir bon quand il vivait avec son grand-père alcoolique, quand il s'était retrouvé orphelin après la mort de celui-ci. Ces trois mois à Amjado étaient pour lui une porte ouverte sur la scène de ses rêves. Il aurait aimé rester dans l'île pour fêter la dernière nuit.

Tout en le sachant, je n'ai pas abondé dans ce sens. Je n'avais pas envie de rentrer seul. Je me sentais si misérable que le simple fait de sortir de sa chambre me paraissait horrible. Sous mes côtes, un froid étrange s'était installé. J'avais des frissons, comme lors d'une grippe. Pour toutes ces raisons-là, jusqu'à ce que le taxi arrive, je suis resté blotti dans un coin de sa chambre. Du blouson *Cours privé* de Haejin qui couvrait mes épaules montait une odeur qui me manquait depuis longtemps. Dans un passé lointain, à cette période de ma vie où j'étais

énurésique, c'était l'odeur des herbes dans les friches, celle de mon grand frère.

Une heure plus tard, nous étions assis côte à côte sur le pont d'un ferry qui nous emmenait à Jeomam. Je secouais la tête quand Haejin me demandait de temps en temps : « Tu n'as pas faim ? » et je hochais la tête quand il me demandait : « Tu te sens mieux ? » Nous partagions avec peine une conversation de ce style. Le soleil du soir accrochait ses rayons aux îlots rocheux disséminés tout au long de notre route. Le crépuscule enveloppait le ciel d'une lumière orange, des vagues rouges enflammées ondoyaient sur la mer. Le sillage du bateau dans l'eau, l'écume qui sautait sur le pont et même le vent iodé qui nous frappait, tout était rouge. Le vieux ferry traçait son chemin au milieu d'une mer de flammes.

« C'est mortel, ce crépuscule, non ? » a dit Haejin. Je me suis levé et j'ai fait face à la mer. J'ai ouvert la fermeture éclair et j'ai respiré le vent chaud jusqu'au plus profond de mes poumons. Le froid qui me glaçait la poitrine s'est dissipé petit à petit.

« Je t'ai dit qu'il y avait une chose que je voulais te montrer ? »

Haejin aussi s'est mis debout face à la mer.

« C'était ça. »

J'ai enlevé le capuchon que je gardais sur la tête et j'ai regardé les yeux de Haejin. Ils riaient doucement dans le crépuscule. Je pense que son sourire était un vrai cadeau pour moi. Si ma mère était celle qui injectait de terribles angoisses dans mes veines, Haejin était celui qui soufflait la douce chaleur du crépuscule dans mon cœur. Un être qui me disait qu'il serait toujours de mon côté. En pensant à ce jour où j'avais si froid à l'intérieur et où je m'étais senti si misérable, je voulais croire qu'il serait encore là pour moi, ou plutôt non, je le croyais.

Je soulève mes fesses du lit, je prends le téléphone sur la table de chevet. Je compose les dix chiffres lentement, avec application, l'un après l'autre. Au moment où j'entends le *bip*, quelque chose entre mon lit et le chevet attire mon regard. En gardant l'appareil collé à l'oreille, je me penche et le sors de là. C'est un rasoir à une lame, tranchante. Sur le long manche en bois et la lame élancée, du sang sombre est collé, séché.

« Allô ? »

A l'autre bout du fil, j'entends la voix de Haejin.

—

« Maman ? »

La voix de Haejin s'éloigne. Le regard noir, je fixe le rasoir, mon âme hurle. Je n'aurais pas eu plus mal si une hache m'était tombée sur

le pied.

« Yujin, c'est toi ? »

L'ongle de mon pouce gratte la trace de sang coagulé sur le manche. A l'endroit que je connais bien apparaissent les initiales que je connais tout aussi bien.

H.M.S.

Les initiales de mon père. Le rasoir de mon père. J'ai retrouvé ce rasoir il y a quelques années dans le bureau, parmi des affaires de mon père rangées dans une boîte. Je n'avais pas de raison particulière de le prendre. S'il faut absolument en fournir une, je dirais que c'était en souvenir de mon père.

Je n'ai pas grand-chose comme souvenirs de mon père, ni sa façon de bouger, ni sa façon de parler, même son visage est flou pour moi. Les anecdotes avec lui et moi sont rares. Parmi les images qui me restent de lui, il y a son visage couvert d'une barbe noire, une vraie tête de brigand qu'il rasait tous les matins devant la glace de la salle de bains. Moi qui souffrais de constipation chronique, j'étais assis sur les toilettes, les coudes sur les genoux, et je poussais en regardant la barbe disparaître peu à peu avec la mousse. J'aimais le bruit de la lame grattant la peau. Je lui avais demandé une fois ce qu'on sentait en se rasant avec un coupe-chou. Je ne me rappelle pas exactement mais je crois qu'il m'avait répondu à peu près ceci :

Ça donne l'impression de couper jusqu'aux racines sous la peau, et puis ça fait du bien de se débarrasser bien proprement de sa barbe. Manier correctement la lame demande une certaine technique, et jusqu'à ce qu'on ait la main sûre, il ne se passe pas un jour sans que le menton n'arbore quelque coupure. C'est vrai aussi qu'il faut s'embêter à l'affûter tout le temps, mais la sensation de propreté après le rasage est inégalable.

Si je ne me souviens pas clairement de sa réponse, en revanche je me souviens parfaitement de ma réaction. Je lui ai demandé de me léguer son rasoir après sa mort. Je me souviens aussi que sous la mousse le visage de mon père s'est transformé en un cochon tirelire. Des bulles sont sorties de ses narines, ses yeux se sont arrondis et ses cils ont dessiné un croissant. De ses lèvres aspirées vers l'intérieur est sorti un bruit rocailleux. J'ai pensé que mon père riait. Encouragé par cette supposition, je lui ai demandé s'il pouvait me le promettre. Il m'a dit, d'accord. Qu'il ne savait pas quand il mourrait mais que le rasoir me reviendrait. J'ai tendu le pouce et il a fait de même. Ma mère n'a rien su de la promesse faite ce jour-là. J'avais la flemme de lui expliquer ou de revendiquer tardivement mes droits de propriété. Sans rien dire à ma mère, pour ainsi dire *en douce*, je l'ai récupéré.

« Allô ? Allô ? »

De l'autre côté, Haejin hausse la voix. A grand-peine, je sors un son

de ma gorge.

« C'est moi.

— Ben, quel con... »

Sa voix d'abord détendue tourne à l'agacement.

« Pourquoi tu ne répondais pas ? J'ai eu peur, moi.

— Je t'écoute. Vas-y. »

Ma réponse, c'est du grand n'importe quoi. Un claquement de langue impatient me répond.

« Comment ça, tu m'écoutes ? Qu'est-ce que tu veux que je te dise, idiot ? C'est toi qui m'as appelé. »

C'est vrai. C'est moi qui l'ai appelé. Pour lui demander de l'aide car je suis dans la merde. Je relève ma main tenant le rasoir. La lame se pose juste sous mon menton. Je ne m'en suis jamais servi pour me raser. De la barbe, je n'en ai eu qu'après mes vingt-deux ans et contrairement à mon père, elle est normale et un rasoir électrique fait très bien l'affaire. Ce rasoir n'est pas un objet utilitaire, pour moi, c'est un souvenir. Ce n'est pas un objet que je range, mais un souvenir que je cache dans le plafond de ma salle de bains, hors de portée de l'œil maternel. Avant la nuit dernière, quand je l'ai glissé dans la poche de mon blouson *Cours privé*, je ne l'avais jamais pris avec moi.

« Han Yujin... » appelle Haejin.

J'ai perdu le fil. Que dire ? Avant de retrouver le rasoir, il y avait plusieurs voies possibles.

« Tu es où maintenant ? »

Une question a réussi à sortir de ma bouche.

« Je viens d'arriver au métro. J'avais mal à l'estomac, je me suis fait un *ramen* avant de sortir. »

Pas un, sûrement deux, me suis-je dit. Haejin a l'habitude de se faire deux sachets de nouilles instantanées au réveil quand il a bu la veille. C'est un héritage de son grand-père qui était ivre sept jours sur sept. Je devrais être reconnaissant à ce vieux poivrot pour son legs. Grâce à lui, Haejin est encore à Sangam-dong.

« Mais pourquoi ? Y a un problème ? »

Après avoir répondu non, je marque une pause, je rétro pédale par un oui. Durant la brève pause, j'ai de nouveau réfléchi. A quoi bon gagner du temps ? Je n'arrive pas à trouver de réponse mais j'enchaîne :

« C'est que j'ai un truc à te demander. »

Haejin reste silencieux, il attend la suite.

« Tu te souviens du restaurant de sashimis, tu sais, à Yeongjong-do où nous étions allés pour l'anniversaire de maman ?

— Vaguement... Le restau *Léon* ou un truc dans le genre ?

— Non, *Léon*, c'est où on a pris un café. De là, tu continues cinquante mètres et il y a un restaurant de sashimis, ça s'appelle *Chez Kkosil*.

Haejin renouvelle son : « Ah ah... »

« Hier, après la soirée de fin d'année, on est retournés là-bas. »

Une personne ordinaire tourne en moyenne à dix-huit mensonges par heure. Moi qui souffre d'une légère défaillance de sincérité, je me situe très au-dessus de la moyenne. C'est en réalité très simple... Il suffit que je me lance et les histoires se trament toutes seules.

« J'ai oublié mon mobile là-bas mais je ne peux pas trop bouger. J'ai des papiers à envoyer dans la matinée à mon prof, et puis, comme c'est aujourd'hui qu'on donne les résultats du concours, il faudrait que je regarde.

— C'est déjà aujourd'hui les résultats ? »

Je réponds que oui et Haejin me dit ce que j'attendais.

« T'inquiète, j'y vais, je te le ramène.

— Je crois qu'ils n'ouvrent pas avant 10 heures.

— Pas grave, je vais prendre un café chez *Léon* d'abord. »

Je veux encore m'assurer du moyen de transport de Haejin.

« Si t'es fatigué, prends un taxi. Je te rembourserai.

— T'es dingue, tu connais la distance de Yeongjong-do jusqu'à la maison ? »

Bonne nouvelle, ça veut dire qu'il va s'enquiller plusieurs bus. Plus besoin d'évoquer le taxi.

« Dis, maman est debout ? »

La question de Haejin tombe alors que je vais raccrocher, mais je fais semblant de ne pas avoir entendu et je coupe la communication. Tout en remettant l'appareil à sa place, je pense à ma mère allongée dans le salon. Si les traces de sang dans la maison sont des indices, le sang sur le rasoir est une preuve. Si les indices sont des clés qui peuvent ouvrir diverses hypothèses, la preuve affirme un fait. Or le rasoir était dans ma poche la nuit dernière et je l'ai retrouvé sous mon lit ce matin ; la preuve est un fait indubitable. Difficile de dire comment Haejin pourrait réagir face à cette pièce à conviction. Difficile d'imaginer aussi comment il va prendre la mort de maman.

Sera-t-il triste ? En colère ? Et par-dessus tout ça, il va devoir gérer *mon* problème... Va-t-il me faire confiance ? Va-t-il rester de mon côté ?

Alors je me rappelle cet hiver, onze ans plus tôt, le dernier jour de l'année. C'était deux mois avant la mort du grand-père de Haejin. Moi, j'avais quinze ans et Haejin seize. C'était juste avant la fin du collège. Je venais de choisir – conformément au souhait de ma mère – la branche sport-études du lycée. Haejin, lui, avait d'excellents résultats scolaires qui lui donnaient accès aux meilleurs lycées. Il a opté néanmoins pour un lycée professionnel à vocation artistique. C'était un choix personnel, maintenu en dépit des pressions de son professeur principal pour l'en dissuader. La bourse pour trois années de scolarité, l'allocation familiale et surtout la perspective que cette formation le mènerait vers son rêve avaient motivé sa décision. Mais à vrai dire, à part ce lycée, il n'avait pas tant d'autres choix possibles.

A l'époque, Haejin était à la fois un adolescent et un chef de famille. Ses parents étaient morts dans un accident de voiture quand il avait quatre ans. Son grand-père, qui l'avait pris sous son aile et l'avait élevé, était hospitalisé depuis plusieurs mois pour une cirrhose hépatique et une insuffisance rénale. Impossible de dire quand il pourrait sortir de l'hôpital. Du coup, Haejin était devenu un collégien surbooké. Il vivait à l'hôpital près de son grand-père dont il devait s'occuper, il allait bien entendu au collège et la nuit il bossait dans une station-service du quartier pour deux mille neuf cents wons de l'heure.

Ils n'avaient jamais été riches. Son grand-père, qui touchait le revenu minimum, se débrouillait pour subvenir à leurs besoins en ramassant les vieux papiers pour quelques sous. Mais Haejin n'avait jamais eu besoin de travailler. Son grand-père était un grand buveur mais pas du genre à faire peser sur les épaules de son petit-fils la charge du foyer. C'était plutôt un frimeur, du style à clamer : « Toi, tu n'as qu'à penser à l'école. Le reste, c'est moi qui m'en occupe. » Mais quand il était tombé malade, il avait bien fallu que Haejin se débrouille pour gagner sa vie.

De mon côté, j'étais très pris. Je suivais des entraînements intensifs pour les internationaux juniors qui allaient se dérouler en Nouvelle-Zélande. Nous n'avions guère l'occasion de nous croiser. J'avais des nouvelles de Haejin par ma mère qui venait me prendre tous les soirs à la piscine. Vu qu'elle était au courant de tout ce qu'il faisait, elle devait se rendre tous les jours à l'hôpital et lui porter plats préparés et goûters.

Le dernier jour de 2005, l'entraîneur nous a annoncé qu'il n'y aurait pas d'entraînement l'après-midi, cadeau. Il nous a dit de rentrer à la maison, de nous faire chouchouter par nos mamans et de revenir

à 9 heures du matin pour le premier jour de l'année à venir, dans une forme olympique. Ma mère m'attendait dehors, je ne sais comment elle avait appris la nouvelle. Elle semblait de très bonne humeur. Ses cheveux détachés ondulaient sur ses épaules, elle portait un manteau blanc que je ne lui avais jamais vu et sur son visage soigneusement maquillé flottait carrément une sorte d'excitation. En bouclant ma ceinture, j'ai lancé : « Tu vas quelque part ? »

Elle a démarré en répondant : « A Dongsung-dong. » Elle ne m'a pas dit pourquoi elle allait là-bas mais elle s'est arrêtée peu après devant l'hôpital où était le grand-père de Haejin. Le temps que je me demande pour quelle raison, Haejin est sorti du bâtiment en courant. J'ai détaché ma ceinture pour descendre. J'avais compris que ma mère allait à Dongsung-dong, et que moi j'allais avec Haejin.

« Reste là. »

Elle m'a fait signe de me rasseoir. Haejin m'a fait un grand sourire, a ouvert la portière arrière et pris place dans la voiture.

« Happy new year, lui a dit ma mère.

— A vous aussi, mère. »

Et il a sorti ce qu'il cachait derrière son dos. Aussi grande que la tête de ma mère, c'était une sucette en forme de cœur. Sur le bonbon rouge était écrit en blanc : *The apple of my eye*.

Un grand sourire est apparu sur le visage de ma mère. Ses joues se sont empourprées, elle a baissé les yeux et pris un air presque timide. Autant que je sache, c'était la première fois que Haejin l'appelait « mère ». Était-ce l'émotion de cette grande première ou l'inscription sur le bonbon, ou les deux, en tout cas je ne lui avais jamais vu cette expression.

« Tu as la permission de ton grand-père ? » s'est enquis ma mère en rangeant soigneusement la friandise. Haejin a ri en montrant les dents.

« Il pense que je suis sorti travailler. »

Ma mère a ri aussi en croisant son regard dans le rétroviseur. On aurait dit deux comploteurs. Même après avoir démarré, ils continuaient de se regarder dans le rétroviseur en riant. Quant à moi, je ne savais toujours pas où nous allions ni pour quoi faire. Il faut dire que je n'avais pas non plus posé la question. Ma mère avait dit qu'on allait à Dongsung-dong, nous allions donc à Dongsung-dong, voilà tout. Pendant le trajet, Haejin m'a posé des questions sur notre équipe, comment se passaient les entraînements, les stages, et moi je me suis borné à de courtes réponses, par monosyllabes ou presque : c'est chouette, non, oui, sais pas... Par ses interventions, ma mère comblait les blancs. Sa conversation portait essentiellement sur l'état de santé du grand-père ou sur les films et les livres qu'ils connaissaient tous deux.

La voiture a fini de traverser un horrible bouchon et nous sommes arrivés à Daehangno. Ma mère a fait deux fois le tour du parking avant de trouver une place, elle a garé la voiture puis a dit : « On y va. »

Nous nous sommes mis à marcher dans les rues illuminées pour les fêtes. Il y avait beaucoup de monde et c'était compliqué de rester ensemble. Au bout de quelques pas, un type a bousculé ma mère qui a failli tomber. Le temps que je lui tende la main, Haejin était déjà en train de la soutenir. Deux pas plus loin, quand elle a encore heurté quelqu'un, il l'a carrément prise par l'épaule pour marcher à côté d'elle. Je n'avais pas le choix, je me suis reculé pour marcher derrière eux.

Nous sommes arrivés devant un restaurant italien. L'endroit était si calme que pour un peu on se serait cru dans un autre monde. Je ne savais toujours pas pourquoi nous étions à Dongsung-dong. Je n'étais toujours pas très curieux non plus. Quand ma mère a soulevé son verre de jus de fruit et a dit qu'elle était à la fois triste et heureuse d'avoir vieilli d'un an et que nous ayons grandi d'un an, je me suis juste dit que nous nous retrouvions à dîner pour fêter le dernier jour de l'année. Je ne me souviens pas de ce que nous avons mangé. Ce ne devait donc pas être terrible. A moins que ce soit mon humeur qui n'était pas terrible.

Il y avait une chose vraiment curieuse. Quand nous étions ensemble, Haejin et moi, j'avais l'impression d'être la personne au monde la plus proche de lui. Idem quand j'étais seul avec ma mère, elle ne semblait vivre que pour moi. Mais quand nous nous retrouvions tous les trois, j'avais l'impression de passer au second plan. Et non seulement cette ambiance de deux plus un n'était pas agréable, mais mes pensées mesquines à ce sujet l'étaient encore moins.

Nous sommes sortis du restaurant une petite heure plus tard. Tous deux pressaient le pas vers je ne savais quoi, fendait la foule qui entre-temps avait doublé. Sur le chemin, nous nous sommes arrêtés devant un étal d'écharpes. Ma mère en a acheté deux aux mêmes motifs à carreaux qu'elle a entourées autour de mon cou et de celui de Haejin. Une verte pour moi, une jaune pour Haejin. Elle a dit que c'était un cadeau de Nouvel An. Elle a dit aussi que les écharpes nous allaient très bien, mais son regard ne quittait pas Haejin.

Les sentiments de ma mère pour Haejin avaient dépassé depuis longtemps la simple sympathie pour un camarade de son fils. C'était déjà comme ça quand j'étais devenu ami avec Haejin, en première année de collège. Quand je fêtais mon anniversaire, quand il venait à la piscine assister à mes compétitions, quand il me prenait dans ses bras et me félicitait pour ma victoire, à chacun de ces moments où

j'étais le héros, ma mère gardait les yeux posés sur Haejin. Ses yeux infiniment doux et tendres, ses yeux que je connaissais si bien, ses yeux qui regardaient mon frère.

Ma mère et Haejin se sont arrêtés devant *Nada Hypertec*, un cinéma d'art et d'essai. Devant l'entrée une banderole annonçait : *Dernières chances au Nada*. Pendant que ma mère allait prendre les billets, j'ai glissé à Haejin :

« Pourquoi on est venus là ?

— Quoi ? Idiot, tu nous as suivis jusqu'ici sans savoir où on allait ? »

Haejin pouffait. Je me suis senti soudain étranglé par mon écharpe. Il faisait trop chaud à présent. J'ai dénoué l'écharpe et je me suis assis sur une chaise en la tenant à la main. Tu crois que je suis un devin ? Comment je peux savoir si personne ne me dit rien ?

Dernières chances au Nada était le nom du festival qui se déroulait dans ce ciné, le *Nada*. C'était un festival de rattrapage où ils projetaient des films sélectionnés parmi ceux de l'année, des films de qualité qui n'avaient pas connu le succès à leur sortie. Il y avait en tout vingt-quatre films et ce soir ils passaient *La cité de Dieu*, un film brésilien. C'était le choix de Haejin. Il voulait voir ce film quand il était sorti mais avait dû renoncer car il était interdit aux mineurs. Quand il avait appris qu'il repassait au *Nada*, m'a-t-il expliqué, il avait pensé à ma mère. C'est-à-dire qu'il espérait pouvoir le voir si ma mère l'accompagnait.

Il n'a pas été déçu, le personnel du cinéma n'a fait aucune difficulté. Quant au film, je l'ai trouvé plutôt amusant. C'était rythmé, excitant, exactement ce dont j'avais besoin pour dissiper mon humeur maussade. Les bidonvilles de Rio, la pauvreté, la drogue, le crime. Le film racontait l'histoire d'une bande de truands, des gamins pour qui les armes remplaçaient les manuels scolaires. Ils menaient une guerre sans merci contre un autre gang dans un quartier miné par la violence. C'était en même temps l'histoire de deux jeunes qui grandissaient en suivant chacun leur chemin. L'un devenait photographe, l'autre le leader du quartier.

Dès la première scène où apparaissait une poule, j'ai éclaté de rire. Et j'ai continué à rigoler pas mal tout du long. Quant à la scène où Zé Pequeno, après avoir semé sa bande, se précipite dans l'hôtel et tiraille à tout va, elle m'a carrément fait hurler de rire. Sauf qu'au bout d'un moment je me suis rendu compte que j'étais seul à afficher cette mine hilare. Je me suis également rendu compte que ma mère s'était retournée vers moi et me fixait. Dans la pénombre, ses yeux qui brillaient comme deux gouttes d'eau noire me demandaient, qu'y a-t-il de si drôle ?

Apparemment, la mauvaise humeur était maintenant du côté de ma

mère. Le long du chemin vers le parking, elle est demeurée silencieuse. Haejin aussi marchait en regardant droit devant lui. Moi, encore une fois, j'étais en arrière. Ne pas savoir quel était le problème me donnait la migraine.

« C'est atroce. »

Ce n'est qu'après avoir remis le moteur en marche qu'elle a enfin ouvert la bouche.

« Horrible. Et dire que le film s'inspire d'une histoire vraie, et cette vie, c'est effroyable... »

Je venais de comprendre pourquoi elle me regardait si bizarrement dans la salle de cinéma. Ce film que j'avais trouvé excitant, génial, racontait en fait une histoire horrible et infiniment triste. Sauf que je n'arrivais toujours pas à situer à quels passages il fallait s'affliger.

« La plupart du temps, les belles histoires qui finissent bien ne sont pas vraies », a ajouté Haejin après un petit moment. Je me suis tourné vers lui.

« Et puis, plus d'espoir ne signifie pas forcément moins de désespoir. La réalité n'est pas si tranchée, ce n'est pas de l'arithmétique. Les hommes sont bien plus compliqués que les chiffres. »

Haejin a planté son regard dans le mien. Un regard qui me demandait si j'étais d'accord, mais auquel je ne pouvais pas répondre. Car je n'avais pas compris ce qu'il voulait dire. Simplement son corps me paraissait d'un coup plus grand que le mien, de deux empan environ. Nous avons juste un an de différence mais je me sentais soudain en présence d'un grand frère de dix ans mon aîné. Pire, il me semblait presque l'égal de ma mère.

« Penses-tu que le monde soit injuste ? » s'est inquiétée ma mère.

Haejin, après un court silence, a répondu :

« Je pense qu'il y aura au moins une fois où il deviendra juste. Je veux dire, si on se donne à fond pour y arriver. »

Il regardait par la fenêtre. Dans le rétroviseur, ma mère le guettait. Moi, j'étais assis parfaitement dans l'axe de la route. Au feu rouge près de Gwanghwamun, ma mère a de nouveau pris la parole.

« Comment as-tu trouvé le film ?

— J'avais lu une critique qui disait que si Tarantino réalisait *Le Parrain*, ça donnerait un film comme ça. J'étais curieux de savoir si c'était vrai... Maintenant que je l'ai vu, je crois que je comprends l'allusion. »

Qu'est-ce qu'il veut dire, il a aimé ou pas ? La réponse est venue de ma mère.

« Tu as aimé, donc. »

Haejin a répondu que oui. Après quoi il a gardé le silence, comme s'il savourait encore les échos du film. Le feu a changé, les voitures se

sont remises à rouler. On entendait une cloche au loin. Les aiguilles du tableau de bord indiquaient minuit. Sans doute la cérémonie de la cloche de Bosingak qui commençait. Ma mère a redémarré. Le silence s'est installé. Jusqu'à ce qu'on arrive devant l'hôpital, chacun est resté plongé dans ses pensées.

« Je vous remercie pour la soirée », a dit Haejin en ouvrant la portière arrière.

Ma mère est descendue après lui. Moi, assis devant, je les ai regardés se quitter. Haejin a incliné la tête, ma mère lui a tendu une main. Comme si elle le priait officiellement de lui serrer la main. Pas en tant que garçon de seize ans, pas en tant qu'ami de son fils, mais comme une personne à part entière, un adulte. Haejin a hésité un moment avant de prendre sa main. Le regard qu'ils ont échangé sans un mot n'a pas duré plus de cinq secondes. Dans ce temps si bref, ils se confirmaient quelque chose, quelque chose qui ne pouvait pas être décrit par des mots, quelque chose qui ne pouvait pas tenir en un acte, ou quelque chose que je ne pouvais pas savoir.

Ma mère a réintégré l'habitable. Haejin restait debout dehors sans bouger. Son écharpe jaune flottait dans la nuit. A ce moment-là, j'ai réalisé que je n'avais plus la mienne. J'avais dû la retirer à un moment et la perdre quelque part. Peut-être quand j'avais croisé le regard de ma mère tout en riant, ou quand Ze Pequeno avait dégainé son pistolet en dansant la samba. Le dialogue avec Rocket est revenu à mes oreilles comme si on venait d'allumer la radio : « Il y avait des exceptions à la règle, mais les exceptions sont devenues la règle. »

J'étais le seul fils de ma mère. Ça, c'était la règle. Haejin était l'exception. En mars de cette année-là il a pris la place de mon grand frère en devenant le fils adoptif de ma mère. Typiquement le cas où l'exception était devenue la règle.

De nouveau mes yeux descendent sur le rasoir. Comment Haejin va-t-il se comporter face à cette situation où les réponses à la question *Qui est le meurtrier ?* sont visibles dans tout l'appartement, où la preuve décisive, l'arme du crime, est connue, où il n'existe pas un indice discordant et où le suspect que tout accuse n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé. A toutes les questions qu'il voudra poser je n'aurai qu'une réponse, mon éternelle excuse, celle utilisée depuis des milliers d'années par des milliers de criminels, à savoir que je ne me souviens de rien.

Va-t-il me croire sur parole ? Sinon, va-t-il alerter la police ? Peut-être qu'il voudra me persuader de me rendre. Qu'on vienne m'arrêter ou que je me rende, nous verrons cela plus tard. Ce dont j'ai besoin maintenant, c'est de temps pour réfléchir. Et j'ai aussi besoin d'un motif valable. Si j'ai réellement commis ce que j'ai commis, il faut au moins que je puisse me l'expliquer à moi-même. Qu'est-ce qui est

arrivé ? Quand ? Pourquoi ? Et pourquoi ai-je tout oublié ?

« J'aurais dû en finir à l'époque. »

De nouveau, j'entends la voix de ma mère. Elle ne vient pas de mon crâne mais de derrière moi. Je me retourne vers la porte vitrée donnant sur la terrasse. Ma mère est là, derrière. Ses cheveux, noués en queue-de-cheval, tombent le long de son dos. Elle porte une chemise de nuit blanche et un bracelet à la cheville. Telle qu'elle était juste avant de mourir. Pas de sang, ni de coupure à la gorge.

« Toi... »

Dans ses yeux dansent des flammes. Sur les globes si blancs, presque bleuâtres, éclate un réseau de veines rouges.

« Yujin, toi... »

Stupéfait, je recule vers le pied du lit, le rasoir à la main.

« Tu ne mérites pas de vivre. »

Mon pouls s'accélère. Ma main se serre sur le rasoir. Instinctivement, je m'écrie :

« Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Ma mère ne répond rien. Une brume semblable à une tempête de neige s'abat sur elle et engloutit sa silhouette. De nouveau, je ne vois plus qu'une porte vitrée d'un blanc laiteux. Je me retourne vers la chambre. Des traces de sang, des traces de pas, la literie tachée. Tout ceci date d'après la mort de ma mère. La malédiction que je viens d'entendre, c'est de son vivant que ma mère l'a lancée. Quand ? Pourquoi ? Pour quel motif ? Pas pour une sortie nocturne à son insu ? Je n'aurais même pas droit à quelques écarts ? Une simple peccadille de ce genre m'ôterait le droit de vivre ?

Les battements dans mes tempes se sont transformés en douleur sourde. La fièvre envahit mon crâne. Des points noirs vont et viennent devant mes yeux. Une espèce de furie s'empare de moi. Je fonce vers la salle de bains. Je balance le rasoir dans le lavabo et j'ouvre en grand le robinet d'eau froide. Pour ne pas laisser le désespoir et la colère me faire perdre le fil, je dois calmer le feu qui m'embrase. Je plonge la tête sous l'eau glacée.

« Demain, maman, demain je te raconterai. »

Cette fois-ci, c'est ma propre voix qui résonne à mes oreilles. Dans le miroir, je croise le regard de celui qui est peut-être un meurtrier. Quoi, demain matin ? Je regarde mon reflet. Les cheveux poissés de sang, du sang que l'eau a commencé à dissoudre et qui coule maintenant sur mon visage en filets rouges. Le lavabo est plein d'une eau rougie et au fond le rasoir tremble comme l'ombre de la lune. Quelque part dans ma tête embrumée, une idée scintille.

Pas impossible que...

Interrogateur, je contemple le rasoir. Ce n'est pas une idée, c'est une chimère, complètement folle. Clignant des yeux, je laisse glisser

des ruisseaux d'eau ensanglantée.

Pourtant il se pourrait bien que...

Ma main plonge dans l'eau froide et retire le rasoir. Je tiens fermement le coupe-chou de mes doigts serrés.

Oui, peut-être que...

Je me précipite hors de la salle de bains, le rasoir à la main. Avant de changer d'avis, je presse le pas, j'ouvre la porte de ma chambre et je sors dans le couloir. Je descends l'escalier en comptant les marches. Cette fois le plus lentement possible, un, deux, trois. Les yeux sur la pointe de mes pieds, quatre, cinq, six. C'est ma méthode pour maîtriser mon impatience, pour bloquer les pensées inutiles, un truc qui me réussit bien d'habitude. Qui ne marche pas du tout cette fois. Tout mon corps semble aux ordres de mes nerfs sympathiques. J'ai l'impression qu'un essaim d'abeilles s'est accroché sur mon front, les pensées jaillissent dans tous les sens, tous les bruits qui se trouvent dans le spectre des fréquences audibles se ruent dans mes oreilles. Le bruit d'une rivière qui tourbillonne, celui de l'écume arrachée aux vagues, celui du vent qui secoue la porte en fer du toit, la voix de ma mère qui s'assourdit en un gémissement.

« Yujin... »

Des centaines de raisons de jeter le rasoir et de revenir dans ma chambre se télescopent dans ma tête. Je suis épuisé, mes yeux me font mal, ma migraine est insupportable, mon esprit déborde de pensées confuses, j'ai peur de devenir fou pour de bon... Je plaque contre le mur mon corps qui voudrait fuir. Je dévale ce qui reste de marches sans même respirer et j'atterris au salon. Ma mère m'accueille dans la même posture que tout à l'heure. Les yeux grands ouverts, les lèvres dessinant un rond, les joues creusées, le menton ensanglanté, le cou surchargé de sang coagulé.

Je ressaisis le rasoir qui allait glisser de ma main. Puis je m'agenouille près des épaules de ma mère. Le rasoir qui me rappelait mon père n'est plus un souvenir, c'est une clé qui n'attend plus que d'ouvrir la bonne porte. Un mécanisme d'autodestruction que rien ne peut arrêter dès qu'il a été enclenché. Je me force à avaler ma salive, la gorge me pique. La toux guette, prête à exploser. Dans ma tête, le soldat blanc ricane. *Eh bien, tu trembles, là ?*

Il a raison. Si cette sensation glaciale qui étreint ma nuque est ce qu'on appelle la peur, je suis bel et bien en train de trembler de peur. Une atroce sensation de froid bloque ma respiration et écrase mon dos, vais-je mourir d'asphyxie ? J'ai l'impression d'avoir été rejeté hors du monde. La tentation de reculer me saisit comme une fringale. Je voudrais repartir en arrière, avaler une poignée d'analgésiques et de calmants et m'étendre. Déverser un tombereau d'injures sur le réel qui s'éloigne. Putain... Qu'est-ce que tu veux que je fasse, merde.

Tu n'as qu'à te sauver alors, suggère le soldat bleu dans ma tête. Une solution simple et pratique. Personne ne sait encore que ma mère est morte, je sais où est sa carte bancaire, je pourrais retirer une grosse somme d'argent, je connais le code depuis des années. Mon passeport est encore valable pendant plus d'un an. Si je m'enfuyais tout de suite à l'autre bout de la planète, personne ne se mettrait en travers de mon chemin. Ce qui se passera ici ensuite ne serait plus mon affaire.

Non, je dois savoir. Une supposition tirée d'un ensemble d'indices n'a pas de sens. Il faut que je l'entende de moi-même. Et s'il existait en moi quelqu'un de différent, si moi qui croyais être moi j'hébergeais quelqu'un d'autre ? Tant que je ne saurai pas qui est cet autre, qui je suis moi-même, comment pourrai-je vivre ? Même si, à l'instant où je saurai, la porte de l'enfer doit s'ouvrir en grand. Même si, après cela, ma vie est réduite à néant.

Sur les genoux, j'avance et viens m'asseoir tout près de son épaule. Tâchant de ne pas rencontrer son regard, j'observe la plaie sous son menton. De l'oreille gauche à l'oreille droite, l'entaille disparaît sous une couche de sang noirâtre. Mes doigts s'approchent. J'enlève la couche sombre et l'intérieur de la blessure, longue et profonde comme une vallée, apparaît dans toute son horreur.

D'un coup, je ferme les yeux. Je dois calmer ma respiration qui s'emballe. J'appelle le garçon d'autrefois. Je convoque Han Yujin, ce nageur de compétition qui, debout sur son plot, le dos courbé, prêt à plonger, attendait le signal. Je mets en avant le moi qui, libéré de la surveillance de ma mère et de ma tante, se concentrait uniquement sur son plongeon. Le rythme de mon cœur ralentit petit à petit. Le frisson dans ma nuque s'évanouit aussi. Ma respiration bloquée dans ma gorge glisse doucement vers mes poumons.

Il n'est plus temps d'hésiter. Je rouvre les yeux, je tends la main gauche et j'attrape le menton de ma mère. Je plante la lame au-dessous de son oreille gauche. Elle glisse, absorbée par la coupure, sans rencontrer de résistance. On dirait que la blessure bouge d'elle-même pour aspirer les deux faces du rasoir. Toutes les pensées qui flottaient dans ma tête se sont évanouies. A la place, un calme profond leur succède.

Ma main se met à bouger d'elle-même. Sans hésitation ni tâtonnement. Comme quand on découpe une feuille en calant une règle bien droite, je suis l'intérieur de la blessure. Chacune de ces sensations m'est absolument familière. La vibration du souffle de ma mère qui traverse ma nuque comme autant de cris. La douce résistance de la chair qui afflue dans mon poignet. Le mouvement de la lame lisse et ferme qui s'avance, découpant muscles et veines. Le rasoir parvient sous l'oreille droite d'un seul geste.

Je sens des rideaux noirs se fermer sur mes tempes. Mon champ

visuel se réduit à un miroir de poche. Ce qui s'y reflète, ce sont des formes ou des images fragmentées. Une longue chevelure qui ondule, une joue crispée, des pupilles qui se dilatent, se rétractent, se dilatent à nouveau, des lèvres qui essaient de dire quelque chose. Ma vue finit par s'éteindre tout à fait. Un noir aussi ténébreux qu'un abîme m'entoure, menaçant. Sous mes pieds s'ouvrent enfin les portes de la mémoire. Ma mère m'appelle derrière la porte.

« Yujin. »

—

« Yujin. »

Ma mère m'appelle depuis l'entrée de l'appartement. Elle a une voix basse et monotone. Je reste sans bouger devant la porte en fer du toit. Je ne lui réponds pas. Je n'ai pas la force de parler. Une fatigue qui confine à l'exténuation s'est emparée de tout mon corps. Mon esprit même s'absente, comme si je somnolais debout.

« Yujin. »

Son deuxième appel est deux octaves plus haut. Façon de dire qu'elle sait que je suis là et que je ferais mieux de lui répondre. Au vingt-deuxième étage, Hello aboie. Ce cabot fait son cirque chaque fois que j'emprunte l'escalier de secours.

« Oui ? »

Je mets la clé du toit dans la poche de mon blouson et je descends. Ma mère est là, non pas à la porte de l'appartement mais juste au pied de l'escalier. La hanche appuyée contre la rampe, les bras croisés sous sa poitrine bombée, elle me fixe sans ciller. La porte d'entrée est maintenue à moitié ouverte par le bloque-porte et la lumière jaune qui s'échappe de l'entrebâillement éclaire de biais le profil de ma mère. Au vingt-deuxième étage, Hello aboie de plus en plus fort.

« D'où viens-tu ? »

Ses lèvres fines et petites sont bleuâtres, comme malmenées par le froid. Sa chemise de nuit blanche, ses jambes fines et nues, ses tongs accentuent la sensation de froid qui se dégage d'elle. Je m'arrête quatre marches avant de toucher le sol.

« J'ai couru. »

Ma voix est maladroite, celle de quelqu'un qui se réveille après une anesthésie.

« Enlève le masque, viens ici et redis-moi. »

Sans rien dire, j'ôte le masque que je fourre dans une poche du blouson ; du coup, je garde les mains dans mes poches. Je descends en vacillant les dernières marches. Ma mère me détaille de la tête aux pieds. Son regard serait capable de vous écorcher vif sans aucune difficulté.

« Je te disais que j'ai couru. »

Je reste là à la toiser. Ma mère, les lèvres scellées, lève la tête vers moi. C'est un regard complexe. Elle paraît à la fois excitée et furieuse, triste ou encore tourmentée ; et elle feint le calme. Ce que je peux y lire avec certitude, c'était qu'elle contient quelque chose qui est prêt à exploser, qu'il s'agisse d'une parole ou d'un sentiment.

« Mais pourquoi rentres-tu par là ?

— J'avais peur de te réveiller. »

Je n'imagine pas meilleure réponse. D'un autre côté, je ne me leurre pas et je sais que ça ne suffira pas.

« On va entrer. »

C'est plus un ordre qu'une autorisation. Mes orteils se crispent dans mes chaussures trempées de boue. Je sens mon dos qui s'affaisse. Les cris de ma mère qui ont secoué la rue sombre bourdonnent encore à mes oreilles. L'envie de me carapater d'ici au plus vite ne cesse de monter en moi. Si je n'étais pas si épuisé, si je ne tremblais pas aussi atrocement de froid, si je n'avais pas cette angoisse d'une crise qui menace, peut-être que je pourrais vraiment m'échapper.

« Qu'est-ce que tu attends ? »

La voix de ma mère s'est radoucie très légèrement. Comme si elle n'ignorait rien du dilemme qui se joue dans ma conscience. Son regard est aussi plus tranquille.

« Hello continue de s'agiter. »

Exact. Le seul moyen de lui faire fermer sa gueule à celui-là, c'est de se replier dans l'appart. Je passe à côté de ma mère pour rentrer. Elle me suit, presque collée à mon dos, avant de fermer la porte. *Clac*, le bruit du verrou cogne contre mon cerveau mis à nu. Je m'arrête devant la porte coulissante à moitié ouverte. Je sors mes mains de mes poches pour enlever ces chaussures qui pèsent une tonne. A ce moment-là, quelque chose tombe à côté de moi, qui roule avec un petit bruit. Ça doit venir de ma poche, mais impossible de m'en assurer. Ma mère est trop proche de moi, je peux presque sentir son souffle. J'entre enfin dans le salon, comme poussé dans le dos.

« Reste là. »

Je m'arrête net devant la chambre de Haejin. Le timbre de sa voix a encore changé. Une voix sourde, pire que glaciale, carrément lugubre. Je fais demi-tour. Ma mère, plantée devant moi, me scrute. La confusion de sentiments a disparu, un seul, parfaitement lisible, demeure dans ses yeux. La colère. Une colère extrême.

« Enlève ton blouson. »

Sa main est tendue vers moi. Sans répliquer, j'ôte mon blouson et mon gilet et je les lui donne. Inutile de demander pourquoi. Car dès qu'elle a saisi le blouson, sa main plonge directement dans les poches. Lecteur MP3, écouteurs, masque de protection, clé de la porte du toit

sont tour à tour sortis et remis à leur place. Elle repose mon blouson à côté de la porte et fait un grand pas dans ma direction, se plantant sous mon visage. Son mouvement est presque brutal, animal, un bouc qui fonce, cornes en avant. Surpris, je rejette la tête en arrière. Dans cet infime laps de temps, ses mains se précipitent dans les poches de mon pantalon, ressortent en un éclair. Le geste est si rapide que je ne songe même pas à l'arrêter. Je tends mes mains avec un « Quoi ? » mais il est déjà trop tard. Ma mère recule d'un pas. Son poing serré sur le rasoir.

« Rends-le-moi. »

J'essaye de reprendre le rasoir mais elle est plus rapide. Elle frappe ma main de son bras puis me repousse et se jette sur moi de toutes ses forces. Encore une attaque surprise. Une offensive totalement inattendue. On dirait qu'elle lutte contre un violeur, pas contre son fils. Épuisé, sans défense, je ne contrôle plus mon équilibre. Mon centre de gravité part en vrille et je recule en titubant pour finir par tomber durement dans l'escalier. Le cou plié, l'arrière de mon crâne heurte douloureusement le bord d'une marche. Tout devient noir. J'ai des sueurs froides, je cherche à reprendre mon souffle. Ce corps qui ne m'obéit plus me met en rage. Après plusieurs tentatives, je réussis tant bien que mal à prendre appui du coude sur une marche. Je regarde ma mère. Nos regards se croisent quelque part entre le salon et la cuisine.

« Maman, c'est... » J'essaye de parler mais rien ne sort. Ma voix est enfermée dans un coffre-fort verrouillé à double tour. Les pupilles de ma mère sont dilatées. Au coin de ses yeux saillent des veines gorgées de sang, prêtes à éclater. Ses paupières enflent et virent au violet. Ma mère s'enflamme comme un arbre en feu. La chaleur est telle que j'ai l'impression de sentir l'air se craqueler.

« Maman, je... »

A grand-peine, je parviens à extraire deux mots de ma gorge, mais elle me coupe net.

« Toi... »

La lame se lève droit vers mon visage. Une convulsion déchire mon ventre.

« Yujin, toi... »

Sa voix tremble. Sa main qui tient la lame tremble aussi. J'entends le bruit haletant de sa respiration.

« Tu ne mérites pas de vivre. »

Une parole aussi puissante qu'un coup de lance. Je me relève en gesticulant maladroitement, on dirait un animal à demi embroché. Mes yeux n'arrivent toujours pas à accommoder clairement mais je distingue ma mère qui vient vers moi. Je n'éprouve aucun sentiment. Je ne trouve rien à répliquer non plus. Je suis dans le noir complet, comme si quelqu'un avait appuyé sur l'interrupteur.

« J'aurais dû en finir à l'époque. »

Ma mère est plantée devant moi. Son regard est une hache aiguisée capable de me fendre en deux. A tâtons et en reculant, je monte d'une marche.

« On aurait dû mourir à l'époque, toi et moi. »

De sa main qui tient le rasoir, elle me donne un coup sec. Je n'ai pas pu me défendre. Je dégringole au bas de l'escalier en me cognant le dos. Une violente douleur s'empare de moi mais je n'ai pas le temps de souffrir. Même pas celui de respirer. Le plus urgent, c'est d'échapper à ma mère qui revient à la charge, sa lame menaçant de m'envoyer dans l'autre monde. Mes deux mains prennent appui sur l'escalier et je me hisse de trois ou quatre marches.

« Demain, maman, demain je te raconterai... »

— Raconter quoi ? »

Elle monte une marche en criant après moi. Poussant sur mes fesses, je me hisse encore deux marches plus haut.

« Qu'est-ce que tu vas me raconter ? »

— Tout, tout ce que tu voudras. »

En lui répondant du tac au tac, je gravis deux marches supplémentaires. Pour parvenir à l'angle de l'escalier, il ne me reste plus que deux marches.

« Je te raconterai tout depuis le début, mais s'il te plaît... »

Au moment où j'atteins enfin l'angle, je me redresse, mais la main au rasoir de nouveau me repousse d'un coup au thorax. Cette attaque, je l'avais prévue, mais impossible de la parer. Je recule, manquant tomber en arrière. Ma tête heurte le mur mais je me relève malgré tout.

« Fais-le toi-même. »

Ma mère est face à moi, bloquant le passage. Elle prend mon poignet qu'elle tire à elle.

« Devant moi. Fais-le devant moi. »

Le manche du rasoir se glisse dans ma paume. Sans réfléchir, je dégage ma main. Je viens de comprendre ce qu'elle attend de moi.

« Quoi ? Tu as peur ? »

De nouveau elle saisit mon poignet. En même temps, elle s'approche tout près de moi.

« A moins que tu ne trouves injuste de mourir seul ? »

Debout, le dos coincé contre le mur, je secoue la tête. Je voudrais repousser ses mains mais je n'ai pas assez de place. Sans la bousculer, pas moyen d'échapper à son emprise.

« Tu n'as pas à trouver ça injuste. Quand tu seras mort, je mourrai aussi. »

Je recommence à suffoquer. Ma poitrine pèse des tonnes, mes poumons sont remplis d'eau. J'ai l'impression de me noyer en plein

désert. Je ne vais pas tenir une seconde de plus. Je me dégage violemment et l'empoigne à mon tour. Et de ma main libérée, je tords violemment la sienne qui tient le coupe-chou. Un cri jaillit de sa bouche.

« Lâche. »

Ses deux mains immobilisées en un éclair, ma mère se débat en rugissant. Elle tente de me repousser de toutes ses forces, donnant des coups de tête, hurlant.

« Lâche ma main, enfoiré... »

Le sommet de son crâne danse sous ma tête. Ses cris, presque des rugissements, me griffent les joues.

« Salaud... Comment as-tu osé... C'était à ton père... »

Pour éviter les coups, je garde ma tête relevée. Dans cette position, je ne peux plus voir ses mouvements. Je me laisse entraîner par sa violence et par ses gestes, sans cesser de bloquer ses mains. Au cours de la lutte, les mouvements de ma mère pour me forcer à prendre la lame se sont transformés en mouvements pour ne pas la perdre puis en tentatives de diriger le rasoir vers ma gorge. Si j'assène un coup violent à sa main droite contre le mur, c'est en quelque sorte en ultime recours. Je me dis qu'ainsi elle lâchera prise.

C'est mésestimer ma mère. Et de beaucoup. Avant même que sa main s'écrase contre le mur, elle fonce tête baissée sous mon bras. L'instant après, je hurle de douleur. Elle vient de me mordre de toutes ses forces à l'aisselle.

« Maman... »

Fulgurante, la flèche de la douleur déchire la peau, perce les muscles, atteint le cerveau, et un fil, un certain fil qui tenait encore bon cède d'un coup sec. Le fil qui m'a guidé jusqu'à la maison en dépit de mon état d'épuisement total, le fil qui m'a retenu durant toute cette lutte avec ma mère, le fil dont je me flattais qu'il était plus solide que l'acier, ce contrôle de soi, ce que l'on appelle *conscience* vient de céder.

« S'il te plaît... Ne fais pas ça... »

J'entends ma voix qui s'envole au loin. Mes oreilles deviennent sourdes. Les ténèbres surgissent derrière moi et m'enveloppent. Je lâche la main de ma mère. J'empoigne ses cheveux et j'arrache sa tête de sous mon aisselle. Elle pousse des gémissements mais elle ne lâche pas prise. Hurlant comme une bête, elle me mord encore plus profondément, plus fortement, plus cruellement. Il faut que sa tête soit totalement rejetée vers son dos pour que ses dents lâchent enfin prise. Son cou fin comme la branche d'un arbuste remplit entièrement mon champ de vision. Sous sa peau fine et blanche saillent les vertèbres cervicales. Des veines bleues tressautent et se tordent comme des serpents furieux. Sa main qui tient le rasoir, je la tire et la colle sous sa

gorge.

Des milliers de sensations me traversent lentement. Le froid qui glace mes épaules, la chaleur des flammes qui se répandent furieusement dans mes entrailles, les explosions qui se succèdent d'articulation en articulation, le battement régulier de mon cœur. La lame qui est entrée à gauche atteint en un éclair l'oreille droite. Du cou ouvert jaillit le glouglou du sang chaud qui inonde mon visage, le mur et le sol du palier. Je ferme les yeux et ma main lâche sa chevelure. Ma mère s'affale dans un bruit sourd. Son corps glisse dans l'escalier, rebondissant sur chaque marche avec un bruit atroce. Puis vient le silence.

Du bout des doigts j'essuie le sang de mes yeux avant de me retourner vers le bas de l'escalier. Tout est flou mais je peux tout de même distinguer le corps de ma mère étalé comme un sac vide et ses yeux qui brillent encore comme deux hologrammes. Prenant ces yeux pour repère, je descends l'escalier. Perdu, debout à côté du corps, j'entends l'horloge qui sonne à mes oreilles. Un, deux, trois.

La crise va bientôt commencer, murmure une voix. Est-ce celle du soldat blanc, est-ce celle du soldat bleu, je ne sais plus. J'agrippe ma mère par en dessous et l'allonge à l'entrée de la cuisine. Les pieds tournés vers l'escalier, la tête vers l'entrée. Je recouvre son visage de ses cheveux pour qu'elle ne me voie pas remonter dans ma chambre. Quand je rassemble ses mains sur sa poitrine et que je me relève, la salutation s'échappe inconsciemment de ma bouche.

« Bonne nuit. »

—

Le matin est là, derrière la vitre. Le brouillard est si épais que je pourrais presque m'y jeter et nager dedans. Une lueur claire nimbe la brume. La pluie qui est tombée toute la nuit semble s'être arrêtée aussi. Le martèlement de la pluie qui frappait la fenêtre s'est suspendu. Au lieu de cela, j'entends au loin le bruit des voitures sur le boulevard. Si je ne m'étais pas sauvé par la porte du toit hier soir, je serais parmi ceux qui courent maintenant le long du boulevard. Croisant des joggeurs dans mon genre, ou des cyclistes, ou encore des gens qui partent tôt travailler, imaginant ce que fait cette jolie fille que je viens de croiser, où elle va et avec qui elle a rendez-vous.

Dans ce monde, on trouve toutes sortes de gens. Chacun fait tout et n'importe quoi de sa vie. Et quelques-uns deviennent des meurtriers. Par accident, par colère ou par jeu. Je crois que cela fait partie de la vie et de l'homme. Pourtant, je n'avais jamais imaginé devenir l'un d'eux, ni que ma mère deviendrait une victime. Tout ce que je voulais, c'était avoir une vie à moi. Mon espoir, c'était que vienne le jour où je

pourrais faire ce qui me plaisait, où je pourrais vivre ma vie à moi – après la mort de ma mère. Mais je n'aurais jamais pensé qu'elle mourrait de cette manière. Encore que si, d'ailleurs, autant l'avouer.

En voyant ma mère allongée par terre, ma gorge se serre. En voyant ma main qui tient encore le coupe-chou, tous mes os se mettent à crier. Une voix plante des clous dans mon front. C'est toi. Le meurtrier. *Toc. Toc. Toc.*

Les chocs répétés augmentent sensiblement la vitesse du sang dans mes veines. Le désespoir qui bout au creux de mon estomac reflue dans l'œsophage, c'est une explosion de sucres gastriques. Un drôle de bruit étouffé s'échappe de ma bouche. Qui se transforme peu à peu en rire. Et ce rire rebondit dans l'appartement envahi par l'odeur épaisse du sang. Quelque chose, de la sueur ou du sang, coule sur mes joues. Un meurtrier. Matricide, de surcroît. Je suis cette bête répugnante. Ce que j'ai repêché au terme de tous ces affolements, toutes ces impatiences, toutes ces angoisses est cette vérité de merde.

Attends, attends. Regarde un peu en bas, me souffle le soldat blanc d'une voix ravagée. Je me tourne vers le sol de marbre qui brille d'un blanc laiteux. J'y vois un fou qui, agenouillé à côté du corps de sa mère, rit aux éclats en secouant son corps d'avant en arrière, dévoilant des dents de lion. Ma mère morte accueille le regard du fou quand il se tourne enfin vers elle. Tout comme dix ans plus tôt, quand je riaais seul au *Nada*, à Dongsung-dong. Elle me demande, de ses yeux qui scintillent tristement, qu'y a-t-il de si drôle ?

Mes rires cessent net. Un silence absolu les remplace. Une voix furieuse me revient à l'esprit :

« Salaud... Comment as-tu osé... C'était à ton père... »

Je contemple le rasoir dans ma paume. Les lettres gravées sur le manche pèsent sur ma conscience. L'image de ses pupilles noires qui se dilatent d'un coup me revient. Je me rappelle ses yeux, le réseau craquelé de veines rouges. Les violentes flammes qui la dévorait me reviennent à l'esprit. Tout de même, tout ça pour ça ? Juste parce qu'un pauvre bougre comme moi a touché au rasoir de papa ?

Toi...

Yujin, toi...

Tu ne mérites pas de vivre.

Pourquoi est-ce que je ne mérite pas de vivre ? Est-ce un crime d'avoir pris le rasoir ? Un crime tel que je méritais qu'elle me tue avec ce même rasoir ? Et finalement, tout au contraire, c'est sa vie à elle que j'ai supprimée de mes mains. Réduisant à néant du même coup tous les espoirs de ma propre vie. Tout ça pour une relique ayant appartenu à un défunt ?

Je secoue la tête. Si c'est vrai, cela revient à tirer un missile balistique pour chasser une souris. Si j'avais simplement caché le

rasoir qui était dans ma poche de pantalon avant qu'elle ne mette la main dessus, que je l'aie dissimulé dans mon poing ou dans ma manche, aurais-je pu éviter cette folie ?

De nouveau, je secoue la tête. Peut-être qu'une intervention divine aurait pu retarder la catastrophe, mais le mal est fait. Quelque chose s'est passé. Une trajectoire a été dessinée. Rien n'aurait pu empêcher que ce qui devait arriver arrive. Encore est-ce là le domaine de Dieu ou du cosmos, pas le mien. Moi je suis là, en train de devenir fou, devant le cadavre de ma mère. Tout ce que je peux faire, c'est peut-être réfléchir à partir d'un autre point de vue. Comprendre comment un objet ayant appartenu à un mort a pu foutre en l'air deux vies.

Pour la troisième fois, je secoue la tête. Aucune idée ne germe en moi. Tout ça me semble irréel. Cela n'aurait jamais dû avoir lieu, à moins d'un envoûtement, d'un sort maléfique. Le cœur bouillonnant, je défie le cadavre. Ma main qui tient toujours la lame est traversée de spasmes. J'ai envie de saisir ma mère par les épaules et de la secouer. Qu'elle me dise un mot, n'importe quoi, au lieu de rester ainsi inerte. J'ai envie de lui demander ce qu'elle ressent après avoir englouti la vie de son fils, après vingt-six ans de maltraitance.

L'horloge sonne. Huit coups. Aussitôt, tout se remet en place, la réalité revient habiter mon esprit. Et un terrible désespoir, infini, m'accable à nouveau. Electron relancé par un champ magnétique, mon regard fait le tour de l'appartement. Cuisine, escalier, porte du bureau, armoire décorative contre le mur, horloge... Dans ma mémoire, voici qu'elle se met à sonner. Un, deux, trois.

Mon souffle s'arrête. J'ai quitté la digue à minuit et il était 3 heures quand je suis monté dans ma chambre.

Entre le moment où j'ai croisé ma mère dans l'escalier de secours et celui où je suis remonté dans ma chambre, il n'a pas dû s'écouler plus d'une demi-heure, guère moins, guère plus. Ce qui signifie que je suis rentré à la maison vers 2 h 30. Alors j'ai mis deux heures et demie pour rentrer ? Les poils sur mes bras se hérissent. Une révélation et un mystère se croisent à toute vitesse dans mon esprit. Je viens de comprendre comment ma mère a pu appeler Haejin et ma tante à 1 h 30. Mais moi, où étais-je entre minuit et 2 h 30 ?

« Demain, maman, demain je te raconterai... »

Ma voix surgit de ma mémoire.

« Raconter quoi ? »

La voix de ma mère a suivi le même chemin du souvenir.

« Qu'est-ce que tu vas me raconter ? »

Effectivement. Qu'est-ce que je voulais raconter le lendemain ? Demain matin, c'est maintenant mais je n'ai rien à raconter. Ce dont je suis sûr, c'est de la raison pour laquelle j'ai sorti ça. J'étais au bout du rouleau, je n'avais même plus la force de parler. Qu'avais-je fait pour

me retrouver dans cet état ? Jusqu'à minuit je filais comme une hirondelle. Me suis-je emplaçonné au coin d'une rue ou terré sous une bâche de chantier pour laisser passer ma crise avant de rentrer ? Est-ce l'explication de la boue collée à mes chaussures ? Que faisait ma mère, réveillée à cette heure ? Enfin, qu'est-ce qui l'a poussée à fouiller mes poches dès mon retour ? Pourquoi n'ai-je rien répliqué à ses mots terribles ? Les interrogations se succèdent jusqu'à ce que j'arrive à la plus fondamentale : qu'est-ce qui a rendu folle ma mère ? Pas ce putain de rasoir, non ?

Une pensée traverse ma tête comme un éclair. Un détail que j'avais laissé de côté – je me rends compte que ma mémoire n'a pas encore tout récupéré. Ce qui s'est passé, je le sais maintenant. Mais le *pourquoi* reste caché. La vérité de merde que j'ai mise au jour en fouillant dans ma mémoire n'est que la moitié de la vérité.

Derrière mon front, je commence à ressentir des picotements. L'envie de tout abandonner flotte au-dessus de ma tête. Le soldat bleu me botte les fesses à son tour. *Autant renoncer et aller direct en prison plutôt que de te démener à arranger tout ce bordel, tu crois pas ?* Dans mes oreilles devenues sourdes au monde extérieur résonne à présent le sifflet de la locomotive. Sous mes pieds je sens le tremblement du train qui fonce sur moi et dans ma tête j'entends l'annonce en gare :

Le train de Haejin en provenance de Sangam-dong entrera dans l'appartement aux alentours de 11 heures.

Il me reste trois heures. Je doute vraiment de pouvoir arracher une réponse à mon *pourquoi* dans ce délai. Le soldat blanc me conseille d'agir au mieux plutôt que de perdre un temps précieux. Il me dit de faire en sorte que Haejin rentre dans un appartement plutôt que dans une scène de crime. C'est ma seule chance d'obtenir une réponse. Et quand j'aurai cette réponse, je pourrai faire le choix par lequel passe tout meurtrier : décider de me rendre ou de me barrer. Je laisse le rasoir dans la cuisine et me dirige vers la chambre de ma mère, les bras ballants.

Il y a des choses qui ne changent pas, en dépit du temps et de l'espace. La chambre de ma mère en fait partie. Dans le logement de Bangbae-dong, à l'époque où mon père et mon frère étaient encore vivants, dans l'appartement d'Incheon où nous avons vécu ensuite durant quinze ans, dans cet appartement de la ville nouvelle de Gundo où nous sommes arrivés il y a pile un an, la chambre de ma mère a toujours offert le même aspect. Non seulement le mobilier n'a pas changé mais l'agencement de l'ensemble n'a pas non plus varié. Parmi ses meubles, le plus ancien est son secrétaire qu'elle possède, paraît-il, depuis qu'elle est jeune fille.

Je m'arrête à côté. Une Vierge Marie attend sur le meuble. En dépit de ce qui est inscrit dessus, *Marie, mère de miséricorde*, c'est une

Madone plutôt belliqueuse, qui de son pied nu broie le cou d'un serpent. A côté se trouvent un réveil muni d'un porte-stylo et un plumier en céramique contenant des feutres, des crayons, des stylos. Près du plumier, deux livres debout, qu'elle aura sans doute pris dans sa bibliothèque.

Même si elle a démissionné de son travail, ma mère passe beaucoup de temps devant son vieux secrétaire. Lisant je ne sais quoi, écrivant je ne sais quoi, réfléchissant à je ne sais quoi, priant ou buvant. Des petites scènes banales. La nuit dernière, ça a dû être pareil. Peut-être était-elle en train d'écrire vu que son stylo a roulé jusqu'au coin du secrétaire. Sa chaise de biais et son plaid par terre me font penser qu'elle a quitté sa chambre à la hâte.

Était-ce pour téléphoner ? Ou m'a-t-elle entendu rentrer ? Quelle heure était-il exactement ? Une chose est sûre, elle n'est pas retournée dans sa chambre. Elle n'était pas du genre à laisser un coussin de travers sur son canapé. Si elle était revenue, il n'y aurait pas tout ce désordre.

Je ramasse le plaid marron et le déplie. Je le trouve petit. Et la couverture sur le lit me semble trop épaisse. J'ouvre l'armoire. Parmi les couvertures pliées et disposées en piles impeccables, j'en extrais une bleu marine, celle qui me semble la plus fine. Elle a l'épaisseur d'un torchon et elle est trois ou quatre fois plus grande que le plaid. J'aurais préféré plus petit mais le temps presse et je n'ai pas non plus envie de tapisser l'intérieur de l'armoire de mes empreintes. Ce que je veux avant tout, c'est me débarrasser des urgences et me laver. Quand mon corps sera propre, mon esprit suivra.

Je quitte rapidement la chambre, j'installe la couverture sous la table-bar. Quand je me retourne vers ma mère, je rencontre son regard, comme si elle m'attendait.

« Qu'est-ce que tu comptes faire de moi ? »

Ses yeux aussi sombres et humides que des pierres noires au fond d'une rivière m'interrogent. L'affolement me gagne à nouveau. La tentation de disparaître sur-le-champ également. Si au moins je parvenais à détacher mon regard du sien, mais c'est impossible. Mon corps ne répond plus à mes ordres. Ses yeux me pressent et m'acculent.

« Tu n'as rien trouvé d'autre que m'enterrer à la va-vite ? Tu t'en fiches que je sois morte ? Tu ne vois pas la différence entre renverser son café et ce que tu es en train de mijoter ? »

Je sais, je sais. Je ne le sais que trop, et ça va me rendre fou. Alors tais-toi un peu, s'il te plaît. A moins que tu n'aies quelque chose de plus constructif à me dire. La raison pour laquelle tu voulais me tuer, par exemple. Ou au moins un indice, n'importe quel indice qui m'aiderait à comprendre. Voire même un indice qui mènerait à un

autre indice ? Je secoue la tête pour chasser les chimères qui la parcourent. Je m'efforce de me concentrer sur les tâches prioritaires, ce que je dois faire et dans quel ordre. Etre efficace. Agir en automate. Et pour cela, ne plus croiser les yeux de ma mère.

Non sans peine je déplace mon regard vers sa poitrine. De la main je frotte ici et là pour ne pas glisser dans la flaque de sang coagulé. Quand j'ai fini de dégager une place pour mon pied, je me cale près de son épaule, un genou au sol. Hormis ses yeux grands ouverts, elle est dans l'exacte position qu'elle adoptait pour dormir. Cette mise en scène fait partie des mystères qui persistent : pourquoi l'ai-je couchée ici, de cette manière, et pourquoi lui ai-je souhaité « Bonne nuit ».

Je crois que c'était peu après la mort de mon père et de mon frère car nous vivions encore à Bangbae-dong. C'était un samedi, me semble-t-il. Je n'étais pas allé à l'école, ma mère n'était pas allée à la messe. Elle avait passé la journée à retourner toute la maison pour un grand nettoyage. Le soir venu, elle était entrée dans la chambre de mon frère, une bouteille à la main. Elle y était restée plusieurs heures. Seuls quelques sanglots s'échappaient par moments de la porte close. Parfois quelques murmures incompréhensibles en sortaient aussi.

Moi, j'étais sur mon lit, à plat ventre, les yeux fermés, en pleine course dans une piscine imaginaire. Je venais de dépasser un concurrent – notre meilleur espoir national. A cette époque, j'étais sûr que dans une poignée de mois le rêve allait devenir réalité, même si je n'avais débuté que deux ans plus tôt. Au moment où je touchais en premier, un bruit formidable a éclaté dans la chambre d'en face. Le temps d'y prendre garde et de tendre l'oreille, le calme était revenu. Mais je ne pouvais pas rester sans rien faire. D'autant que je croyais deviner ce dont il s'agissait.

Et mon soupçon était juste. La bouteille que ma mère avait emportée s'était brisée. Ce que je n'avais pas imaginé, en revanche, c'était ma mère allongée sur le lit, tenant fermement son poignet aux veines coupées. Au sol gisaient des albums photos, des chaussons, des épingles à cheveux et diverses bricoles ; des traces de sang maculaient la couverture et jusqu'au bureau. Un cri m'a échappé.

« Maman. »

Elle avait ouvert les yeux avant de les refermer aussitôt. J'ai dévalé l'escalier jusqu'à l'étage inférieur et j'ai appelé les pompiers.

« Ma mère est tombée. »

Quand ils sont arrivés, je venais d'achever les préparatifs. J'avais enfilé mon blouson et, après quelque hésitation, j'avais fourré dans une poche de mon pantalon le Rubik's Cube qu'on m'avait offert récemment. Dans le sac de ma mère, j'avais trouvé son porte-monnaie et je m'étais assis sur le canapé du salon pour ouvrir la porte dès qu'ils sonneraient. Ma mère a été transportée en ambulance dans un hôpital

du quartier. L'infirmière des urgences m'a interrogé.

« Quand as-tu découvert que ta maman était tombée ? »

« Ton père n'est pas là ? »

« Tu n'as pas d'autres parents adultes ? »

Il y avait ma tante mais j'ai secoué la tête. Je ne l'aime pas aujourd'hui, mais déjà hier je me méfiais de cette espèce de bûche sournoise.

« Ma mère et moi, on vit que tous les deux. »

Ce n'est qu'à l'aube que ma mère a repris conscience. Pendant ce temps, j'avais dû faire et défaire le Rubik's Cube une trentaine de fois. Une fois réveillée, elle a tout de suite voulu rentrer chez elle. En dépit des efforts de l'infirmière pour l'en dissuader, elle s'est levée. Pieds nus, chevelure hirsute, elle est sortie des urgences et a hélé un taxi. Elle n'a pas eu un regard pour moi qui étais monté avec elle. A notre retour, le ciel était déjà clair. Sans même essuyer ses pieds sales, ma mère s'est affalée sur le lit. Le cou plié par l'oreiller, le poignet bandé pendant à l'extérieur du lit. L'instruction laissée par l'infirmière a surgi dans ma tête.

« N'oublie pas : il faut que ta maman garde les mains sur la poitrine. »

Quand je l'ai touchée, ma mère a ouvert les yeux. J'ai posé sur elle une couverture, le bout de son nez était devenu rouge. Ses yeux dirigés vers le plafond se sont remplis de larmes. J'étais déçu. J'attendais un « merci », je pensais qu'elle me dirait que je lui avais sauvé la vie, à quoi rimaient ces larmes ? N'était-ce pas plutôt le moment de me féliciter ? De crainte qu'elle n'ait oublié cet aspect et pour faire reconnaître ma bonne attitude, je lui ai dit :

« J'ai eu vraiment peur que tu sois morte. Ne refais plus jamais ça. »

Ses lèvres ont remué, comme si elle voulait me parler. Mais alors que je restais là à attendre, elle a serré les dents, faisant saillir les muscles de part et d'autre de son visage. Sur son cou, des veines bleu azur palpaient comme les ailes d'un papillon. J'ai eu l'impression qu'elle se faisait violence pour ne pas me frapper. Sans savoir ce que j'avais fait de mal, j'ai senti qu'il n'était pas franchement souhaitable que je reste à ses côtés. Le soldat blanc m'adressait lui aussi le message : *Dégage. Tout de suite.* J'ai reculé lentement jusqu'au seuil. Alors que je marchais ainsi, j'ai sorti cette phrase que je pensais pouvoir adoucir son humeur :

« Bonne nuit. »

C'était mon premier « Bonne nuit » stratégique. A compter de ce jour, je l'ai utilisé comme d'autres les pansements jetables. Chaque fois qu'il fallait calmer ma mère, chaque fois que je voulais éviter une discussion, ou chaque fois qu'il y avait un truc que je voulais lui

cacher. En substitut au « Fiche-moi la paix », en garde-fou pour couper court à ses interventions, en outil multifonction pour des centaines de situations. Qui sait, c'était peut-être pareil pour la nuit dernière. Au sens de : « Je m'occuperai de toi plus tard, il faut d'abord que je règle un truc. Attends-moi ici. »

Je passe mes mains sous ses fesses et ses épaules. Je me relève, les muscles des mollets tendus à l'extrême pour ne pas glisser dans le sang. A cet instant mon dos se tord, j'ai l'impression qu'il va se briser en deux. Ma mère est si lourde. Son gabarit d'écolière m'avait fait oublier ce détail. Et puis son corps est totalement désuni. Sa tête pend brusquement sous mon coude, son bras plié s'enfonce dans mon ventre avant de tomber contre ma cuisse, quelque chose, probablement sa chevelure, s'accroche soudain à ma jambe alors que du sang coagulé se met à pleuvoir de son corps comme des déjections d'oiseaux. Comme j'avance d'un pas vers l'endroit où j'ai étendu la couverture, mon talon dérape en écrasant une fiente. Voilà pourquoi je n'ai d'autre choix que de balancer son cadavre assez violemment sur la couverture.

Je m'accroupis ; déjà, reprendre mon souffle. Mes jambes tremblent si fort que je ne tiens pas debout. Tout ça pour avoir transbahuté sur un mètre à peine ce corps qui pèse tout juste la moitié de mon poids. Pour m'acquitter de tâches qui me déplaisent, je vaudrais bien moins qu'une fourmi ou une abeille. Ma mère disait qu'une fourmi était capable de soulever un objet cinquante fois plus lourd que son corps et qu'une abeille portait des charges trois cents fois supérieures à son propre poids. J'ai eu droit à cette leçon pas plus tard que la semaine dernière, devant le réfrigérateur, alors qu'elle se livrait à un grand nettoyage. Si cela avait été Haejin, avant même d'entendre la requête maternelle, il aurait fait ce qu'il fallait. Mais le malheur a voulu que je sois à portée, moi, le simple d'esprit de la maison. Alors que je passe devant elle l'air de n'avoir rien entendu, ma mère ironise dans mon dos :

« En convertissant, ça signifie qu'un homme d'un mètre quatre-vingt-quatre pesant soixante-dix-huit kilos pourrait tirer une remorque de neuf tonnes. »

Après cette magistrale démonstration de calcul mental, je me suis retrouvé chargé de déplacer le frigo. Terminé tout ça maintenant, toutes ses connaissances encyclopédiques ne lui serviront plus à rien. Tout ce dont elle est capable désormais, c'est d'être allongée dans une couverture. Voilà ce que ça donne, d'être morte.

Je ferme ses paupières. En forçant dessus, je déplie son bras. Quand je redresse son cou tordu, j'entends un drôle de bruit d'os. Claquant brutalement sa bouche pour la fermer, je manque de briser ses dents. C'est seulement quand je tire sur sa robe blanche remontée jusqu'à mi-

cuisses que je la reconnais.

Ce n'est pas sa robe d'intérieur mais une chemise de nuit. Celle que je lui ai offerte au printemps dernier, pour ses cinquante ans. En guise de remerciement, j'ai eu à droit à une crise parce que j'avais acheté un « vêtement de mémère », je m'en souviens parfaitement. Vu qu'elle ne l'avait jamais portée, je pensais qu'elle l'avait jetée. A vrai dire, jusqu'à la seconde précédente, j'avais carrément oublié ce cadeau. Un mystère de plus, donc : pourquoi a-t-elle mis ça hier soir ?

Je remarque autre chose, un renflement au niveau de sa poche de devant. A première vue, un petit objet oblong, un briquet ? Je le sors, c'est sa clé de la voiture. Totalement anormal. Ce n'est pas le genre de ma mère de laisser ses affaires n'importe où. La clé de voiture devrait être dans son tiroir. Et puis la combinaison chemise de nuit-clé de voiture ne colle pas. Ainsi vêtue, en pleine nuit, elle n'avait certainement pas l'intention de prendre le volant. Ma mère était sans doute de ces quinquas fidèles aux cheveux naturels et au jean skinny, mais elle n'était pas délurée au point de conduire dans cette tenue. Sans compter qu'il ne lui arrivait jamais de sortir après 21 heures, même pour monter à son jardin chéri, sur le toit. C'était son règlement. Règlement grâce auquel je pouvais aller et venir tranquille en empruntant la porte du toit.

Je pose la clé sur la table-bar. Je recouvre le corps avec la couverture. Il m'aurait fallu une corde pour faire tenir la couverture mais je n'ai aucune envie de retourner en prendre une dans la maison. Le temps presse et je ne tiens pas à laisser de nouvelles empreintes. Des traces, il y en a déjà partout et ça m'emmerde assez.

Je glisse mes bras sous son corps et je prends une profonde inspiration. Prenant solidement appui sur mes talons, je me relève d'un coup. J'ai l'impression que le sang explose dans mes veines. Son corps est encore plus lourd que tout à l'heure. A croire qu'elle n'est pas roulée dans une couverture mais dans un cercueil en paulownia.

Evitant soigneusement le sang au sol, je me dirige vers l'escalier. Un pas après l'autre, comme quand on progresse sur un lac gelé. Quand j'attaque la première marche, le monde entier se tait. A la deuxième, la tension écrase mes tempes. A la troisième, je transpire et ma vue se brouille. Venant de sous mes pieds, un bruit de baisers mouillés. C'est le sang qui poisse mes pieds, s'insinuant entre mes orteils. Dans ma tête résonne la voix de ma mère.

« Yujin. »

Une voix grave qui tremble, un sanglot.

Quatrième marche.

« Yujin. »

Un cri strident déchire mes tympan.

Cinquième marche.

« Yujin. »

L'appel de ma mère pèse sur mes épaules. Chaque marche franchie me donne l'impression de m'enfoncer plus profondément dans le sol. Je lève une jambe. C'est comme si la marche remontait en même temps, collée à mon pied. Arrivé au palier, je m'arrête. Pour faire une pause d'un instant, mon dos vient s'appuyer contre le mur. A ce moment-là, mes épaules glissent sur le sang qui macule le mur. Une exclamation d'effroi jaillit de ma gorge et la voix de ma mère disparaît. Et le poids de ma mère disparaît avec.

Quand je reviens à moi, je suis assis dans une mare d'hémoglobine. J'ai l'impression d'être sur une luge avec entre les jambes le corps de ma mère ; les pans de la couverture sont dans tous les sens. L'accablement s'empare de tout mon être. Me relever, envelopper le corps de ma mère dans la couverture, l'extraire de tout ce jus vermillon et remonter les marches me semble une tâche aussi douloureuse que de mourir. Pour la quatrième fois, l'envie de tout abandonner m'envahit. Dans mon souvenir retentit alors un cri. *Le train. Le train arrive.*

Vaille que vaille, je me redresse. Après avoir enroulé à peu près le corps de ma mère, je l'arrache d'un coup sec à mon entrejambe. Imaginant le train qui se rue dans mon dos à toute blinde, j'escalade le reste des marches et j'atteins la porte du toit. Du bout des doigts je manœuvre la poignée, d'un coup de pied, je l'ouvre et me retrouve sur le toit. L'air glacé de décembre nous accueille d'une giflle en pleine face. Derrière le brouillard laiteux, des mouettes poussent leur braillement rauque. Sous le vent, la balancelle grince. C'est une vieille balancelle qui date de l'époque où nous habitions à Bangbae-dong. Quand elle jardinait ici, ma mère avait l'habitude de s'y reposer. Un endroit stratégique aussi pour surveiller ma chambre en faisant mine de siroter son thé.

Après avoir foulé les huit pavés qui relient la terrasse à la pergola, j'étends ma mère sur la balancelle. Sous le poids de son corps, le balancement s'arrête et les grincements aussi.

Tout à côté se trouvent deux bancs sans dossier, une table de jardin, un barbecue haut sur pattes. Je suis debout devant la table. C'est une table pour huit, en forme de coffre et en bois massif. C'est une œuvre de ma mère, construite selon ses plans. Si on fait glisser de côté le plateau de la table, apparaît un espace long comme moi et plus large que mes épaules. C'est là qu'elle range son matériel de jardinage. Toile cirée bleue, rouleau de plastique, sacs d'engrais, sarcloir, sécateur, pelle, scie, pots vides et autres petites poteries, tuyau d'arrosage lové...

Je sors le tout que je dispose sur le sol. Au fond du coffre vide, j'installe un linceul de plastique. La tombe est, pour ainsi dire, prête à

l'usage. Je prends le corps de ma mère et le case là-dedans. Alors seulement je me sens étrangement démuné. Certes, j'ai connu les funérailles de mon père et de mon frère durant mon enfance, mais sans en conserver le moindre souvenir. A ce que ma mère m'a rapporté, j'étais plongé dans un profond sommeil jusqu'à leur départ pour le cimetière. Et si je me souvenais de quelque chose, ça changerait quoi ? De toute façon, quoi que je fasse, sûr que ma mère ne l'apprécierait guère. Elle me traiterait de lâche, disant que je ne cherche qu'à camoufler mes conneries.

Je recouvre son corps avec la toile cirée. Puis je replace sur elle tout le barda. Sur les coins de la toile cirée j'entasse pots et poteries, je trouve une place pour le rouleau de plastique et les sacs d'engrais, et je termine avec le tuyau enroulé sur sa tête. Alors que, touche finale, je pose la scie, la voix de la défunte resurgit à mes oreilles.

« J'aurais dû en finir à l'époque. »

Ma sueur s'évapore d'un coup. Mon visage s'enflamme. Mes mâchoires sont paralysées tandis qu'une salive acide envahit ma bouche.

« On aurait dû mourir à l'époque. Et toi et moi. »

De quelle époque parlait-elle ? Qu'est-ce que j'ai pu faire, merde ? Qu'est-ce que j'ai pu faire pour, soi-disant, mériter la mort ? Je n'en sais foutre rien. En fait, je ne savais pas qu'elle me détestait à ce point. Je croyais qu'elle m'avait élevé avec amour, pas qu'elle souhaitait la mort de la chair de sa chair. Mon sang bouillonne, mes cheveux se dressent de colère sur ma tête. Je balance la scie et je rabats violemment le plateau de la table avant de quitter la pergola sans un regard en arrière. De crainte de ressortir le cadavre de ma mère pour le secouer avec rage. De crainte d'oublier que le train fonce à toute vitesse.

Je claque la porte du toit. Le silence s'installe comme des nuages sombres qui descendraient sur terre. La voix de ma mère s'est tue. En descendant l'escalier, je coupe l'électricité au boîtier de mon crâne. Je dois me concentrer sur les tâches à accomplir. La première chose à laquelle je pense, c'est ouvrir les fenêtres. Mauvaise idée. Si je fais ça, le vent de la mer envahira l'appartement et certes il chassera rapidement l'odeur du carnage, mais l'endroit deviendra un champ de bataille. Pris par le vent, tout ce que l'appartement compte de petites choses légères se précipitera en voletant dans les traces rouges. L'appartement entier sera tapissé de sang, doublant ou triplant ma tâche.

Premier point dans ma liste des urgences, effacer ces traces. Avant d'attaquer, j'ôte pull et pantalon imprégnés de sang. Nu, je récupère une paire de gants rouges dans la cuisine. Au passage je dégotte dans les tiroirs et les placards des sacs-poubelles et des torchons propres. Je

rapporte de la véranda une bouteille d'eau de Javel et deux seaux, un grand et un petit. Dans le débarras du balcon, je prends un balai et sa pelle, une serpillière, un aspirateur vapeur. Je rapporte le tout devant la table-bar. Après quoi je me mets au travail, optimisant mes gestes, visant une efficacité maximale, combattant en véritable professionnel du nettoyage.

La mare de sang où était allongée ma mère, je la racle avec la pelle, remplissant le petit seau que je vide dans les W-C de sa chambre. Même procédure pour la mare du palier, qui finit dans les toilettes de ma chambre. Une fois ces deux foyers traités, je passe la serpillière. Les sols du salon et du couloir de l'étage, en marbre, sont relativement faciles à nettoyer. L'escalier en bois est plus problématique. Impossible d'enlever chaque trace de chaque veine du bois. Impossible en pratique et doublement impossible en temps. A moins de tirer un tuyau depuis le robinet du jardin, sur le toit, et de nettoyer tout à grand jet. Basta, oublions l'escalier. Plutôt que de me compliquer la vie, je fais le pari que cela passera inaperçu aux yeux d'aigle de Haejin.

A présent que le sol de la maison est propre, je mets mes chaussons. Que mes pieds ensanglantés ne laissent pas de nouvelles empreintes. Etape suivante : lessiver les murs et la rampe d'escalier. Dans le grand seau, je dilue la Javel avec de l'eau et, muni d'un torchon, je commence à laver l'étage. J'efface minutieusement le sang qui macule la poignée de ma porte de chambre, le mur du palier qui semble avoir été attaqué à coups de mitrailleuse à sang, la rampe de l'escalier, la poignée de porte de la chambre de ma mère et ainsi de suite. L'aspirateur vapeur clôture cette mise au net.

10 h 30. Je laisse l'aspirateur contre un mur, il faut vite ranger les affaires. Serpillière, torchons, chaussons, gants de caoutchouc vont direct dans un sac-poubelle monté dans ma chambre. Mes vêtements et chaussettes, le balai et la pelle, sont fourrés dans le grand seau. Le rasoir et la clé de la voiture que j'avais laissés sur la table-bar vont aussi dans ma chambre. Les chaussures de sport trempées sont rangées dans le meuble à chaussures. Enfin j'ouvre toutes les fenêtres et, pour faire un courant d'air, j'ouvre la porte du balcon et la petite fenêtre de la cuisine. Comme s'il n'attendait que ce moment, le vent d'hiver se précipite avec furie dans le salon. Derrière la porte d'entrée, une voix féminine sans âme annonce : « Ouverture de la porte. »

Ok, c'est l'ascenseur, son passager est arrivé à l'étage souhaité. Et l'identité du passager m'est aussi certaine que mes chromosomes sont XY. Seul Haejin peut se rendre au vingt-cinquième étage. L'appartement d'en face n'est pas encore loué et les vendeurs ambulants ne disposent pas du code pour franchir l'entrée de l'immeuble. Je consulte l'horloge. 10 h 55.

J'entends le bruit des touches du clavier derrière la porte. Pour que Haejin fasse le code, pénètre dans l'appartement, passe l'entrée et ouvre la porte coulissante, il ne faudra que quelques secondes à peine. Mon regard balaye rapidement l'intérieur. Toutes les fenêtres sont ouvertes, ma chambre à l'étage et la chambre de ma mère ne sont pas encore nettoyées, sur le toit il doit rester les traces sanglantes de mon transport de cadavre. La cerise sur le gâteau, c'est moi. Un type nu couvert de sang. Accueillir Haejin avec un visage normal après avoir résolu tous les problèmes qui restent, en cinq secondes, c'est impossible.

J'attrape l'aspirateur contre le mur et je me sauve dans la chambre de ma mère. Sans bruit, je referme la porte au moment où j'entends celle du salon s'ouvrir. Un bruit de pas qui s'avancent. Un silence. Il doit s'être arrêté devant la table-bar. Je l'imagine, éberlué, embrassant l'espace du regard. Je peux me figurer sa tête comme s'il se trouvait devant moi. Il est allé jusqu'à Yeongjong-do pour récupérer mon portable qui ne s'y trouvait pas – ce qui représente un grand détour et une inutile perte de temps. Il débarque, trouve toutes les fenêtres ouvertes et l'appartement baignant dans une épouvantable odeur de Javel. Il se peut même qu'il reste des effluves de sang. Je regrette, j'aurais dû placer l'aération en haut de liste.

De l'entrée, la voix inquiète de Haejin me parvient.

« Yujin ? »

II

Qui suis-je ?

« C'est Haejin ? »

Un matin de février, très tôt, il y a dix ans, nous avons eu un appel de Haejin dans la voiture. Comme tous les matins, ma mère me conduisait à mon entraînement.

« Oui. »

Ma mère appuie sur la touche pour que je puisse suivre leur conversation. Assis à ses côtés, j'entends une voix tremblante mêlée des sanglots.

« C'est moi, Haejin. »

A son ton inhabituel, je me dis que quelque chose lui est arrivé. Ma mère a une longueur d'avance, elle semble avoir déjà compris ce qui s'est passé. Elle lui demande : « Tu es où maintenant ? » et non : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Aux urgences de l'hôpital Yonghyeon. Mon grand-père... il est mort. »

Le médecin avait demandé un tuteur majeur pour les procédures et il n'avait trouvé que ma mère, explique-t-il. Ma mère s'apprête à lui répondre mais se ravise, ne jetant qu'un coup d'œil au portable. Elle remue pourtant les lèvres, elle semble encore vouloir lui parler mais rien ne sort. Non parce qu'elle n'a rien à dire, mais parce qu'elle ne trouve pas les mots, c'est du moins ainsi que j'interprète les choses. Je ne l'ai jamais vue chercher ses mots. Elle est du genre à avoir décidé ce qu'elle veut dire, ou ne pas dire, avant d'ouvrir la bouche. Moi qui assiste à tout cela, je suis stupéfait. Pourquoi ne répond-elle pas tout de suite ? Pourquoi ne lui dit-elle pas tout simplement que nous arrivons ?

« Allons-y vite. »

Je la presse d'un murmure. Elle me lance un regard du genre, ça ne t'embête pas de loucher ton entraînement ? Je hoche la tête, alors elle met le clignotant, coupe les deux voies de gauche avant de faire demi-tour sur les chapeaux de roues. Puis elle dit à Haejin :

« Nous sommes là dans cinq minutes. »

Recouvert d'un drap blanc, le grand-père de Haejin est allongé sur un lit. Haejin est assis par terre, ses yeux plantés sur le bout de ses chaussures. Son visage est sans âme, son corps comme abandonné. Alors que nous nous approchons de lui, il ne s'aperçoit pas de notre présence. Quand ma mère appelle : « Haejin », son dos se contracte et il relève la tête. Ses yeux sont hagards, ses pupilles tremblent. J'ai l'impression qu'il ne nous voit pas. En se mettant debout, il nous salue non pas d'un « Merci d'être venus » mais en lâchant un « Je suis désolé ».

Ma mère, sans répondre, ouvre les bras et l'enlace. Elle lui caresse doucement le dos. Moi, un pas en arrière, je contemple bêtement la scène. Ma mère, son front plissé qui dessine des rides profondes entre ses sourcils, son nez et ses joues devenus rouges. Elle avale sa salive comme si elle avalait une lame de couteau. C'est le visage d'une équation à trois inconnues. Un visage complexe et étrange. Est-elle triste comme Haejin ? Ou souffre-t-elle de la tristesse de Haejin ? Lui dit-elle qu'elle le comprend ? Ou qu'elle s'occupera de tout, qu'il ne doit pas se faire de soucis ? Lui dit-elle tout ceci ou rien de tout ceci ?

Sans voir le visage de ma mère, Haejin sait interpréter le mouvement rassurant de ses mains. De ses lèvres qu'il garde scellées, un son, peut-être une respiration, peut-être un sanglot, s'échappe. Tandis qu'il entoure à son tour les épaules de ma mère d'un geste mal assuré, le son se transforme en pleurs. Il se laisse aller contre ma mère, plus petite que lui de deux têtes, et ses larmes jaillissent brutalement.

C'est étrange. Je peux sentir l'infinie tristesse de Haejin, mes oreilles en sont presque sourdes, mais mon cœur ne ressent rien. Aux larmes de Haejin répondent maintenant celles de ma mère, et les yeux de l'infirmière venue voir « le tuteur majeur » s'embuent également. Moi seul je reste là comme un idiot. Du coup, je ne peux même pas adresser un mot de consolation à Haejin.

« Qu'est-ce que tu en penses ? »

Ma mère me sort le projet d'adoption le jour des funérailles. Haejin est devenu orphelin et il ne souhaite pas la tutelle d'un organisme social. D'autre part, Haejin et moi sommes amis et, heureux hasard, nous disposons à l'appartement d'une chambre inoccupée, me rappelle-t-elle. Pour autant que je sache, son « Qu'est-ce que tu en penses ? » n'est pas à proprement parler une requête. Plutôt un synonyme pour : « Tu n'y vois pas d'inconvénient ? » En général, je ne suis pas autorisé à voir des inconvénients à ceci ou à cela, même si je ne suis pas d'accord. Mais cette fois-ci, je n'en vois réellement pas. Comme dit ma mère, Haejin est mon unique ami, mon pote que j'aime plus que tout, et ma mère a les finances pour prendre en charge un garçon de plus. Alors deux jours plus tard, sur le chemin de

l'entraînement matinal, ma mère m'annonce : « Aujourd'hui Haejin va venir s'installer à la maison. »

À l'époque, nous vivions à Yongheon-dong, à Incheon, dans un immeuble de commerces de quatre étages. L'immeuble appartenait à ma mère. Nous habitons dans l'appartement qui occupait tout le quatrième. Mon grand frère mort avait la chambre près de l'entrée. Ma mère y avait déménagé les meubles, les livres et jusqu'aux rideaux de la chambre que mon frère occupait à Bangbae-dong. Chaque fois que je sortais ou que je rentrais, je devais passer devant sa chambre. C'est peut-être pour ça que j'ai gardé au fond de ma conscience l'idée que mon grand frère Yumin habitait là.

De sorte que le choc n'est pas mince quand un soir, après mon entraînement, je constate en rentrant à la maison que toute trace de mon frère a disparu de son ancienne chambre. Au lieu de ses affaires se trouvent des choses que je devine être destinées à Haejin. Doubles-rideaux à moitié ouverts devant les fenêtres, bureau large et long en bois massif, bibliothèque et placards, lit avec couvre-lit blanc, home cinéma et au mur l'affiche de *La cité de Dieu*. Je reste bouche bée en lisant l'accroche sur l'affiche : « Un incroyable thriller. De l'action à couper le souffle. »

C'est vrai que je ne suis qu'un ado de seize ans, guère expert en décoration d'intérieur, mais au premier coup d'œil il est clair que l'aménagement n'a pas été improvisé en quelques jours. La pièce donne l'impression que le concepteur a déployé tout son talent pour mettre en scène un intérieur de rêve, mijoté depuis longtemps. Les nuances de couleurs, les meubles, leur agencement sont différents mais l'ambiance m'est plutôt familière. Hormis l'affiche au mur, tout est dans le goût de ma mère. C'est typiquement la chambre qu'elle aurait pu concevoir pour mon frère s'il était vivant.

Je me suis demandé... Cela fait combien de temps que ma mère a eu l'idée de cette déco ? La première fois qu'elle a rencontré Haejin ? Le jour où nous sommes allés au *Nada* ? Quand même pas aux urgences la semaine dernière ? Je n'ai jamais su lire dans les pensées de ma mère et je doute de jamais pouvoir la comprendre, ceci dit, je n'ai jamais été aussi troublé que ce jour-là. Je ne l'imaginais pas pouvoir procéder aussi soudainement à un changement de joueur. Je ne savais pas non plus que tout serait bouclé deux jours après qu'elle avait évoqué pour la première fois son adoption. C'est comme si la place que je croyais éternellement dédiée à mon grand frère Yumin avait été soudain léguée à Haejin. Il n'a même pas eu besoin de changer de nom de famille. Il descendait de la même branche des Kim que ma mère, à savoir la branche Kim de Gimhae, il est devenu en son propre nom le fils aîné de ma mère. Ce dont je me suis aperçu plus tard, c'est que j'étais le seul de nous trois à porter un nom différent.

« Yujin. »

La voix de ma mère du côté de l'entrée me sort de ma torpeur. Je comprends qu'elle arrive avec Haejin.

« Yujin. »

J'entends le second appel. Cette fois-ci, c'est Haejin. Sa voix vient du même endroit que ma mère. Manifestement il reste là, sans bouger. Comme s'il avait besoin de ma réponse pour enfin pénétrer dans l'appartement. Je pousse la porte de la chambre et je sors dans le salon. C'est bien ça, il est là, dans l'entrée. Il a toujours ses chaussures ; sa valise et son sac sont posés à ses côtés.

« Me voilà », dit-il.

Son ton est inhabituel, emprunté. Comme pour un aveu. Ses joues sont cramoisies. Pour la première fois de ma vie, je réalise qu'un *Me voilà* peut être terriblement difficile à prononcer. Ma mère, derrière lui, épie ma réaction. Je la sens tendue. Ce n'est pas son regard dur qui m'empêchera de dire ce que j'ai à dire. Je fais face à Haejin.

« Je ne peux pas t'appeler *grand frère*. »

Quel que soit le souhait de ma mère, la seule personne que je pouvais appeler grand frère, c'était Yumin. Haejin a accepté sans broncher. L'air un peu guindé, il hoche la tête et entre dans le salon. Ainsi sommes-nous tous les trois devenus une famille. La photographie accrochée au mur du salon est celle que nous avons prise ce jour-là dans un studio du quartier, pour célébrer *la naissance de notre famille*.

« Vos fils, ils sont jumeaux ? Stature, carrure, visage, ils se ressemblent, c'est incroyable. »

Je me souviens de ce que le photographe avait dit en préparant son matériel. Ces dix dernières années, nous avons vraiment vécu en jumeaux. Disons, comme deux frères ordinaires qui s'entendent plutôt bien en dépit de quelques petits accrocs insignifiants. Enfin, jusqu'à hier c'était ainsi.

Et maintenant, que va-t-il advenir de nous ? A cet instant où ma mère assassinée gît dans un coffre sur le toit, où moi, l'assassin taché de sang, suis caché dans la chambre de ma mère et où Haejin entre dans une maison empestant le crime ? Je repense à l'équation à trois inconnues dont ma mère avait fait la démonstration dix ans plus tôt en enlaçant Haejin désormais orphelin. Je pense comprendre enfin ce qu'est cette chose glaciale au fond de ma gorge. Ce doit être la solitude. La seule différence par rapport au Haejin de cette époque, c'est que ma mère ne pourra pas me dire : « Je connais cette solitude. »

J'appelle.

« Haejin. »

Il s'apprêtait à monter après avoir traversé le salon. Le bruit de son pas sur la marche m'a frappé comme une balle.

« Je suis dans la chambre de maman. »

Ma voix n'était pas assez forte peut-être, les pas de Haejin continuent de frapper les marches de l'escalier. Les tirs fusent dans ma tête.

« Je suis dans la chambre de maman. »

Ma voix est-elle toujours aussi faible, il continue de monter.

« Haejin. »

Cette fois, je crie pour de bon. Presque comme quand on crie *au feu*. De quoi alerter tout le quartier. Je crie encore :

« Dans la chambre de maman. »

Les pas de Haejin s'arrêtent net. Je l'entends qui me demande :
« Quoi ? Où t'es ? »

C'est dit de façon simple, distraite. Pour attirer pleinement son attention, je continue du plus fort que je peux :

« Dans la chambre de maman, je t'ai dit.

— Et maman ? Elle est là aussi ? »

Un sentiment de désarroi me happe. Comme quand on se souvient au dernier moment d'un devoir à rendre. Je ne me suis pas préparé à ça, expliquer l'absence de ma mère. J'ai carrément oublié qu'il me faudrait trouver un truc à dire. Je le sais pourtant, que la première chose qu'il fait toujours en rentrant, c'est chercher maman.

« Non, je suis seul. »

Pas de réponse. Pas de bruit non plus. Je commence à avoir des fourmis dans les jambes. Si seulement c'était possible, je voudrais courir dans l'escalier, le saisir au collet et le ramener dans le salon.

« Descends. »

Aucun risque qu'il entre dans ma chambre ou qu'il ouvre la porte du toit maintenant qu'il sait où je suis. Haejin n'empiète pas sur le territoire d'autrui. Que ce soit par le biais du corps, du regard ou des paroles, il n'agit que dans la limite de la tolérance des autres. A une femme en train de se noyer, il demanderait d'abord la permission de saisir sa main. Ceci dit, cela ne risque pas d'arriver, car non seulement il ne sait pas nager mais il a une véritable phobie de l'eau.

Ce qui me préoccupe, c'est l'endroit où il se situe à cet instant. La porte du toit est close, l'escalier est flanqué de deux murs et il n'y a pas de fenêtre au-dessus du palier. C'est-à-dire qu'il est dans un endroit sans la moindre aération. L'air dans cet espace saturé de sang et d'eau de Javel doit être aussi irritant que lors d'un exercice préventif d'attaque chimique. S'il traîne par là, il doit être en train de se poser un tas de questions. Je l'imagine qui se concentre pour chercher une réponse, avec ses yeux d'aigle et son esprit d'artiste. Il faut absolument le faire descendre. Je hurle :

« Je fais le ménage. Descends, magne-toi. »

Enfin, je l'entends qui se met en mouvement. D'abord un pas, puis

un autre, puis il descend rapidement les marches. Quand j'entends qu'il arrive devant la porte, je me rends compte qu'elle n'est pas fermée à clé. Merde... Dans un ultime geste désespéré, je pousse le bouton qui verrouille la poignée. Presque en même temps, Haejin prend la poignée et la tourne. J'ai dû être plus rapide que lui d'un dixième de seconde. La porte s'est fermée dans un bruit métallique.

« C'est quoi, ce bazar ? Pourquoi tu fermes ? »

La voix de Haejin monte d'une octave, alors que la mienne baisse de deux.

« Je sors. Attends-moi un instant. »

« Quoi ? A quoi tu... »

A sa voix je peux deviner l'expression de son visage. Surpris puis désespéré, il doit cligner un peu bêtement ses gentils yeux d'herbivore.

« Tu m'as appelé comme si tu étais à l'article de la mort et maintenant faut que je t'attende derrière la porte ?

— Je viens de me déshabiller, je prends une douche.

— Et alors ? »

Evidemment *et alors*... On a l'habitude de se voir à poil. Je n'ai pas répondu. Quand on ne sait pas quoi dire, autant se taire.

« Mais pourquoi tu prends ta douche là-bas ?

— La mienne est en panne.

— Ah... fait-il avant de passer à la question suivante.

— Dis, elle est où maman ?

— Partie faire une retraite, avec ses amies de l'église. »

Si seulement c'était vrai, me dis-je, quel soulagement ce serait. Mais déjà je dois faire attention à la réaction de Haejin.

« Quoi ? Une retraite ? Tu ne m'as rien dit tout à l'heure au téléphone... » murmure-t-il.

Sur le coup, je suis dégoûté. Etre dans cette situation où il faut faire gaffe à chaque mot me rend dingue.

« Je l'ai su en descendant. Elle avait laissé un mot sur le frigo. »

Avant qu'il me sorte une autre question, j'ajoute :

« Pour prier, a-t-elle écrit... »

Haejin fait « Ah, ah... » sur le ton de celui qui a compris de quoi il s'agit. Moi, je n'ai aucune idée de ce qu'il pense avoir compris.

« Pourquoi tu as tout laissé ouvert ?

— J'ai fait un grand ménage. Sur son mot, maman a dit de faire briller la maison. »

Haejin, laisse échapper un « C'est à devenir fou... » et donne deux coups de pied dans la porte.

« Hé, ouvre ça. Je vais péter les plombs à parler à la porte. »

Je songe à la petite armoire décorative du couloir. Haejin sait que toutes les clés de la maison sont dans son tiroir. Si je ne lui ouvre pas

moi-même, il pourrait très bien le faire de son propre chef. Je n'ai plus qu'à espérer qu'il n'ait pas cette idée.

« On se parle après ma douche. J'en ai pour deux minutes. »

Involontaire, une touche d'irritation s'est glissée dans mes mots. Pour amoindrir cet effet, j'ajoute aussitôt :

« Ne ferme pas les fenêtres. Pour que l'odeur de Javel s'en aille.

— T'es con, quelle idée de laver avec de la Javel. Dans la buanderie il y a toutes les lessives qu'il faut, enfin... évidemment, il faut faire le ménage pour être au courant. »

D'impatience, je mords l'intérieur de ma joue. Qu'il s'en aille, juste ça, qu'il s'en aille maintenant.

« Au fait, dis-moi, t'es sûr d'avoir oublié ton portable chez Kkosil ? Ils ne l'avaient pas... »

Ça repart.

« Tu ne l'aurais pas laissé ailleurs ? Chez Yong par exemple, en rentrant à la maison ?

— Ah, ça... »

Bien forcé de répondre un minimum.

« Je l'ai retrouvé. Dans ma chambre. »

Un ange passe. Je peux presque entendre les reproches qu'il brûle de m'adresser. Toi, tu mériterais une bonne correction de ton grand frère, pas vrai ?

« Il avait glissé par terre, derrière mon lit. »

Haejin s'énervait enfin pour de bon.

« Ça t'amuse ? Tu aurais pu appeler pour me prévenir. »

Encore un cas où il vaut mieux ne pas répondre. Sur un plan pratique, le rendre furieux sera plus efficace que de présenter des excuses. Haejin n'est pas du genre à discuter sans fin. Il est de ceux qui arrêtent de parler à l'adversaire jusqu'à ce que vienne le temps du pardon. Or celui dont j'ai besoin, là, tout de suite, c'est du Haejin qui la ferme. Plus tard, on verra, mais pour l'instant, je veux juste éviter le face-à-face. Si possible jusqu'à en avoir fini avec ce que je dois faire.

L'oreille contre la porte, j'attends qu'il se bouge. Heureusement, je n'ai pas trop longtemps à patienter. Assez vite, je l'entends qui s'éloigne. Puis les portes et les fenêtres qu'il referme les unes après les autres. A-t-il oublié ma demande ou est-ce exprès pour me faire sentir sa mauvaise humeur ?

Un peu plus tard, une porte s'ouvre et se referme. Il a dû enfin gagner sa chambre. Si tout se passe comme d'habitude, il va poser son sac sur son bureau, enfiler les vêtements confortables qu'il laisse sur le dossier de sa chaise avant de ressortir dans le salon. Une minute tout au plus, le temps pour moi de sortir de la chambre et de grimper à l'étage : une seconde pour aller de la chambre de ma mère jusqu'à l'escalier, dix secondes pour escalader d'une traite les seize marches,

cinq secondes pour traverser le couloir et atteindre ma chambre.

J'ouvre la porte et avance d'un pas. Une demi-heure suffirait largement pour finir le nettoyage de ma chambre et prendre une douche. Quant à la chambre de ma mère, je peux la fermer à clé, je la nettoierai plus tard. Le seul petit problème, c'est que je n'ai pas envisagé le cas où Haejin sortirait de sa chambre sans se changer. Alors que je fais un second pas hors de la chambre, la porte de la sienne s'ouvre brusquement. Impossible de faire autrement que de battre en retraite précipitamment chez ma mère.

Tout de suite après, voilà le bruit de ses pas qui se dirigent vers la cuisine. Puis un charivari d'ustensiles, verres ou assiettes, je ne sais quoi. Peut-être qu'il se prépare du café. A moins qu'il ne se fasse un sachet de nouilles. Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, il ne va pas réintégrer sa chambre tout de suite. A moi donc de m'adapter et de modifier mon planning.

Je referme silencieusement la porte, je récupère la serpillière restée sous l'aspirateur vapeur. Ensuite, depuis la porte jusqu'à la salle de bains, sans oublier le dressing, j'essuie méticuleusement toutes mes traces. Durant tout ce temps, aucun bruit ne me parvient du dehors, tout est horriblement silencieux. Je laisse ouverts le dressing et la salle de bains ; toujours aucun bruit ni mouvement perceptible. Peut-être suis-je trop loin de sa chambre. Ou peut-être que Haejin ne bouge pas.

J'opte pour la seconde hypothèse. Il doit boire un café ou attendre que l'eau bouille pour ses nouilles. J'ouvre la douche pour nettoyer au jet les traces rouges sur le sol, puis j'entre moi-même dans la cabine. Je vide la moitié d'un flacon de shampooing sur mes cheveux. Je me lave tout le corps quatre ou cinq fois en frottant vigoureusement avec le savon, je gratte sous mes ongles avec la brosse à dents de ma mère pour chasser les croûtes de sang. De temps à autre, je coupe l'eau pour écouter du côté de Haejin. Sans succès. Je voudrais arracher une de mes oreilles rongées d'impatience et la coller sur la porte de la chambre.

C'est en sortant de la douche que je découvre enfin le *cadeau* de ma mère. Dans le miroir mural de sa chambre, quand je lève mon bras gauche, une énorme blessure noire apparaît. Allant de l'avant-bras au mamelon en passant par l'aisselle, une ecchymose bleu sombre piquetée de marques noires infligées par ses dents. Une douleur que je n'avais pas ressentie jusqu'alors m'envahit. Le cauchemar de la nuit dernière resurgit en un éclair. Je baisse le bras en tressaillant.

Je m'approche du secrétaire, une serviette mouillée sur l'épaule. Le réveil indique 11 h 40, il y a donc trois quarts d'heure que Haejin est là. Un laps de temps amplement suffisant pour se faire un sachet de nouilles instantanées, le finir, plonger un bol de riz dans la soupe et le

manger, faire la vaisselle comme un pro avant de terminer tranquille par un petit café. Toujours aucun bruit. Je me dirige vers la porte, y colle une oreille. Enfin je peux saisir quelque chose qui semble humain. Ce ne sont pas des phrases ordonnées mais des voix qui se succèdent et se coupent dans un staccato infernal. Je suppose que Haejin doit zapper sans discontinuer devant la télé. Apparemment, il m'a attendu tout ce temps allongé sur le canapé.

A-t-il encore quelque chose à me dire ? A-t-il remarqué quelque chose qui clochait ? A-t-il repéré une trace qui m'aurait échappé ? Soudain, un grand éclat de rire. Bien, il a dû se fixer sur une chaîne. Je l'entends pouffer et rire. Ça se pourrait bien qu'il ne soit pas en train de m'attendre.

Je reviens devant le secrétaire, je prends la serpillière et la repose sur le meuble. Elle est brune maintenant. N'importe qui verrait qu'il s'agit de sang. Pas question que Haejin tombe dessus, il me faut dissimuler ça d'une façon ou d'une autre. Un grand sac serait idéal, faute de mieux, un papier cadeau ferait l'affaire. Je tire le premier tiroir du secrétaire, que je fouille. Il est bien rempli, stylos et feutres de toutes sortes, diverses affaires de papeterie. Lorsque j'ouvre le deuxième tiroir, le porte-monnaie rouge de ma mère active en premier mes antennes. A côté du porte-monnaie, je remarque aussi un classeur noir assez épais.

Il a l'allure d'un bloc de bureau, quelque chose de pratique. Le format, la couverture cartonnée noire et la reliure à anneaux qui permet d'ajouter des feuilles. Je n'ai jamais vu ce classeur. Le stylo calé dans un coin du secrétaire semble m'adresser un signe. En combinant le classeur et le stylo, une scène se dessine. Je vois ma mère en train d'écrire, qui lance le classeur dans un tiroir avant de se lever à la hâte. Par pure curiosité, je tourne la couverture. Pour savoir si ma supposition est juste et, si c'est le cas, pour savoir ce qu'elle était en train d'écrire.

Sur la première feuille est collée une étiquette, *Décembre*. Au-dessous, quelques lignes, on dirait un journal intime ou quelque chose de ce genre.

Mardi 6 décembre

J'ai trouvé la chambre de Yujin vide. Il a recommencé à sortir par le toit. Première rechute depuis un mois.

Mercredi 7 décembre

Deux jours de suite. En dépit de ma surveillance, j'ai manqué l'enfant.

Vendredi 9 décembre

Où est parti l'enfant ? J'ai fouillé partout dans le quartier jusqu'à

2 heures du matin. Je n'ai pas retrouvé sa trace. Pourtant je l'ai vu, j'en suis sûre. Il fait froid, je suis horrifiée, c'est atroce. Désormais

Le journal s'arrête à *Désormais* avant de reprendre à la ligne par une phrase hors contexte.

Hello aboie. L'enfant est de retour.

L'enfant qui est de retour, ce doit être moi quand ma mère m'a accueilli devant l'entrée de l'appartement, la nuit dernière. Si ma mère a fouillé le quartier jusqu'à 2 heures du matin à ma recherche, ça veut dire qu'elle a appelé ma tante et Haejin alors qu'elle était dans la rue. Elle devait être sous la pluie. Ce passage donne une explication logique à une pièce du puzzle, ses chaussures trempées. Sauf que pour que cette supposition soit vraie, il faut prendre en compte un point essentiel : ma mère errant seule dans le quartier par une nuit de pluie.

Impossible. Totalement impossible, du moins à pied.

Construite sur des polders face à la mer de l'Ouest, la ville nouvelle de Gundo a été, à une certaine époque, le terrain de jeu des spéculateurs de tous poils. Des avantages géographiques – un vaste espace constructible, la proximité de la capitale et de l'aéroport international d'Incheon, des ressources naturelles comme la rivière Dongjin qui traverse le centre-ville –, un paysage hors norme avec des montagnes à l'arrière-plan et la mer de l'Ouest en face, et enfin la décision du gouvernement d'axer le développement de la ville sur les loisirs (moyennant notamment la construction de complexes de vacances) avaient dopé le marché de l'immobilier.

C'est à cette époque que ma mère a acheté. Elle avait opté pour cet appartement situé au milieu de la 2^e rue, dans le 2^e district de la ville nouvelle. Pour s'offrir une résidence de standing comme *Moon Torch*, pour avoir au dernier étage un appartement principal de 120 mètres carrés plus un duplex de 40 mètres carrés et une terrasse en bois massif avec un toit privatif, elle avait déboursé deux cents millions de won supplémentaires. L'argument de ma mère, c'est qu'elle s'assurait ainsi une pièce calme, avec une belle vue, pour un futur avocat – qui pour l'instant préparait son école de droit. Elle n'avait pas demandé son avis à la personne concernée, mais au final ça m'allait très bien. Ma chambre surtout me plaisait. Située en haut du duplex, elle échappait à la surveillance directe de ma mère. Cerise sur le gâteau, la vue était fantastique.

Du bord du toit, on pouvait contempler la mer, la crête blanche des vagues, les bateaux de pêche et le parc maritime de Gundo relié à la terre par un pont. Le parc maritime se trouve face à la ville nouvelle, sur une île qui forme une longue bande parallèle à la digue. L'île est

entourée de falaises noires. Au bout de l'une d'elles se dresse le belvédère de la Voie lactée. Un projecteur tourne toute la nuit, aspergeant la mer de lumière. Ce phare est le pôle d'attraction de Gundo mais aussi l'emblème artistique de la ville.

Et c'est tout. La moitié de la ville est encore en chantier. Sans parler des services publics ; même le réseau de transports en commun n'est pas encore convenablement aménagé. Hormis les bus longue distance reliant Gundo à Incheon ou à Séoul qui passent toutes les demi-heures, il n'y a pas de transports publics en ville. Les quartiers commerçants n'ont pas non plus été bien conçus et il n'y a pas un seul supermarché digne de ce nom. Les infrastructures promises par le gouvernement sont loin d'être réalisées. Les ventes ont débuté il y a un an mais plus de la moitié des appartements du 2^e district restent inoccupés. Le comble de tout cela, le scandale, c'est que les appartements ont été construits avec des matériaux contenant des résidus industriels et du ciment mélangé à des déchets radioactifs venant de Fukushima. Après ces révélations par une enquête parlementaire, les ventes ont stoppé net. Le seul secteur à connaître une forte croissance est celui de la mauvaise réputation des « logements cancérogènes ». Les seuls endroits qui restent animés de jour comme de nuit sont les églises protestantes, la ville en compte plus d'une dizaine, et les usines dans la Techno Valley aménagée au nord.

Le reste du monde appelle « l'île aux fantômes » la ville nouvelle coincée entre la mer, les montagnes et la digue. Les habitants de l'île aux fantômes ne sortent pas la nuit. La route de l'estuaire de Dongjin, qui marque la frontière entre le 1^{er} et le 2^e district, est aussi le passage obligé pour pénétrer dans le 2^e district. Elle est toujours déserte et aussi lugubre que si elle menait à un cimetière. Non seulement les femmes mais les hommes aussi rechignent à l'emprunter. Ceux qui rentrent tard chez eux préfèrent le faire par petits groupes de trois ou quatre.

Ce qui explique pourquoi je peux affirmer que ma mère n'a pas pu errer seule jusqu'à 2 heures du matin. Reste l'hypothèse qu'elle ait pris sa voiture, mais elle est contredite par l'état de ses chaussures. La raison qui l'a poussée à sortir me chercher demeure aussi un mystère. Pourquoi n'a-t-elle pas attendu que je rentre ?

Chéri, regarde-moi.

T'es occupé, si occupé ?

Soudain, derrière la porte, j'entends Haejin qui sifflote. Il vient de la cuisine. Le bruit de la télé s'est tu.

Ça me fait mal, mal au cœur, pourquoi tu ne le sais pas ?

Le sifflement sort de la cuisine et se dirige vers la chambre près de l'entrée. Tout de suite après, la porte s'ouvre et se referme. Voilà, c'est le moment idéal pour m'esquiver. Je cale le journal maternel sous mon bras, j'enroule la serpillière dans la serviette que j'ai sur l'épaule, je remets la chaise droite. Avant d'ouvrir la porte, je prête l'oreille aux bruits de la maison. Tout semble calme. J'ouvre et je risque une tête. Personne.

Je sors de la chambre. Je passe le bras derrière le dos pour refermer la porte. Puis je m'élance à la vitesse de l'éclair dans l'escalier. J'avale deux ou trois marches d'un coup. Dans ma tête, je me remémore la salle de bains de ma mère. Dans quel état l'ai-je laissée après ma douche ? Si d'aventure l'improbable se produisait et que Haejin entrait dans la salle de bains, n'ai-je pas oublié une trace ou un objet susceptible d'éveiller sa curiosité ?

Revenu dans ma chambre, je repêche le portable de ma mère sous mon lit. Vu l'endroit où il se trouvait, je l'ai probablement fait tomber sans m'en rendre compte. La batterie doit être épuisée car l'écran est noir et ne s'allume pas quand j'appuie sur *On*. Dommage. J'aurais bien aimé vérifier ses SMS et son compte Messenger. Pour y chercher d'éventuels échanges avec ma tante ou Haejin que j'aurais ignorés. Mais l'idée de le recharger et de le rouvrir ensuite ne m'enchant pas. Ma mère étant partie faire une retraite, son portable ne doit en aucun cas fonctionner dans l'appartement. Il est beaucoup plus sûr de le laisser éteint. Pour prévenir la possibilité même infime que quelqu'un d'acharné veuille le géolocaliser.

Dong dong, dong... En bas, l'horloge se met à sonner. Elle qui exécute sa tâche sans se plaindre, quoi qu'il arrive dans la maison, annonce midi. Je laisse le mobile de ma mère sur mon bureau. A côté, j'étales tout ce que j'ai pu collecter ces dernières heures. Blouson *Cours privé*, gilet, lecteur MP3, écouteurs, clé de la porte du toit, badge de l'immeuble retrouvé dans la poche de mon gilet, masque, rasoir coupe-chou, clé de voiture, journal intime.

Ce bric-à-brac sous les yeux, j'ai l'impression d'être un inspecteur qui interrogerait un suspect. Il y a de grandes chances qu'il y ait des négociations ou des embrouilles, vu que l'inspecteur et son suspect sont une seule et même personne, que le suspect est fâché de longue date avec la vérité et que pour de bon il a perdu la moitié de sa mémoire. Si l'inspecteur ne durcit pas son jeu, la conclusion est évidente : ma mère a tenté de me tuer « pour une raison

indéterminée », le meurtre relève donc de la légitime défense, ou disons d'une défense un brin abrupte.

Je pioche des vêtements propres dans ma commode. J'enfile pantalon et tee-shirt. A ce moment-là, des pas se font entendre dans l'escalier. Ils montent à l'étage. Compte tenu du rythme qui n'est pas *tac, tac, tac* mais *bam, bam, bam*, Haejin doit monter les marches deux par deux. Je me retourne vers la porte, il était moins une que se répète exactement la même scène qu'une heure plus tôt, devant la porte de ma mère. Sur mon bureau sont exposées, en désordre, les possessions du meurtrier et de sa victime, devant la porte s'entassent des sacs-poubelles et des affaires de nettoyage couverts de sang, sur le sol les traces ensanglantées sont intactes, sur le lit un amoncellement de draps pleins de sang ; et la porte n'est pas fermée.

Ça commence franchement à m'énervé. Pourquoi il monte ? Comment a-t-il su que j'étais monté ? Je me jette sur la porte, bras tendu, comme un joueur de champ se jetant sur la balle. Au moment où j'atterris, j'ouvre la porte et je me propulse dans le couloir. Au moment où je tire la porte derrière mon dos, Haejin se plante devant moi. Nous sommes front contre front, à une dizaine de centimètres. Moi avec mon tee-shirt à la main, lui dissimulant un objet non identifiable, bleu et rond, dans sa paume.

« Ben, tu aurais pu me dire que t'étais monté. Tout ce temps que j'ai passé à frapper à la chambre de maman... »

Haejin s'arrête net, me fait les yeux ronds.

« Qu'est-ce que t'as là ? »

Ce bougre m'a attrapé le bras gauche qui tenait le tee-shirt et l'a soulevé d'un coup sec. Mal préparé, je me suis fait avoir comme un bleu.

« Ah, ça, je me suis cogné en passant l'aspirateur. »

Je dégage mon bras en repoussant sa main. Il a eu le temps de voir l'hématome qui dévore ma poitrine.

« Ça ressemble à tout sauf à ça. »

De nouveau il tend la main et saisit mon bras gauche.

« Attends, laisse-moi regarder un peu.

— Ah, lâche-moi... »

Je me dégage, brandissant le bras comme si j'allais le frapper. Surpris par mon emportement, Haejin en reste bouche bée. Il se met à rougir, gêné.

« Je te l'ai dit, je me suis cogné. »

Pour couper court à une nouvelle remarque, j'offre un visage dur, fermé à toute discussion. Et j'enfile le tee-shirt.

« Purée, c'est que t'es intimidant, t'as déployé un cordon de police autour de ton aisselle ? »

Haejin râle en frottant de son index l'objet non identifié dans sa

paume. La chose a émis un son, comme un chat qui ronronne.

En tirant le tee-shirt vers le bas, je lui demande les raisons de sa venue à l'étage.

« T'es monté pour me voir ? »

Sur le visage de Haejin apparaît l'expression *Ben oui...* Celle d'avant, son air confondu et gêné, a disparu.

« Alors, tu as vu ? »

Quoi ? J'ai laissé une preuve dans le salon ? Dans la cuisine ? Ou à l'entrée ?

« Tu parles de quoi ? »

J'essaye de voir ce qu'il dissimule dans sa main. Au peu que j'aperçois, on dirait une souris sans fil. Puis je relève les yeux et les plante dans les siens. Il feint d'être calme et impassible, mais ses grands yeux bruns d'herbivore ne cachent pas entièrement son état intérieur. Moi qui pense être un expert ès Haejin, je peux parier que ce qu'il planque, c'est un rire.

« C'est parce que tu as vu ce truc que tu sors comme une bombe ? »

Haejin me retourne ma question. Mon cerveau turbine. Qu'est-ce que ça peut bien être pour que l'un et l'autre nous le voyions en même temps, l'un en bas et l'autre à l'étage ? Je cherche à me passer à rebours le film des événements récents. Les affaires de mon bureau défilent dans mon cerveau à la queue leu leu. Mais je ne vois rien qui puisse avoir un rapport avec le rire de l'herbivore.

« C'était pas pour ça ? »

Haejin incline la tête sur son épaule en signe d'incompréhension. Je croise les bras et me campe sur mes jambes écartées. Parle au lieu de poser des questions.

« Ben alors, pourquoi t'as bondi de ta chambre ? »

Ce matin, je suis un ours qui sort d'hibernation, j'ai perdu mes réflexes. Sortir le plus banal des mensonges me demande des efforts terribles.

« La fringale. Je voulais manger quelque chose.

— Tu n'as encore rien mangé ? »

Son expression vire au *tss tss* moqueur. Et ça commence sérieusement à me porter sur les nerfs, sa façon d'entretenir un suspense à la con.

« Et toi ? Pourquoi t'es monté ? »

Haejin fait un « Ah... ça... » puis se tait. Les mains me démangent. J'ai une furieuse envie de le choper par le cou et de lui arracher ce qu'il cache dans sa main.

« Depuis tout à l'heure, j'égrène le compte à rebours... »

Tiens, il parle à nouveau.

« L'annonce ayant été prévue pour midi pile... »

Il soulève la souris et clique sous mon nez, *click click click*, un, deux,

trois...

« Félicitations. »

La souris passe dans sa main gauche et il me tend la droite. Je cligne bêtement des yeux. Félicitations pour quoi ?

« Qu'est-ce que t'attends, vieux bougre ? Je te félicite pour ton admission, quoi... »

Mes bras croisés se relâchent d'eux-mêmes, tombant le long de mes cuisses. La grimace de gorille entre mes joues et ma bouche se fige d'un coup. Je viens seulement de comprendre. Les résultats du concours de mon école de droit viennent de tomber. Je suis reçu.

« Han Yujin. »

Haejin braque la souris devant mes yeux et la secoue de droite à gauche. Il interprète sans doute mon attitude comme un : « Non, je ne peux pas le croire... » Ou une joie trop intense. S'il n'y avait pas eu les événements de la nuit dernière, bien sûr que ma joie aurait été immense. Ma vie universitaire a été entièrement tournée vers l'entrée dans une école de droit. Tant bien que mal, je balbutie :

« Comment... comment peux-tu en être sûr ?

— A ton avis ? Avec ton numéro de candidature, pardi. »

J'affiche une mine franchement dubitative. Comment tu connais mon numéro de dossier, toi ?

« Tu ne te souviens pas ? Le jour où t'es rentré, tu sais, avec ta fiche d'inscription, je t'avais pris en photo, genre police judiciaire. »

C'est vrai. Ce casse-pieds prend toujours en photo tout et n'importe quoi. Pour célébrer l'événement, il m'avait fait mettre debout contre le mur du salon, m'avait fait tenir la fiche d'inscription sous mon menton et mitraillé de photos dans le style des clichés anthropométriques, de face, profil droit, profil gauche.

« Bravo, mon gars, je suis fier de toi. »

Haejin se saisit de ma main et la secoue avec enthousiasme. A chaque secousse, ma mère apparaît et disparaît. Ma mère qui se jette sur moi brandissant le coupe-chou, ma mère baignant dans une mare de sang le cou tranché, ma mère dans mes bras que j'embarque sur le toit, ma mère couchée sur la balancelle, ma mère planquée dans le coffre de la table de jardin.

« Tu as fait du bon boulot, félicitations. »

Haejin libère enfin ma main, s'approche et passe son bras autour de mon épaule. En me tapotant le dos, il répète :

« Je suis vraiment fier de toi. »

Mon corps se raidit de plus en plus. Je suis incapable de réagir. Je ne peux pas sortir le moindre mot. Si j'ouvre la bouche, j'ai peur de ce que je pourrais dire. Ou pire, j'ai peur de fondre en larmes. Fallait-il vraiment que j'apprenne d'une façon aussi dramatique que ma vie était bonne à jeter aux chiens ? Je sens un glaçon de la taille de mon

poing qui glisse dans ma gorge. Un froid glacial remonte de mon estomac.

« Tu pleures ? »

Haejin recule d'un pas, penche la tête pour me dévisager.

« T'es à ce point content ? »

J'ouvre grand les yeux en baissant la tête. Oui, je suis content, tellement content que j'ai envie de pleurer. Tellement content que j'ai envie de mourir à force d'avoir pleuré.

« Quand j'ai vu le résultat, j'ai pigé dans quel état tu étais, pourquoi tu t'étais soudain attaqué à ce grand nettoyage, quoi. Ça m'a fait un petit pincement au cœur de voir que c'était une telle épreuve, même pour un dur à cuire. Tu vois, tu n'étais pas comme ça quand tu faisais de la natation. Même quand c'était une compétition hyper-importante ou que tu devais affronter des cadors, tu étais toujours cool, détendu, comme si t'étais à l'entraînement. Tandis que là, le stress t'a sacrément remué depuis ce matin, ouais. »

Pas entièrement faux. A une époque, j'ai été un dur à cuire. Les compétitions, je les abordais décontracté, sans jamais trembler. Dans l'eau, je me sentais puissant. Depuis que j'ai quitté les bassins, ma vie s'est résumée à « être un élève modèle ». Jusqu'à aujourd'hui où j'étais sur le point de terminer mes études universitaires, je n'ai jamais échappé à cette catégorie. J'étais le fils bien élevé dont toute mère rêvait. J'avais appris qu'il n'y avait pas d'autre façon de se comporter, et je m'y tenais. Parce que c'est ma mère qui me l'avait appris.

« Si tu pousses, tu seras poussé à ton tour, ainsi va la vie. Ne pas pousser et ne pas être poussé, voilà la meilleure réponse. »

Je crois que j'ai vécu au plus près de cette règle maternelle. Je n'ai jamais poussé personne, pas même un rat. Ma mère avait des yeux, elle devait le savoir. Alors pourquoi a-t-elle agi de la sorte ? Pour quelle raison m'a-t-elle poussé la nuit dernière, comme on pousse un rat à rejoindre les égouts ? Mais aucune des suppositions que je peux faire n'est susceptible d'expliquer tout cela.

« Tu ne veux pas appeler maman ? », suggère Haejin.

De la tête, j'opine, sans bouger d'un pouce.

« Vas-y. Appelle-la. Elle doit être hyper-anxieuse, même en prière. »

Donc, dans sa tête, Haejin associe mon grand nettoyage et la retraite de maman à notre attente anxieuse des résultats. Il est visiblement plus à l'aise, les mains dans les poches. Manifestement il veut être présent au moment où la mère et le fils partageront une même joie. J'aimerais être comme lui. Après tout, nous sommes une famille. Je suis désolé de ne pas pouvoir faire ce qu'il attend. Une réponse aussi bourrue que la profondeur de mon regret sort de ma bouche.

« Je l'appellerai quand tu seras descendu.

— C'est comme tu veux. »

Mais Haejin ne semble pas prêt à bouger. Il me scrute avec une attention particulière.

« Est-ce que tu as mal quelque part ? Tu... tu n'as pas oublié de prendre ton médicament, par hasard ? »

Médicament est synonyme de crise. Il a posé sa question avec précaution, comme si c'était un objet coupant et qu'il craignait de me blesser en la sortant. Et il n'a pas tort, l'angoisse de la crise que j'avais oubliée un moment se réveille. Ça fait quatre jours que j'ai suspendu mon traitement.

Il y a une semaine, j'ai connu la migraine la plus terrible et la plus implacable de toute mon existence. J'ai dû supporter un pouls devenu fou, des acouphènes qui me vrillaient les tympons et des maux de crâne atroces : on me faisait bouillir la cervelle au lance-flammes. Et je n'avais aucun moyen de faire face si ce n'est m'allonger, respirer profondément, m'écrouler sur le lit en me prenant la tête dans les mains, tomber à genoux, pousser des gémissements bestiaux, attendre que la douleur passe en pressant l'arrière de mon crâne avec mes doigts croisés, suffoquant. J'ai souffert d'hallucinations, senti ma langue gonfler comme un testicule de taureau et m'obstruer la gorge. Jusqu'à ce que j'explose, le crâne éclaté en mille morceaux. Exploder de pitié envers moi-même, condamné à avaler cette merde toute ma vie, exploser de colère envers ma tante qui m'avait prescrit le traitement, exploser de ressentiment envers ma mère qui me surveillait jour et nuit pour me faire avaler ce maudit médicament. J'ai tenu trois jours et puis je me suis dit que j'en avais plus rien à foutre d'avoir une crise.

« Yujin... »

La voix de Haejin m'arrache à mes élucubrations. Je relève la tête avec un « oui » et du regard il m'indique quelque chose, là derrière. Dans mon dos, le téléphone sonne.

« On t'appelle. »

Je fais signe que oui, je sais. C'est mon portable qui crie depuis le tiroir de mon bureau, dans ma chambre. Qui peut bien m'appeler ?

« Tu ne réponds pas ? »

Il me regarde, prêt à le faire à ma place. Le téléphone continue de sonner. Je baisse les yeux et lui dis :

« C'est un appel que je ne veux pas prendre.

— Comment tu le sais d'ici ?

— Ça doit être une pub ou un truc dans le genre.

— Mais c'est peut-être maman ? »

Si seulement... Si ma mère était partie faire une retraite et qu'elle m'appelait. Si quelqu'un appelait pour m'expliquer que tout ça n'est

qu'un horrible cauchemar dû au stress. Le téléphone se tait. Puis recommence à sonner. Haejin hésite, puis se lance à nouveau :

« Maman aussi doit connaître l'heure de l'annonce des résultats. »

Le raisonnement de Haejin est passé de « c'est peut-être maman » à « ça doit être maman ».

« Elle doit être impatiente de savoir. Va vite répondre. »

Il meurt d'envie de se précipiter dans ma chambre. De mon côté, je m'efforce au calme et je soutiens son regard. S'il y a quelque chose pour lequel je suis plus doué que lui, c'est bien la patience.

« Après. Plus tard. »

Nous tenons de la sorte dix secondes, chacun soutenant le regard de l'autre. Ça dure une éternité, de se fixer ainsi sans rien dire. Dans ses yeux je crois lire une foule d'interrogations. Pourquoi ne va-t-il pas dans sa chambre ? Pourquoi me bloque-t-il devant la porte ? Y a-t-il des trucs qu'il veut me cacher ? Est-ce en rapport avec son comportement de ce matin ? Je ferme les accès à mon esprit. Pour qu'il ne puisse deviner aucun indice, aucun symptôme, je vide totalement ma tête. Entre-temps, le téléphone cesse de sonner.

« C'est toi qui vois. Prends ton temps. Tu descends quand tu veux. »

L'expression de Haejin bascule d'un coup, comme quand on zappe d'une chaîne à l'autre. De l'attente à la détente.

« Je vais préparer le déjeuner. »

J'opine de la tête. Il se retourne et disparaît dans l'escalier. Je suis le bruit de ses pas jusqu'à ce qu'il pénètre dans la cuisine, puis je rentre dans ma chambre. Du tiroir, je sors mon portable. L'écran affiche le nom de la personne qui m'a appelé. Celle qui n'a pas arrêté de me harceler avec ses appels depuis 7 heures du matin, celle qui n'est pas moins acharnée que le cabot du vingt-deuxième étage.

MADEMOISELLE MÉMÉ

Je n'ai pas le temps de réfléchir si je la rappelle ou pas, car l'instant d'après le téléphone fixe sonne à son tour. Là non plus je ne réfléchis pas, si je ne décroche pas, et vite, c'est Haejin qui va le faire d'en bas. Et si elle demande à me parler, il montera à ma chambre pour y toquer en toute légitimité et en toute majesté.

« Allô ? »

A mon « allô ? », ma tante à l'autre bout du fil répond par une interrogation :

« Tu es occupé ? »

C'est l'équivalent poli de : « Qu'est-ce que tu foutais pour ne décrocher que maintenant ? » A mon tour, je lui réponds : « Si tu n'as rien de mieux à faire, t'as qu'à bouffer ton déjeuner au lieu de me

mitrailler de coups de fil », dans une version plus affable.

« Tu as déjeuné ?

— Où est ta maman ? »

C'est la question que j'attendais et je ne me laisse pas déstabiliser. Je lui donne la même réponse qu'à Haejin, sur le ton le plus nonchalant possible.

« Elle est partie faire une retraite.

— Une retraite ? Qu'est-ce que c'est que cette retraite improvisée ? »

Comme je ne réponds rien, elle passe à la question suivante :

« C'est où cette retraite ?

— Je n'ai pas demandé. »

Ma tante répète comme pour elle-même : « Tu n'as pas demandé... » Je me rappelle une phrase du journal de ma mère.

J'ai fouillé partout dans le quartier jusqu'à 2 heures du matin.

Si ma mère a appelé ma tante la nuit dernière pendant qu'elle déambulait dans le quartier, la première question que l'autre lui aura posée, c'est où elle se trouvait. L'ambiance sonore de l'extérieur n'est pas celle de l'intérieur. Surtout qu'il pleuvait à verse hier. Qu'aura répondu ma mère ? Que je m'étais sauvé en pleine nuit par la porte du toit, qu'elle était sortie à ma recherche, qu'elle m'avait perdu de vue, qu'elle avait fouillé partout dans le quartier sans succès, à s'en arracher les cheveux, qu'elle ne savait plus quoi faire ? Et qu'est-ce que ma tante aura répliqué ? Qu'elle ferait mieux de rentrer à la maison sans tarder ? Ou que, tant qu'à faire, elle devrait prendre la voiture et patrouiller dans un périmètre plus large ? Autant d'interrogations supplémentaires qui s'accumulent sur moi. Et pour quelle raison ma mère a-t-elle appelé Haejin avant sa sœur ?

« Elle rentre quand ? »

Sans lui répondre tout de suite, je vois le portable de ma mère sur le bureau. Haejin, Hyewon... elle a pu faire une erreur en touchant l'écran ? Ce n'est pas impossible. Dans le répertoire de son portable qui ne compte pas grand monde, ils doivent carrément se succéder. En plus, ma mère est presbyte. La possibilité qu'elle se trompe de nom dans une rue sombre est plus élevée que le contraire.

Les perles qui roulaient en désordre ont trouvé un fil où s'aligner. Si ma mère a suivi les conseils de sa sœur, c'est-à-dire si elle est rentrée à la maison, s'est changée, est ressortie en voiture, a repris ses recherches dans le quartier... Si tout a eu lieu dans cet ordre, les mystères de la nuit dernière s'expliquent. Les chaussures mouillées, l'appel de Haejin à l'aube, jusqu'à la clé de voiture dans la poche de sa chemise de nuit.

« Han Yujin, qu'est-ce que tu fais ? »

Formellement, c'est une question, mais intrinsèquement, c'est un reproche. Tu ne peux pas répondre correctement au téléphone ? Si ma tante a téléphoné de si bon matin, c'était probablement pour savoir si j'avais été retrouvé. Elle doit être au courant de ma manie de sortir par le toit quand je suspends mon traitement. Il faut dire que ces gens-là partagent leurs informations sur moi jusqu'à savoir combien de feuilles j'utilise pour me torcher.

« Je ne sais pas quand elle rentre. Je ne lui ai pas demandé.

— Tu es dans une phase où tu ne parles plus à ta mère ? »

Je décode, elle veut dire qu'elle sait que nous nous sommes disputés la nuit dernière. Je fais un rapide calcul. Si elle n'arrive pas à joindre sa sœur, combien de temps lui faudra-t-il pour débarquer chez nous ? Un jour ? Deux ?

« Quand je me suis réveillé, elle n'était pas là.

— Comment tu sais qu'elle est partie faire une retraite ?

— Elle a laissé un mot sur le frigo.

— Ah oui ? »

Son ton indique assez qu'elle ne me croit pas vraiment. Pour crédibiliser mon récit, j'appuie avec force :

« Ben oui.

— Tu veux dire qu'elle est partie à l'aube, sans rien dire à personne ?

— Je me suis réveillé tard, je ne sais pas si elle est partie à l'aube ou ce matin.

— Tu t'es levé tard, pourquoi ? Tu t'es couché tard hier soir ? »

Qu'est-ce qu'elle veut savoir ? A quelle heure ma mère est sortie ou à quelle heure je me suis couché ? Une alerte retentit dans ma tête, dans les deux cas il faut que je sois sur mes gardes. Si cette vieille renarde me renifle autour, c'est qu'elle a une raison. Je fais un saut de côté.

« Mais pourquoi tu m'as appelé ? Tu aurais pu appeler maman.

— Pourquoi on t'aurait appelé ? Probablement parce qu'elle ne répond pas, non ? »

Ma tante vient de me répondre à la troisième personne. D'après mon expérience, c'est signe qu'elle est à bout de nerfs. C'est aussi un avertissement, genre, ne réponds pas à ma question par une question. Du coup, je lui suggère une piste.

« Ben alors, tu peux essayer de la rappeler plus tard ? Ça se peut qu'elle n'ait pas entendu ton appel ?

— Je viens d'essayer. Son téléphone est éteint. »

D'accord, je note. Cela revient à dire qu'à peu près au moment où je me suis aperçu que le portable de ma mère était éteint, ma tante cherchait à la joindre. Elle relance :

« Alors, tu t'es couché à quelle heure ? »

Il n'y a pas de raison de répondre à toutes les questions qu'on nous pose. D'ailleurs, elle ne m'a pas exposé les raisons de son appel. Ce que je lui fais remarquer.

« Tu avais quelque chose d'urgent à dire à maman ?

— Pas vraiment urgent mais c'est tout de même très curieux... »

Ma tante fait durer sa phrase, je sens qu'elle hésite mais j'attends sans rien dire.

« Elle avait un rendez-vous médical à 9 heures ce matin et tu me dis qu'elle est partie faire une retraite, c'est déroutant. »

Est-ce crédible ? Ma tante appellerait ma mère depuis 7 heures ce matin pour un rendez-vous à 9 heures ? Et façon mitrailleuse en sautant du fixe au mobile ? Elle ment. Je sors une réponse banale mais sûre.

« Eh bien, dans ce cas, elle t'appellera. Attends un peu. »

Tout en me répondant « Certainement », elle n'a pas l'air de vouloir raccrocher. Elle tergiverse un moment, comme si elle cherchait le bon angle. Ça me rend dingue, son manège, j'ai envie de pulvériser ce téléphone au bazooka. Quand enfin une voix féminine l'interpelle en arrière-plan – « Madame la directrice ? » –, forçant ma tante à conclure la conversation, à contrecœur.

« Si tu arrives à l'avoir, tu lui dis de m'appeler, entendu ? »

A ma réponse « Sans faute », elle ajoute, d'un ton faussement anodin :

« Tu prends bien tes médicaments ces derniers jours ? »

En répondant « Bien sûr », je sors le sachet de médicaments du tiroir de mon bureau où je l'avais relégué. Il en reste pour dix jours.

« C'est bientôt que je dois te faire une ordonnance ?

— Non, il m'en reste encore pour une semaine.

— Tu es sûr de ne pas avoir sauté de jours ? De mémoire, il doit en rester à peine pour trois jours.

— Tu vérifieras ma fiche ? »

La communication s'achève sur son « Oui, je vais voir ». Je balance l'appareil sur mon bureau. Idem pour mes médocs. Si ma mère et ma tante sont les personnes qui ont manipulé ma vie, les médicaments sont les cordes qui m'ont ligoté. A chaque tournant majeur de ma vie, je me suis pris les pieds dans ces cordes et me suis retrouvé à terre. Pour être plus précis, ça a commencé avec les premières compétitions de natation, soit à l'époque de mes dix ans, quand j'ai terminé premier de ma catégorie à la Coupe de la ville de Séoul.

Dès que le traitement a débuté, j'ai souffert d'effets secondaires sérieux. Mon élocution est devenue moins nette, mon corps s'est couvert de boutons, il m'est arrivé d'être transporté aux urgences pour des fièvres soudaines. Après avoir changé plusieurs fois le traitement,

c'est finalement le Remote qui a été retenu, que je prends encore maintenant. Le choix de ma tante n'a pas été totalement négatif. Au moins, il ne m'est plus arrivé de finir aux urgences. Le problème, c'est cette ceinture de fer qu'il a serrée autour de mon crâne et cette chaîne autour de mes poignets et de mes chevilles. Souvent les maux de tête m'ont fait me rouler par terre de douleur, mes oreilles tintaient sans cesse et il m'est arrivé plus d'une fois que des morceaux entiers de ma mémoire disparaissent. Mon corps a perdu son agilité et son endurance a chuté. Avec tous ces effets secondaires, quand je rentrais à la maison après l'entraînement, j'étais aussi frais qu'un cadavre. Mais ma mère et ma tante n'ont pas voulu abandonner ce maudit traitement, sous prétexte que ces effets secondaires restaient malgré tout supportables. Et moi je n'ai pas voulu renoncer à la natation.

C'est au printemps de la deuxième année du primaire que j'ai commencé à vraiment savoir nager. Au début, c'était juste une activité scolaire. Si je l'avais choisie, c'était pour suivre mon frère. Or mon frère, qui affichait dans toutes les matières des résultats brillants, pour l'écriture comme pour le piano, était l'un des derniers en natation. Il avait si peu accroché qu'au bout d'un semestre il a abandonné. Pendant ce temps, moi, j'avais appris sans peine les différentes nages. L'année suivante, j'ai remporté le premier prix de notre école et, l'année d'après, j'ai été sélectionné pour représenter notre école à la Coupe de la ville de Séoul, où j'ai décroché la médaille d'or. C'est dire que la natation était ce truc étrange où j'étais meilleur que mon frère.

Quelqu'un m'a encouragé à devenir nageur professionnel, l'entraîneur de notre équipe à l'école. Ma mère n'appréciait guère l'idée que ce passe-temps puisse devenir mon métier, mais elle ne s'y est pas opposée. Plus tard, elle m'a expliqué avoir pensé à l'époque que j'abandonnerais bien un jour ou l'autre. Que je me lasserais ou que je trouverais l'entraînement trop dur, ou encore qu'un jour je me rendrais compte que mon prétendu talent n'avait rien de si exceptionnel.

La prévision de ma mère s'est révélée fausse. Je ne me suis pas lassé, je n'ai pas épuisé mon plaisir. Et assez vite j'ai été remarqué dans des compétitions à l'échelle nationale. A y repenser ultérieurement, ces deux années ont été une période bénie où j'étais pleinement moi, le moi conforme à ce que je devais être lorsque je suis né. Je n'allais pas encore à la clinique de ma tante, je ne prenais pas encore ses médicaments. Ces deux catastrophes me sont tombées dessus en mai 2000, un mois après la mort de mon père et de mon frère.

En octobre de la même année, ma mère a décidé de quitter Bangbae-dong pour déménager à Incheon. Dans ma nouvelle école, il n'y avait pas de club de natation. Vu les circonstances, ma mère m'a

conseillé d'oublier les bassins. Mais je ne pouvais pas. J'aimais l'eau plus que tout au monde. J'adorais ces moments où je tendais les bras pour la toucher, la caresser, l'embrasser et la repousser. J'adorais ces moments où je glissais comme un requin. J'adorais ces moments où, jetant entièrement mon corps dans la bataille, je disputais la victoire à mes adversaires comme à moi-même. J'adorais ces moments où en m'endormant, chaque nuit, je rêvais de triomphes au cœur du stade olympique. Je me sentais plus libre dans l'eau que sur la terre et la piscine était mon véritable chez-moi, plus que l'école ou la maison. Dans l'eau, il n'y avait pas ma mère. C'était mon monde à moi. Là, je pouvais tout faire. Comme je voulais. Absolument tout.

Alors j'insiste et ma mère cède, mais à une condition : si je n'arrive pas à surmonter les effets secondaires des médicaments, j'arrête de nager. Sous cette condition, elle m'inscrit dans un club privé, le KIM. A partir de ce moment, elle se met à me suivre de près et à prendre soin de ma condition physique. Aux yeux de l'entraîneur, c'est une mère déterminée à faire de son fils le meilleur compétiteur. Les enfants du club me voient comme une espèce d'exception : famille riche, maman dévouée, talent inné. Aucun n'imagine que mon moi intérieur est en train de cramer.

L'école n'ayant pas de cours de natation, je dois assumer à la fois les études et ma passion. A cela s'ajoute la lutte que je dois mener contre les effets secondaires de mon traitement. Au collège puis au lycée, la situation se détériore. Les nuisances du traitement sont de plus en plus violentes. Au point de me faire oublier complètement celui que j'étais avant, à cette époque où je dégageais un trop-plein de force. Ainsi vont les choses jusqu'à ce jour de mars, lors de ma première année au lycée. Je participe à une compétition nationale qui se tient à Jeju.

Dès l'arrivée à l'auberge, je me fais voler mon petit sac dans le hall. Je l'avais laissé sur une chaise. Le temps d'aller aux toilettes, il avait disparu. Il contenait le sachet de médicaments, mon MP3, mes écouteurs, une console de jeu, mon porte-monnaie... Perdre tous ces objets, c'était embêtant, mais pour les médicaments, c'était un vrai problème. La solution la plus raisonnable aurait été d'en parler à ma mère pour qu'elle m'en apporte d'autres. Elle logeait dans un hôtel proche, la chose n'était pas impossible. Ceci dit, elle aurait quand même dû se taper un aller et retour jusqu'à Incheon, en avion ou en bateau.

Je pense que si on ne choisit pas toujours la solution la plus raisonnable, c'est parce qu'elle n'est pas pratique. J'ai réfléchi et une solution plus simple m'est apparue. Il suffisait de ne pas prendre les médicaments. Qu'est-ce que ça pouvait faire de sauter quelques jours ? C'est ce que je me suis dit. Il faut préciser que l'événement

catastrophique dont ma mère avait si peur ne s'était jamais produit jusque-là. Et puis, accessoirement, j'allais ainsi éviter de me faire gronder pour un problème dont je n'étais pas franchement responsable. Bien sûr, je n'ai pas non plus mentionné le vol à mon entraîneur. Si je lui disais que j'avais perdu des médicaments, il me demanderait de quels médicaments il s'agissait et je devrais expliquer pour quelles raisons j'en prenais. Le Remote n'est pas sur la liste des produits dopants, je n'avais jamais eu à en parler. Il ne savait pas non plus que j'étais sous traitement. C'est ma mère qui avait jugé que ces choses-là ne regardaient pas mon entraîneur. Lui pensait vaguement que je passais à la clinique de ma tante pour des conseils psychologiques liés à ma pratique sportive.

Cette nuit-là, j'ai dormi plus profondément que d'habitude. Au matin, la migraine avait complètement disparu, comme un mirage évanoui. Mon corps était léger et j'étais d'humeur joyeuse. J'ai senti cette confiance neuve qui jaillissait en moi, j'avais l'impression que rien ne m'était impossible. Pour une fois, la journée a été facile. Lors des éliminatoires du 1 500 mètres, j'ai amélioré mon propre record de sept secondes et établi du même coup un nouveau record sur cette distance. Je n'étais pas encore sûr de comprendre ce qui se passait. Difficile d'affirmer si mon incroyable condition physique était due à l'arrêt des médicaments ou à un simple hasard. Sans être totalement libéré de l'angoisse d'une éventuelle crise, j'ai flirté avec cette folie douce jusqu'à la fin de la compétition. Les résultats étaient à ce point fabuleux que même mon entraîneur a été surpris. En remportant la médaille d'or sur le 800 mètres et le 1 500 mètres nage libre, je suis apparu comme le nouvel espoir de la natation : une étoile montante.

Le doute a viré en certitude après mon retour à la maison. Dès que j'ai repris le traitement, tout est redevenu comme avant. Quand j'ai arrêté de nouveau pour vérifier, deux jours plus tard, mon corps a renoué derechef avec ma folie douce. A l'instar de la précédente compétition, je survolais mon sujet. C'est là que ça m'est revenu. A l'époque de mon premier club, en primaire, c'est-à-dire avant de prendre ces saletés, j'avais cette force en moi. Au passage, j'ai cru comprendre que je pouvais suspendre sans danger mon traitement si c'était juste pour quelques jours.

Un mois plus tard, je suis allé à Ulsan avec ma mère pour la compétition Dong-A. Elle ferait office de sélection pour les Jeux asiatiques de Doha et le nom de Han Yujin suscitait pas mal d'intérêt et d'attention. Ce jeune homme qui avait récemment affolé les compteurs en établissant plusieurs nouveaux records allait-il confirmer son talent ? Cet ado de seize ans était-il capable d'assurer sa place pour Doha ?

Je m'étais bien préparé. Je m'étais encore plus entraîné que

d'habitude et ma condition physique était au top grâce à l'arrêt du traitement quelques jours plus tôt. Je ne doutais pas une seconde que j'allais décrocher mon billet pour Doha. A la première épreuve éliminatoire, le 800 mètres, j'ai confirmé cette certitude en arrivant premier. Mais le public du stade nautique s'est agité. Non parce que j'étais arrivé en tête, mais parce que mon score ne s'affichait pas. Sur l'écran lumineux, sont alors apparues les lettres DSQ, *disqualifié*. La cause en était un départ volé. Apparemment j'avais bougé les jambes avant le signal du starter. Je ne l'ai appris qu'à la fin de la course. Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais parti avant le signal.

Jusqu'au lendemain, où se déroulaient les éliminatoires du 1 500 mètres, quoique sur la terre ferme, j'ai souffert du mal des transports. Je dégoulinais de sueurs froides, une masse grosse comme un poing se balançait dans mon estomac et une salive tiède montait dans ma bouche. Il ne pouvait pas s'agir d'une indigestion, je n'avais rien mangé. Je me suis dit que c'était le choc de ma disqualification. Alors à ma manière, j'ai essayé d'oublier le cauchemar de ce 800 mètres en égrenant des chiffres, en écoutant de la musique, et surtout en essayant de me concentrer sur la course suivante. Pour ce qui est de cette odeur fétide qui m'encerclait de toutes parts, je me suis dit que c'était celle du public qui remplissait le stade.

Un coup de sifflet court a retenti. J'ai ôté mon peignoir en respirant profondément. Au coup de sifflet long, je suis monté sur le plot de départ. Au signal « A vos marques », je me suis immobilisé, dos et genoux fléchis. Mes doigts reposaient sur le bout du plot et j'ai levé les yeux pour chercher mon point d'entrée dans l'eau. Et là, il y avait un trou. Au début, il ressemblait au trou d'un lavabo. Puis j'ai vu des tourbillons d'eau noire autour de ce trou. Et brutalement la rotation est devenue violente, comme une toupie folle. L'eau tourbillonnait sous l'effet de la rotation, le trou devenait de plus en plus grand. D'un trou de lavabo à une bouche d'égout, avant de se transformer en une énorme trombe capable d'avaler une voiture entière. Les lignes de nage délimitant ma zone se sont dilatées, ondulant comme deux serpents immenses. De l'eau jaillissaient des embruns et une odeur fétide qui évoquait tantôt celle des poissons, tantôt celle de sang.

Ce n'est pas réel, m'a soufflé le soldat bleu dans ma tête, *c'est ton estomac qui ne va pas bien, tu es victime d'hallucinations. N'aie pas peur*. Sans le faire exprès, j'ai regardé derrière moi. Le stade tout entier était devenu un gigantesque tourbillon. Le public qui remplissait les gradins avait disparu. A la place, des bandes noires tournaient autour du stade à une vitesse vertigineuse. Est-ce ce que l'on ressent dans l'habitacle d'une Formule 1 ? D'un coup toute la masse qui ondulait au fond de mon ventre s'est retournée dans mon estomac et s'est ruée vers ma gorge. Sous mon crâne une voix a hurlé : « Non. » En même temps, le

signal du départ a retenti.

Bang.

Je me suis jeté vers le cœur du trou noir ou vers sa gueule grande ouverte. Après avoir plongé, j'ai attaqué mon crawl, mais mon corps n'avancait pas. Le dos contre le flux qui tournait en rond, je tournais en rond moi aussi, en bordure du tourbillon, emporté par le courant. Les lignes de nage, ces deux serpents ondulants, se sont enroulées autour de mon corps. Ma respiration s'est emmêlée, mon corps déséquilibré était violemment secoué de droite à gauche. J'avais l'impression que d'un moment à l'autre j'allais me retrouver à flotter à la surface, le ventre en l'air. Mon regard était aspiré vers le centre du maelström. Une énorme cavité ténébreuse dont je ne pouvais percer le fond. Instinctivement je me suis mis à battre des bras en cherchant à quoi m'agripper. Je n'arrivais plus à respirer.

Je croyais comprendre ce qui clochait. Cette chose dont je connaissais l'existence mais que je n'avais pas expérimentée par moi-même. La catastrophe que j'avais provoquée, c'étaient les symptômes prodromiques de la crise. Le destin n'oublie jamais le rôle qu'il a à jouer. Il est toujours possible qu'il ferme un œil une fois, mais pas plus. Ce qui doit arriver finit par arriver. Comme pour une exécution décidée sans préavis, mon destin m'avait envoyé un bourreau. Et au moment le plus crucial de ma vie, de la façon la plus cruelle.

Il me fallait choisir. Soit résister jusqu'au bout pour tomber finalement dans ces immenses ténèbres, soit me relever d'un ultime effort et sortir du stade.

J'ai opté pour la seconde solution. Je me suis agrippé au bord juste à temps, je me suis redressé comme dans un freinage d'urgence, avant de me propulser hors de la piscine. J'ai arraché bonnet et lunettes que j'ai jetés à terre et je suis sorti du stade en courant. Mon entraîneur a crié quelque chose mais je ne me suis pas retourné. Je n'en avais ni le temps ni la force. Dans le cadre sombre de ma vision brûlait une image, moi roulant à terre, membres tordus, muscles contractés jusqu'à la déchirure, les yeux révulsés et l'écume à la bouche. Je devais disparaître avant d'offrir ce spectacle au public amassé dans le stade. Je n'ai pas réfléchi où aller. Je courais comme si je me fuyais moi-même. Puis c'est arrivé. J'ai senti le choc d'un obus dans mon corps. Ma vision s'est noyée dans une myriade de rayons blancs, je venais d'entrer dans un pays de neige. Et ma conscience a connu un court-circuit total, une panne de courant générale.

D'après ma mère, j'étais dans un coin du parking, au sous-sol. Endormi, ronflant, le corps ruisselant de sueur. C'est elle qui m'a trouvé. C'est aussi elle qui, dès que j'ai eu récupéré un minimum, m'a embarqué dans sa voiture et fait sortir du stade à l'insu de tous. Après cinq heures de route, nous sommes arrivés à la clinique de ma tante.

Chose effarante, à l'heure où j'aurais dû être devant mon entraîneur à lui expliquer ce qui s'était passé et à essayer de régler cette histoire, j'étais assis devant ma tante et je subissais un interrogatoire serré sur les raisons de mon arrêt du traitement.

Grâce à quoi, le fait que je souffrais d'épilepsie et que j'avais eu une crise au beau milieu d'une compétition n'a pas filtré à l'extérieur. J'ai juste été disqualifié. Exclu jusqu'à la prochaine compétition. Evidemment, Doha me passait sous le nez. L'entraîneur et le président du club étaient furieux et mon nom était désormais connu du grand public non pour mes performances mais pour ces images saisies par les caméras d'un fou furieux qui désertait le stade en pleine compétition. Les remous ont été d'autant plus grands que ce fou furieux avait été le nouvel espoir national de la natation.

Ceci dit, l'incident n'était pas dramatique au point que je doive renoncer à ma carrière sportive. Si j'expliquais honnêtement à l'entraîneur et au président du club ce qui s'était passé, il y avait des chances qu'ils comprennent et m'accordent un traitement de faveur. Moi, j'aurais aimé que ça se passe ainsi. La révélation de mon handicap ne m'inquiétait pas tant que ça. Ce serait un peu la honte sur le moment, mais la natation était tout pour moi et j'étais prêt à encaisser. J'avais juste besoin de filer à nouveau sous l'eau à toute vitesse. Si seulement c'était possible, j'étais prêt à jouer franc-jeu devant n'importe qui, n'importe quand. J'étais prêt à porter toute ma vie sans me plaindre un anneau autour de mon crâne et une chaîne autour de mes chevilles.

Je croyais que ma mère partagerait mon avis. Parce qu'il s'agissait de ma toute première erreur, que je méritais d'être pardonné, parce que pendant des années « elle s'était dévouée à me soutenir », qu'elle avait vu de près comment je m'étais entraîné, comment j'avais surmonté les contraintes et les difficultés, parce qu'elle connaissait mieux que personne ce que la natation signifiait pour moi. Mais je me trompais. La sentence de ma mère a été de rayer définitivement la natation de ma vie, en s'appuyant sur la promesse que j'avais donnée à mes débuts. Elle m'a dit qu'elle avait pris cette décision quand elle s'était enfuie de la piscine avec moi.

Nul argument, nulle supplique n'ont pu atteindre son cœur et le fléchir. Ni les larmes chaudes que j'ai versées, agenouillé devant elle, ni ma tentative de la culpabiliser – est-ce que tu as honte que ton fils soit épileptique ? –, ni la menace que j'abandonnerais le lycée si je devais arrêter la natation, ni la grève de la faim que j'ai entamée, enfermé dans ma chambre, jusqu'à ce que je m'évanouisse, rien n'a pu la faire changer d'avis. L'entraîneur qui était accouru à la maison à l'annonce unilatérale de ma mère a été débouté. Même l'intercession de Haejin, qu'elle aimait tant, n'a pas réussi à l'amadouer. Ma mère

était une dame de fer, inflexible, insensible, impossible à émouvoir.

Pour la première fois depuis qu'elle me soignait, je me suis rendu chez ma tante de ma propre initiative. Je lui ai demandé, non sans ironie, si par hasard je souffrais d'autre chose que d'épilepsie et si j'allais en mourir si je poursuivais la natation après mes seize ans. Si tel n'était pas le cas, la sentence de ma mère était tout simplement inacceptable, ai-je plaidé. Ma tante m'a écouté jusqu'à la fin avec un sourire bienveillant. Un sourire comme un mur de glace sur lequel tout glissait, qui renvoyait tout en reflets mouvants. Très bien, très bien, et pourquoi as-tu arrêté le traitement ?

Il existe dans le monde une catégorie de femmes que personne, jamais, ne pourra aimer. Ces femmes-là vous donnent envie, quand elles sourient, de tirer les commissures de leurs lèvres jusque derrière leurs oreilles. De mon index que cette idée démangeait, je grattais le dessus de mon genou. Puis je me suis décidé à jouer ma dernière carte. A condition qu'elle n'en parle pas à ma mère, j'acceptais de tout lui dire. De lui avouer pourquoi j'avais arrêté le traitement. Chose que je n'avais racontée à personne, évidemment. Pour la première fois, je lui ai parlé de moi en toute franchise. De mon rêve, de la raison pour laquelle je devais nager, de ma volonté de ne pas céder à ma maladie. Et j'ai essayé de la persuader de persuader ma mère de me donner ma chance.

Le lendemain matin, ma mère m'a convoqué dans le salon. Je peux le jurer sur ma tête, jamais de ma vie, ni avant ni après, je n'ai ressenti un stress pareil. J'étais à ce point tendu qu'une fois assis devant elle, j'ai senti mes yeux s'affoler, mes paupières s'enflammer. Mes paumes étaient trempées de sueur. Ma mère m'a scruté longuement, puis a pris la parole :

« Tant que tu continueras la natation, tu courras le risque qu'un jour une crise te surprenne dans l'eau. »

Sa voix était douce et ferme. J'ai senti le vertige me gagner. J'aurais voulu lui dire que cela ne se reproduirait plus, mais mes lèvres sont restées closes.

« Ceux qui ont franchi une fois la frontière le referont. Car ils savent ce qu'il y a de l'autre côté. Si tu nages, tu arrêteras le traitement, encore et encore. Parce que sans les médicaments, ton corps s'envole et tu brilles dans les bassins. »

J'ai relevé la tête, dardant mes yeux dans les yeux de ma mère. Je pouvais lire deux choses là-dedans. Que ma mère ne changerait jamais d'avis et que ma tante n'avait pas tenu parole.

« J'ai peur. J'ai tellement peur que je pourrais en mourir. »

Des sanglots commençaient à se mêler à la voix de ma mère.

« Ton père et ton grand frère se sont noyés en mer. Sous mes yeux. Ce jour-là, à Ulsan, j'ai cru que j'allais te perdre de la même manière.

Mon dernier fils, le seul rescapé... »

Dans ses yeux qui me regardaient comme s'ils tâtonnaient, les larmes montaient vite. Mes mâchoires se sont serrées. Même si je ne partageais pas sa peur, je pouvais comprendre ce qu'elle me disait. D'accord, elle avait peur. Mais cela ne justifiait pas que je doive payer toute ma vie le prix de sa peur. Moi, je prenais ces médicaments malgré les effets secondaires, ne pouvait-elle, de son côté, me soutenir en dépit de ses angoisses ? Cela aurait été plus équitable pour nous deux, non ?

« Voilà. Donc nous n'en parlerons plus. »

A coup sûr, ma mère avait déjà procédé à ma radiation du club. Et j'ai fini par me résigner. J'ai rempli un gros carton avec mes affaires de natation. Des médailles glanées depuis des années, des dossiers de presse, des albums photos, des tenues d'entraînement et des tenues de compétition, jusqu'aux serviettes. Devant ma mère, j'ai monté le paquet sur le toit de l'immeuble et j'ai tout brûlé. J'avais envie de lui demander, ça y est, tu es satisfaite ?

Il ne m'a pas été très difficile de mener la vie d'un lycéen ordinaire. J'avais su mener l'étude et le sport en même temps, il me suffisait maintenant d'aller au lycée avec mon cartable. Et bien sûr, je n'ai pas fait d'histoires. A défaut d'être bon élève, au moins être un élève modèle, c'était bien plus pratique à tous les niveaux. Mon ambition à cette époque était de vivre jusqu'à la fin des temps en suçant peinaud la paille plantée dans la colonne vertébrale de ma mère. Je pensais que c'était toujours ça de pris, comme vengeance.

Le printemps de l'année suivante, j'ai changé d'avis. Un livre ouvert par hasard dans la chambre de Haejin a excité mon imagination. Il avait été écrit par un avocat. Il parlait d'un jeune type, la vingtaine, qu'il avait défendu alors qu'il avait assassiné son père en pleine crise de delirium alcoolique. Il parlait aussi d'une femme qui avait tué son mari pour toucher les assurances, d'un homme qui avait survécu à la pendaison après avoir étranglé sa femme et ses enfants, d'une mère célibataire qui avait tué son nouveau-né avant de s'en débarrasser dans les toilettes.

Ce qui m'impressionnait, ce n'était pas tant les faits divers eux-mêmes que la manière dont l'avocat construisait la défense. D'après lui, il existait deux genres d'affaires criminelles : celles où on plaidait l'innocence et celles où on négociait la peine car la culpabilité était évidente. Le second cas était le plus problématique pour la défense. Car pour définir la peine, divers facteurs interviennent, l'âge du coupable, son niveau intellectuel, son environnement, ses liens avec la victime, son comportement ultérieur, son mobile, sa méthode, les conséquences de son crime, mais également des facteurs moraux. Il insistait sur l'importance de savoir quelle avait été la vie du coupable

avant son crime. Pour ma part j'ai cru lire entre les lignes, entre les facteurs moraux et la vie du coupable avant son crime, *la morale c'est de peindre un tableau qui tienne debout et puis de le montrer.*

Je me suis mis à lire des livres du même genre. Cette idée de « peindre un tableau » me plaisait de plus en plus. Peut-être parce que j'étais dépité de ne pas avoir su me défendre devant ma mère ? Peut-être aussi parce qu'un point de vue absolument neuf sur la morale me séduisait. Le plus important, c'est que j'ai compris qu'il y avait autre chose que la natation dans la vie. C'est venu sans que je m'en aperçoive, mais quand une affaire criminelle horrifiait tout le pays, je devenais l'avocat invisible, je me surprenais à penser des choses comme : « Si c'était moi, je modifierais un peu la couleur à cet endroit, ce n'est pas en représentant les choses telles qu'elles sont que ça va faire un joli tableau. »

Bien entendu, tout le monde n'est pas capable de peindre un tableau. Pour entrer dans l'arène où se déroulaient ces combats menés avec pinceaux et peinture, il fallait devenir un avocat. Pour devenir avocat, il fallait faire une école de droit, pour entrer dans une école de droit, il fallait avoir étudié le droit à la fac, et pour entrer en fac de droit, il fallait se mettre au travail. S'il n'y avait pas eu Haejin, je n'aurais jamais osé tenter ma chance. Jusqu'à ce que j'entre dans la fac convoitée – après avoir échoué à l'admission sur dossier et au concours, puis suivi une année de prépa dans le privé –, Haejin m'a constamment soutenu.

Les sept années suivantes, je peux dire avec fierté que j'ai été très sérieux. Je me suis donné à fond, comme à l'époque où je nageais, voire plus. Aujourd'hui, alors que je peux enfin voir le résultat de mes efforts, je me retrouve à genoux, le cou offert au bourreau envoyé par le destin. J'ai vécu quelque chose de semblable quand j'avais seize ans, si je répète la même erreur, c'est entièrement de ma faute. Mais en tant qu'avocat qui se défend lui-même, je voudrais juste poser une question au procureur/destin. Si c'était toi, tu n'aurais pas eu envie de quelques jours de vacances, de profiter enfin de ta récompense au bout de seize années de douleurs atroces ? D'oublier ton cerveau qui tremblait, les larsens dans tes oreilles et ton corps engourdi de vieille poule malade ? Si à chaque fois on réduisait ta vie en cendres, est-ce que tu ne deviendrais pas fou ?

Je ramasse le sachet de médicaments abandonné sur mon bureau et le jette dans la corbeille. Désormais il me faut trouver la raison profonde pour laquelle ma vie a été réduite en cendres. Il faut que je peigne un tableau pour moi. Haejin m'attend en bas et ma tante peut débarquer d'un moment à l'autre. Je dois me concentrer au maximum. Ce n'est pas une tâche pour une vieille poule malade au cerveau

tremblotant et aux oreilles parasitées par les larsens, mon corps et mon esprit doivent prendre des vacances. Même si ce sont des vacances dangereuses.

Déjà, ranger ma chambre. Les objets que j'avais étalés sur le bureau disparaissent dans le tiroir. Je suspends le blouson et le gilet dans l'armoire. J'y ajoute mes vaines lamentations sur la cruauté du destin, soigneusement pliées et rangées. Dans la baignoire de ma salle de bains, j'entasse pêle-mêle mes vêtements d'hier soir, les chaussettes, le drap sanguinolent. Le matelas où le sang dessine une carte du monde, je me contente pour l'instant de le retourner. Bref, tout ce qui porte des traces de sang, je m'en occuperai plus tard. Les jeter ou les brûler, je ne sais pas, le mieux serait de les enterrer. Au pire, je peux toujours essayer de les nettoyer.

Le sang au sol, le sang sur la porte, le sang sur les poignées, je le fais disparaître avec la serpillière. Quant au balai et aux seaux, je les lave dans ma salle de bains avant de les ranger sur le toit avec les sacs-poubelles. Sur le côté gauche du toit, il y a un point d'eau et une grande jarre dont ma mère se sert pour préparer du kimchi ou juste garder de l'eau. Je fourre les sacs-poubelles là-dedans et je dépose les autres affaires à côté. Enfin, je branche le tuyau d'arrosage sur le robinet et j'ouvre ce dernier pour lessiver les traces de sang sur le sol du toit, sur le sol de la terrasse, sur la balancelle et la table de jardin.

Quand j'ai à peu près terminé, un pâle soleil d'hiver apparaît au milieu du ciel gris. L'air est toujours aussi glacial. Le vent de la mer souffle, armé de lames bleuâtres prêtes à nous décapiter. Je reviens vers ma chambre en massant mes doigts engourdis par l'eau froide. A peine ai-je fait quatre ou cinq pas que j'entends le cri strident de ma mère.

« Yujin. »

Je me fige sur place, au garde-à-vous. Dans ma mémoire j'entends une rivière qui tourbillonne. C'est aussi brusque que le cri de ma mère. Je ferme les yeux et la lumière jaune du lampadaire se déverse sous mes paupières. J'aperçois ma silhouette courant sous la pluie. Le cri de ma mère résonne d'échos en échos dans le brouillard sombre, avant de disparaître dans les ténèbres. Des bâches de chantier claquent au vent avec un bruit assourdissant.

Je rouvre les yeux et ces images s'évanouissent dans l'air gris. En rentrant dans ma chambre, je laisse la porte vitrée grande ouverte. Il va falloir du temps pour que l'odeur de sang disparaisse. Sur mon bureau, mon portable grésille. Un texto de Haejin.

DESCENDS. DÉJEUNER PRÊT.

Une bouffée de fièvre monte d'un coup et redescend aussitôt. C'est

une sorte d'irritation qui me serre et me lâche instantanément quand je suis dérangé dans mes pensées. Je vérifie l'heure. Il est 13 h 01. Je lui réponds dans la seconde, de crainte qu'il ne monte.

J'ARRIVE.

Un coup d'œil rapide à la chambre. Elle a son aspect habituel, à part la féroce odeur de sang et le lit sans sa literie. Je retourne dans la salle de bains, je me lave les pieds puis me plante devant le miroir du lavabo. Il faut que je m'assure que rien n'attire l'attention. Mes cheveux épais et raides, mon front bombé qui me vient de mon père, mes pupilles semblables à des pierres noires et mes oreilles proéminentes, héritage de ma mère... Dans le miroir, je suis sans conteste l'association des gènes de mon père et de ma mère. C'est bien le moi que je croyais être jusqu'à maintenant. Pourtant je me trouve bizarre, pas comme avant. Un Homo sapiens d'il y a quarante mille ans qui s'est évadé de l'Afrique et débarque en Europe, j'ai l'air perplexe, brutal et inquiet.

Je fais couler l'eau et me lave le visage. Frottant minutieusement dans tous les recoins, comme pour effacer cette image bizarre de moi-même. Partout sous mes doigts je sens la douleur. La conscience de ma vie dévastée me frappe de nouveau. Du placard, je tire une serviette propre. Je m'essuie le visage, puis la laisse tomber devant la porte de la salle de bains. J'essuie mes pieds en les frottant dessus. La sensation de sa texture sèche me ramène au réel. Haejin m'attend en bas.

« Ben, il t'en a fallu du temps pour descendre, je croyais que t'avais faim ? » s'exclame Haejin sans se retourner. Devant la plaque à induction, une louche à la main, il goûte l'assaisonnement de sa soupe. Sur la table de la cuisine il a déjà disposé quelques accompagnements, des œufs pochés dans une écuelle en terre cuite et une paire de couverts. Dès que je m'assois, un bol de riz et une soupe aux algues sont posés devant moi. A mon « Et toi ? », il réplique par un : « Hé, je ne suis pas un ogre. Avec ce que j'ai mangé comme nouilles tout à l'heure, je suis repu. »

J'ai regardé la soupe qu'il m'avait servie : peu de liquide, beaucoup d'algues et de viande. Je reconnais la recette typique de ma mère. Mon menu spécial. Ma tante avait conseillé un régime sans sel pour moi.

« Respire bien l'émotion qui monte de cette soupe préparée exprès pour toi par ton grand frère. Ceci dit, les algues et la viande, c'est ce qu'on avait dans le frigo. »

Haejin s'installe face à moi avec sa tasse de café. Il porte une chemise blanche, un pull en cachemire que ma mère lui a offert et un jean. C'est-à-dire une tenue de sortie. Je prends les baguettes et pêche

une algue que je fourre dans ma bouche toute sèche. Hormis la texture fondante et la sensation de chaleur, ça n'a aucun goût. Qu'est-ce qu'il a fait tout ce temps avec une louche à la main ? Il aurait pu assaisonner un peu mieux, non ?

« Tu as eu maman ? » demande Haejin.

Je fais non de la tête.

« Son téléphone est éteint. Elle doit être en prière.

— Ah bon ? »

Haejin fait la moue.

« Elle ne s'est pas rendu compte que sa batterie était déchargée, peut-être ? »

Je fais signe que oui, sans doute.

« Alors, comment on fait ? Faudrait appeler sur le lieu de sa retraite. Elle t'a dit où elle allait ?

— Je vais m'en occuper. Après manger, au calme. »

Haejin fait mine de répliquer mais renonce. Je gobe une autre algue que je mâche énergiquement.

« Tu ne prends pas de riz ? Qu'est-ce que c'est que cette façon de manger seulement des algues, on dirait une femme qui vient d'accoucher.

— Tu vas où encore ? »

A ma question, Haejin baisse les yeux.

« Ben, je vais aller voir un ancien.

— Où ça ?

— A Gimpo. Il prend un avion cet après-midi pour Tokyo, il faut que je lui apporte un truc.

— Tu ferais bien de te dépêcher. »

Je dis ça sans appuyer, en masquant mon soulagement.

« Je peux partir un peu plus tard. »

Ah... Troisième algue.

« Tiens, tu as appris la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Il y a eu un meurtre dans notre quartier aujourd'hui. »

Je relève brutalement la tête. La grosse algue file dans mon estomac en un éclair, en se tortillant comme un serpent. L'algue descend dans mon corps et des larmes me montent aux yeux. Quoi ? Un meurtre ?

« Où ça ?

— A l'embarcadère. »

Comme je l'interroge : « Sur l'aire de repos ? », il acquiesce.

« Quand je rentrais tout à l'heure, j'ai vu un attroupement sur la digue. Les gens regardaient en bas. Il y avait beaucoup de voitures de police aussi. Ça m'a intrigué, alors je suis allé voir. Tu me connais, je ne suis pas très patient quand je suis curieux. »

Au lieu de demander « Et alors ? », je picore tranquillement quelques grains de riz.

« L'accès à l'embarcadère était interdit. Il paraît qu'un employé du guichet a trouvé un corps accroché aux lignes d'amarrage en arrivant au travail ce matin. »

Il fait une pause avant d'ajouter :

« C'était une jeune femme, m'a-t-on dit. »

Curieusement, je sens du froid sur mes côtes. Comme si une main glaciale avait touché ma poitrine. En mâchant des grains de riz avec les canines, je réplique sur le ton le plus neutre possible :

« Un corps de jeune femme... Ça ne veut pas forcément dire un meurtre. C'est peut-être un suicide, ou une mort accidentelle, non ?

— Si c'était un suicide ou un accident, tu crois vraiment que la police serait venue en masse ? Les circonstances... »

Mais Haejin s'interrompt et tend l'oreille vers l'entrée. C'est son portable qui sonne dans la chambre.

Chéri, regarde-moi. T'es occupé, si occupé ?

Il balance presque sa tasse et se rue dans la chambre. Mes baguettes cherchent une autre algue mais je stoppe net. De la porte entrouverte un « Oui, tante » s'est échappé.

« Oui, oui. Un instant. »

La porte se referme complètement. Impossible d'en entendre plus. Le peu d'appétit qui me restait s'est enfui. Il a dit *tante*. Ça alors, Haejin ferme sa porte pour parler avec ma tante ? Est-ce déjà arrivé ? Je ne m'en souviens pas, en tout cas. A mon avis, jamais. Il n'est pas du genre à faire des cachotteries. Quand il est au téléphone, il est plutôt du genre à parler haut et fort, c'est quasiment sa façon de montrer à l'autre l'intérêt qu'il lui porte. Autrement dit, normalement il devrait sortir de sa chambre avec son portable et se planter devant moi pour poursuivre sa conversation. S'il a fermé la porte pour chuchoter, ça veut dire que ma tante lui a dit de le faire. Seulement, je n'arrive pas à deviner ce qu'elle peut être en train de lui raconter.

Je repose les baguettes. Je réexamine mentalement la conversation que nous avons eue plus tôt. Elle doit être en train de vérifier si j'ai dit à Haejin les mêmes choses qu'à elle.

—

Haejin ressort de sa chambre. L'appel a duré une dizaine de minutes. Il a le sac de sa caméra sur l'épaule et son anorak à la main. Je quitte ma chaise.

« Tu t'en vas ? »

Il tourne la tête vers moi d'un air de dire oui.

« Désolé. Je te laisse finir seul. »

Il affiche une mine franchement navrée. A croire qu'il veille toujours sur moi pendant que je déjeune. Les mains dans les poches, je marche lentement vers lui.

« Ben alors, qu'est-ce qu'elle t'a dit, ma tante ?

— Hein ? Ta tante ? »

En me retournant la question, les lèvres de Haejin se figent maladroitement. Son regard cherche à disparaître quelque part derrière mes épaules.

« Ah non, ce n'était pas la tante de la clinique... »

Il pivote et fait coulisser la porte de l'entrée. Sur sa nuque qui dépasse du col de sa chemise verte à carreaux, naît une rougeur. Bientôt elle monte jusqu'à ses oreilles.

« C'est une femme... que j'ai connue sur le tournage de *Cours privé*, elle tenait un restaurant ambulant », ment-il après avoir atteint le repose-pieds. Comme s'il venait juste de se souvenir avec qui il vient de causer.

« C'était un peu long parce qu'on s'est raconté des trucs, ceci cela, quoi. Ça fait plaisir de se donner des nouvelles. Après tout, on a passé trois mois ensemble sur une île. »

Je t'ai rien demandé, non ? Je m'appuie d'une épaule contre le cadre de la porte. Dos tourné, Haejin enfle ses chaussures, il s'est accroupi pour tirer sur le talon d'une chaussure puis sur l'autre. Alors qu'il va se relever, il marque une hésitation. Son regard semble attiré par quelque chose sous le repose-pieds. Quand il se redresse, il tient cette chose dans sa main.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Haejin fait demi-tour vers moi et me la passe. Je tends la main et je reçois une boucle d'oreille. Une boucle d'oreille avec une perle grosse comme un haricot.

« Qu'est-ce qu'un truc pareil fiche ici ? » murmure Haejin en l'examinant. La boucle est d'un modèle pour oreilles percées, la petite partie métallique qui maintient la boucle derrière l'oreille est restée fixée à l'aiguille.

« C'est pas à maman, ça ? »

Non. Ce n'est pas à elle. Ma mère n'a pas les oreilles percées. D'ailleurs, elle n'a jamais porté de boucles d'oreilles. D'une façon générale, elle n'aime pas les accessoires. Le bracelet avec la main de Fatma qu'elle portait à la cheville jusqu'à la nuit dernière était à peu près son seul et unique bijou. Inutile de le préciser à Haejin, mais elle n'est pas non plus à moi. Comme il l'a découverte côté repose-pieds et non pas côté porte d'entrée, ce n'est pas un truc qui traînait dehors et qui s'est retrouvé là par hasard. Logiquement, quelqu'un l'a perdue ici, quelle que soit la personne et quel que soit le moment où elle l'a perdue. Par ailleurs, elle a l'air plutôt banale, cette boucle. Un peu

comme un gant tombé dans la rue. Seulement il y a cette sensation qui me pince les nerfs, une minuscule aspérité sur la surface lisse de la perle. Pour être plus précis, il y a un déjà-vu qui me dérange. Ça me met même tellement les nerfs en boule que je sens mon cœur prêt à s'emballer. Quand et où ai-je pu avoir la même sensation ? Toujours massant l'aspérité du bout de mon pouce, je me débarrasse de Haejin.

« Je vais la mettre dans la chambre de maman. Elle s'en occupera. »

Haejin approuve, genre « Si tu veux... » et repart en direction de la porte. Tout en enfilant mes tongs, je lui demande :

« Tu rentres vers quelle heure ? »

— Pas trop tard. »

Il sort et se dirige vers l'ascenseur. Il ajoute :

« Il faudra qu'on s'ouvre un champagne sans alcool. En attendant de faire une vraie fête quand maman sera là. »

Je reste là, mon épaule appuyée contre la porte ouverte. L'ascenseur est en train de descendre. Arrivé en bas, il lui faudra environ cinq minutes pour remonter à notre étage. Autant dire une éternité pour Haejin, qui n'est pas très doué pour dissimuler ses sentiments. Sans dire au revoir ni rien, il a pris l'escalier de secours. Sans doute s'est-il aperçu de son oubli : juste avant de disparaître, il lève une main dans ma direction. Un geste qui autorise toutes les interprétations : *je reviens vite, à tout à l'heure, tu peux rentrer, désolé mais je dois filer en vitesse*, ou que sais-je encore.

Haejin a disparu. Au vingt-deuxième étage, Hello se met à aboyer. Je rouvre ma main dans laquelle j'ai gardé la boucle d'oreille. Je devais la serrer fort sans m'en rendre compte, l'aiguille est rentrée dans ma peau. Tel un expert joaillier, je tiens, du bout des doigts, le bijou devant mes yeux. Je ne pense pas qu'elle soit tombée d'une oreille. La petite pièce métallique ne serait pas enfilée sur l'aiguille. Non, le plus plausible, c'est qu'elle soit tombée d'un sac ou d'une poche de vêtement. Cette hypothèse a deux implications : quelqu'un est venu chez nous et ce quelqu'un portait des boucles d'oreilles.

La personne qui me vient en tête tout de suite, c'est ma tante. Je ne me souviens pas si elle a les oreilles percées, mais je me souviens de l'avoir déjà vue avec des boucles. Des pierres rouges comme deux gouttes d'eau accrochées à ses lobes, des couronnes, des étoiles bleues scintillantes... Parmi tous ces bijoux, sûr qu'il y avait des perles.

Hello n'aboie plus. Je referme la porte et vais dans l'entrée. Après avoir ôté mes tongs, un bruit étrange retentit dans ma tête. Le bruit d'une petite pierre qui roule par terre. L'image de moi-même sortant une main de ma poche, l'image de mon blouson floqué *Cours privé*. C'était la nuit dernière, pendant que j'enlevais mes chaussures de sport. Je me souviens d'avoir jeté un coup d'œil à l'endroit d'où venait

ce bruit. Je me souviens de ne pas avoir ramassé l'objet à cause de ma mère dans mon dos. Je crois qu'à ce moment-là je savais de quoi il s'agissait.

De nouveau j'ouvre la main et j'observe la chose. Tout de même, ça ne peut pas être ça... L'horloge sonne 14 heures. Je glisse la boucle d'oreille dans la poche de mon pantalon. Je suis trop nerveux, je dois dérailler un peu.

J'ouvre la porte coulissante du salon et je sors sur le balcon. A nouveau j'ouvre les fenêtres que Haejin avait fermées. L'odeur de l'eau de Javel plane encore dans toute la maison. De microscopiques traces de sang se devinent partout. Sur les murs à l'étage, sur les marches de l'escalier, sur le palier, à certains endroits également sur les murs du salon, sur la partie supérieure du chambranle de la porte de ma mère, sur les pieds de la petite armoire décorative et jusque sur la photo de famille encadrée dont ma mère aimait dire en riant : « Haejin à gauche, Yujin à droite », et même sur le cadran de l'horloge. Mon regard est attiré par cette goutte de sang, de la taille d'un grain de sable, qui souille l'horloge. Haejin l'a-t-il vue ? Ses yeux auxquels rien n'échappe n'ont-ils rien vu de tout cela ?

Très vite, je me persuade qu'il n'a rien remarqué. S'il avait vu ne serait-ce qu'une seule tache, il m'aurait forcément questionné. Histoire de savoir si j'avais égorgé un porcelet dans la maison. Je farfouille dans la trousse de secours et je trouve de l'eau oxygénée. Il reste à peu près les deux tiers du bocal de 500 millilitres. Je vide un pulvérisateur qui contenait un parfum d'ambiance et le remplace par l'eau oxygénée. Je vaporise l'eau oxygénée en commençant par la porte de la chambre de ma mère. Sur chaque endroit souillé de sang bourgeonne une mousse rousse. On dirait de la moisissure. Je nettoie ensuite avec du papier toilette dont je me débarrasse dans les W-C. Après quoi je m'occupe de l'armoire, puis de la table-bar avant de poursuivre dans l'escalier et le couloir de l'étage.

Mon matelas à moi, je le traîne en bas. Echange standard avec celui de ma mère. Les taches de sang ne partiront certes pas pour autant, mais je me dis qu'au moins les traces sanglantes de ma mère sont désormais chez elle. Je ne sais pas si ce sera pour une nuit ou deux, mais franchement c'est inimaginable pour moi de dormir dans le sang de ma mère. Heureusement, les deux matelas font quasiment la même taille. Les draps aussi.

Où est allé l'enfant ?

Quand je me redresse après avoir arrangé son lit, j'entends distinctement la voix de ma mère. Une voix calme, appliquée, celle de quelqu'un qui récite un texte. De quel enfant s'agit-il ? L'instant

d'après, je me rappelle ce journal intime trouvé dans le tiroir du secrétaire et que j'ai feuilleté ce matin. Il me semble que c'est une phrase du journal. C'est aussi la question qui m'a hantée toute la journée. Où étais-je la nuit dernière ? Qu'est-ce que j'ai fait pendant deux heures et demie ?

Pourtant je l'ai vu.

Quelle était la phrase suivante ? Ma mémoire est floue. *Etait-ce il fait froid, je suis horrifiée* ou encore *c'est atroce* ? En tout cas, sûr que c'était l'un des trois.

Je sors de la chambre de ma mère et je frissonne. Un vent bien aiguisé balaie le salon, toute la maison est secouée par les courants d'air. Je me dépêche de refermer les fenêtres. Mes yeux font à nouveau le tour du salon pour vérifier que tout est en ordre. Quand je suis sûr que c'est impeccable, je grimpe à l'étage. Assis devant mon bureau, je sors le fameux journal et je l'ouvre à la première page. Mon souvenir n'était ni tout à fait juste, ni tout à fait faux. La phrase ne contenait pas l'un des trois fragments mais les trois.

Il fait froid, je suis horrifiée, c'est atroce.

Qu'il fasse froid est tout à fait compréhensible. Pour trouver qu'il fait bon par une pareille nuit d'hiver, qui plus est sous des torrents de pluie, il faudrait être un ours polaire, pas un être humain. Les prédicats suivants sont plus inattendus. Etre horrifiée, dire que c'est atroce, ce ne sont pas vraiment les sentiments qu'inspire une nuit d'hiver. Il n'y avait aucune raison qu'elle soit horrifiée par son fils, ni qu'elle le trouve atroce. Je veux bien admettre que son fils n'est pas toujours très mignon mais à ce point, non. Dans ce cas, elle ne parle peut-être pas de moi, mais de quelque chose d'autre.

« Il y a eu un meurtre. »

Cette fois-ci c'est la voix de Haejin qui me revient.

« C'était une jeune femme, m'a-t-on dit. »

Voyons, est-ce plausible ? Peut-elle avoir été témoin du meurtre ? Mais où a eu lieu le crime ? Près de l'embarcadère, là où la jeune femme a été retrouvée ? Sinon sur la digue ou quelque part le long de la rivière ? Quel que soit l'endroit où le crime a été commis, il ne semble pas impossible que le corps se soit retrouvé pris dans les amarres au niveau de l'embarcadère. La rivière Dongjin sépare le 1^{er} district du 2^e district. Les écluses de l'estuaire sont ouvertes entre minuit et 1 heure du matin. La rivière qui a été emprisonnée toute la journée se déverse alors dans la mer et de violents courants la balaient en bouillonnant. Si le corps a été jeté dans la rivière à ce moment-là...

Un bruit étrange monte dans mon dos. On dirait un bâton qui racle le sol ou une balançoire vide secouée par le vent, ou les deux. Je me lève et me dirige vers la porte vitrée donnant sur la terrasse. J'écarte les lamelles du store. Le soir est tombé. La lampe du balcon est

toujours allumée et ma mère est assise sur la balancelle. Son corps est détendu, comme si elle était un peu fatiguée par la journée de travail et qu'elle s'offrait une pause. Ses mains sont croisées sur son ventre et, la tête renversée en arrière, elle contemple le ciel nocturne. A chaque souffle du vent marin, les pans de sa robe blanche flottent comme des papillons. Ses pieds nus effleurent le plancher de la pergola avec un petit bruit doux. La blessure de sa gorge ouverte dessine une large bouche rouge, souriante.

« Tu ne t'en souviens vraiment pas ? » m'interroge le Joker.

C'est juste une illusion construite par mon psychisme, mais tout en me faisant cette réflexion, je réplique à voix haute :

« Me souvenir de quoi ?

— Tu l'as vu, toi aussi, pas vrai ?

— Quoi ? Quand ? Où ? »

Comme c'est toujours le cas, le dialogue avec l'illusion se termine par le silence de cette dernière. A la place surgissent les images étranges qui flottaient derrière mes rétines quand je me suis réveillé. La lumière jaune des lampadaires, les flots sombres en furie à mes pieds, un parapluie rose qui danse dans le vent, accroché à un arbre, des bâches claquant dans les bourrasques.

Ma nuque me démange comme si une abeille m'avait piqué. Ces images n'ont rien en commun avec l'embarcadère ou le passage piéton de la digue. Les lampadaires de la digue ont des LED blanches et il n'y a pas d'arbre sur la route de la digue. Près de l'embarcadère, il n'y a pas de chantier recouvert par des bâches. De l'autre côté de la digue, c'est la mer, et à l'intérieur, c'est-à-dire au début de la route de l'estuaire, il y a des immeubles d'habitations et de commerces. Pour satisfaire aux trois conditions et en outre avoir la rivière torrentielle à ses pieds, je ne vois que le trottoir au bord de la rivière. Impossible d'en savoir plus, à quel endroit du trottoir par exemple, mais même si je le savais, ça m'apporterait quoi ? Ce sont probablement des paysages que j'ai vus avant ma crise et dont je me suis souvenu au réveil. J'ai déjà vécu ce genre d'expérience.

C'est la conclusion à laquelle j'arrive, mais elle ne me satisfait qu'à moitié. A vrai dire, elle ne me satisfait pas du tout. C'est, comment dire, comme si j'avais entrevu, oh, de façon très fugace, l'enfer. Une intuition lugubre m'opprime de plus en plus. Le soldat blanc pépie sur un rythme éperdu. *Tu y crois vraiment ? Que ces paysages insignifiants ont surgi de ton esprit à ton réveil ? Ne crois-tu pas plutôt que dans ces paysages insignifiants se cache quelque chose de froid, horrifiant et atroce ? Ce que ta mère écrivait, tu l'as peut-être vu toi aussi la nuit dernière ?* Soudain me revient la chanson qu'un homme chantait dans les ténèbres.

*La femme sous la pluie, gravée dans mon cœur
Je ne peux l'oublier...*

Mon désarroi croît encore. Alors que je ne trouve aucune réponse, les interrogations s'entassent les unes par-dessus les autres comme de vieilles ferrailles au rebut. Je ferme le store. Je m'affale sur ma chaise. A cet instant, quelque chose se plante dans ma cuisse. Je mets une main dans ma poche de pantalon et l'objet que j'avais oublié pour un temps roule entre mes doigts. La boucle d'oreille à la perle. Le bruit que j'avais oublié réapparaît, lui aussi. Quelque chose qui tombe de la poche de mon blouson et roule sur le marbre de l'entrée...

Je laisse la boucle d'oreille sur mon bureau et j'ouvre mon portable. Sur la page d'accueil du portail, je saisis ma recherche :

Ville nouvelle de Gundo jeune femme corps retrouvé

Quelques articles de presse s'affichent. J'ouvre le premier, de *Yonhap News*.

Le corps d'une femme retrouvé près d'une digue dans la ville nouvelle de Gundo.

Le corps d'une femme a été retrouvé ce matin vers 8 heures devant la digue de Gundo, dans la métropole d'Incheon. Selon la police, la victime, accrochée aux amarres de petites embarcations, a été découverte par un employé de la capitainerie. Après vérification, elle a été identifiée comme B..., 22 ans, qui habitait dans l'immeuble A du 2^e district de la ville nouvelle. Le corps présente plusieurs traces de coups portés par un objet tranchant. La police privilégie la thèse du meurtre. Une autopsie sera effectuée au National Forensic Service. Une enquête a été ouverte, visant notamment à retrouver d'éventuels témoins...

Les autres articles ne sont guère différents. On dirait des copier-coller d'un même communiqué de presse ; non seulement les mots mais jusqu'à la construction des phrases sont similaires. Les informations se résument grosso modo à quatre points : l'identité de la victime, son domicile, les blessures – vaguement décrites – et le lieu où elle a été retrouvée. Soudain, je songe à *Pains fourrés de chez Yong*. M. Yong a peut-être entendu quelque chose ? Des détails sur le meurtre qui ne seraient pas dans la presse, ou sur les circonstances dans lesquelles le corps a été découvert ?

Pains fourrés de chez Yong est une petite échoppe à côté du passage piéton de la digue. Quelques mètres plus loin, un escalier mène à l'aire de repos de l'embarcadère. C'est une petite aire de repos avec juste un snack mais dans la journée il y a pas mal de monde. Des touristes

loulent des bateaux amarrés à la verticale du kiosque. Ce sont de petites barques à rames qui font des allers-retours entre la digue et le parc maritime et qui ont un certain succès. En week-end, la file d'attente peut aller jusqu'en haut de la digue. En somme, *Pains fourrés de chez Yong* a un emplacement en or dans la ville nouvelle de Gundo. Un emplacement qui, de plus, offre une vue imprenable sur les gens qui passent par l'embarcadère, ceux qui font du vélo sur la voie réservée et ceux qui entrent et sortent du 2^e district. M. Yong salue chacun très naturellement, de fait il connaît mieux les habitudes des usagers que les caméras de surveillance fixées aux feux. Pour toutes ces raisons, la boutique de M. Yong a dû connaître un extraordinaire succès aujourd'hui. Sans compter les policiers, tous les curieux et autres amateurs de ragots ont dû faire une visite à sa boutique.

Je prends dans mon armoire un pantalon de jogging et un blouson bleu et je m'habille. Pour parfaire la tenue, je mets une serviette de sport autour de mon cou. Mon portable, le badge pour entrer dans l'immeuble, un billet de cinq mille wons, la boucle d'oreille, je répartis mes petites affaires dans les deux poches du blouson. Le réveil sur mon bureau indique 6 h 07 PM.

Je descends rapidement au salon. Avec un peu de chance, je serai rentré avant le retour de Haejin. Avant de déposer la boucle d'oreille dans la chambre de ma mère, comme j'ai dit que je le ferais, je dois vérifier une chose. A savoir l'absence de rapport entre le bruit qui sonnait dans mes oreilles – le bruit d'un je-ne-sais-quoi qui roule –, la boucle d'oreille et quelque chose que ma mère a affirmé avoir vu. Je n'ai aucune certitude que M. Yong pourra m'apporter les informations qui m'intéressent, mais pour l'instant, c'est la seule personne que je vois susceptible de me renseigner. Si la chance est avec moi, je pourrai peut-être même descendre sur l'embarcadère.

J'enfile mes habituelles chaussures blanches de footing et je prends l'ascenseur. Une fois sorti de l'immeuble, j'adopte un rythme de marche rapide, à la limite de la course. Notre complexe résidentiel compte trois voies d'accès : l'entrée principale qui donne sur le quartier central où des constructions sont toujours en chantier, celle qui est à l'arrière, la plus proche de notre bâtiment – le 206 –, et l'accès piétonnier qui se trouve entre l'entrée de derrière et l'immeuble 208. En sortant par là, on tombe sur une petite route menant à l'école primaire de Gundo. Tout comme j'ai fait la nuit dernière, à partir de là j'ai accéléré.

De cette sortie jusqu'au carrefour de l'estuaire il y a à peu près 500 mètres. A partir du carrefour jusqu'au passage piéton de la digue, à peu près 1 500 mètres. Du passage piéton de la digue à l'entrée du parc maritime, à peu près 5 kilomètres. Depuis l'entrée du parc maritime jusqu'au belvédère de la Voie lactée, 1 kilomètre. Ces quatre

routes qui se succèdent offrent une piste idéale pour courir. Et entre la digue et le belvédère, une voie cyclable a été aménagée. Le matin tôt et en début de soirée, il y a pas mal de promeneurs et quelques coureurs. Je fais partie de ce second groupe.

Le footing, c'est un sport que j'ai commencé à pratiquer quand nous sommes arrivés ici, à Gundo. Cela ressemble un peu à la natation. Et puis je peux regarder la mer et la rivière en faisant mon tour, c'est distrayant. Mais ce que j'aime surtout, c'est sentir mon cœur battre comme un lion furieux. Ce qui est rare dans la vie quotidienne. Dans ma vie, pour être franc, quasiment rien ne me cause de sensations fortes, de palpitations, de tensions, d'inquiétudes, de fureurs ni de plaisirs.

Je n'ai pas d'horaire fixe. Certains jours je cours à l'aube, d'autres en fin de la matinée, parfois tard dans l'après-midi. Il m'arrive aussi de sortir courir la nuit, assez souvent même. Le charme de ces courses nocturnes, c'est qu'il n'y a personne dans les rues. Je peux courir sans me soucier des voitures, je ne risque pas de me cogner aux passants même si je cours en regardant le paysage. Pas de risque non plus d'être ridicule si je me casse la figure en chemin. Aujourd'hui, c'est la première fois que je choisis cette heure pour aller courir.

Sans doute à cause du meurtre, il y a pas mal de voitures de police qui patrouillent sur la route. Il y a aussi quelques taxis. Sinon, les gens marchent en couple, ou en groupe. J'ai d'abord croisé un homme et une femme, puis un petit groupe de trois femmes et deux hommes. Dans les deux cas, il s'agit de groupes qui se forment spontanément chaque soir, et non pas d'amis ou de collègues, comme en témoignent les sachets de pains fourrés qu'ils tiennent à la main. Pour les gens qui rentrent chez eux par la route de l'estuaire, l'échoppe de Yong est une étape incontournable. En vérité, c'est le seul endroit où ils pourront trouver des compagnons de route. En contrepartie de ses bons offices, M. Yong leur vend un sachet de petits pains.

Près du pont n° 1 de Dongjin, je croise un troisième groupe aux petits pains. Deux femmes et un homme. Après leur passage, une lumière assez forte se rapproche dans mon dos. Je jette un coup d'œil en arrière. Une voiture de police me suit. Vu qu'ils foncent à la vitesse d'une tortue, ils doivent avoir envie de me parler. Où j'habite, où je vais ou pourquoi je cours quand il fait nuit, ce genre de trucs.

Conscient du regard qui me suit depuis l'intérieur de la voiture et bien que n'ayant pas une goutte de sueur sur le visage, je m'essuie soigneusement avec la serviette autour de mon cou. Pour qu'ils comprennent qu'ils ont affaire à un vrai jogger qui fait un vrai jogging, je cours en singeant toutes les attitudes et les tics des coureurs semi-pros. Le regard insistant qui s'attachait à moi me quitte quand j'arrive au passage piéton de la digue. La voiture prend

bruyamment à gauche et s'éloigne en direction du parc maritime. Le feu est rouge pour les piétons.

En attendant le vert, je regarde de l'autre côté. Je me dis que ça risque de ne pas être simple de descendre jusqu'à l'embarcadère. Derrière la balustrade de la digue, la brume est encore plus épaisse qu'hier soir. Devant le chemin menant à l'embarcadère, stationnent deux voitures de police. La boutique de Yong est encore ouverte mais il n'y a pas de clients. Ceux qui voulaient rentrer chez eux sont tous partis à cette heure. Heureusement pour moi. Au feu vert, je traverse.

« Hé, jeune homme. Un moment, s'il te plaît. »

La voix de M. Yong vole vers moi au moment où mon pied se pose sur le trottoir. Je marque une hésitation comme si j'avais décidé de courir directement jusqu'au belvédère de la Voie lactée.

« Viens, viens, j'ai des choses à te dire. »

M. Yong secoue une main vers moi. Je me dirige vers l'échoppe d'un air pas très convaincu.

« Tu es sorti courir ? »

En hochant la tête, je jette un regard sur sa plaque en fer. Elle est vide à l'exception d'une demi-douzaine de pains fourrés entassés dans un coin. Je ne m'étais pas trompé, il a fait une bonne journée.

« Tu es sorti courir la nuit, ces derniers temps ? »

En me posant la question, M. Yong attrape un pain fourré avec une pince et me le donne. Je lui réponds que non en le prenant.

« Ah bon ? Je ne te voyais plus l'après-midi non plus. »

— Je courais le matin.

— Ah, c'est ça... »

Après avoir hoché plusieurs fois la tête, M. Yong me pose une nouvelle question.

« Alors, hier aussi, tu as couru le matin ? »

— Non. Hier, je ne suis pas sorti. »

Cette fois encore M. Yong a fait : « Ah, c'est ça... » J'attends sagement la question suivante.

« Là, tu vas aller jusqu'au belvédère ? »

Il s'essuie les mains sur son pantalon capitonné brillant de taches d'huile et prend un sachet en papier. Mes yeux s'attardent un moment sur son blouson noir aussi constellé de taches que son pantalon. Puis je lève les yeux vers son bonnet avec ses protège-oreilles qui couvre sa tête, avant de les fixer sur le cintre accroché à un pilier de la boutique. Sous la housse en plastique scellée par une fermeture éclair, on voit un trois-quarts gris et un béret. A l'intérieur du manteau, je parie qu'il y a une chemise, une cravate et un costume propres. En dessous du cintre j'aperçois une grosse valise et, à côté de la valise, une boîte de chaussures.

J'ai vu plusieurs fois M. Yong monter dans le bus pour Ansan de 23

h 30 après avoir fermé sa boutique, vêtu de ce costume et de ce trois-quarts, chaussé de chaussures brillantes et tirant cette grosse valise. Il avait l'air non pas d'un marchand de pains fourrés mais d'un homme qui rentre chez lui après un long voyage d'affaires. Je l'ai vu aussi plusieurs fois le matin à 9 heures, descendant du bus dans la même tenue. Il enfile ses vêtements de travail tachés d'huile, ouvre sa grosse valise et en retire la boîte en plastique contenant la pâte et d'autres ingrédients ; il redevient lui-même. C'est-à-dire, vendeur de pains fourrés, roi des commérages, dévoué à trouver des compagnons de route à tous ceux qui s'adressent à lui. Prêt à s'enthousiasmer pour les confidences et les anecdotes de ses clients.

« Je serais toi, aujourd'hui, j'irais pas. »

M. Yong a cédé le premier, il a attaqué le sujet.

« Je ne sais pas si tu as regardé les infos ? Ce matin, on a trouvé un corps à l'embarcadère.

— Quel rapport avec le belvédère ?

— Comment ça, quel rapport ? Tu n'as pas vu toutes ces voitures de police ? Il y en a deux là, juste à côté de nous. La patrouille passe toutes les dix minutes, mais ces andouilles-là, paraît qu'ils n'ont encore trouvé aucun indice. Et qui trinque avec tout ça, toujours nous, les citoyens qui n'ont rien à voir avec ces histoires. Déjà moi, j'ai pas pu vendre correctement aujourd'hui. Des policiers en uniforme vont et viennent, des policiers en civil épient ici et là, et ils vous posent toujours les mêmes questions. A quelle heure avez-vous fermé votre commerce hier soir ? Avez-vous remarqué des individus louches rôdant dans les environs ? Connaissez-vous des personnes qui empruntent souvent cette route la nuit ? »

Je baisse les yeux. Je réprime mon envie de lui demander ce qu'il leur a répondu. A la place, je mords dans le pain.

« Si je leur dis qu'il y a que des clients réguliers qui passent la nuit, alors ils m'interrogent : qui sont ces clients ? »

Tout d'un coup, le sucre fondu tombe dans ma gorge et les larmes me montent aux yeux instantanément. C'est tellement chaud, brûlant, j'ai l'impression que mon œsophage vient de s'enflammer. M. Yong me tend précipitamment un verre d'eau froide.

« Eh ben, mange doucement. Ta gorge va peler. Il paraît que si ça pèle trop souvent, ça donne le cancer. »

Après avoir avalé tout le verre d'eau, mes yeux parviennent enfin à se rouvrir.

« Tiens, donne-moi juste trois mille wons. »

M. Yong glisse dans le sachet les neuf pains fourrés qui lui restent.

« Comme je ne t'avais pas vu depuis un moment, je te fais un super rabais, voilà, c'est pour marquer nos retrouvailles. »

Pour pouvoir entendre la suite, je dois prendre le sachet sans dire

un mot. Je prends donc les pains qu'il me donne et lui tends mon billet de cinq mille wons.

« Toi, tu sors la nuit des fois, pour courir ? »

Tout en dépliant le billet pour le ranger dans sa caisse, M. Yong poursuit :

« Si la police apprend ça, ils vont pas te laisser tranquille. Bien sûr, je ne leur ai rien dit. Est-ce que je sais, moi, ce que font les clients qui passent par ici ? Tout ce que je sais, c'est que tu habites à *Moon Torch*. »

Oh, il a de bons yeux, le bonhomme. *Moon Torch* ne fait pas partie des immeubles qui font face à la digue. De son échoppe, impossible de voir dans quelle résidence je rentre. Et je suis sûr de ne jamais lui avoir dit où j'habitais. J'enfourne le reste de petit pain et mâche énergiquement.

« Tu te souviens de la jeune femme à laquelle je t'avais associé pour que vous rentriez ensemble ? La femme qui était assise là-bas, qui portait des lunettes de soleil alors qu'il pleuvait ? Qui avait des cheveux longs lâchés comme le fantôme d'une noyée ? »

M. Yong désigne du doigt un tabouret blanc en plastique, dans un coin de sa boutique.

« Tu ne t'en souviens pas ? »

Si. Je me rappelle cette femme. Et donc je comprends comment M. Yong a su où j'habitais.

« Hier soir encore elle est descendue toute seule du car. Je ne crois pas qu'il était très tard. Un peu plus de 21 heures ? Un peu moins ? Elle est entrée dans la boutique et elle a pris cette chaise comme si c'était la sienne. Une fois assise, tranquille, jambes croisées, elle m'a demandé si tu serais là aujourd'hui. Je lui ai dit que je t'avais pas vu, elle avait l'air drôlement déçue. J'ai même pensé qu'elle avait un faible pour toi, tiens. Alors je lui ai demandé si elle était bien rentrée la dernière fois. Et là, elle m'a dit que tu habitais en face de chez elle. Elle disait qu'elle habitait à *e-Vert*. Bon, les immeubles de l'autre côté, c'est *Moon Torch*, non ? »

Soudain le parapluie rose roulant sur la route m'apparaît. Je revois également la femme rencontrée sur le passage piéton la nuit dernière. Son parapluie à elle était-il rose ? M. Yong poursuit le récit du fantôme d'une noyée.

« Il n'y avait personne d'autre qui rentrait, alors elle est restée là près d'une heure. Enfin, vers 22 heures, un homme est arrivé et ils sont partis ensemble. Mais entre-temps elle n'avait pas mangé un seul pain. Elle disait quoi ? Qu'elle était allergique au gluten ? Allons, elle est restée une heure, rien que pour la forme elle aurait pu acheter un sachet, non ? Quitte à les donner aux chats de la rue, si ça lui chantait.

— C'est cette femme qui est morte ? »

J'avale mon pain. J'ai tellement envie qu'il en soit ainsi, que ce soit le fantôme d'une noyée qui est morte, ça prouverait que je ne suis pour rien dans cette histoire. Surtout si un homme l'accompagnait hier soir. M. Yong sort deux billets de mille wons qu'il plie dans la longueur et qu'il tapote sur le dos de sa main.

« Hein, dis donc, tu as des troubles auditifs ? Quel rapport tu vois entre les deux, toi ?

— Vous voulez dire que non ? »

La déception étrangle ma voix au fond de ma gorge. Je dépose la pince sur la plaque en fer.

« Justement, les policiers en civil m'ont interrogé en détail. Si je l'avais déjà vue, si elle était déjà passée à ma boutique, ce genre de questions. En regardant la photo, tu sais, j'ai beau avoir cinquante ans, j'ai failli mouiller mon pantalon. »

M. Yong s'arrête là et range les deux billets dans sa caisse. Vu. Ça signifie que si je veux savoir la suite, faut que je lui paie les pains que le fantôme d'une noyée n'a pas mangés hier soir. D'un clin d'œil, je lui signifie mon accord et l'encourage à continuer.

« Elle passait de temps en temps à la boutique. Pas une cliente très régulière, mais je l'ai reconnue tout de suite sur la photo. C'est qu'elle avait une façon originale de porter sa boucle d'oreille. Et à une oreille seulement. Une fois, je lui ai demandé pourquoi. Tu sais, on est ainsi faits, nous autres, on est curieux, faut qu'on demande. Ben, selon son explication, les boucles d'oreilles appartenaient à sa mère décédée et elle en avait perdu une. Pour que ça passe pour un piercing, elle la portait à mi-hauteur du lobe de l'oreille. Quand j'ai raconté ça aux flics en civil, leurs yeux se sont agrandis comme des pains fourrés. Ils m'ont dit de leur décrire la forme exacte du bijou. »

Sans m'en rendre compte, ma main glisse dans ma poche. Du bout des doigts je touche la pointe de l'aiguille. Mon corps sursaute comme s'il avait reçu une décharge.

« Eh ben, la forme ou pas la forme, j'avais rien à expliquer, parce que c'était juste une perle, rien de plus. »

Un vertige. La voix de M. Yong s'éloigne, tourne, revient vers moi.

« Oh là là, ces grosses mouches, quelle plaie », murmure-t-il en jetant un rapide coup d'œil en arrière. Je tourne la tête moi aussi. Une voiture noire vient s'arrêter devant nous. La portière s'ouvre et deux hommes en descendent, qui franchissent le seuil de chez Yong. L'un a la trentaine, crâne rasé et yeux de chèvre, l'autre est un homme d'âge mûr. Il porte un manteau noir. D'après son physique, je dirais, un peu moins de cinquante ans. Tous les deux me dévisagent en même temps. Sûr que ce sont des enquêteurs. C'est ce que me souffle mon intuition. Ça, et les *grosses mouches* de M. Yong.

« C'est fermé pour aujourd'hui », leur dit M. Yong.

Zyeux de chèvre consulte sa montre.

« Il n'est même pas 20 heures.

— Peut-être, mais moi je n'ai plus de pâte. »

M. Yong commence à jeter les pinces usagées dans une boîte en plastique sans se soucier du bruit qu'elles font.

« Vous êtes un habitué ? » m'interroge Zyeux de chèvre.

Mais c'est M. Yong qui répond :

« C'est un étudiant. Il habite dans le coin. »

C'est l'occasion ou jamais de prendre la tangente. Je lance : « Merci pour les pains... » et je me tire avant que Zyeux de chèvre se mette à m'interroger pour de bon. Il n'y a que quelques pas jusqu'au passage piéton, mais plusieurs fois je manque de trébucher et m'étaler de tout mon long. A cause de ce que je viens d'apprendre de M. Yong. *C'était juste une perle, rien de plus.*

Arrivé au passage piéton, j'ose un regard furtif vers l'échoppe. Les deux hommes parlent avec M. Yong. A en juger par leurs visages et leurs gestes, ça cause sur un ton plutôt enlevé. Je sors de ma poche la boucle d'oreille. C'est une perle, rien de plus. A la hâte, je referme la main, comme si j'avais vu quelque chose que je ne devais pas voir. Tout de même... Je tremble face au vide, j'ai l'impression de devenir fou. Ce n'est pas possible... Le soldat bleu crie dans ma tête comme un coq qu'on égorge. *Laisse tomber, c'est un hasard, juste un fichu hasard. N'importe quelle femme a dans sa boîte à bijoux une de ces putains de boucles d'oreilles avec une perle.*

Du côté de l'arrêt de bus, des phares projettent leur lumière éblouissante dans ma direction. Je me retourne et vois un bus rouge qui vient de s'arrêter. Bien que, ce soir, il n'y ait pas une goutte de pluie, les essuie-glaces balayent assidûment le pare-brise. Deux passagers descendent. Une femme et un homme. La femme ouvre son parapluie rose et se dirige vers le passage piéton. L'homme la suit deux ou trois pas en arrière. Les mains dans les poches de son manteau, les épaules recroquevillées, sa marche en zigzag laisse deviner qu'il est pas mal soûl.

Les passagers sont partis, mais le bus ne redémarre pas. Je traverse la route. Dans mon dos, une chanson s'élève.

*La femme sous la pluie, gravée dans mon cœur
Je ne peux l'oublier...*

C'est la voix d'un type à la langue pâteuse. Combien faut-il boire de bouteilles de *soju* pour avoir une voix pareille, quatre, cinq ? Au bout de quelques pas, je suis saisi par un sentiment étrange. Alors que la chanson me suit, je n'entends aucun bruit de pas derrière moi. Arrivé

au milieu de la route, je me retourne. Il n'y a rien. Ni bus, ni femme, ni homme. Au-delà de la brume opaque, seule la chanson continue à retentir.

*La gabardine jaune, les yeux noirs,
Je ne peux les oublier...*

De nouveau je regarde l'échoppe de M. Yong. Zyeux de chèvre et Manteau noir sont toujours côte à côte, dos tourné. Leurs oreilles n'ont pas capté la chanson. Alors je me mets à courir vers l'autre rive. Mon champ de vision est sombre. Dans la brume laiteuse, des dizaines de parapluies roses voltigent, on dirait un envol de chauves-souris. La chanson court derrière moi jusqu'à ce que j'arrive à la maison. Je commence gentiment à perdre la tête.

—

Quand j'arrive à l'appartement, je reçois un texto de Haejin.

JE SUIS DANS UN KTX POUR MOKPO. ON M'A DEMANDÉ AU DERNIER MOMENT DE REMPLACER QUELQU'UN POUR UN REPORTAGE PHOTO DE MARIAGE... JE RENTRERAI AU PLUS TÔT DEMAIN SOIR. TU AS RÉUSSI À AVOIR MAMAN ? J'AI ESSAYÉ MAIS SON PORTABLE ÉTAIT ÉTEINT. SI TU ARRIVES À LA JOINDRE, FAIS-MOI UN MOT. NE SAUTE PAS LES REPAS. DÉSOLÉ DE TE LAISSER SEUL EN CE JOUR DE GLOIRE.

Je lui ai répondu tout de suite.

SOIS TRANQUILLE, PRENDS TON TEMPS.

Moi aussi j'ai un programme assez chargé.

Péniblement, je me traîne à l'étage. Rien n'est clair dans ma tête, je ne me souviens toujours de rien mais il y a au moins une chose qui a changé par rapport à tout à l'heure, quand j'ai descendu cet escalier. Des éléments qui semblaient n'avoir aucun lien, des détails que je n'avais pas vus, des indices auxquels je n'avais pas fait attention se sont tous rassemblés en un faisceau de preuves. Je suis enfin devant le seuil. Il ne me manque plus qu'une chose. La clé qui va ouvrir la porte du temps perdu de ma mémoire, entre minuit et 2 h 30 du matin, la nuit dernière.

J'ôte mon blouson, je le mets sur le dossier de la chaise et je m'assois devant le bureau. Je pose devant moi le sachet avec les pains et la boucle d'oreille que je tiens encore dans la main. Pour la millième fois je me remémore les mots de M. Yong. *C'était juste une*

perle, rien de plus. Puis je repense à l'article qui justement m'a orienté vers M. Yong.

Le corps présente plusieurs traces de coups portés par un objet tranchant. La police privilégie la thèse du meurtre.

J'ouvre le tiroir et j'en retire le rasoir. Dépliant la lame, j'entends la voix tremblante de ma mère.

Toi...

Yujin, toi...

Tu ne mérites pas de vivre.

Je bloque. Je n'ai aucune idée de par où commencer. A vrai dire, j'ai horriblement peur de commencer quoi que ce soit. Plus j'essaye de comprendre, plus je me charge de chaînes qui me ligotent. Quoi que je puisse tenter, j'ai l'impression que je plongerai dans cet enfer entrevu avant de quitter la maison. Est-ce que je ne ferais pas mieux de rester là sans réagir ?

Je me sens épuisé d'un coup. La fatigue s'abat sur moi, comme une volée de pigeons dans un parc. J'ai juste envie de m'écrouler sur mon lit. Envie de m'endormir et de ne penser à rien. Avant que ce chaos ne me mène au bout du chemin, à l'inévitable désastre. Rien qu'une petite pause.

Je ferme les yeux et j'appuie du bout des doigts au milieu de mon front. Un soupir qui ressemble à un gémissement s'échappe de ma poitrine. Il y a des choses dans la vie qu'on ne peut ni contourner ni éviter. Etre né, être l'enfant de quelqu'un, ce qui a eu lieu avant notre venue au monde, par exemple. Tout cela on n'y peut rien, mais je ne veux pas devenir un avion perdu dans les nuages. Je veux reprendre la main sur ma vie. Peu importe comment se terminera cette putain d'histoire, je veux pouvoir décider de ma vie. Et pour y parvenir, je dois rassembler toute l'énergie qu'il me reste et faire de mon mieux. Je dois à tout prix exhumer ces deux heures et demie enfouies quelque part dans les ténèbres de ma mémoire.

Je range le rasoir à côté de la boucle d'oreille. J'étale les autres objets sur le bureau : lecteur MP3, écouteurs, clé de la porte du toit, clé de la voiture. Après les avoir touchés et observés un à un, j'ouvre le journal de ma mère, persuadé qu'il n'y a pas d'autre voie pour progresser.

Je commence par feuilleter le tout. Le volume de texte est plus important qu'il ne m'avait semblé. Quelques intercalaires bleus sont insérés par endroits. Sur le côté de chaque intercalaire est collée une étiquette avec une date allant de 2016 à 2000. La numérotation est à rebours, 2016, 2015, 2014... Les textes sont organisés par mois, à rebours toujours. Décembre, novembre... seul ce qui est écrit au jour

le jour suit l'ordre chronologique. Par exemple, sur la première page, la note du 7 décembre succède à celle du 6 après deux lignes de blanc en guise de séparation. La prise de notes n'est pas régulière. Il y a des mois où elle a écrit tous les jours, d'autres où elle n'a écrit que deux ou trois fois, pas mal de mois ont carrément sauté. La longueur des textes est elle aussi irrégulière. D'une seule ligne jusqu'à deux ou trois pages, il y a de tout. Pas vraiment le genre de fonctionnement adapté à un cahier ordinaire. Il doit y avoir une raison précise pour laquelle ce journal a été organisé de cette façon, avec ces intercalaires. Sans réellement la comprendre, je dois reconnaître qu'il y a des avantages : un peu comme pour des archives, on peut consulter rapidement ce qui a été rédigé tel mois de telle année.

La date qui ouvre ces écrits remonte à seize ans plus tôt, le 30 avril 2000. Voici la première phrase :

Yujin dort. Insouciant, il dort paisiblement.

Partant de la première page, j'examine les écrits récents en me fixant sur ceux de décembre 2016. Il n'y a que trois entrées, le 6, le 7 et le 9. Il y est toujours question de moi. Si ça doit être pareil tout du long, autant appeler ce journal « Les chroniques de Yujin ». Avant même de lire le contenu, je ressens pour ce journal une aversion instinctive. Pourquoi avait-elle besoin de noter tout ça ? Pour rapporter à ma tante mes moindres faits et gestes ? Pour satisfaire à l'exigence mystérieuse, obsessionnelle, de garder un témoignage de tous mes actes ?

Je reprends ma lecture à décembre de cette année :

Mardi 6 décembre

J'ai trouvé la chambre de Yujin vide. Il a recommencé à sortir par le toit. Première rechute depuis un mois.

Mercredi 7 décembre

Deux jours de suite. En dépit de ma surveillance, j'ai manqué l'enfant.

Vendredi 9 décembre

Où est allé l'enfant ? J'ai fouillé partout dans le quartier jusqu'à 2 heures du matin. Je n'ai pas retrouvé sa trace. Pourtant je l'ai vu, j'en suis sûre. Il fait froid, je suis horrifiée, c'est atroce. Désormais

Hello aboie. L'enfant est de retour.

A ce stade, ce que je crois comprendre se résume en trois points. Ma mère m'a pris en filature. Ma mère et moi, nous nous sommes finalement rencontrés quelque part. Quelque chose de glacial,

horrifiant et atroce s'est produit entre 0 h 30 et 2 heures. Entre les phrases, les lignes de blanc sont aussi angoissantes que d'impénétrables ténèbres. Remplir ces blancs, les déchiffrer, je n'en suis pas capable pour le moment.

Je tourne la page. Novembre.

Lundi 14 novembre

L'enfant est parti par le toit. Comme tout était tranquille ces deux derniers mois, je ne m'y attendais pas. Si j'étais sortie tout de suite quand Hello a commencé à aboyer, je ne l'aurais pas manqué.

Quelque chose me pesait sur le cœur. J'ai ouvert le tiroir de son bureau et j'ai sorti les sachets de médicaments. Je les ai comptés, il en restait pour onze jours. Qu'il y ait la bonne quantité, est-ce que cela veut dire qu'il suit correctement son traitement ?

Je consulte mon calendrier. Du 11 au 15 novembre, il y a un petit point dans certaines cases. Qui correspondent à la période où j'ai suspendu pour la deuxième fois mon traitement en vue des oraux du concours ; la première, c'était en août. A chaque repas, au lieu de prendre mon comprimé, j'allais le jeter dans les W-C. C'était la méthode la plus efficace. De cette façon, je ne risquais pas de me tromper et je n'éveillerais pas les soupçons de ma mère. Malgré cette précaution, ma mère a donc eu des doutes, et si elle surveillait mes sorties par le toit, ça veut dire qu'elle avait déjà établi un rapport entre les deux faits. Ou qu'elle avait déjà fait l'expérience des deux faits réunis.

Je réfléchis à ces éventuels cas antérieurs mais rien ne me vient. C'est frustrant, mais pour l'instant je n'ai d'autre choix que de laisser cette question de côté.

Mardi 15 novembre

J'ai l'impression d'avoir joué à cache-cache avec le vent. A peine Hello s'est-il mis à aboyer que je me suis précipitée dehors. Mais impossible de voir l'enfant. Le gardien de l'entrée de derrière m'a dit que ça faisait au moins trente minutes que personne n'était passé par là. Même chose pour l'entrée principale. A entrée piétonne, devant l'école primaire, c'est sur Haejin que je suis tombée, pas Yujin.

Ma mère aurait donc été coutumière de ce genre de filatures ? Là, on peut vraiment parler d'obsession. Une obsession totalement incompréhensible. Certes elle a toujours disposé librement de ma vie, mais je n'aurais jamais imaginé un tel acharnement. Une mère normale n'espionne pas les sorties de son fils la nuit. Il faut, pour en arriver là, soit être folle, soit avoir des raisons hors du commun. Si ça

se trouve, le gardien de l'entrée de derrière était au courant de la manie délirante de ma mère. Pire, peut-être que tous les habitants de notre résidence savent que, dès la tombée de nuit, la veuve de l'appartement 2505 du bâtiment 206 erre dans le quartier à la recherche de son fils. Enfin, ce jour-là au moins elle n'aura pas erré toute la nuit, puisqu'elle est tombée sur Haejin.

Sans être sûr qu'il s'agisse du même jour, il me semble aussi me souvenir d'avoir rencontré Haejin dehors à peu près à cette date. C'était près du pont n° 1 de Dongjin, sur le trottoir côté rive. Je courais dans la direction de la digue quand j'ai entendu une sonnerie de téléphone percer la brume tout près. Une voix masculine s'est élevée.

« Oui, monsieur, je suis sur le chemin de la maison. »

Une phrase largement suffisante. Une voix reconnaissable entre mille pour moi, la voix de Haejin. J'ai hésité un moment. Je vais le voir ? Ce nigaud allait sûrement me dire « Ben, où tu vas à une heure pareille ? » et si je m'avisais de lui répondre « Je vais courir », sûr que ma mère serait au courant dans un quart d'heure. Et que ça lui donnerait un motif supplémentaire de me réprimander pour être sorti par le toit.

« Non, non, pas de problème. »

La seconde partie du dialogue venait de dix mètres devant moi, juste après qu'une ombre sombre avait surgi de la brume. Sans hésiter, je me suis glissé derrière un lampadaire. Entre le lampadaire et la rambarde bordant la rivière, il y avait un espace étroit, un endroit parfait pour se dissimuler. Le réverbère étant courbé vers le trottoir, j'ai pu me planquer dans son ombre. Pour me faciliter les choses, l'endroit était envahi par le brouillard montant de la rivière.

« Entendu. J'irai à Sangam-dong avant 14 heures. »

Debout face à la rivière, j'ai entendu la voix de Haejin passer dans mon dos. A ce moment-là, j'ai été pris d'une terrible envie de pisser. Si les poteaux incitent les chiens du quartier à lever la patte, possible que l'eau qui coule ait le même effet sur les humains mâles. Devant les flots de la rivière qui couraient vers l'écluse dans le noir, avec un grand bruit de bouillon, l'envie d'uriner était trop forte et je suis passé à l'acte. En même temps, j'ai compris que l'autre andouille venait de s'arrêter. J'étais dans le noir, de dos, capuche sur la tête, tête baissée ; aucun risque qu'il puisse distinguer mon visage. Seul m'inquiétait, sur mes épaules, le blouson *Cours privé*.

L'une des particularités de l'être humain est de pouvoir s'observer lui-même dans une sorte de vision intérieure. Tout en me concentrant sur ce qui bougeait autour de moi, je me suis vu, caché à l'ombre d'un lampadaire, pissant, le cou rentré de crainte qu'on me reconnaisse. C'était plutôt pathétique. Je n'étais pourtant ni un criminel en cavale

ni un escroc en fuite, et voilà que je me retrouvais dans cette situation à la con. Même le jet jaillissant par à-coups avant de s'interrompre m'a laissé un sentiment pas net. J'avais envie de lui crier dessus pour le chasser. Hé, ça va, c'est bon, dégage maintenant.

Haejin s'en est allé. J'ai entendu ses pas s'éloigner, alors j'ai repris mon chemin. Si ce jour-là je lui avais fait signe, qu'est-ce qui se serait passé ? Ma mère aurait-elle cessé sa vaine filature ? Mon interrogation m'a ramenée à mon point de départ. De quoi ma mère s'inquiétait-elle, concrètement ? Ou plutôt, pourquoi ma mère était-elle si inquiète ?

La feuille suivante était du mois d'août, non d'octobre. Elle avait sauté deux mois.

Mardi 30 août

Haejin et Yujin sont rentrés de l'île Amjado. Il était presque minuit. Ils sont rentrés un jour plus tôt que prévu. Yujin transpirait comme une baleine sous un blouson en goretex. Il donnait l'impression de suffoquer rien qu'à le voir, alors qu'on est en août, en pleine canicule, après la mousson. Sur le dos de ses mains il y avait des égratignures et entre ses cheveux de devant, séparés et collés par la sueur, j'ai pu entrevoir la trace d'un bleu.

Tout de même, il n'aurait pas encore arrêté ses médicaments ? Tout de même... il n'aurait pas eu une crise ?

Tout de même était la réponse qu'elle avait préparée juste au cas où elle se serait trompée. Ce jour-là, quand nous sommes rentrés à la maison et que le regard de ma mère s'est planté sur mon front, j'ai su qu'elle savait. Si elle m'a demandé « Comment tu t'es fait ce bleu ? », c'était juste pour en avoir confirmation. Mais je n'avais aucune envie de lui apporter cette confirmation.

« Je me suis cogné dans une porte en montant sur le bateau. »

Ma mère m'a fixé un moment de ses yeux sans expression avant de sortir sa deuxième question.

« Pourquoi tu gardes ce blouson sous cette canicule ? »

J'ai baissé les yeux. Pourquoi avais-je mis ce blouson ? Le soldat blanc a répondu tout de suite : *Pour cacher tes blessures et les bleus que tu t'es faits pendant ta crise, en te roulant par terre.*

« C'est un cadeau de Haejin. Et il m'a dit que ça serait pas poli si je ne le portais pas tout de suite. »

Assis sur le canapé, Haejin retirait ses chaussettes. Ses gestes ralentis semblaient nous dire, je suis totalement absorbé par une tâche d'une extrême importance et je ne peux pas m'intéresser à votre conversation. Sûr que mon mensonge ne le mettait pas à l'aise. Le blouson gagné en souvenir de son premier tournage venait de se métamorphoser en cadeau pour moi. Et la maison venait de se

transformer en salle d'interrogatoire.

Mais ma mère n'a pas insisté. Après que je suis monté dans ma chambre, elle a dû arrêter Haejin et lui demander : « Ce que dit Yujin est vrai ? » Et Haejin a dû lui répondre que oui. Je suis sûr et certain qu'il a confirmé mes dires, même si ma mère a répété sa question. Par contre, son visage a dû virer de plus en plus vers le non.

Dans la tête de ma mère, le *tout de même* a donc flotté tout ce temps comme une jacinthe d'eau. *Il y a dix ans, il a vu sa vie complètement bouleversée après avoir arrêté le traitement, tout de même il n'aurait pas recommencé ? Tout de même...*

Est-ce à cause de ce *tout de même* qu'elle a cherché à me coincer la nuit dernière ? Ou parce qu'elle ne pouvait plus tolérer mes sorties nocturnes ? Ou y a-t-il une troisième raison, une conséquence de la connexion entre l'arrêt des médicaments et les sorties par le toit ? Dans ce dernier cas, l'explosion de ma mère la nuit dernière pourrait s'expliquer. Reste un mystère, pour quelle raison a-t-elle attendu jusqu'à la nuit dernière pour exploser ? Ça ne correspond pas à son caractère. Son caractère c'est de me recadrer dès le départ, pas de me laisser la bride sur le cou en se contentant de m'observer quatre mois durant.

Mercredi 31 août

Il était presque 22 heures. Je venais de me coucher quand j'ai entendu un bruit étrange au-dessus de ma tête. Ce qui était étrange, ce n'était pas le bruit, que j'avais instantanément reconnu, mais le motif de ce bruit. C'était la lourde porte en fer du toit qui venait de claquer. Dans l'appartement, il n'y a que cette porte qui fait un bruit pareil.

Deux choses me préoccupent. Pourquoi l'enfant est-il sorti par le toit ? Comment a-t-il pu se procurer la clé du toit ?

Oui, le bruit que ma mère a entendu est sûrement celui que j'ai fait en refermant la porte. Cette porte en fer s'ajuste si parfaitement à son châssis qu'il est impossible de la refermer en douceur d'un seul geste. Il faut la prendre à deux mains et tirer d'une certaine façon pour ne pas faire de bruit. Ce soir-là, il faut croire que je n'ai pas eu le coup de main. D'ailleurs, maintenant je me souviens d'avoir fait la même erreur les soirs suivants. Je pose mon index sur ce qu'elle a écrit, entre *un bruit pareil* et *Deux choses* il y a un espace important. J'emprunte le jeu favori de Haejin – la magie du « si c'était moi... » – pour remplir cet espace. Si j'étais ma mère... voyons, la première chose que je ferais en entendant ce bruit... ce serait de monter sur le toit.

Dès notre arrivée dans cet appartement, la porte du toit a été source d'ennuis. Le montage avait été bâclé, la porte et le châssis ne

s'accordaient pas bien. Du coup, on avait du mal à fermer le cadenas et il arrivait que la porte s'ouvre à force d'être secouée par le vent. Ma mère a réclamé plusieurs fois une réparation, mais l'entreprise de construction ayant fait faillite, ses demandes n'ont jamais abouti. Tout ce qui a été fait, c'est la pose d'un crochet supplémentaire qu'un employé du syndic est venu installer. Un cautère sur une jambe de bois. Lors du dernier typhon, cette porte s'ouvrait et se refermait avec fracas plusieurs fois dans la journée et le crochet a fini par s'arracher. Finalement ma mère a fait réparer le châssis, changer la porte et installer un nouveau système de verrouillage ainsi qu'une double barre, à ses frais. L'ouvrier de l'entreprise a certifié qu'à moins que le toit s'envole, la porte ne s'ouvrirait plus toute seule.

Je cherche à reconstituer la scène. Ma mère est réveillée par le bruit. Elle veut s'assurer que l'ouvrier a dit vrai et que cette fois le travail a été bien fait. En pénétrant dans le jardin, elle voit la pergola allumée. Elle remarque alors que la barre condamnant la porte n'est pas à sa place alors que la porte est verrouillée. A ce moment-là, j'imagine toujours, Hello se met à aboyer – ce fichu cabot ne manque jamais de hurler chaque fois que j'emprunte l'escalier de secours.

Ma mère ouvre-t-elle la porte du toit dans l'espoir de me repérer ? Entend-elle mes pas quand je descends l'escalier en courant ? Les aboiements du chien couvrent-ils le bruit de mes pas ? Qu'elle m'ait entendu ou non, rentre-t-elle dans ma chambre ? En voyant la porte vitrée entrouverte, elle sait que je suis dehors. A ce moment-là, peut-être a-t-elle une nouvelle fois l'idée de compter les médicaments dans mon tiroir. Mais le nombre de sachets ne lui apprend rien. Alors décide-t-elle de partir à ma recherche ? Demande-t-elle au gardien de l'entrée de derrière s'il a vu quelqu'un ? Par hasard, rencontre-t-elle Haejin ce jour-là aussi près de l'accès piétonnier ? Pourquoi ma mère ne m'interroge-t-elle pas ce jour-là ? Ce n'était pourtant pas très compliqué.

Pourquoi es-tu sorti par le toit ?

Où est-ce que tu as eu la clé ?

Le fait que ma mère ne m'ait rien dit là-dessus et qu'elle ait préféré se tracasser toute seule dans son coin me tracasse à mon tour. Pourquoi tu ne m'as rien demandé ? C'était quand même pas si énorme, non ?

En ce qui concerne la clé de la porte du toit, oui, j'en avais fait faire un double, dans une intention précise. Mais pas pour des raisons inavouables au point d'obliger ma mère à errer nuitamment dans le froid par les rues sombres, juste pour pouvoir sortir tranquille. Effectivement, c'est bien le 31 août que je me sers de mon double pour

la première fois. C'est aussi le premier jour où je m'éclipse par le toit et c'est le lendemain de notre retour d'Amjado, alors que je n'ai toujours pas repris les médocs. Pour m'être débarrassé de dix ans de chaînes, j'ai enduré une crise publique et assez inoubliable à Amjado. Ça mérite une petite compensation, non ? Un jour, juste un jour de plus, rester dans la magie.

Pourtant cette journée précieuse et rare, je la passe dans ma chambre. Avec un tee-shirt à manches longues et un pantalon qui me couvre jusqu'aux chevilles, tout ça pour dissimuler les décorations et médailles qui ornent mes coudes et mes genoux. En mettant la clim au niveau d'une patinoire, je paresse donc sur le lit toute la journée. Haejin est parti tôt le matin à Sangam-dong, il n'y a personne avec qui partager une petite conversation. Pour être plus précis, il n'y a personne avec qui j'aurais envie de parler. Sinon, ma mère étant une personne, elle a une bouche, et ayant une bouche, elle pourrait discuter.

Bref, ce jour-là, ma mère monte sur le toit dès le matin et déambule toute la journée dans ce périmètre. Elle ne semble pas avoir à faire quoi que ce soit de particulier. Accroupie au bord de la plate-bande, feignant d'arracher des mauvaises herbes déjà arrachées, tripotant les plants de piments dans le potager, elle fait mine de s'occuper sans cesser de jeter des coups d'œil dans ma chambre. Si je ferme le store, elle toque à la porte vitrée au bout de cinq minutes. Bien entendu, à chaque fois, elle a une bonne raison pour m'appeler. « Tu ne t'embêtes pas ? » Tu vas attraper un rhume si tu laisses trop longtemps la clim. « On a un beau soleil. Tu ne veux pas prendre un petit thé dehors ? » Et ainsi de suite.

Aucune envie de prendre un truc pareil. Le thé, c'est pour quand on est malade. Je n'ai même pas le courage de lui demander pourquoi elle ne me fiche pas la paix. Autant elle est capable de lire clairement dans ma tête, autant je peux lire dans son ventre. « Tu ne veux pas prendre un petit thé dehors ? » est synonyme de « Dis-moi ce qui s'est passé à Amjado ». « On a un beau soleil » invite à parler de ma franchise, mon fameux point faible.

Vers le coucher du soleil, au moment où, las de cette inactivité totale, je pourrais presque grimper au mur, je perçois une vérité qui m'avait échappé tant elle allait de soi. Jeune ou vieux, un humain a besoin d'un endroit où aller et de quelque chose à faire. Moi je n'ai nulle part où aller et strictement rien à faire. Depuis que je ne m'entraînais plus, je ne savais pas à quoi employer les jours où je n'avais rien à étudier. Je n'avais envie de voir personne, aucun film ne me faisait envie, rien de rien ne me tentait. Je n'avais pas droit à l'alcool et j'étais obligé de rentrer à la maison avant 21 heures. Même une aventure d'une nuit m'était impossible. D'ailleurs, je me sentais au

comble de la détresse quand parfois ma mère me demandait : « Tu n'as pas de copine ? » Ma mère qui savait tout sur tout le monde était apparemment la seule à ne pas savoir que l'on n'obtient rien à partir de rien.

A 22 heures je suis à bout et je quitte mon lit. Ma maladie de chien me tараude, mes muscles débordant de force mettent d'eux-mêmes le moteur en marche. J'enfile mon blouson *Cours privé* en guise de sweat et je retire mes chaussures de sport du plafond de la salle de bains où je les ai planquées en vue d'une occasion comme celle-ci. Puis je bondis par la porte du toit. La clé, j'en ai fait un double en vue d'une occasion comme celle-ci aussi. Il faut dire qu'à l'époque où je m'appliquais à suivre scrupuleusement mon traitement, je rêvais déjà d'une porte par laquelle je pourrais bondir à tout moment dehors, à l'insu de ma mère. Si on tient à nommer ce triste désir, on pourrait l'appeler, je crois, « romance pour une chatière ». Une porte qui me permettrait de rejoindre le monde par mes nuits d'effroyable ennui. Si j'ai refermé la porte du toit en faisant du bruit, c'est moins par maladresse que par excès d'impatience. Si seulement j'avais été un peu plus serein, je n'aurais pas réveillé l'instinct de chasseur de ma mère.

Puis je dévale l'escalier sans un regard en arrière. De peur d'entendre ma mère me rappeler à l'ordre. Mes chevilles me brûlent et l'arrière de mon crâne me démange furieusement. Cette sensation de merde disparaît quand je franchis enfin la sortie piétonne et que je traverse le passage clouté de la digue. Dehors, enfin. J'arrête de courir et je reprends mon souffle. Les cuisses appuyées contre la balustrade de la digue, je contemple d'en haut la mer avalée par la nuit. Je ne vois rien. Les vagues, les mouettes, le parc maritime de Gundo, le belvédère de la Voie lactée qui forment mes repères habituels, l'horizon... tout est enseveli dans les ténèbres et la brume. Seule la lumière du phare du belvédère saupoudre la nuit d'éclats enchanteurs, comme une grande roue dans un parc d'attractions qui murmure « Viens, mon enfant, viens jouer avec moi ».

Pains fourrés de chez Yong est fermé. Il n'est pas encore 23 heures, je me demande ce qui se passe.

Les soirs où il ferme tôt, c'est qu'il a un problème personnel. C'est ce qu'il m'a expliqué. Ce qu'il appelle un problème personnel ? Sa condition physique, son humeur ou l'état de sa pâte sont médiocres. Ou bien il a le pressentiment que ce sera un mauvais jour. Un jour où il se sent très seul et où il y a beaucoup de vent. Ou une nuit où il a envie de pleurer et en plus il pleut. Ou un jour où il éprouve une sorte de dégoût envers le genre humain et en plus c'est la pleine lune. Un jour où il se sent le corps et le cœur lourds, et où le temps est lourd aussi.

A mon avis, aujourd'hui, son absence doit relever de la première

catégorie. Il fait chaud, la brume humide écrase tout, le ciel est sombre, couvert de nuages gris. Moi qui souffre de ma maladie de chien, le temps n'a aucune prise sur moi. Je m'envole jusqu'au belvédère et reviens toujours en volant devant l'échoppe de M. Yong. Le passage piéton aussi, je le traverse en volant, avant d'atterrir en douceur sur le trottoir de la route de la digue, côté rivière. A ce moment-là, j'entends un rire devant moi. Le rieur est invisible, masqué par la brume épaisse.

« Non, c'est pas ça que je veux dire. »

Une voix sonore qui ne doit guère monter au-delà du *fa*, mais tout de même une voix féminine. Comme il n'y a pas d'autre voix qui lui réponde, elle doit marcher seule en parlant au téléphone. Je suis un peu gêné. Pour qu'il n'y ait pas de méprise – tout de même, une femme seule dans la nuit –, j'ai le choix entre deux options. Soit la dépasser en courant, soit traverser la route et marcher sur l'autre trottoir.

« T'as du boudin dans les oreilles ou quoi ? Tu veux vraiment pas comprendre ? »

Du boudin dans les oreilles... Voilà qui me rappelait quelque chose. Oui, une femme inoubliable rencontrée sur le chemin du retour après un footing matinal, par un beau jour de mai. Je n'en suis pas très sûr, mais ce devait être vers 8 heures. Je traversais par le passage piéton devant l'école primaire de Gundo. Au milieu de la route, je me suis arrêté net. La migraine qui m'avait fait souffrir toute la nuit se manifestait à nouveau. Non pas en douce mais brusquement, comme si elle piquait une crise. Ma vision est devenue floue. J'avais l'impression d'avoir pris un coup de marteau entre les deux yeux. A cause de cet accès de migraine, je ne pouvais plus bouger d'un pas, alors le feu vert pour les piétons avait cessé de clignoter. Par chance, je n'étais pas encore à me rouler par terre, la tête entre les mains. S'il n'y avait pas eu ce coup de klaxon sur la droite, c'est peut-être ce qui se serait passé. J'ai reculé en sursautant. Une voiture blanche m'a frôlé. De la vitre à moitié baissée s'est échappée la voix cinglante d'une femme.

« Espèce de connard, t'as du boudin dans les yeux ? »

Le passage piéton était devant une école et dans une zone prioritaire pour les piétons.

Même en l'absence de zone prioritaire, si tu vois quelqu'un chanceler, la tête dans les mains, tu arrêtes ta voiture, non ? Au lieu de l'insulter en le traitant de connard avant de te barrer à toute vitesse. J'aurais voulu noter le numéro d'immatriculation, ou au moins le modèle du véhicule, mais ce n'était pas si facile. La brume matinale formait une nappe qui montait jusqu'à la taille, ma vision était floue à cause de la migraine et la voiture tournait déjà à gauche.

Mes maux de tête se sont évaporés instantanément. La colère m'a

permis de m'envoler pour les quelques mètres restants. Ayant atterri, j'ai cherché dans toutes les directions sans trop savoir quoi faire. La voiture de Mme Boudin avait déjà disparu, aucune caméra de surveillance n'était encore installée devant l'école. Elle venait de là-bas, de ce complexe de quatre grandes résidences, dont notre *Moon Torch*. Sans connaître le numéro d'immatriculation ou le modèle, autant dire qu'il n'y avait aucune chance de la retrouver. Ma tête commençait à refroidir. Si je me considère tel que je suis, mon plus grand défaut est de perdre tout contrôle quand je suis en colère. En revanche, ma plus grande qualité, c'est de savoir me résigner sans perdre de temps quand je vois que la colère ne me mènera nulle part. J'avais donc renoncé à faire payer sa méchanceté à Mme Boudin.

Je suis convaincu que la Mme Boudin dont je n'ai pas pu me venger ce jour-là est cette Mme Boudin devant moi. Beaucoup de gens mangent du boudin, mais rares sont ceux qui se le fourrent dans les oreilles ou ailleurs. Et puis cette femme et celle de l'autre jour ont la même voix, comme si elle parlait avec du boudin coincé dans la gorge. Sans réfléchir, je me dissimule derrière les lampadaires. A grands pas, je réduis la distance entre Mme Boudin et moi. L'ombre noire qui avance lentement dans le brouillard ne tarde pas à se montrer. En me rapprochant encore davantage, j'aperçois une longue chevelure qui flotte dans le vent. A partir de là, je ralentis. Je continue de la suivre en maintenant une distance constante. Encore aujourd'hui je peux jurer que je n'ai alors aucune intention d'aucune sorte. Je veux juste voir où elle habite. Son bavardage dure près de cinq minutes.

« Ouais, j'ai calé à Gwanghwamun, devant le bâtiment de Kyobo.

— ...

— Quelle question. Qu'est-ce que tu penses que j'ai fait ? Ben, j'ai appelé un garagiste pour la faire réparer, quoi.

— ...

— Non. J'ai pris le bus. Un taxi ? T'as une idée de la distance de là-bas jusqu'ici ? »

— ...

— Mais non, qu'est-ce que ça peut craindre ? Il est à peine minuit, on est au début de la nuit et puis la lune est très claire... »

Arrivée à l'autre bout du pont n° 1 de Donjin, elle s'arrête net à la fois de marcher et de jacasser. Vient-elle de se rendre compte que minuit à Séoul et minuit à Gundo sont deux choses complètement différentes ? La rue est sombre et déserte. Ni passants ni voitures. Seules des mouettes insomniaques crient dans l'étendue opaque de la brume marine. Mme Boudin a un accès de panique et se retourne dans ma direction. Forcément, c'est de ce qu'il peut y avoir derrière elle qu'elle a le plus peur.

Caché derrière un lampadaire, je la vois enfin de face, dans la

lumière jaunâtre de l'éclairage public. Ce qui capte mon regard, ce n'est pas son visage mais ses doigts qui agrippent le téléphone. Plus précisément, sa bague en or grosse comme un téton à son auriculaire. Je ne sais pas si c'est la lumière de la lune qui trouble ma vue ou celle du lampadaire qui la pare d'une auréole, mais même dans cette brume épaisse, la bague brille, étoile mystérieuse qui a traversé la galaxie. Inspiré par ce spectacle, une voix dans ma tête me pose une colle. *Quelle est la meilleure méthode pour ôter sa bague au doigt de Mme Boudin ?*

Sans trop hésiter, je donne ma réponse. *Couper le doigt.*

« Non non, rien, c'est rien, j'avais juste cru entendre un bruit derrière moi. »

Mme Boudin s'est remise à marcher. *Clac, clac, clac.* Je me remets aussi à marcher, au même rythme. *Tch, tch, tch.* Nous avons fait quoi, dix mètres à peine ? Mme Boudin pile à nouveau et se retourne. Enfin elle prononce les mots que j'attendais.

« Ecoute, je te rappelle tout à l'heure de la maison. »

Je m'arrête. Je ne peux m'empêcher de sourire. Ah oui, tu aurais dû dire ça bien plus tôt.

Mme Boudin change son téléphone de main et reprend sa marche, plus hâtivement. Car ses pas maintenant expriment clairement la peur. Elle doit sentir une présence derrière elle. L'intuition féminine, ce sixième sens aiguisé par l'histoire de l'humanité, doit lui chuchoter des trucs comme ça : *On dirait qu'il y a quelqu'un derrière toi, non ?*

Si ça se trouve, elle a même entendu le chuchotement muet que je répète dans ma tête : « Me sens-tu approcher, me sens-tu ? »

A mon tour, je presse le pas. Je me sens presque essoufflé. Je ne cours pas, mais mes cuisses se contractent, mes mâchoires me brûlent. Des oreilles jusqu'aux joues, des frissons me parcourent. C'est une réaction étrange, anormale, que je ne peux totalement rendre avec des mots comme « tension » ou « excitation ». Une sensation qui ressemble à celle que Haejin m'a décrite un jour.

C'était il y a quatre ans, au printemps ou peut-être au début de l'été. Haejin était sorti voir une ancienne copine de fac pour laquelle il éprouvait depuis longtemps un amour malheureux. Il n'est rentré que le lendemain. C'est la seule et unique fois où Kim Haejin a découché sans prévenir. C'est aussi une des rares occasions où il s'est fait engueuler par ma mère. Pendant qu'elle égrenait ses petites leçons et remarques, moi, debout à côté de la table de la cuisine, je scrutais le visage de Haejin. Tout en répétant « je suis désolé », son esprit vagabondait ailleurs. Vu les étoiles qui brillaient dans ses yeux, il devait se trouver dans le cosmos ou quelque part par là. J'étais de plus en plus curieux. Qui était la fille qui l'avait envoyé la nuit dernière dans l'espace infini ? Dès le départ de ma mère, je me suis précipité.

« C'était si bien que ça ? »

Haejin dont la nuque était devenue rouge comme une pastèque m'a donné la réponse qu'il aurait dû donner à ma mère.

« Je ne me souviens de rien, on était complètement soûls tous les deux. »

Façon de dire qu'il souhaitait garder le secret. Bien entendu, je n'avais aucune envie de respecter ce souhait, pour moi aussi c'était une question extrêmement importante.

« Tu dois au moins te rappeler ce que tu as ressenti ?

— Eh bien... »

Après avoir hésité pas mal, ce coquin a enfin déballé toute une rhétorique. Je ne me rappelle pas exactement ses mots, mais en gros ça donnait ça.

Quand j'aurai environ quatre-vingt-neuf ans et que je serai face à la mort, si le gardien de l'autre monde venu me chercher me demande à quel endroit de ma vie je voudrais faire un détour avant de partir définitivement, je lui répondrai, ce moment de la nuit dernière où l'univers entier s'estompait doucement.

Merde, quelle était cette sensation où l'univers entier s'estompait doucement ? Sans jamais avoir réellement connu l'amour, j'avais couché deux fois avec une femme. Ce n'était manifestement pas dans le même univers que ce qu'il venait de me raconter. Certes, c'était une professionnelle qui ne se faisait pas prier pour ôter sa culotte, mais c'était tout de même une femme. En plus elle avait des seins petits et fermes, à mon goût, mais je n'avais éprouvé aucune excitation. Au contraire, les battements de mon cœur avaient été encore plus lents et lourds que d'habitude. Le moment de l'éjaculation ne m'avait pas particulièrement fait vibrer. La deuxième fois, c'était pire encore. Quand je l'ai embrassée, j'étais si atone que je léchouillais juste sa canine.

Pour autant, je ne suis pas attiré par les hommes. Pas plus que je ne suis attiré par Hello, du vingt-deuxième étage. Le regard perdu dans le cosmos était pour moi comme un diagramme de chiffres aléatoires. J'étais presque désespéré devant ce langage crypté dont je ne possédais pas la clé. Mais ce jour-là, en marchant au rythme de Mme Boudin, j'ai trouvé le début d'une piste à suivre pour éclaircir le mystère. J'ai compris clairement où était mon désir. J'étais excité par la peur.

La lune se cache derrière des nuages sombres. La brume devient plus opaque encore. Elle s'élève tout autour de nous. Quand Mme Boudin s'arrête, je m'arrête, je la suis dès qu'elle se remet à marcher, en gardant une distance suffisamment proche pour qu'elle puisse sentir ma présence. Plus je me rapproche, plus les moindres bruits de Mme Boudin pénètrent dans mes oreilles pour enflammer

mes sens. Le tintement des pièces. Le bruissement des clés dans son sac à dos. Le claquement de ses talons, de plus en plus rapide, de plus en plus irrégulier. Le frottement de sa peau à l'intérieur de ses cuisses à chaque pas qu'elle fait. Le feulement de ses cheveux longs qui flottent dans le vent. Sa respiration forte et humide. Je peux presque entendre le sang qui monte et descend par sa veine jugulaire.

Pendant ce temps, mon esprit continue de préparer le vol de sa bague en or. Tirer d'un coup cette chevelure qui se balance sur ses épaules. De mon autre main, masquer sa bouche. La traîner sur la berge de l'autre côté de la route. Lui arracher sa bague avant de la pousser dans la rivière. D'un coup de dents, héritage de nos ancêtres qui, assis en rond dans une caverne, découpaient la viande fraîche. D'un seul coup, *tchac*.

A l'approche du carrefour, le pas pressé de Mme Boudin se change en course. Son souffle devient plus bruyant encore, comme si elle avait installé un moteur dans sa gorge. En voulant se retourner pour regarder en arrière, elle se tord la cheville, plusieurs fois, elle trébuche. Pour une femme qui parle avec une telle vulgarité, elle manque plutôt de courage. Mais pour une femme qui manque de courage, elle est plutôt agressive. Au passage piéton du carrefour, elle se retourne brusquement et pousse un cri strident, en montrant les dents comme un chat qui crache.

« Qui es-tu ? »

Je ne réponds rien. Je n'aime pas sa façon de parler. Qu'est-ce que j'ai fait pour qu'elle me balance cette question idiote ? Je ne lui ai pas adressé la parole, je ne l'ai pas draguée. Je ne l'ai pas menacée, elle ne m'a même pas vu. Je n'ai fait que suivre mon chemin, voilà tout.

A ce moment-là, son téléphone se met à sonner et elle le lâche en poussant un cri aigu, comme si la sonnerie l'avait frappée de plein fouet. Le portable s'envole au milieu de la route et sa propriétaire dévale le passage piéton en hurlant. Au même moment, une voiture qui vient de tourner devant l'école primaire de Gundo freine brusquement. Toutes sortes de bruits se mêlent dans la brume. Les roues du véhicule dérapent sur l'asphalte, les cris de Mme Boudin lui font écho. Son portable sonne sur la route.

Enfin le silence revient. La voiture et Mme Boudin sont parties. Je m'avance dans la rue. Je reste un moment devant le feu, bras ballants. Le plaisir m'a quitté en un instant, une sensation de faim m'envahit, mon ventre est creux. Je me sens vidé et ma tête est confuse. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qui m'a frustré au point d'avoir si faim ?

Au sol, je ramasse le portable. Sur l'écran brisé s'affiche le nom du correspondant.

J'ai balancé le portable dans la rivière. Depuis ce soir-là, je n'ai jamais recroisé Mme Boudin. Il est probable qu'elle ne se promène plus toute seule. Moi en revanche, j'ai pris l'habitude de sortir la nuit. Une première fois pour vérifier si la sensation que m'avait procurée Mme Boudin était réelle ou pas. Le lendemain, pour revérifier ce que j'avais vérifié la veille. Et le jour suivant, à cause de mes muscles qui bandaient comme ceux d'un étalon en rut.

Après ces vérifications, je savais que je préférais les femmes aux hommes. Du fait qu'elles avaient une intuition deux fois plus performante de ce qui se jouait dans leur dos et qu'elles étaient deux fois plus peureuses que les hommes. Pour un loup solitaire, rien n'était plus excitant que ce jeu. Et tant pis si mon excitation était indissociable de la peur chez mes victimes.

Quand je revenais sur le passage piéton après avoir fait le tour du belvédère, j'avais cinquante pour cent de chances que quelqu'un descende du dernier bus. La chance que ce quelqu'un soit une femme était encore de moitié. Du fait que le jeu commençait juste après la traversée du passage piéton de la digue, du fait que c'était un espace où régnait ma loi, on pourrait dire sans trop exagérer que la route de l'estuaire de Dongjin était mon territoire de chasse. Sauf qu'ici s'appliquait la règle du « relèvement du seuil ». C'est-à-dire que la valeur minimale pour éprouver la même qualité d'excitation s'élevait chaque fois. J'avais besoin de nouveaux accessoires à chaque sortie. Des accessoires pour réchauffer l'ambiance et pour optimiser l'imaginaire, par exemple du heavy metal à fond dans mes écouteurs, un masque ou des gants en latex, ce genre de choses.

Bien sûr, je ne sortais pas tous les jours. C'était seulement dans mes périodes sans médicaments, les rechutes de ma maladie de chien. Si par chance je rencontrais une femme ce soir-là, je pouvais le lendemain me remettre aux médicaments. Et pendant un moment, je n'avais plus envie de sortir. Disons que c'était une sorte d'interphase. Je prenais la décision de ne plus sortir. Mais cette détermination s'envolait comme une feuille morte à l'automne dès que la maladie me reprenait dans ses bras.

Si je ne rencontrais personne, ma maladie prenait le dessus. Depuis le mois d'août, j'avais connu six crises que d'ailleurs ma mère avait repérées. Au cours de ces six sorties, trois fois j'avais croisé des femmes. La première, c'était Mme Boudin, retrouvée par hasard le 31 août. La deuxième, c'était une inconnue, rencontrée le 15 novembre. Et la troisième est cette femme qui pour la première fois m'a fait fuir. Celle qui est descendue seule la nuit dernière et qui marchait vers le passage piéton...

Une question jaillit du fond de ma conscience. Était-elle réellement

descendue seule du bus ?

L'image qui m'a frappée au réveil ce matin me revient. Le parapluie rose qui roule sur la route. Puis me revient l'image de tout à l'heure, quand je rentrais de chez Yong. Cette femme qui ouvre son parapluie en descendant du bus et l'homme qui la suit en chancelant. Et la chanson qui résonne dans la rue.

*La femme sous la pluie, gravée dans mon cœur
Je ne peux l'oublier...*

Une deuxième question me chagrine. Hier soir, étais-je réellement devant le passage piéton ?

Une étrange sensation de froid monte en moi. C'est non. Je n'étais pas devant le passage piéton. J'étais derrière l'échoppe de M. Yong. Je n'étais pas debout, j'étais assis sur la balustrade de la digue. En contemplant la mer, j'attendais que le dernier bus arrive. Ce qui colle mieux avec les faits. M. Yong ferme l'échoppe à 23 h 20 et monte dans le bus de 23 h 30. Il était 23 h 50 quand je suis revenu à son échoppe après avoir fait le tour du belvédère de la Voie lactée. Le dernier bus arrive aux environs de minuit. Depuis ma première sortie par la porte du toit, ça s'est toujours passé ainsi. Donc hier ce devait être pareil.

Troisième question. Ai-je réellement fui cette femme ?

Peut-être ai-je mal posé cette dernière question, peut-être devrais-je plutôt me demander si hier j'ai senti les symptômes prodromiques de crise ? En y repensant maintenant, il est exact que je n'ai pas eu systématiquement de crise à chaque arrêt du traitement. Le nombre de crises effectives, c'est deux : une quand j'avais seize ans et une à Amjado. Ne serait-ce pas pour une autre raison que j'ai cru avoir eu une crise la nuit dernière ? Car qui dit crise dit perte de mémoire. Dans ce cas, toujours selon cette hypothèse, les images entrevues ce matin pourraient être non pas des symptômes prodromiques de crise mais des signes résiduels de ma perte de mémoire.

La quatrième question est évidente. Pourquoi ai-je oublié ce qui s'est passé la nuit dernière ?

Je suis soudain comme foudroyé par une lumière éblouissante. Derrière ce rideau de lumière qui affole mes rétines résonne un crissement aigu. Une voiture qui freine brusquement sur la route trempée de pluie. Le bruit d'une portière qui s'ouvre, le cri aigu de ma mère qui éclate dans mes oreilles.

« Yujin. »

L'homme a cessé de chanter depuis un bon moment. Les alentours sont d'un calme absolu. Seul le vent siffle à toute vitesse dans le noir.

Pourtant je l'ai vu nettement.

Il fait froid, je suis horrifiée, c'est atroce.

De son journal surgit la voix de ma mère.

S'il te plaît, arrête, j'ai envie de hurler. Tant de voix et tant d'images scintillent devant moi, mais je n'ai pas d'explication pour les aligner dans le bon ordre. Je pose ma joue sur le bureau contre ses écrits. Les objets étalés sur le bureau passent devant mes yeux les uns après les autres comme sur un tapis roulant. Rasoir, boucle d'oreille avec une perle, clé du toit... Je relève la tête. Je fixe mon MP3 et les écouteurs avec une sensation étrange, comme si je les voyais pour la première fois de ma vie. Si je repartais du début, c'est-à-dire depuis hier soir, avant de quitter ma chambre ?

Je prends le lecteur MP3, j'appuie sur le bouton *Power*. Sur la liste d'écoute, le titre en cours est *Conquest of Paradise* de Vangelis. Donc, si j'ai commencé à écouter ma playlist par le premier titre, ce morceau est arrivé exactement au bout d'une heure cinquante-deux minutes. Ce qui colle avec mes souvenirs. En quittant la maison vers 22 h 10, après avoir fait le tour du belvédère de la Voie lactée, j'ai dû couper la musique vers minuit en arrivant au passage piéton de la digue.

Je remets la playlist au début et je prends les écouteurs. Les yeux clos, je règle la montre dans ma tête à hier soir, au moment où l'horloge a sonné dix coups. Je m'adosse à la chaise et appuie sur *Play*. *The Mass*, de Era, le premier morceau commence sur un tempo qui frappe les tympanes. *Kung Kung Kung Kung Kungkung Kung Kungkung Kung...*

—

L'horloge a sonné dix coups. 10 heures pile.

Ça fait une demi-heure que maman s'est retirée dans sa chambre. Haejin n'est pas encore rentré et moi je traîne à plat ventre sur mon lit depuis une demi-heure, mes mains couvrant ma tête. Pas à cause de la migraine, à cause de cette maladie de chien qui me secoue comme un jouet. Ça fait quatre jours que j'ai arrêté les médicaments et depuis trois jours je cours partout dans le quartier à la façon d'un chien perdu. Je m'étais pourtant promis de ne plus sortir par le toit. C'était hier. Mais à présent le soldat bleu me pousse à sortir, à m'amuser, juste une fois de plus. La légère ivresse qui subsiste l'approuve vivement.

Sois pas si coincé, ça ne fait de mal à personne, c'est pour t'amuser, pas vrai ? Quelle différence avec la masturbation ? En plus, tu t'es fatigué pour rien ces deux derniers jours. A moins que tu ne veuilles renoncer à mi-chemin. Mais renoncer à mi-chemin, ce n'est pas le genre de Han Yujin, pas vrai ?

Je m'allonge sur le dos. J'ai calé ma nuque entre mes mains aux doigts croisés et j'ai calculé les dates. En août dernier, juste avant les épreuves écrites du concours ; deux mois plus tard en novembre, juste avant l'épreuve orale ; puis moins d'un mois plus tard, sans aucune raison, suspension du traitement. Disons que la période où je supporte les effets secondaires raccourcit de plus en plus. A ce rythme-là, peut-être que je vais totalement arrêter les médocs. Je finirai par succomber à une crise ou ma mère s'en apercevra avant, c'est l'un ou l'autre.

Raison de plus pour sortir ce soir. Si je ne le fais pas, il y a de grandes chances que je renonce à me soigner encore demain. Et le risque deviendra encore plus grand. Si la queue est trop longue, on se fait marcher dessus, n'est-ce pas ce qu'on dit ? Tiens, je promets qu'à compter d'aujourd'hui, je vais devenir le fils modèle dont ma mère a toujours rêvé. Ou plutôt, à partir de demain ou après-demain, enfin à partir du moment qui me semblera le plus propice.

Une fois ma décision prise, je me lève sans plus attendre. J'ouvre l'armoire, je choisis la tenue qu'il faut et me prépare rapidement. Un pull noir à col roulé, un pantalon de sport, des chaussettes, le gilet molletonné pour avoir bien chaud, le blouson *Cours privé*, une paire de gants en latex. Je me munis aussi de la clé de la porte du toit et du badge d'entrée de l'immeuble que je glisse dans la poche gauche du blouson. Je mets le masque sur mon nez, le lecteur MP3 dans la poche droite du blouson, les écouteurs autour de mon cou, la capuche du blouson rabattue sur ma tête et je serre le lacet. En dernier lieu, j'extrais les chaussures et le rasoir du plafond de la salle de bains. Je n'ai encore jamais pris le rasoir pour sortir. C'est un accessoire que je réservais pour la dernière sortie. Ce soir sera peut-être, non, sera sûrement ma dernière sortie, alors je n'hésite pas à le prendre. Rien qu'avec ça, mon cœur se met à cogner plus fort.

Je ferme ma chambre à clé et je tends l'oreille vers l'étage inférieur. Un calme absolu règne dans la maison. Ma mère doit dormir. Pourvu qu'elle dorme longtemps, et sans se réveiller... Je vérifie l'heure sur mon réveil : 10 h 10 PM. Après m'être chaussé, j'ouvre la porte vitrée en prenant soin de la laisser entrouverte. Je mets un écouteur dans une oreille. *The Mass*, le premier morceau, attaque. *Kung Kung Kung Kung Kungkung Kung Kungkung Kung...*

La pluie tombe dru et il est presque impossible de distinguer les objets aux alentours tellement il fait sombre. Le brouillard semble deux fois plus dense que d'habitude et j'avance à l'aveuglette. Faute de canne, je tâte le sol du bout des pieds. J'éclaire la pergola. Ok, je vois maintenant ce qu'il me reste à faire : atteindre la porte en fer du toit, ouvrir la serrure avec la clé, enlever la barre, sortir sur l'escalier de secours, repousser la porte, refermer la serrure à clé.

Descendre l'escalier en courant, une oreille reliée à la musique et l'autre écoutant l'abolement de Hello. J'ai choisi l'escalier plutôt que l'ascenseur, quitte à déclencher l'alarme du gardien, car ça reste tout de même moins risqué que l'ascenseur et sa caméra de surveillance. Si je me fais choper par ma mère, je pourrai nier plus facilement. Hello continue de gueuler jusqu'à ce que j'arrive au rez-de-chaussée. Là je peux mettre l'autre écouteur à mon oreille et je vérifie l'ascenseur. La nuit a beau être avancée, cet engin est en train de descendre. Treizième étage, douzième étage... Je ne sais pas qui est dedans, et je ne tiens pas du tout à l'apprendre. Je bondis, tête baissée, ne laissant voir que ma tête encapuchonnée à la caméra. Une fois dehors, je me mets à courir.

Au début du quatrième titre, *Cry for the Moon*, j'arrive devant *Pains fourrés de chez Yong*. Dans l'obscurité, les vagues fouettent la digue dans un vacarme assourdissant. La route est silencieuse, presque lugubre. Pas âme qui vive à part les phares de quelques rares voitures. L'échoppe de M. Yong est fermée. Pas besoin de réfléchir longtemps, nous devons être dans le cas de figure d'« une nuit où il a envie de pleurer et en plus il pleut ».

Accroupi devant la boutique, je renoue les lacets de mes chaussures. Après quoi, je m'envole comme Usain Bolt. Du coup, quand je m'arrête au belvédère, je suis clairement en surchauffe. Ma tête me brûle et je halète si fort que c'en est douloureux pour mes côtes. Je sens un léger point de côté aussi. Mes mollets sont aussi durs que le pont que je viens de traverser.

Avec la grâce d'un pingouin, je descends en bas du belvédère. Je pose mes fesses sur la rambarde de sécurité qui borde la falaise, c'est ma place préférée. Si la nuit était claire, on pourrait contempler au loin les lumières du 2^e district de la ville nouvelle. Je pourrais chercher la lumière de chez Yong et celle de notre appartement parmi ces points lumineux, comme on cherche des constellations dans le ciel. La digue est en effet très proche. La distance à vol d'oiseau doit représenter à peu près un tiers de celle de la route. Mais là, on ne voit rien hormis le rayon gigantesque du phare qui tourne dans le ciel.

La pluie ne faiblit pas, bien au contraire. Le vent, tel un boxeur aguerri, me frappe avec des rafales rapides venant de toutes les directions. Mais moi je reste sans bouger à écouter tout le morceau qui dure six minutes. Juste à ce moment-là, une voiture de police se pointe, chose plutôt rare. Il est évident que je ne tiens pas particulièrement à me faire remarquer, alors j'attends, le dos rond, que la patrouille reparte. Dès qu'elle a disparu, une autre voiture se pointe. Que cherche-t-on ? Une épouse volage ? La voiture fouine partout dans le parc avec ses phares allumés. Quand elle se décide à son tour à quitter le parc, je consulte ma montre : 23 h 21.

Quand les phares de la voiture ont entièrement disparu de l'autre côté du pont, je me déplie. J'attache le lacet de ma capuche et je rebrousse chemin. Cette fois-ci, je cours plus nonchalamment au rythme de *Road Walking*. Comme j'arrive à la digue, le quinzième morceau, *Conquest of Paradise*, débute. Il est 0 h 02, mais le dernier bus ne doit pas encore être passé, car je n'ai vu personne en revenant.

Je me planque derrière l'échoppe de M. Yong. C'est une baraque toute simple, des toiles en plastique sur une charpente en bois. Entre cette baraque et la balustrade de la digue, il y a un petit espace où une personne peut se faufiler. Par certains aspects, cet endroit a des points communs avec l'espace derrière les lampadaires. A quelques différences près : se trouvant entre deux lampadaires, il y fait encore plus sombre et la brume marine fait un barrage supplémentaire. Si le cône arrière des lampadaires était propice pour jouer, cet endroit l'est pour attendre mon partenaire de jeu.

Une fois assis sur la balustrade dos à la mer, le vent recommence à me fouetter le dos. Et la pluie tombant en diagonale me frappe la joue. D'en bas montent les grincements de petits bateaux invisibles sur les vagues. Dans la brume épaisse, la lumière du phare projette ses couleurs vives. La musique atteint son paroxysme. Du pied, je marque le rythme. Je suis encore plus excité et nerveux que d'habitude. La raison n'en est pas claire. Peut-être est-ce la dopamine qui traîne dans les circuits après le sport, peut-être est-ce l'énergie primitive de la musique, ou peut-être est-ce juste l'attente de ma dernière partenaire de jeu.

Vers la fin de *Conquest of Paradise*, le bus fait enfin son apparition, avec presque cinq minutes de retard sur les jours précédents. Je coupe mon MP3, j'enlève mes écouteurs que je replace dans ma poche de blouson. Le bus s'arrête et je sens battre mon sang plus fort dans mes veines et bourdonner dans mes oreilles. Quelqu'un va descendre. Si personne ne voulait descendre, le bus ne se serait pas arrêté. En voyant quelqu'un debout à l'intérieur du bus éclairé, une sensation glaciale jaillit de ma gorge. C'est un moment où se croisent la fascination et la tension. Qui va descendre, une femme ? Un homme ?

Les deux. La vue d'ici n'est pas terrible mais je peux au moins distinguer ce genre de chose. Sur le coup, c'est une déception. Il pleut, le brouillard écrase tout, la rue est déserte. Je déborde d'énergie en dépit des quatorze kilomètres que j'ai parcourus. Si seulement j'avais eu quelqu'un pour me tenir compagnie sur les deux kilomètres restants, la nuit aurait été parfaite. Pourquoi a-t-il fallu que ce soit un couple qui descende du dernier bus ?

Le bus quitte l'arrêt et s'évanouit dans le noir. Bientôt la femme qui tient un parapluie rose entre dans mon champ de vision. Cheveux longs, manteau bordeaux, jupe courte, bottes à talons hauts. Elle

marche vite en jetant des coups d'œil furtifs sur l'homme derrière elle. J'ai l'impression qu'ils ne se connaissent pas. Elle n'a pas l'air contente de tomber sur un accompagnateur de fortune. Au contraire, elle semble plutôt inquiète.

C'est ça, ce que je peux deviner d'où je suis, l'homme n'est pas dans son état normal. Sa bedaine aussi grosse qu'une citerne de pétrole est manifestement remplie d'alcool, ce type ressemble carrément à une barrique. Sa chair adipeuse est enveloppée dans un imper léger et il chancelle comme un hameçon pendu au bout d'une canne à pêche chaque fois qu'il fait un pas. Et un pas sur deux, son genou plie dangereusement. En vérité, il n'avance pas réellement, disons plutôt qu'il oscille et balaye son chemin de gauche à droite. Avec tout ça, il se donne un mal fou pour ouvrir son parapluie grand comme un couvercle de casserole avec ses mains grandes comme deux abatants de cuvette W-C. Après plusieurs tentatives – tu t'ouvres à moitié, tu te refermes – le parapluie s'ouvre enfin en grand. Mais l'instant d'après, un coup de vent le retourne entièrement. Pendant ce temps-là, la pluie bombarde le sommet de son crâne qui, dans une autre vie, devait être bien garni. La Barrique, après avoir baptisé son parapluie du nom de « parapluie de foutre », déverse à peu près le même langage à l'endroit de la pluie. Putain, quelle foutue pluie qui tombe foutrement fort.

La Barrique passe une main sur son crâne pour essuyer la pluie puis tire la capuche de son imperméable. C'est un homme simple. Du moment qu'il se sent protégé des seaux versés par le ciel, il redevient tout de suite joyeux et entonne une chanson à tue-tête.

*La femme sous la pluie, gravée dans mon cœur
Je ne peux l'oublier...*

Entre-temps, la femme a traversé le passage piéton. Son parapluie rose hissé tout droit au-dessus de sa tête est un avertissement : *Ne vous avisez pas de me serrer de près*. Un avertissement qui a dû complètement échapper à la Barrique. Il la suit en essayant de remettre son parapluie à l'endroit. Tous les deux disparaissent sur le passage piéton à peu près au niveau de la bande centrale, happés par le brouillard. Seule la chanson de la Barrique résonne au loin.

En contemplant la pluie qui tombe, j'ai marché sans un mot, sans un mot...

Je quitte l'arrière de l'échoppe. Le feu est rouge, mais compte tenu de l'heure, je n'hésite pas à traverser la route à leur suite. L'excitation s'est envolée, la tension s'est évanouie et même les forces me manquent. Mon estomac se crispe à l'idée que je me suis fait voler ce

qui m'appartenait. Sûr que si je ne reprends pas mon médicament demain, si ma maladie de chien me rattrape et si je sors à nouveau pour courir la nuit, ce ne sera pas de ma faute. Ce sera la faute de la Barrique.

A l'entrée de la route de l'estuaire, je traverse. Sur le trottoir de la berge, j'entends de nouveau la chanson de la Barrique venant du trottoir opposé, près du parc Geullin. Sa voix a redoublé de force. Je peux voir sa silhouette apparaître et disparaître dans le brouillard. La femme marche sur la route. Chaque fois qu'une voiture déboule, elle monte sur le trottoir, puis redescend sur la route après son passage. Elle semble vouloir éviter à tout prix la compagnie de la Barrique. Toutefois elle semble également craindre de s'éloigner complètement de lui.

Je cesse de m'intéresser à eux. Je sors le rasoir de ma poche, je joue avec, je le déplie et le replie, je réfléchis. Vais-je sortir demain ? Ou vais-je reprendre le traitement dès mon retour et m'y tenir ferme ? Arrivé à peu près là où l'on aperçoit le pont n° 1 de Dongjin, je m'arrête. La femme vient de pousser un cri strident. L'instant d'après, elle se retourne brusquement et se met à courir dans ma direction. Là-bas, au milieu de la route, la Barrique a carrément baissé son pantalon, il est en train de pisser en secouant son truc comme un tuyau de pompier. Sans cesser de chanter d'une voix pâteuse :

*La gabardine jaune, les yeux noirs,
Je ne peux les oublier...*

En agitant son parapluie rose, la femme qui s'enfuit passe sur le trottoir à cinq mètres de moi. Moi qui me suis caché derrière un lampadaire. Je l'observe attentivement, elle s'est arrêtée, elle cherche à reprendre son souffle. D'après son visage, le baromètre de l'angoisse a dépassé l'alerte rouge. Elle paraît prête à détalier à toutes jambes à la moindre feuille qui tomberait.

Eh bien, voyons, les choses pourraient prendre un autre tour, finalement... Dans mon cœur, le sang danse la gigue. A ce moment-là, un klaxon retentit. Du côté de la digue, une voiture s'engage sur la route en tournant à gauche et en braquant ses phares vers nous. La Barrique remonte son pantalon et recule dans le brouillard à la vitesse d'une tortue. Il n'est pas parti, dès que la voiture a disparu, il réapparaît au même endroit. Cette fois-ci, au lieu du tuyau de pompier, il brandit son parapluie renversé en zigzaguant au milieu de la rue. Sa voix monte de plus en plus. Ce sont plus des barrissements d'éléphant qu'une chanson.

La femme s'est remise à marcher, les yeux rivés à la Barrique. Son souffle est haché. Ses chaussures poussent des gémissements

d'angoisse. Je tire de ma poche les gants en latex et les enfle. Avançant au rythme de la femme, je me déplace dans son ombre. Quand elle court, je cours, quand elle s'arrête, je m'arrête. La Barrique qui titubait autour de la bande centrale a brusquement changé de direction. Mais sa volte-face n'obéit pas à une intention consciente. Il semble être arrivé là plutôt par hasard, c'est-à-dire en cherchant à éviter la voiture qui a réapparu, venant de la petite rue du côté du parc Geullin.

Après le virage, la voiture s'est rabattue à droite puis a pris la bande d'arrêt d'urgence. Elle avance lentement, comme si elle cherchait une place pour se garer. Ni le modèle ni le numéro d'immatriculation ne sont clairement visibles. De sa silhouette floue, je déduis juste qu'elle est blanche. La Barrique semble avoir oublié qu'il a opéré un demi-tour. Il s'approche sournoisement du trottoir, manifestement, il cherche *la femme sous la pluie* de sa chanson. Elle s'arrête puis se jette brusquement derrière le lampadaire. L'instant suivant, la Barrique s'élance à son tour sur le trottoir. Le pont n° 1 de Dongjin est à une dizaine de mètres devant nous.

Le sang afflue à mes joues brûlantes. La femme est pile devant moi. Il me suffirait de tendre la main pour la toucher. J'écoute sa respiration haletante. J'ai presque l'impression d'entendre le bruit de ses côtes à chaque respiration. De sa nuque monte l'odeur de l'adrénaline, acide comme la sueur, entêtante comme un parfum. Depuis que ma maladie de chien s'est déclarée, c'est la première fois que je sens une odeur aussi capiteuse et d'aussi près.

Mon thorax se raidit. Mon estomac se durcit, un ballon gonflé à bloc. Dans ma tête, le scénario maintes fois imaginé tourne en boucle. Suivre, épier, suivre encore, courir, se cacher, trouver, faire face... Le rasoir est toujours dans ma paume, son aile tranchante grande ouverte.

La voiture de l'autre côté s'éloigne vers le carrefour. Arrivé au pont, la Barrique marque un nouvel arrêt et tourne les yeux dans tous les sens, à la recherche de la femme sans doute. Soudain, me prenant totalement par surprise, il s'engage sur le pont. Son chant s'éloigne avec ses pas. S'il rentre chez lui en empruntant cette route, il n'est pas du 2^e mais du 1^{er} district, de l'autre côté de la rivière. Il avait pris la route de l'estuaire uniquement pour suivre la femme. Un pauvre type, en somme, un sournois.

Quand la Barrique a traversé plus de la moitié du pont, la femme pousse un long soupir. Elle se détend. Est-elle vraiment stupide et bornée, ou est-ce l'apparition angoissante de la Barrique, toujours est-il qu'elle n'a pas repéré la présence de l'autre pauvre type derrière elle. Je veux dire, jusqu'à ce qu'elle quitte l'abri du lampadaire et qu'elle avance d'un pas sur le trottoir, après avoir remis sur l'épaule

son sac qu'elle serrait entre ses mains.

Là, sous la lumière du lampadaire, la femme se fige brutalement. Sans qu'un pan de nos vêtements se frôle, je peux lire dans le moindre de ses gestes la paralysie qui gagne tout son corps. Son parapluie s'incline légèrement sur le côté. Son visage perplexe se tourne lentement dans ma direction. Ses yeux trouvent directement les miens. Mon regard esquive le contact et se réfugie sur sa boucle d'oreille. Tous les bruits du monde refluent d'un bloc. Le chant de la Barrique, la pluie, le vent, la rivière qui tourbillonne. Un silence total s'installe. Un silence qui donne des picotements aux doigts, un silence qui déchaîne le sang.

Alors la femme tourne la tête. Ses longs cheveux attachés en queue-de-cheval virevoltent et fouettent mon visage. Elle bondit vers la route. Un cri bref et aigu retentit. Un cri semblable à un tissu raide qu'on déchire d'un coup sec. Un bruit qui donne l'ordre au système nerveux central de déclencher l'action.

Surgissant de ma cachette, je tends une main vers le cri. Ce n'est plus mon cerveau qui commande. Mes mains agissent seules, saisissent sa chevelure, la tordent brutalement, la traînent à l'ombre du lampadaire et la tirent vers le bas pour découvrir son cou. En même temps la lame du rasoir s'enfonce dans sa gorge. Le cri s'interrompt net. Telle une paroi de verre, le silence nous encercle.

Les yeux de la femme sont grands ouverts. Des yeux ouverts mais qui ne voient plus rien. Des yeux déconnectés du cerveau. Tenant toujours fermement sa chevelure, je guette l'agonie, le déclenchement du cerveau reptilien, la partie la plus ancienne du cerveau et qui commanderait l'instinct de survie. La violence du désespoir, l'ultime soubresaut de la vie en elle sont tels que j'ai presque pu en sentir la douleur.

L'excitation électrise tout mon corps. J'étouffe. Je ne pouvais pas ne pas faire ce dont j'étais capable, sous peine de devenir fou. Ce n'est pas moi qui tenais la lame, c'est la lame qui m'a pris par la main et m'a attiré dans la gorge de la femme. C'est une force redoutable qui ne m'a laissé aucune chance. Tout bouge autour de moi. Ma main qui serre la lame est envahie de fourmillements. Quelque chose s'abat sur moi, un choc, la sensation de transpercer le mur du son. Quelque part dans ma tête j'entends un bruit sourd tonner. Le bruit d'une porte qui se referme, cet unique passage qui me reliait au monde, qui était malgré tout resté ouvert, ne fût-ce que d'un cheveu. Je viens de traverser la frontière qui mène à un autre monde. Je me rends compte que non seulement il n'existe pas de chemin de retour, mais aussi de volonté de retour.

Combien de fois ai-je imaginé ce moment. J'étais certain de pouvoir me contrôler. Mais quand il est arrivé, j'ai compris que je ne pourrais

pas. Mon corps, mon cerveau ne réagissaient plus qu'aux ordres de mes nerfs. Et j'ai franchi le seuil imaginaire trop facilement et trop rapidement.

Le monde a disparu. La flamme qui ondulait dans mon estomac irradie dans mon bas-ventre. C'est le moment de la combustion. Le moment magique où la bande passante des sensations se multiplie à l'infini. Le moment de l'omniscience, le moment où je peux tout voir, tout lire et tout entendre chez cette femme avec mes yeux intérieurs. Le moment de l'omnipotence où tout devient possible.

Le corps de la femme s'affale sur ma poitrine. J'entends la course d'une voiture qui crisse dans un freinage précipité. L'instant d'après, une lumière blanche m'éblouit. Je pousse la femme dans la rivière, j'entends le torrent furieux happer son corps, je vois son parapluie rose s'échapper de sa main et rebondir à plusieurs reprises sur la route noire trempée de pluie, et je réalise que *la femme sous la pluie* qui résonnait encore imperceptiblement s'est tue. Soudain le cri perçant de ma mère ébranle les ténèbres.

« Yujin. »

Mon cœur qui battait rapidement retrouve instantanément son rythme lent et régulier. Depuis ma cachette, je découvre ma mère appuyée contre la portière ouverte de sa voiture. Son petit corps tremble et oscille sous la pluie qui tombe avec violence. Elle n'a pas l'air de réaliser que le meurtrier dans le noir à quelques mètres devant elle est son fils.

« Yujin. »

C'est une voix basse, douloureuse, c'est un gémissement. Je jette un rapide coup d'œil à la pluie qui entraîne avec elle le sang répandu sur le sol avant de le pousser dans les égouts. Je ne ressens aucun remords. Aucune peur. Je réfléchis juste à la meilleure façon de me sortir de tout cela. J'enlève les gants en latex et les lance dans la rivière. Un demi-tour et je cours à toute vitesse le long de la rangée de lampadaires. Dépassant d'un trait l'entrée du pont, je prends la direction du centre qui grouille de vastes chantiers où ma mère ne pourra me suivre en voiture.

Quand je stoppe, je suis au rez-de-chaussée d'un immeuble dont la charpente seule est terminée. Une faible lumière éclaire l'entrée du chantier, des bâches en plastique claquent bruyamment dans le vent et la pluie. Je reste là très longtemps. Dans le froid et la solitude. C'est là que j'entreprends le travail le plus important. Repenser à cet instant aussi bref qu'un éclair. Revivre cet instant de toute-puissance fabuleuse où je pouvais tout voir, tout entendre et tout savoir de cette femme. Suivre les courants d'une rivière invisible avec mes yeux intérieurs. Imaginer le corps emmené vers la mer après la porte de l'écluse.

Chaque moment que je revis, que je contemple et que j'imagine m'envahit d'un frisson délicieux. A force de rester absorbé en moi-même, je ne me suis pas aperçu que le froid m'avait saisi et que je m'épuisais. Je ne m'étais pas non plus rendu compte que je caressais infiniment le minuscule relief sur cette petite chose ronde que je tenais dans ma main. Quand enfin je reviens à moi, je me sens vidé. Incapable de penser. Mes membres sont gelés, raides comme des stalactites. Seul mon instinct primitif me garde éveillé et me chuchote : « Réveille-toi. Il est temps de rentrer. »

Je ne me souviens plus comment je suis arrivé jusqu'à l'entrée piétonne de la résidence. Ce dont je suis certain, c'est que je n'ai pas croisé la voiture de ma mère. Je n'ai pas croisé celle des policiers non plus. J'ai repensé tardivement à la Barrique, mais il ne m'inquiétait guère. Il n'avait pas pu voir grand-chose. Quant à l'éventuelle possibilité qu'il ait entendu le cri de ma mère et donc mon nom, j'ai préféré l'ignorer. Si on convoquait tous les Yujin du pays, on pourrait facilement former un corps d'armée.

J'ai également préféré me dire que ma mère avait gardé un doute. Il y avait entre nous la largeur d'une route à deux voies. Elle était sous un lampadaire mais moi j'étais dans le noir. Je ne lui ai pas répondu quand elle m'a appelé, on ne s'est pas retrouvés face à face non plus. D'ailleurs, je me demande bien comment elle a pu savoir que c'était moi, mais pour le moment je n'ai aucune envie d'y réfléchir. D'âme et de corps, je suis trop épuisé pour réfléchir.

Tête baissée, je franchis l'entrée de l'immeuble. L'aboiement de Hello me salue au passage, tandis que je monte l'escalier en courant. Me voici devant la porte du toit. A cet instant je réalise que je serre je ne sais quoi dans ma paume depuis tout à l'heure. En ouvrant la main, je vois une petite chose blanche. La boucle d'oreille que j'ai arrachée à la femme juste avant de la faire basculer dans la rivière. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Je ne trouve pas d'explication à cet acte. Il ne me reste donc pas d'autre choix que de conclure que c'est un acte que mes mains ont commis sans le concours du cerveau.

Je dissimule la boucle d'oreille dans la poche de mon blouson et je sors la clé. Mais la porte d'en bas s'est ouverte, comme si on n'avait attendu que ce moment, et ma mère appelle.

« Yujin. »

—

L'oubli est le mensonge le plus abouti, le mensonge le plus parfait que l'on puisse faire à soi-même. C'est aussi la dernière carte que pouvait jouer mon cerveau. La nuit dernière, alors que j'étais parfaitement lucide, j'ai commis un acte auquel je n'avais pas la force

de faire face et j'ai opté pour l'oubli. Ce qui signifie que, trompé par moi-même, je viens de gaspiller une journée à faire n'importe quoi.

Maintenant que je connais l'histoire, je me dis que j'ai toujours su qu'un jour ou l'autre je commettrais un meurtre. C'est sans doute pour ça que je voulais arrêter le jeu dangereux sur la route de l'estuaire. Si j'ai malgré tout continué, c'est parce que je me croyais capable de ne pas franchir le seuil fatidique. Parce que j'avais confiance dans la solidité de mon être social. Je ne me croyais pas assez inconséquent pour échanger ma vie contre un moment de plaisir. Cette surestimation de moi-même, cette certitude trompeuse que je serais capable de me contrôler, a livré la nuit dernière mon cou aux mains du destin.

Peut-être ma mère savait-elle tout cela depuis longtemps... Si elle a essayé à plusieurs reprises de me suivre, n'était-ce pas pour cette raison ? Comment pensait-elle régler cette affaire ?

« Yujin. »

Je pense et je repense à sa voix entendue dans l'escalier de secours la nuit dernière. Est-ce qu'elle était différente de d'habitude ? Non, rien à signaler. C'était la voix d'une maîtresse qui appelle un élève plutôt que celle d'une mère appelant son fils. C'était sa voix habituelle, la froideur cachée sous l'emballage de la sérénité. Si elle avait contenu un brin d'affection, j'aurais flairé un mauvais coup. J'étais dans un état d'épuisement presque total, mais pas idiot pour autant. Par contre, si cela avait été un appel furieux, je me serais carapaté sur-le-champ. J'avais beau être épuisé, être transi de froid, n'avoir nulle part où aller, ne pas avoir un sou devant moi, rien n'aurait pu m'arrêter. Car rien n'est plus dangereux qu'une mère en colère. En tout cas pour moi, c'était comme ça. La meilleure preuve, c'est que j'ai tué ma mère.

« Yujin. »

Son deuxième appel disait : *Je n'ai rien vu. Même si j'ai vu quelque chose, je ferai comme si je n'ai rien vu.* Je me souviens qu'en descendant j'ai pensé à cette affaire vieille de dix ans. Le jour de ma crise pendant la compétition, ma mère m'avait récupéré dans le parking au sous-sol et m'avait traîné, inconscient, jusqu'à sa voiture avant de quitter le stade à l'insu de tous. J'ai supposé qu'elle avait décidé de faire pareil. Je crois aussi avoir compté sur son talent de dissimulatrice, après tout, personne n'avait rien su de mon épilepsie.

Je me demande pour quelle raison elle n'a pas appelé la police, pourquoi elle m'a juste attendu à la maison. Pour me convaincre de me rendre ? Autant que je me souviens, ma mère n'a pas prononcé la première lettre d'une pareille absurdité.

« Tu n'as pas à trouver ça injuste. Quand tu seras mort, je mourrai aussi. »

La réponse se trouve dans ces paroles articulées en me coinçant contre le mur et en luttant pour me reprendre le coupe-chou. « Quand tu seras mort, je mourrai aussi » n'était pas une menace, mais une explication. Son dessein était d'étouffer l'affaire en me tuant et en se suicidant ensuite. Bien entendu, elle voulait avant cela dénicher une preuve décisive et obtenir mes aveux. Ce qui expliquerait son changement radical d'attitude quand nous sommes rentrés et qu'elle m'a fait enlever le blouson avant de fouiller mes poches. Si les choses ont pris cette tournure inattendue, c'est parce que la colère l'a fait sortir de ses gonds. Elle ne s'attendait évidemment pas à trouver comme preuve quelque chose ayant appartenu à son mari. Il se peut qu'elle ait pris ça pour une humiliation supplémentaire.

Pensait-elle vraiment être capable d'occire son fils ? Elle savait qu'elle n'était pas de taille à lutter. Je ne suis pas un enfant de six ans. J'ai vingt-six ans. Je suis un ancien sportif, un homme jeune et plein de force. Même si Haejin et ma mère m'avaient attaqué ensemble, je ne les imagine pas prendre l'avantage. Si je n'étais pas prêt à mourir, ma mère n'avait aucun moyen de me tuer. Encore que... peut-être voulait-elle empoisonner mon bol de riz ? Oui, c'est peut-être ça qu'elle mijotait ? La bête la plus démente doit tout de même manger.

Je fais une pause. Depuis tout à l'heure, le téléphone fixe bourdonne comme une abeille. Est-ce Haejin ? Est-ce ma tante ? Je prends l'appareil, c'est un numéro de téléphone commençant par 032, un numéro que je ne connais pas. Or je n'ai aucune envie de converser avec quelqu'un que je ne connais pas. Je repose l'appareil sur son socle et je reviens à ma chaise. En essayant d'ignorer le bourdonnement du téléphone, j'examine les affaires de ma mère. Le journal, la clé de voiture bizarrement retrouvée dans la poche de sa robe...

La nuit dernière, sur la route de l'estuaire, elle ne portait pas cette robe. Je ne me souviens pas exactement de sa tenue, mais je suis certain que ce n'était ni une jupe ni une robe. Cette robe blanche, elle l'a mise une fois rentrée à la maison. Maniaque comme elle était, elle devrait avoir tout de suite rangé la clé en rentrant. Donc, si la clé était dans sa poche, c'est qu'elle s'apprêtait à l'utiliser. Pour m'emmener quelque part en voiture. A la mer ou au bord de la rivière, par exemple, dans un endroit où l'on peut mourir discrètement. Il lui aurait fallu bien verrouiller portes et vitres avant de se mettre à rouler, car dans l'hypothèse où je me serais évadé, la probabilité que moi je survive et qu'elle meure aurait été considérable.

Il me semble que je tiens enfin un scénario plausible. Si nous mourions ensemble dans un accident de voiture, je ne serais jamais arrêté pour meurtre et ma mère ne deviendrait jamais la mère d'un meurtrier. Ce que ma mère avait vu resterait un secret entre les morts

et un crime non élucidé pour les vivants. A moins que la Barrique, enregistré par la vidéosurveillance, ne paye à ma place. Il se défendrait, affirmerait avoir aperçu un autre homme cette nuit-là sur la route de l'estuaire, mais personne ne l'écouterait. Il n'y avait pas de caméra à cet endroit-là et aucun témoin pour soutenir sa thèse d'une troisième personne sur les lieux du crime. Ce serait objectivement très compliqué pour lui de prétendre avoir suivi la femme sans lui avoir rien fait.

Voilà. J'ai commis un meurtre devant ma mère. Au lieu de me confier à la police, elle décide de mettre fin à nos deux vies. Mais le rasoir la rend tellement furieuse qu'elle finit par mourir toute seule. C'est à peu de chose près ce qui s'est passé la nuit dernière.

Pendant toutes les questions n'ont pas encore trouvé leur réponse. D'abord, sa tenue. Pourquoi choisir de mourir dans cette robe blanche dont je lui avais fait cadeau ? Justement parce que c'était mon cadeau ? Je veux bien. Assez mélodramatique mais plausible. Après tout, elle a porté seize ans durant à la cheville le bracelet avec la main de Fatma, cadeau de mon père.

La raison pour laquelle ma mère a laissé son journal reste aussi un mystère. Si elle avait décidé de mourir avec moi, elle aurait dû détruire toutes les traces. A-t-elle voulu le laisser pour Haejin ? Pour qu'il comprenne le merdier qui nous avait plus ou moins obligés à partir avant lui et sans lui ? Douteux. Qui pourrait s'y retrouver dans ces pages qui se contentent d'énumérer les faits sans éclairer le contexte ? Pour qu'il puisse lire entre les lignes, il manquait un présupposé.

Ce que ma mère sait, Haejin le sait aussi.

Sont-ils proches à ce point ? Dans mon esprit remonte le souvenir du printemps 2003, quand ma mère et Haejin se sont rencontrés pour la première fois.

C'était le jour des premiers contrôles depuis mon entrée au collège. C'était aussi l'un des deux jours par mois où je devais consulter à la clinique de ma tante. Quand la fin des cours a sonné, j'ai couru au portail. Ma mère devait venir me chercher à 13 heures, ma consultation étant fixée à 14 heures. Pourtant ma mère n'est arrivée qu'à 14 heures.

Sans expliquer la raison de son retard, elle est repartie à fond de train. Elle n'a pas vu un vieil homme qui, tirant une charrette à bras remplie de vieux papiers, a surgi devant un bus. Elle a écrasé le frein mais il était trop tard. Dans un chaos où le bruit du choc se mêlait au hurlement des pneus, le vieil homme a disparu sous la voiture. Sa charrette a été projetée jusqu'à l'arrêt de bus d'en face. Vieux papiers et cartons empilés se sont envolés comme une nuée d'oiseaux. Les bus qui s'approchaient de l'arrêt se sont arrêtés à la queue leu leu. Des

passants et des enfants sortant du collège ont entouré le vieil homme. Ma mère se cramponnait au volant de toutes ses forces.

« Maman. »

Au deuxième appel, ma mère a cligné des yeux comme si elle se réveillait d'un cauchemar.

« Va voir, vite. »

Elle a défait sa ceinture et elle est descendue de la voiture. Je l'ai suivie. Sous l'avant de la voiture, un vieil homme, grand et squelettique, était allongé. Sa jambe dans un pantalon usé faisait un angle bizarre. Et il ne semblait plus respirer. Il ne bougeait pas. Bien que persuadé qu'il était mort, je me suis accroupi à côté de lui et j'ai secoué son épaule.

« Monsieur, monsieur ? »

Le vieil homme a lentement ouvert les yeux. L'instant suivant, de sa bouche édentée est sorti un cri, un véritable coup de tonnerre.

« Haejin. »

Il n'arrivait pas à bouger son corps. Le temps qu'une ambulance arrive et qu'il soit transporté aux urgences, il a continué de hurler en tenant de ses mains sa jambe gauche.

« Haejin, aïe aïe, Haejin, ton papy va mourir. »

A part le fait qu'il répondait « Haejin » à chaque question de l'infirmière, à part la forte odeur d'alcool qui émanait de lui et à part une jambe cassée pour de bon, il allait plutôt bien. Le docteur a dit qu'il s'agissait d'une fracture complexe accompagnée de déchirures musculaires et qu'il devrait être opéré et rester hospitalisé quelques jours. Sa chance dans sa malchance était de n'être blessé ni à la tête ni au dos. Il semblait d'ailleurs parfaitement lucide. Aux questions de l'infirmière, du médecin ou des policiers, il donnait la même réponse spontanée et archi claire.

« Tout ça, c'est à cause de cette femme-là. »

Ma mère ayant tenté de glisser que « ce monsieur a soudain fait irruption devant le bus », elle a dû subir une demi-heure de remontrances et de sermons. Est-ce que les charançons vous ont rongé les yeux ? Une bonne femme oisive qui se promène en voiture, elle casse la jambe d'un pauvre homme qui trime toute la journée pour gagner sa vie. Je suis le seul de la maison qui rapporte de l'argent, qu'est-ce qu'on va devenir ? Quand une poule chante, c'est non seulement le ménage mais toute l'économie du pays qui fait faillite... Et ainsi de suite. Puis il s'est mis à hurler en secouant la main vers la porte des urgences :

« Aïe, Haejin. C'est ici. Je suis là. »

Un garçon portant l'uniforme de mon collègue s'est précipité en criant : « Papy. » Le nom de Haejin auquel je n'avais pas prêté attention désignait donc ce Haejin-là. Et le vieil homme sur lequel

j'avais un léger doute était bien ce vieil homme-là.

« Comment vas-tu, que t'est-il arrivé ? »

Le garçon l'interrogeait tout en parcourant du regard son bras et sa jambe bandés. Le vieil homme a désigné de ses doigts maigres comme des baguettes ma mère qui se tenait à côté de moi.

« Ça, tu peux le demander à celle-là. C'est cette femme qui m'a fait ça. »

Haejin a dévisagé ma mère. Elle a stoppé net son tic de remonter sa mèche. Ses lèvres se sont arrondies puis refermées. On aurait dit qu'elle avait ravalé les mots qui allaient sortir. J'observais avec curiosité la réaction de ma mère. Devinant le mot qui avait failli sortir.

Les yeux de ma mère, qui d'habitude ne laissaient pas voir ses sentiments, tremblaient devant Haejin. Trembler est un mot trop faible, ils tressautaient de haut en bas à l'image de l'électrocardiogramme relié au vieil homme. Elle semblait avoir totalement oublié la présence du blessé, de son fils, des badauds, même le fait que nous étions aux urgences. Je pouvais la comprendre ; cela m'avait fait la même chose quand je l'avais vu le jour de la rentrée.

Ce jour-là, Haejin était devenu la vedette de tout le collège. Alors que la cérémonie de rentrée allait commencer, une voix aiguë avait secoué l'auditorium. « Haejin, hé, Haejin, Papy est là. »

L'auditorium avait plongé d'un coup dans le silence. Plusieurs centaines de paires d'yeux s'étaient rivés à eux ; le vieux, les fesses à moitié relevées dans les places réservées aux parents, qui secouait ses doigts semblables à un râteau, et le petit qui s'était tourné dans sa direction, le visage empourpré comme un soleil couchant.

« Ici, c'est ici », braillait le vieux, qui s'était levé. Il portait un costume qui devait dater de son mariage cinquante ans plus tôt. Il était tellement maigre, ses bras dans les manches ressemblaient à des hampes. Le garçon-soleil couchant a secoué la main non pas de droite à gauche mais de haut en bas. *Je t'ai bien repéré, t'inquiète, assieds-toi.*

Moi j'étais assis juste derrière lui, je ne pouvais pas le quitter des yeux. Sur le coup, j'ai failli l'appeler « grand frère ». Car il ressemblait incroyablement à mon frère. Il était exactement pareil. Les yeux bruns et doux. Les cheveux légèrement bouclés. Jusqu'à cet air de bon élève, c'était la copie conforme de mon frère. Naturellement j'ai cherché son nom sur son badge.

KIM HAEJIN

La dernière syllabe était pareille à la mienne. Si nous avions eu le même nom de famille, cela aurait fait des prénoms parfaits pour deux

frères. Je me suis carrément demandé si je n'étais pas devant un demi-frère que ma mère aurait caché quelque part. Ma mère devait ressentir le même choc. Elle devait avoir l'impression de rencontrer un fils qu'elle n'avait pas connu. Je crois que le mot qui allait sortir de sa bouche quand elle l'a vu était *Yumin*.

« C'est toi, Haejin ? »

Ma mère avait enfin réussi à remuer les lèvres. Sa voix tremblotait autant que son regard. Haejin, après avoir répondu par l'affirmative, a posé les yeux sur moi, à côté de ma mère. Nous nous sommes dévisagés un moment, sans expression particulière.

« Vous vous connaissez ? »

C'était ma mère qui venait de rompre le silence embarrassant.

« Vous portez le même uniforme d'école. »

Moi, le regard toujours sur Haejin, je n'ai pas répondu. Lui n'a pas eu le temps de répondre car à l'appel du vieil homme : « Haejin... », son attention est tout de suite revenue à son grand-père.

« Qu'est-ce que tu fais là ? Va vite chercher l'infirmière. Ton papy a vraiment très mal. »

Ce jour-là, je ne suis pas allé à la clinique de ma tante. Il était 20 heures quand le vieil homme est monté dans sa chambre. Ma mère s'est occupée de toutes les tâches qui incombaient normalement à l'assurance. Elle lui a obtenu une bonne chambre, elle est intervenue pour hâter la date de l'opération, elle a poussé elle-même la civière pour l'emmener dans la salle de radiographie, la salle d'examen et jusqu'à sa chambre. C'était tellement clair : elle n'avait pas envie de quitter Haejin. Elle avait envie de lui montrer qui elle était. *C'est vrai que j'ai cassé la jambe de ton papy, mais je ne suis pas quelqu'un de méchant.*

« Yujin, tu le connais, cet enfant ? »

Ma mère m'a interrogé dans la voiture sur le chemin du retour. Je lui ai dit oui. Elle paraissait attendre des explications supplémentaires mais j'ai gardé le silence. Sans savoir exactement pourquoi, je n'étais pas très content et je n'avais pas envie de lui donner ce qu'elle voulait.

« Vous êtes dans la même classe ? »

J'ai de nouveau répondu par un oui.

« Tu n'es pas ami avec lui ? »

— Non.

— Il est assez grand, lui aussi. Il a sa place au fond de la classe ?

— Oui.

— Mais vous n'êtes pas amis ? »

Et alors ? Est-ce qu'il est mentionné dans la Constitution que ceux qui sont assis l'un près de l'autre doivent être amis ?

« Il ne te parle pas ? »

— Non.

— Toi non plus ?

— Non. »

Ma mère a hoché la tête. Après quoi, elle s'est tue. Elle a semblé rêveuse tout le long du chemin, jusqu'à ce que nous soyons rentrés à la maison et que je lui dise bonne nuit.

En y repensant maintenant, pendant ces dix dernières années, Haejin n'a jamais été Haejin pour ma mère. Il était mon grand frère Yumin. Alors peut-être bien qu'ils partageaient des secrets. Sauf que le problème, c'est que ce n'est pas possible pour Haejin. Haejin n'est pas du genre à garder les choses à l'intérieur. Quoi que ma mère ait pu lui dire, il n'aurait pas su garder le secret. Car pour lui, je suis le docteur qui le passe aux rayons X, il ne peut rien me cacher. Et mon diagnostic d'aujourd'hui est le suivant.

Il ne sait rien.

Ce journal n'était pas pour Haejin. D'un autre côté, difficile de croire que ma mère l'ait laissé derrière elle, faute de temps ou faute de savoir comment le détruire. Il aurait suffi de le jeter dans le barbecue et d'y mettre le feu. En un rien de temps, il se serait transformé en cendres. Je me suis rappelé la deuxième personne à qui ma mère avait téléphoné. Ma tante, ma tante qui savait déjà tout sur moi...

Je me repasse tous les dialogues que j'ai eus avec ma tante ce matin. Je n'ai pas l'impression qu'elle savait quelque chose de particulier. Ses questions étaient posées en éclaircur, juste pour tâter le terrain. Mais dans quel but ? Ma mère a appelé sa sœur à 1 h 31. Je suppose qu'elle venait de rentrer à la maison après m'avoir cherché en vain. De quoi ont-elles parlé pendant trois minutes ? Ma mère a-t-elle révélé ce qu'elle venait de voir ? A-t-elle demandé conseil à sa sœur ? Ma conclusion est claire, c'est non. Car dans le cas contraire, ma tante ne serait pas restée sans réagir. Elle aurait signalé la disparition de ma mère à la police et elle serait déjà là, accompagnée de policiers.

Une douleur lancinante tourbillonne dans ma tête. Mes pensées sont si confuses que je ne me rappelle même pas ce à quoi j'essayais de penser. Seul un regret tardif me frappe au cœur. Pourquoi suis-je rentré à la maison ? Si je n'étais pas rentré, ma mère ne serait pas morte. Si j'avais repoussé mon retour, les choses auraient tourné différemment.

J'enlève mes mains du classeur. J'ouvre les doigts et je regarde ces choses étranges. Vingt-sept os, cent vingt-trois ligaments, trente-quatre muscles, dix empreintes digitales. Ces mains qui me servent à manger, à me laver, à m'ouvrir un chemin dans l'eau, à toucher ce que j'aime, ces mains, mes mains sont devenues en une nuit des instruments de mort.

J'essaye de penser à nouveau. Aux vingt-six années qui ont

constitué ma vie et qui viennent de sombrer, à ce jour de décembre où ma vie a basculé de l'autre côté du seuil, à ce que je peux faire et ce que je ne peux pas faire... Parmi toutes ces pensées, je n'en vois pas une seule qui ressemble à une bouée à laquelle je pourrais me raccrocher. L'espoir s'échappe de mes doigts telle une savonnette mouillée. Une angoisse aussi lourde qu'une presse hydraulique me broie le corps. Du fait qu'il n'y ait plus de retour en arrière possible ni de moyen d'arranger les choses, c'est une angoisse vaine et désespérée.

Il y a juste quelques heures, je croyais que j'avais besoin de savoir. Je pensais que je devais pouvoir m'expliquer à moi-même les choses, que je ne pouvais pas me contenter de suppositions. J'avais besoin de me voir en vrai, pensais-je. Hello peut vivre sans savoir qu'il est Hello, mais moi, je suis un être humain. J'étais persuadé que si je ne savais pas qui j'étais ou ce que j'avais commis, je ne pourrais pas vivre dans ce monde. Mais maintenant que je connais toute l'histoire, je me rends compte que ces convictions étaient vaines. Quoi que je sache, quoi que je fasse, je ne pourrai plus vivre normalement dans ce monde. Et j'en veux à ma mère.

Tu aurais dû te contrôler un peu. Tu aurais dû maîtriser ta colère et aller au bout de ton projet. Tu aurais dû m'emmener à côté de toi dans la voiture et foncer dans la mer. Alors, j'aurais pu laisser dans l'ombre ce qui était dans l'ombre. Je n'aurais pas eu à me regarder avec une telle douleur. Je n'aurais pas eu à affronter l'ennemi en moi qui a finalement détruit ma vie.

Je pose la joue contre le bureau. Je me relâche comme un boxeur vaincu. Les yeux fermés, j'entends le bruit de la balancelle vide sur le toit. *Kkiik kkiik...*

Tout à coup j'ouvre les yeux. Ce n'est pas là-haut, ce n'est pas la balancelle. C'est la sonnerie de l'interphone en bas. Je lève les yeux. Il est 9 h PM.

Qui peut sonner à la porte à cette heure ? Je sais que ce n'est pas Haejin, alors, est-ce ma tante ? Le gardien ? Sinon, la maman de Hello, au vingt-deuxième étage ? Ce genre de chose arrive de temps en temps, parce qu'en rentrant, on s'aperçoit qu'on a oublié de prendre le badge pour entrer dans l'immeuble et qu'il n'y a personne dans l'appartement, etc. Rien qu'à moi, c'est arrivé deux fois.

La sonnerie persiste. Elle joue du sifflet sur un air insistant pendant que je range les objets posés sur le bureau dans le tiroir, que je descends l'escalier et me plante devant le petit écran de l'interphone. Comme je le supposais, on ne sonne pas à l'entrée de l'appartement mais à l'entrée de l'immeuble. Contrairement à ce que j'avais supposé, ce n'est pas la maman de Hello. Je vois un visage inconnu sur l'écran. C'est un homme avec une casquette noire et un blouson noir.

« Qui êtes-vous ? »

Je pose la question en gardant le doigt appuyé sur la touche du haut-parleur. L'homme fait un pas en arrière et se redresse.

« Nous sommes venus suite à un signalement. Ouvrez la porte, s'il vous plaît. »

Sur un côté de l'écran, jusque-là caché par l'homme, apparaît un deuxième homme portant le même uniforme. C'est la police. Tous les poils de mon corps se hérissent. Le visage de la Barrique apparaît devant mes yeux en un éclair. Au-dessus de ma tête, j'entends la voix de ma mère.

« Alors, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? »

J'enlève ma main de l'interphone et je recule. Eh bien, comme tu dis, qu'est-ce que je vais faire ? Tu veux que je file ? Que je me rende ? Ou tu veux que je les tue ?

III

Prédateur

« Nous sommes du commissariat de Gundo. Veuillez nous excuser. »

Le policier pénètre dans l'appartement en m'écartant. Il a l'air plutôt jeune. La trentaine environ. Son collègue doit être à peu près du même âge. Mis à part le fait qu'ils n'ont pas sorti les menottes, ils donnent l'impression de débarquer sur une scène de crime et d'être venus arrêter le coupable en flagrant délit. C'est du moins ce que semble indiquer leur attitude hautaine.

« Vous habitez ici ? » m'interroge Policier n° 1. Une question plutôt inattendue. Qui leur a ouvert la porte ?

« Oui.

— Vous êtes tout seul maintenant ? »

Je réponds par un autre oui. La troisième question qu'il me pose est : « Quels sont vos rapports avec la propriétaire de l'appartement ? » Je réponds que je suis son fils et il me demande le nom de la propriétaire. Je ne réponds pas tout de suite. J'ai une impression un peu bizarre, comme si quelque chose ne collait pas. S'ils sont là pour moi, ils auraient dû commencer par s'enquérir de mon identité. Alors que là, ils ne se préoccupent que de l'appartement et de sa propriétaire.

« Elle s'appelle Kim Jiwon. »

Quand je sors le nom de ma mère, Policiers n° 1 et n° 2 se regardent. J'entends presque « ça alors » quand leurs regards se croisent. Ensuite tous deux me détaillent de haut en bas. Tee-shirt, pantalon de jogging, pieds nus. A mon tour, je les détaille. Admettons que la Barrique ait vu ce qui s'est passé cette nuit-là, que son sens de justice l'ait poussé tardivement à me dénoncer et que la police ait réussi à dénicher de quoi me considérer comme suspect, ils n'auraient pas envoyé juste ces deux policiers en uniforme. Toute une équipe aurait été mobilisée.

« Vous voulez dire que vous êtes le fils de Mme Kim Jiwon ? »

Policier n° 1 vérifie. Je réplique en hochant la tête :

« Qu'y a-t-il ? »

— Montrez-nous d'abord une pièce d'identité. Il faut qu'on vérifie ce que vous dites. »

Voilà la demande que j'attendais, mais elle vient un peu trop tard. Le soulagement est déjà passé sur mon cœur. Je peux être rassuré, ils ne sont pas venus me chercher. La Barrique ne m'a pas dénoncé. Ils sont là pour Mme Kim Jiwon, aucun rapport avec le meurtre de la nuit dernière. Même si je ne sais pas encore qui a averti la police ni pourquoi. Je me redresse, campé sur mes jambes écartées, devant la porte de l'entrée.

« Je voudrais d'abord savoir ce qui se passe. »

Policier n° 1 jette un coup d'œil dans le salon par la porte à moitié ouverte avant de répondre :

« On a eu tout à l'heure un appel de Mme Kim Jiwon. Elle a signalé des cambrioleurs et a dit qu'elle ne pouvait pas rentrer chez elle. Elle nous a demandé d'intervenir d'urgence. »

— Ma mère ? »

Je n'ai pas besoin de faire de grands efforts, ma mine étonnée et ma voix sceptique sortent d'elles-mêmes. Qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

« Ma mère est partie faire une retraite pour prier. »

— Prier ? Quand est-ce qu'elle est partie ?

— Ce matin. Vous êtes sûrs que ce n'est pas une déclaration mensongère ?

— Avant d'intervenir, nous vérifions l'identité du déclarant. »

Sûrement. Ils ne se seraient pas mis en route à la légère. Ils sont là parce qu'ils ont vérifié l'identité de celle qui les a appelés.

« Vous pouvez me donner le numéro de téléphone de cette personne ? Je vous dirai si c'est vraiment celui de ma mère. »

— Eh bien, l'appel venait d'une cabine. Mais montrez-nous votre pièce d'identité, s'il vous plaît. »

Ça ne m'enchant pas de monter à l'étage en laissant ces policiers à l'entrée. Pendant mon aller-retour dans ma chambre, qui sait où ils vont fourrer leur nez.

« Il faut que je monte à l'étage. Si je vous dis mon numéro d'identité, vous pouvez vérifier ? »

— Allez la chercher. »

Les bras croisés, Policier n° 1 me lance un regard suspicieux. Un regard qui dit, *qu'est-ce qu'il a à discuter ?*

« Attendez ici. »

J'enlève mes tongs et je traverse le salon. Le pied sur la première marche de l'escalier, je jette un coup d'œil derrière moi. Evidemment, Policier n° 2 passe la tête à l'intérieur et ses yeux font le tour de

l'appartement. Je grimpe les marches trois par trois. Devant moi défilent tour à tour les images de ma mère assise sur la balancelle, de ma tante qui doit être à sa clinique, de Haejin qui doit être arrivé à la gare de Mokpo. Ma mère ne peut pas les avoir appelés. Et non seulement Haejin n'est pas une femme mais je ne le vois pas imiter la voix de ma mère. Je pose donc un point sous l'image de ma tante. Celle qui connaît le numéro d'identité de ma mère, celle qui a à peu près le même âge qu'elle et celle qui peut jouer son rôle. Quant à son motif, il faudra y réfléchir plus tard, calmement.

En un rien de temps, je suis de nouveau devant les policiers. Je passe ma carte d'identité à Policier n° 1. Il scrute tour à tour ma carte et mon visage, puis la transmet à Policier n° 2. Lequel sort sur le palier sans me la rendre. Bientôt j'entends par l'entrebâillement qu'il échange avec le commissariat. Ils doivent vérifier mon identité. Pendant ce temps, Policier n° 1 et moi restons face à face sans un mot.

« C'est bon. »

Policier n° 2 revient et tend ma carte à n° 1. Qui l'observe une nouvelle fois recto et verso, puis me la rend.

« Votre famille compte...

— Nous sommes trois. Moi, mon grand frère et ma mère.

— Personne d'autre ne vit dans l'appartement ? »

J'assure que non, personne. Policier n° 1, comme s'il venait de penser à quelque chose, me demande :

« Au fait, depuis quand êtes-vous chez vous ?

— Je ne suis pas sorti depuis hier.

— Alors pourquoi vous n'avez pas répondu au téléphone tout à l'heure ?

— Au téléphone ? »

Je me souviens, c'est vrai, le fixe a sonné tout à l'heure. Le numéro que j'ai ignoré, c'était donc la police. On peut supposer que la fausse Kim Jiwon qui a appelé depuis une cabine téléphonique leur a aussi donné le numéro de téléphone de l'appartement. Le point que j'ai mis sous le portrait de ma tante grossit d'un coup.

« Je n'ai pas entendu la sonnerie. J'étais peut-être aux toilettes ou quelque chose de ce genre. »

Policier n° 1 hoche la tête puis sort une carte qu'il me tend. Je la prends ; il est rattaché au poste de Gundo.

« Quand votre mère rentrera, vous lui direz de nous appeler tout de suite. S'il s'avère qu'elle a fait une fausse déclaration, il se peut qu'elle soit convoquée au poste. »

Je reste sur le seuil pendant qu'ils s'éloignent. Quand j'entends le bruit de l'ascenseur qui descend, je cours au balcon. J'ouvre la fenêtre et regarde en bas. Sous la brume opaque, le gyrophare de la voiture de

police clignote en s'éloignant. Il n'y avait bien qu'une voiture, qui disparaît bientôt par le portail de la résidence.

Je repense à ma tante. Ça ne fait pas vingt-quatre heures qu'elle m'a appelé, ça me semble bien rapide, bien trop rapide à vrai dire. Elle ne doit pas ignorer qu'une fausse déposition comporte des risques sérieux. Si, malgré cela, elle m'envoie la police, c'est qu'elle a une bonne raison pour le faire. J'essaie d'en établir la liste.

1. Elle sait quelque chose ou du moins elle en sait assez pour supposer quelque chose.

2. Elle voudrait vérifier ce qu'elle sait mais elle a peur de venir elle-même.

3. Elle envoie la police à l'appartement pour tâter le terrain.

Ma tante doit avoir choisi de signaler un cambriolage pour obtenir une réaction rapide de la police. Pour signaler une disparition, il aurait fallu qu'elle décline sa propre identité. Et puis s'agissant d'une disparition aussi récente – moins de vingt-quatre heures –, elle ne devait pas être sûre qu'elle serait prise en compte par la police.

Je rembobine ma mémoire jusqu'au moment où Haejin a quitté l'appartement. Sans aucun doute, c'est à ma tante qu'il a parlé derrière sa porte close. Que lui a-t-elle dit ? Sur ma mère ? Sur moi ?

Pas moyen d'interroger Haejin. Je peux juste essayer de deviner ce qui inquiétait ma tante. Vu qu'elle a envoyé la police, elle avait peur pour ma mère. Et vu qu'elle a appelé Haejin, elle avait peur de moi. Si j'arrive à comprendre pourquoi, j'aurai fait un grand pas.

Je reviens dans ma chambre et m'assois au bureau. Je ressorts le journal de ma mère et l'ouvre aux pages de l'année 2015. Les textes concernant cette année-là sont au nombre de trois. Idem pour 2014, 2013 et 2012.

L'enfant veut faire une école de droit. L'enfant a repris ses études. L'enfant a commencé son service civil. L'enfant a suspendu ses études. L'enfant est entré en fac de droit, comme il le souhaitait tant. L'enfant, l'enfant, l'enfant...

Tous ces enfants, c'est moi. De Haejin qu'elle aimait tant, elle ne cite pas le nom. De mon frère Yumin qui lui manquait tant, il n'est pas fait mention. Quant à mon père, n'en parlons pas. Ça semble inexplicable, mais je suis l'objet unique de ces écrits. En revanche, le contenu est maigre. La plupart du temps, je dois me contenter d'une ligne. Les rares passages un peu développés concernent des anecdotes que je connais déjà et dont je me souviens parfaitement. Arrivé en avril 2006, je tombe enfin sur un texte qui m'intéresse.

Jeudi 20 avril

Tous les jours et à chaque instant, les yeux de l'enfant me supplient. Laisse-moi retourner dans l'eau. Combien de mères en ce monde sauraient

supporter ou ignorer ce regard de son enfant ? Je viens d'appeler Hyewon pour lui demander si on ne pourrait pas le laisser continuer la natation. Elle m'a donné la réponse prévue.

Sous aucun prétexte, sinon la même chose se répètera.

Je le sais. Moi aussi je le sais. Comment pourrais-je ne pas connaître mon fils ? Ce que je voulais lui demander, c'était si on pouvait arrêter le traitement. Hyewon me met en garde, surtout ne jamais oublier. L'important pour Yujin, me dit-elle encore, n'est pas de devenir un champion de natation mais de mener une vie sans danger.

Je suis bien forcée d'approuver. Car le but de ma vie, le but de la thérapie de Hyewon n'est que cela. Qu'il vive une vie sans histoire et sans danger.

Vertigineux. Une gifle vient de me cueillir par surprise. Peut-être ai-je mal lu ? Je reprends tout le texte, suivant chaque ligne du doigt.

Fin avril 2006, c'est à peu près l'époque où j'arrête la natation. C'est aussi celle où je suis allé voir ma tante, de ma propre initiative, pour lui demander d'intercéder auprès de ma mère pour que je puisse continuer à nager. Quelle a été son attitude ce jour-là ? Un doux sourire pendu à ses lèvres, elle observait mon âme d'un regard insensible. Devant elle, j'ai étalé tout ce que j'étais, en toute sincérité, simplement parce que j'avais besoin d'aide. Quand tout espoir a été définitivement brisé, j'ai senti le monde s'effondrer. Pourtant je n'en ai pas voulu à ma tante. Simplement, je lui ai retiré toute ma confiance, et pour toujours.

Néanmoins j'étais loin d'imaginer ce qui s'était joué entre les deux femmes. Même maintenant après avoir lu ces lignes, j'ai du mal à y croire. Ma mère souhaitait interrompre le traitement et me laisser continuer la natation, tandis que ma tante s'y opposait, et finalement, c'est elle qui l'a emporté. La décision la plus importante de ma vie a été prise par ma tante, non par ma mère. Juste ça, la sœur de ma mère, elle qui ne m'a pas donné le jour, qui ne m'a pas élevé, qui ne m'a jamais aimé.

Je me souviens du jour où j'ai perdu ma licence. De mon immense douleur tandis que je regardais le feu dévorer mes affaires. La colère qui bourdonnait dans mon cœur et les sanglots refoulés au fond de ma gorge me reviennent intacts. Je me souviens de Haejin, scotché devant la porte du toit, qui semblait tellement malheureux, comme s'il était en partie responsable de tout cela. Ma mère, elle, n'était même pas venue me voir. Quand je suis redescendu au salon, elle m'a demandé de sa voix posée : « As-tu bien éteint le feu ? » Et c'était ma tante qui était derrière tout ça ?

Je réprime les bouffées de rage qui me viennent. Non sans mal, je me force à retrouver mon sens pratique. Avant tout, je dois pister la

vérité dans le chaos de ces phrases. Voyons, est-ce que les deux phrases *qu'il vive une vie sans histoire et sans danger* et *qu'il vive sans faire de crise* peuvent se substituer l'une à l'autre ?

En tout état de cause, non. Entre elles deux, hormis le dénominateur commun qu'est le médicament, aucun rapport, ni similitude, ni causalité. Empêcher la crise ne veut pas dire vivre sans histoire et sans danger. Si c'était le cas, tous les gens qui ne font pas de crise d'épilepsie devraient être sans histoire et sans danger. Est-ce le cas, dans ce bas monde ?

Donc, il faut lire ces phrases ainsi : il faut qu'il prenne ses médicaments s'il ne veut pas devenir un danger.

Autrement dit, il faut l'empêcher de devenir dangereux en lui donnant des médicaments.

La question de savoir si c'est médicalement crédible n'est pas ma préoccupation première. Ce qu'il me faut savoir avant tout, c'est pourquoi ces médicaments m'ont été prescrits. Si c'était pour empêcher les crises, ce que j'ai cru jusque-là, ou si c'était pour donner un but à ma mère en même temps qu'à ma tante.

J'ouvre mon portable. Je tape *Remote* dans le moteur de recherche. S'affiche à peu près ce que je savais déjà : traitement pour l'épilepsie, les troubles bipolaires et les troubles du comportement. Je n'ai jamais entendu dire que je souffrais de troubles bipolaires ou de troubles du comportement. Pour ce qui est de l'épilepsie, en revanche, j'en suis certain, ayant déjà fait deux crises. Je trouve dans la notice du médicament une possible explication de cette apparente contradiction.

Il est rapporté quelques cas de crise épileptique du lobe temporal après un arrêt brusque du traitement.

Lequel de ces deux cas me concerne ? Les crises qui auraient été maîtrisées grâce aux médicaments seraient-elles revenues parce que je n'en prenais plus ? Ou auraient-elles été directement provoquées par l'arrêt du traitement ? Pour trouver la réponse, le mieux est encore de chercher dans son journal. Un petit texte, une simple phrase, il ne faut rien négliger. Une mention du médicament apparaît bien plus haut, en 2002.

Jeudi 11 avril

Toute la semaine dernière, l'enfant était dans un état d'hébétéude absolue. Il semble que les effets secondaires des médicaments soient au plus haut. Maux de tête, hallucinations auditives, engourdissement général. Lesté de ces trois boulets, il a encore nagé hier. Il passe à côté d'une médaille pour 4,5 dixièmes de seconde. Je revois nettement son visage

quand, après avoir touché, il a regardé le tableau des temps. Les yeux d'une bête sauvage en colère, le menton relevé, le corps tendu comme un arc.

L'enfant n'a pas dormi de la nuit. Derrière la porte, je l'entendais gémir d'une inconsolable colère. Il ne m'a même pas donné l'occasion de le consoler. Il devait être furieux d'avoir dû prendre les médicaments, il devait me haïr pour l'y avoir obligé.

Sans savoir quoi faire, j'allais et venais devant sa porte fermée. Je suis de moins en moins convaincue de pouvoir supporter le poids de ma décision.

Ma mère se trompe. Ce qui était le plus dur à l'époque, ce n'étaient pas les effets secondaires du traitement. Ni mes défaites en compétitions. C'étaient les punitions qu'elle m'infligeait à la moindre incartade. Deux jours sans piscine pour n'avoir pas respecté telle règle, quatre jours pour deux manquements. Au-delà de trois règles enfreintes ou pour un cas grave, la durée passait en mode *indéfini*.

Je faisais de mon mieux pour respecter ses règles. Seulement, il m'arrivait assez souvent de ne pas comprendre en quoi tel ou tel acte franchissait telle ou telle borne. Par exemple, voler ou oublier de rendre des objets empruntés en cachette, mentir et refuser d'admettre la vérité, être violent et me venger.

La première fois qu'est tombée cette sentence de durée *indéfinie*, c'était en automne, lors de ma quatrième année de primaire, environ un mois avant notre déménagement à Incheon. Je rentrais de l'entraînement, la voix de ma mère a lancé du côté du salon :

« Han Yujin, viens t'asseoir ici. »

Elle était sur le canapé. Une boîte attendait sur la table basse. Une boîte qui m'était familière. Je savais également ce qu'elle contenait : barrette papillon, bandeau pour les cheveux, figurine, porte-clés, porte-monnaie, miroir à main, serviette hygiénique, gomme, trousse, maillot de bain noir, bonnet de bain pingouin... J'ai laissé mon cartable et je me suis assis à côté de ma mère.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Ma mère indiquait la boîte. Le nom de *Han Yumin* était écrit au marqueur sur un des côtés.

« N'essaye pas de me décevoir avec tes mensonges. Je l'ai trouvée derrière l'étagère, dans ta chambre. »

Je n'avais pas l'intention de mentir. La boîte appartenait à mon frère. Ma mère nous en avait donné une à chacun pour nos petites babioles. Du genre jeux de construction, lance-pierre, balles de fusil, etc. Ma mère avait elle-même écrit nos noms, elle devait savoir mieux que moi de quoi il s'agissait. Moi, tout ce que j'avais fait, c'était de mettre dans la boîte de mon frère des objets que j'avais chapardés à

d'autres en cachette.

Ces *autres* étaient des filles dans la plupart des cas. Des filles qui me plaisaient ou des filles qui ne me plaisaient pas. Des filles que je connaissais juste comme ça ou des filles que je ne connaissais pas du tout. Des filles qui, négligentes, laissaient traîner leur sac de piscine. Au début, j'avais fait ça juste par jeu. Après, c'était devenu beaucoup plus addictif, comme un jeu vidéo. Plus l'objet était difficile à dérober, plus le défi était grand. La serviette hygiénique, par exemple.

« C'est des choses que Yumin m'a confiées. »

J'avais répondu en plantant mes yeux dans ceux de ma mère.

« Quand ? »

— L'année dernière. »

Nos regards ne se lâchaient plus.

« C'est-à-dire que c'est l'année dernière que tu as commencé à faire ce genre de saleté ? »

J'ai préféré admettre ma part d'erreur.

« Ce n'est pas moi. Mais c'est ma faute de ne pas te l'avoir dit plus tôt. Après sa mort je n'y ai plus pensé. »

Ma mère ne m'a pas interrogé plus avant. Elle ne m'a pas réitéré non plus le passage de la Bible comme quoi il ne fallait pas voler. En revanche, elle m'a interdit l'accès à la piscine. Et l'entraînement avec l'équipe de natation aussi, bien évidemment. La durée de la peine était *indéfinie*. Elle punissait le vol, le mensonge et l'outrage à mon frère décédé, trois faits gravissimes. Jusqu'à notre déménagement à Incheon, je n'avais même plus le droit de m'approcher de la piscine. Je n'ai eu d'autre choix que de nager couché sur le ventre sur mon lit, dans une piscine imaginaire, pour consoler ma nostalgie de l'eau.

Ma mère me connaissait parfaitement. Elle avait inventé cette punition pour me faire souffrir, elle savait ce qu'il fallait faire pour me mettre à genoux. Quant à la mauvaise conscience accrochée à un coin de son cœur, elle s'en déchargeait en confessant dans ses écrits la souffrance du bourreau. Mais finalement le secret qui a dirigé ma vie en coulisses et que je n'aurais jamais connu sans sa mort, ce secret est là, devant moi, sur mon bureau.

Je passe à la page suivante.

Lundi 4 février

Je me rends compte à travers l'enfant de la force surhumaine dont peut être capable notre volonté. Il ne se plaint plus des effets secondaires du traitement. Il ne refuse plus le médicament ni ne le recrache en cachette. Il se lève tout seul à 5 h 30 et se prépare pour aller à la piscine. Après l'entraînement matinal, il prend sommairement son petit-déjeuner dans la voiture avant l'école. L'école et le sport. En exigeant qu'il mène les deux de front, je pensais qu'il finirait par s'épuiser et renoncerait à la natation,

mais il ne montre aucun signe de fatigue. En tout cas depuis décembre dernier, quand il m'a demandé si l'épilepsie était cette maladie où l'on s'évanouit en bavant et en tremblant de tous ses membres.

J'ai tout de suite compris le sens de sa question. J'ai aussi compris qu'il savait pour son médicament mais pas pour le but du traitement. Comment il a su pour le médicament, ce n'est pas le problème, il a pu demander dans une pharmacie ou rechercher sur Internet. L'important, c'est qu'il ait peur. Peur de s'évanouir en bavant comme un crabe au fond de la piscine ou encore de ne plus pouvoir nager à cause de ça.

Je n'ai pas corrigé le malentendu. J'ai pensé qu'il était préférable qu'il continue de vivre avec ce malentendu. C'est pourquoi j'ai pris la voie la plus facile, le silence. Je savais quelle réponse attendait l'enfant mais je ne pouvais pas faire autrement que de me taire. Quelque part dans mon cœur, il y avait le mince espoir qu'il abandonne la natation. Mais contrairement à mon attente, l'enfant a accepté le traitement et ses effets secondaires. Il semblait se dire, il suffit que je prenne bien mon médicament et je pourrai continuer la natation.

Chaque fois que je le vois épuisé, je souffre. Hyewon me dit que, puisqu'on en est là, il faut profiter de sa méprise d'une manière plus active et plus efficace. En faire un frein pour le contrôler. Elle me dit que cela pourrait jouer un rôle de manette contre une éventuelle suspension du traitement. Est-ce juste ? A ma question, Hyewon m'a répondu qu'il était de toute façon trop tard pour se poser cette question.

Je fais une pause dans ma lecture. Je suis incapable de poursuivre. Devant moi, une tornade noire et une marée noire montent et descendent dans un absolu chaos. Dans ma tête résonnent des bruits assourdissants. J'ai l'impression de recevoir des coups de pelle sur l'arrière du crâne que m'assènerait ma mère morte. Je suis pris d'un doute terrible, ai-je bien compris ? Alors je lis et relis plusieurs fois pour m'assurer que je n'ai rien sauté, même entre les lignes.

Je ne m'étais pas trompé, il est bien question d'un malentendu. Ma mère confesse que je me suis fourvoyé à un moment et que par son silence elle a laissé perdurer ce malentendu. C'est-à-dire que tous les obstacles auxquels j'ai dû faire face à chaque étape de ma vie n'ont jamais réellement existé. C'est-à-dire que ma mère, de mèche avec ma tante, a complètement bousillé ma vie.

La confusion s'abat sur ma tête comme une pluie de cendres volcaniques. Je ne serais pas plus choqué d'entendre que Hello du vingt-deuxième étage est en réalité mon père. Et encore, dans ce cas je pourrais au moins admettre que je suis un fils de chien. Si c'est une plaisanterie, c'est la plus perverse, la plus ignoble qu'on puisse imaginer. Une plaisanterie qui fait de mes vingt-six années de vie un dérisoire spectacle de marionnettes.

Torrent furieux, mon passé tenu en laisse par ma mère et ma tante surgit et dévale devant moi. Ce à quoi j'ai dû renoncer, ce que j'ai dû accepter, toutes ces nuits boueuses que j'ai dû passer en tremblant. Tout cela, je l'acceptais au nom d'une seule chose : la crise. Mais il n'y avait pas de crise, juste un malentendu. La colère me submerge comme une véritable coulée de lave. Je brûle, je suis un charbon en feu. J'ai l'impression de respirer parmi les flammes. J'ai envie de bondir sur le toit, de faire face à ma mère et de lui crier : *Pourquoi ? Pourquoi tu as fait ça ?*

« Ne t'énerve pas. »

J'entends la voix de ma mère dans mon dos. *Kkiik, kkiik*, le bruit de la balancelle oscillant dans le vent me revient aussi. Je me lève de la chaise et écarte le store de la porte vitrée. Ma mère est toujours là, assise sur la balancelle, à regarder le ciel. Sa longue chevelure noire lâchée dans le vent, frôlant le sol de la pergola de ses petits pieds blancs, elle me chuchote doucement :

« Tu ne crois pas que j'avais une bonne raison ? »

Evidemment, il devait y avoir une bonne raison. Pour broyer ma vie à ce point-là, il devait certainement y avoir une excellente raison. Elle doit être cachée quelque part dans ses écrits, j'imagine. Je hoche la tête docilement. D'accord, maman. J'essaie de ne pas m'énerver, je vais la chercher, ta bonne raison. Mais il faudra qu'elle soit convaincante. Suffisamment convaincante pour que je puisse comprendre et accepter. Mais tu sais, maman, je ne suis pas de ceux qui sont hyper-doués pour comprendre. Tu sais aussi que je suis de ces rancuniers dont les dents ne cessent de grincer. Il faudra bien m'expliquer tout correctement.

Le téléphone se remet à sonner sur mon bureau. Je me retourne et prends mon portable. Sur l'écran, un joli nom.

MADemoiselle Mémé

—

5 h 30 du matin. Le jour le plus long et la nuit la plus longue de ma vie se sont écoulés. Le nouveau jour que je croyais voir arriver dans cent ans est en train de se lever. Pendant ces dernières heures, je me suis débattu dans d'épaisses ténèbres. La couverture, le drap, les vêtements que j'avais laissés dans la baignoire sont devenus des casse-têtes bien encombrants. Je ne peux ni les brûler ni les jeter. Il est impossible de les cacher et je ne vais tout de même pas les manger. La seule solution qui me reste, c'est la lessive.

Je commence avec la méthode simple. Une baignoire remplie d'eau froide, de la lessive, mes casse-têtes plongés là-dedans, et vas-y que je

foule tout ça aux pieds. En changeant d'eau plusieurs fois, en les piétinant énergiquement jusqu'à ce qu'ils ne dégorgent plus de sang. Quand mes pieds sont gelés, je sors de la baignoire et les réchauffe à l'eau chaude. Et je continue de la sorte pendant des heures. Par rapport aux efforts déployés, le résultat n'est pas terrible. Les taches de sang se sont transformées en taches brunâtres, guère plus. Le bon point, c'est que j'ai eu le temps de me calmer. La colère s'est éteinte, j'ai pu enfin retrouver mon sang-froid. Je retrouve aussi la volonté de me frayer un chemin au milieu de ce maelström.

Pour autant, je n'ai pas envie de retourner tout de suite à son journal. A vrai dire, j'ai peur que ma mère morte passe la quatrième vitesse dans ma tête, que mon système nerveux autonome ainsi excité formule un ordre chimique : *Va punir*. D'ailleurs, la destinataire de la punition testait la limite de ma patience avec ses appels insistants à des heures inconvenantes. Un appel vers minuit, un autre dix minutes plus tard. Je n'ai répondu ni au premier ni au deuxième. A ce moment-là, j'étais un fourneau humain, j'avais besoin d'éviter l'allume-feu.

Ça fait juste cinq minutes que l'idée m'est venue que contre les taches de sang, il y a Google. Ma tête doit être en panne avec ce foutu incendie qui m'a pris par surprise. Je réveille mon portable où MADEMOISELLE MÉMÉ est affiché deux fois et j'ouvre Google. Je demande *Comment effacer une tache de sang* et toutes les astuces de tous les spécialistes en ce domaine s'affichent à la queue leu leu.

Frotter avec du dentifrice. Frotter légèrement avec de la mousse. Couvrir la tache de radis broyé. Frotter avec une serviette trempée dans de l'eau oxygénée...

Tout cela est très tentant mais je n'ai aucun des matériaux de base en quantité suffisante pour traiter la couverture et le drap. Autant rester fidèle à l'eau de Javel expérimentée auparavant. Je fourre la couverture, le drap et les vêtements dans le grand seau. Je sors de l'armoire le blouson *Cours privé* et l'ajoute au tas. Tant qu'à faire, autant laver tout ce qui concerne la nuit d'avant-hier.

Je vais dans la véranda et j'ouvre le hublot de la machine à laver. Je mets les vêtements, les chaussettes et le blouson *Cours privé* dedans, je sélectionne le programme *Lavage Standard* puis j'appuie sur le bouton *Mode Silence* pour bâillonner la machine. Les appartements d'en bas sont certes inoccupés, mais monsieur Hello du vingt-deuxième étage est si sensible.

Je reviens à peine lorsque le téléphone fixe du salon se met à sonner. C'est encore ma tante. 5 h 56. A cette heure, je ne peux pas ne pas répondre. Elle a composé le numéro sachant que j'étais forcément debout. Je décroche.

« Tu t'es couché tôt hier soir ? »

Sa voix vibre d'irritation, parce que je n'ai pas répondu à ses précédents appels. Je suis tenté de lui apprendre ce que font la plupart des gens à minuit. De lui dire que ce n'est pas une heure pour bavasser au téléphone avec sa tante mais pour dormir. Qu'elle aussi ferait mieux d'être couchée à cette heure, avec qui elle veut, homme, femme, animal ou toute seule, ça la regarde.

« Yujin ? »

Comme je ne réagis pas, elle insiste. Je réponds :

« Je me suis couché tôt.

— Ah bon ? C'est que je t'ai appelé hier soir juste avant d'aller me coucher. J'étais curieuse, tu ne devais pas avoir bientôt tes résultats ? »

Je suis curieux moi aussi. Pourquoi est-ce à minuit qu'elle a éprouvé cette curiosité ?

« Je suis admis.

— C'est vrai ? »

Elle doit avoir appris la nouvelle par Haejin. Pour le cacher, elle surjoue la surprise. C'est un peu excessif, franchement ça ne passe pas. Du coup, ça me met plutôt de mauvaise humeur. Ceci dit, quoi qu'elle puisse dire, je ne vois rien ce qui pourrait me mettre dans de bonnes dispositions à son égard.

« Ta maman est au courant ? »

Enfin, le sujet principal. Sur un ton qui contient une certitude formelle : *Tu sais où elle est, toi.*

« Son portable est toujours éteint. Je lui ai juste envoyé un SMS.

— Elle n'a toujours pas appelé ? C'est le deuxième jour sans nouvelles. Tu crois pas qu'il faudrait se mettre à sa recherche ? »

Pense-t-elle sérieusement que je suis dupe de sa manœuvre avec la police ? Ou est-elle en train de tester ma réaction tout en sachant que je le sais ?

« A force de t'entendre t'inquiéter, je commence à m'inquiéter aussi.

— Alors, que comptes-tu faire ? Tu as une idée ?

— Je vais en parler avec Haejin quand il rentrera.

— Il n'est pas encore rentré ? »

Comme si elle ne savait pas...

« Il est allé à Mokpo.

— A Mokpo ? Pourquoi ? »

Cette fois-ci, elle fait semblant d'être curieuse.

« Ben, pour le travail, bien sûr.

— Ah bon... le travail. A propos, toi, qu'est-ce que tu fais, là ? »

Involontairement, je laisse s'échapper de ma poitrine un long soupir. Quand est-ce qu'elle va raccrocher ? A la fin de l'année prochaine ?

« Je m'apprêtais à sortir. Pour courir.

— Alors que le soleil n'est même pas levé ? Tu cours toujours à cette heure-ci ?

— Oui.

— Hier aussi ? »

Je grince des dents en sourdine. J'ai presque envie de faire un appel au peuple : qu'on enlève ce putain de téléphone à cette bonne femme.

J'élève la voix, incapable de me contenir.

« Je t'ai dit que j'ai fait la grasse matinée. Je te l'ai dit hier.

— Aïe, tu m'as fait peur. Tu vas m'éclater les tympanes. Ecoute, ça peut arriver qu'on ne se souvienne plus. Qu'est-ce que c'est que cette façon de se mettre en colère ? Tu verras, à mon âge, on oublie tout à peine le dos tourné. »

Là je sens la force des gènes. Après avoir attisé ma colère au maximum, cette façon de se moquer quand je sors de mes gonds. Les deux sœurs sont exactement pareilles. Je raccroche et je retourne devant mon bureau. A nouveau, j'ouvre le classeur. Il me faut deux heures pour passer de l'an 2002 à l'an 2000.

Vendredi 21 juillet

Yujin est parti hier au mont Jiri en colonie de vacances avec des camarades de la classe de natation. L'inquiétude ne me quitte pas depuis son départ. Surtout pour sa santé. Après son hospitalisation, suite aux effets secondaires du traitement, on a arrêté les médicaments et on est en train d'attendre que les chiffres pour son foie reviennent dans la norme pour débiter un nouveau traitement. Hyewon était contre ce voyage mais j'ai fini par dire oui.

Je ne pouvais pas ignorer l'enfant qui me suppliait. Je me suis dit, qu'est-ce qui pourrait lui arriver alors qu'il est avec son entraîneur et ses camarades ? Bref, je l'ai laissé partir en comptant sur la chance. Résultat, j'étais sur des charbons ardents toute la journée, à guetter constamment le téléphone. Si jamais il y a un problème, l'entraîneur m'appellera.

C'est à l'aube que le téléphone a sonné. Avant même de sortir du lit, j'avais compris que c'était l'entraîneur. Il m'a dit que Yujin avait disparu. Comme personne ne l'avait vu sortir et qu'il n'y avait rien sur la caméra de surveillance, on ne savait même pas à quelle heure il était parti. La police et les pompiers étaient en train de fouiller les alentours mais ils n'avaient encore aucune piste.

Je ne me souviens pas comment j'ai roulé cette nuit-là. Je me souviens seulement que j'ai reçu le second appel de l'entraîneur comme je franchissais le péage d'Inwol. Il m'apprenait la bonne nouvelle, qu'ils avaient retrouvé l'enfant. Qu'il se trouvait dans une auberge à huit kilomètres de là. Au lever du soleil, il avait frappé à la porte de l'auberge.

J'ai eu l'impression que mes mains fondaient sur le volant.

Quand je suis arrivée à la colonie, l'enfant était endormi. A première vue, il semblait aller bien. J'ai vu plusieurs traces de griffures et d'écorchures sur son corps, mais rien d'inquiétant. Je me suis laissée tomber à ses côtés. Le policier qui avait participé aux recherches s'est adressé à moi. Est-ce que ça lui était déjà arrivé ? Avait-il l'habitude de sortir la nuit ? Souffrait-il d'une maladie, somnambulisme, narcolepsie, épilepsie, par exemple ? Je répétais la même réponse, non, non, non.

A son réveil, nous avons pu entendre de sa bouche ce qui s'était passé.

La nuit précédente, alors qu'il était sorti faire pipi, il avait vu un fantôme. Derrière la cabane, une forme blanche s'enfuyait en flottant dans les airs. Il a voulu savoir ce que c'était et l'a suivie. Quand finalement il s'est arrêté, il se trouvait dans un endroit inconnu. Il s'est rendu compte trop tard qu'il était allé trop loin. Il était perdu. Heureusement, la lune était pleine, il faisait assez clair, il a vu des rubans jaunes accrochés aux arbres. Il s'est souvenu de ce que son père lui avait appris au cours d'une promenade en montagne, que les marcheurs accrochaient ces rubans pour baliser un sentier. En les suivant, il est arrivé à l'auberge. Tel a été le récit détaillé de l'enfant.

Un récit qui ressemblait surtout à un drôle de bobard. Le mont Jiri n'est pas une petite hutte de village, ça se saurait. L'entraîneur et le policier qui écoutaient partageaient manifestement mon impression. Mais le visage de l'enfant était serein. Il semblait même frais, comme s'il venait de faire le tour du quartier en courant derrière le chiot des voisins. Il a juste fait la moue quand on lui a annoncé qu'il devait quitter le camp.

Dans la voiture, sur le chemin du retour, l'enfant n'a fait que dormir. J'ai dû contenir mon envie de le réveiller pour l'interroger. Que s'est-il réellement passé ? Raconte-moi les faits comme ils se sont vraiment déroulés.

Mon souvenir desdits faits est assez précis. Cela remonte à très longtemps et les circonstances exactes sont floues dans ma mémoire, mais les faits, ça je m'en souviens très bien. Et dans le détail.

L'après-midi de ce jour-là, nous avons fait une excursion dans la vallée. Près de notre campement, sur un talus en marge d'un champ de pommes de terre, j'avais vu des piquets avec des crochets bizarres en fil de fer. J'avais demandé à l'entraîneur de quoi il s'agissait et il m'avait expliqué que c'étaient des collets pour attraper les lapins. Il m'avait dit que le propriétaire du champ les avait installés pour protéger sa récolte. Il m'avait dit qu'il ne fallait surtout pas que j'y touche.

Nul ne l'ignore, la méthode la plus efficace pour inciter un enfant de dix ans à faire quelque chose, c'est de le lui interdire. La nuit, quand tous mes camarades se sont profondément endormis, je me suis

échappé du camping, une lampe de poche à la main. J'étais tellement curieux. Les lapins allaient-ils vraiment se laisser attraper par les boucles en métal ? Y avait-il même vraiment des lapins dans le coin ?

En arrivant, je n'en ai vu aucun. Je me suis accroupi sous un acacia. De là je pouvais observer les pièges. J'ai éteint ma lampe et j'ai attendu un lapin. Je n'avais pas peur. Il ne faisait pas noir non plus. La lune aussi grosse qu'une bouche d'égout était haute dans le ciel, la forêt avait des reflets dorés et les étoiles bleues planaient juste au-dessus de ma tête. Je ne me souviens pas combien de temps j'ai attendu. Je me rappelle seulement qu'à partir d'un certain moment, je me suis mis à somnoler, je me souviens aussi des bruits de la nuit que j'entendais dans mon sommeil. Le cri des hiboux, le coassement des grenouilles, le chant des grillons le bruissement d'un ruisseau...

Soudain un bruit étrange m'a réveillé en sursaut. J'ai vu une ombre qui s'agitait à la lueur de la lune. Je me suis levé et j'ai couru vers elle. C'était un lapin. Un lapin gris qu'on aurait pu prendre pour une pierre. Sauf qu'il sautillait dans tous les sens, une patte prise par le collet. En m'approchant de l'animal, l'odeur puissante du sang m'a happé. Les yeux apeurés du lapin brillaient à la lueur de la lune, noirs et humides. Mon cœur s'est mis à battre fort.

« Bouge pas, je vais te libérer. »

J'ai commencé à défaire le fil de fer attaché au piquet. Il était assez emberlificoté mais ce n'était pas impossible. Seulement ça a pris du temps. Pendant ce temps, la bestiole ne se tenait pas tranquille. Terrifiée, elle se tordait en tous sens. Dès que le fils a été décroché du piquet, sans attendre que je libère sa patte, le lapin a bondi d'un coup et s'est enfui à toute vitesse. Je l'ai suivi. Je ne cherchais pas à l'attraper ni à faire quoi que ce soit. Je devais être curieux de savoir la suite, voilà tout. Où il allait, jusqu'où il pourrait courir avec un long fil de fer accroché à une patte, s'il pourrait même survivre après avoir perdu autant de sang.

Le lapin a traversé les buissons, franchi la rivière, grimpé la colline et filé sous les arbres. J'ai suivi ses traces. Je pistais l'odeur de son sang. C'était une odeur aussi forte que la viande grillée, aussi claire qu'une lumière. La course du lapin a ralenti. Au début, je courais mon aussi, à présent je le suivais en marchant et bientôt je me suis arrêté sur une pente où les plantes avaient poussé entremêlées. Le lapin s'était caché sous un buisson d'épines. Je me suis approché et il ne s'est pas sauvé. J'ai tendu les mains pour le prendre, il ne bougeait plus. Quand je l'ai soulevé par les oreilles, il n'avait plus ni forme ni force.

J'ai compris qu'il était mort. Soudain, il est devenu sans intérêt et je l'ai jeté dans les broussailles. Le souvenir de ce qui a suivi n'est pas net. D'ailleurs, maintenant, ce n'est plus très important. Ce qui

importe, c'est la question qui vient de surgir dans ma tête. Était-ce un hasard ou la fatalité ?

Le lapin et la femme. La nuit d'avant-hier et la nuit d'il y a seize ans. Dans les deux cas, la situation est la même. J'ai senti l'odeur du sang de mes proies, j'ai couru dans la nuit derrière un être terrifié, chaque fois il n'est resté dans mes mains qu'un corps sans vie, et les faits se sont déroulés pendant une période d'arrêt du traitement. Si la nuit d'avant-hier était une fleur, la nuit d'il y a seize ans était la graine. La seule différence, c'est que Boucle d'oreille n'était pas blessée à la patte.

Je réfléchis. Dans quel cas peut-on saigner tout en marchant normalement ? Avait-elle ses règles ? Je suis dubitatif. Dans un espace fermé comme une salle de classe, il n'est pas impossible de sentir l'odeur des règles. Car il s'agit d'une odeur caractéristique et tranchée et on peut même savoir quelle est la personne concernée. Mais dans un bois ou sur une route dégagée, les choses sont différentes. A moins d'être un chien de chasse, est-ce possible ?

Si j'y repense, j'ai été frappé par une odeur à chaque arrêt de mes soins. La plupart du temps, une odeur fétide, qui pouvait varier. Odeur du sang, odeur de poisson, égouts, terre, eau croupie, certains arbres, certaines herbes. Ou pire, ces odeurs que tout le monde apprécie comme les odeurs de parfums ou d'épices, moi je les percevais comme de véritables puanteurs. Jusqu'ici je mettais ça sur le compte d'un symptôme prodromique de crise, ou d'une hallucination allant de pair avec celui-ci. Mais je me trompais. Comment comprendre un odorat si étrange et incroyablement développé ?

Je sais d'expérience que je retrouve mon état physique originel dès que j'arrête le traitement. Y aurait-il dans cet état quelque chose qui me différencie des autres, quelque chose qui me soit propre, une particularité de ma nature ? Et se pourrait-il alors que cette nature, qui me fait percevoir le monde d'une manière particulière, influence secrètement ma façon d'être, et que cette influence prenne une ampleur telle qu'elle agisse directement sur ma vie ? Cela pourrait poser un sérieux problème, en ce cas. Ma tante a-t-elle eu recours aux médocs pour cette raison ?

Vendredi 28 juillet

Hyewon était en colère. Elle a dit que cet enfant de dix ans la manipulait tout en se permettant d'afficher un sourire innocent. Depuis son retour du mont Jiri, ils essaient un nouveau traitement mais il n'est plus coopératif. Ni pour les examens ni pour la thérapie, m'a-t-elle dit. En consultation privée, il l'épuise avec des joutes verbales sans fin. En thérapie de groupe, il plombe l'ambiance en semant la zizanie ou en excitant les autres enfants. Et en séance d'hypnose, il fait semblant d'être hypnotisé et

débite tout un tas de mensonges. Encore hier, il a flanqué la frousse à Hyewon en faisant semblant de ne pas se réveiller suite à une hypnose trop profonde.

Moi, je me sens démunie et je m'agenouille devant Marie, la très sainte. Marie, mère de sagesse, que dois-je faire ?

Exact, je me suis battu avec ma tante pendant assez longtemps. Jusqu'à notre déménagement à Incheon, soit environ deux mois après l'interdiction indéfinie d'approcher de la piscine. A notre arrivée à Incheon, ma mère m'a mis un marché en main. Si je suivais ma thérapie avec assiduité et honnêteté, elle pourrait lever la punition et me laisser reprendre la natation. J'ai accepté. Au bout du compte, ma tante avait gagné.

Je descends. La machine a terminé son cycle depuis un moment. J'appuie sur le bouton *Séchage*, je sors une bouteille d'eau du réfrigérateur et je retourne dans ma chambre. Je saute des pages et reprends ma lecture au mois de juin.

Samedi 3 juin

Le rite funéraire du quarante-neuvième jour est terminé. Dès la fin de la prière pour les morts, qui s'est tenue à l'aube, j'ai mis Yujin dans la voiture. Mon père et Hyewon se sont proposés pour nous accompagner, mais j'ai fermement décliné leur offre. Je voulais que nous y allions seuls, moi et l'enfant, ensemble. Pour vivre encore longtemps avec l'enfant, il fallait que je parvienne à me débarrasser de ce qui remuait en moi. J'espérais que ce court voyage me donnerait un début de réponse.

Après avoir fait un détour par le marché aux fleurs de Seocho, j'ai roulé jusqu'à Mokpo d'une traite. L'enfant était assis à côté de moi, comme une ombre. Le trajet devait être assez ennuyeux, mais non seulement il ne s'agitait pas mais il n'ouvrait même pas la bouche. Il n'a pas dit qu'il avait faim ni qu'il avait envie d'aller aux toilettes. Calé au fond de son siège, il regardait par la vitre ou jouait avec son Rubik's Cube.

J'ai réalisé d'un coup que je n'avais presque jamais eu Yujin à côté de moi dans la voiture. Quand je conduisais, c'était la place de mon mari ou de Yumin. J'aimais que Yumin soit assis là. Egayés par son joyeux bavardage, les plus longs voyages passaient sans fatigue aucune. Ce faisant, je ne prêtais guère attention à Yujin derrière. Ce n'est qu'à ce moment-là, en l'absence de Yumin, que j'ai découvert à quel point l'enfant était silencieux. Je me suis rappelé ce que m'avait dit Hyewon, qu'il fallait quelque chose de spécial pour qu'il ressente une émotion. Qu'elle craignait de ne pas savoir quoi.

Il m'a fallu à peu près cinq heures pour arriver au port de Mokpo. Nous sommes montés de justesse sur le ferry qui se rend chaque jour à Tando. L'été était déjà arrivé dans l'île. De la mer brunâtre qui avait happé mon

mari et Yumin soufflait un vent chaud et humide. Au-dessus de l'horizon filaient des nuages d'orage et la forêt virait du vert clair au vert foncé. Des fruits encore jeunes débutaient leur croissance, chassant des pommiers de Sibérie les fleurs qui les paraient hier encore. Le paysage semblait si innocent qu'il rendait l'âme mélancolique.

Dès que j'ai arrêté la voiture dans la cour, le gardien s'est empressé de nous accueillir. Il nous a accompagnés vers la maison où nous avons séjourné la fois précédente. Deux chambres impeccablement rangées, un petit séjour longiligne, la photo d'un coucher de soleil accrochée au mur, une terrasse d'où l'on apercevait au loin un clocher. La scène était quasiment la même. Plus silencieuse. Le léger tintement de la cloche qui autrefois dansait au vent s'était tu.

Après que j'ai rangé les affaires, nous sommes sortis de la maison. L'enfant tenant un bouquet de chrysanthèmes à la main et moi une boîte, nous avons marché sur le sentier entre deux rideaux d'arbres. Le bout du sentier, qui à l'époque m'avait paru si long à parcourir, était en réalité très proche, comme la distance entre deux hameaux. Il ne nous a pas fallu plus de vingt minutes pour l'atteindre, d'un pas de promeneur. Lorsque nous sommes arrivés à la falaise, le soleil semblait derrière l'île rocheuse couleur de cendres.

J'ai ouvert la boîte et j'en ai sorti des vêtements de Yumin et de mon mari. Je les avais mis de côté quelques jours plus tôt, en rangeant leurs affaires. J'ai posé l'un sur l'autre le blouson rouge que Yumin aimait plus que tout, le costume bleu marine que mon mari mettait le plus souvent, et j'y ai mis le feu avec un briquet. Dans le vent d'ouest, la flamme a vite pris et a dansé très haut. Assise à côté, j'ai repensé à ce jour d'été, dix ans plus tôt.

Ce jour-là, j'avais découvert que j'avais un don peu ordinaire pour faire des enfants. Trois mois après avoir mis Yumin au monde, Yujin avait été conçu. Yumin était né de ma première nuit avec mon mari, avant notre mariage, quand nous sortions ensemble, et Yujin était né de notre premier rapport après l'accouchement. Je n'imaginais pas courir le moindre risque, étant encore en période d'allaitement, aussi la surprise avait-elle été totale.

Je n'étais pas heureuse. Pire encore, je me suis sentie devenue une sorte d'animal. Mon mari, lui-même enfant unique, était ravi. Pour moi, c'était tout autre chose. A l'époque, il venait de démarrer son affaire de meubles d'importation et moi j'avançais dans ma carrière d'éditrice. Avoir un deuxième enfant, cela pouvait signifier renoncer à travailler. J'ai eu la vision de ma vie future ; j'allais vieillir petit à petit en m'occupant des enfants et cette idée me rendait infiniment malheureuse. J'ai passé plusieurs jours à réfléchir. Allais-je le garder ou pas ?

Le jour où j'ai rencontré ces coquins, c'était justement le jour où j'avais décidé d'aller à l'hôpital. Alors que Yumin venait de s'endormir après sa tétée, j'ai entendu des miaulements par la fenêtre. Je suis sortie sur la

terrasse. Il y avait un chat blanc au pied de notre mur. Il n'avait ni queue ni oreilles. Comme si on les lui avait coupés avec des ciseaux, d'un coup sec.

Je suis allée dans la cuisine et j'ai ouvert une boîte de conserve. Du thon. J'ai gratté le reste de riz dans le cuiseur et je l'ai mélangé avec le thon. A mon retour, le chat blanc a reculé. Il était à la fois sur ses gardes et espérant un secours. J'ai posé le bol près du mur et je lui ai chuchoté, en reculant de quelques pas : « Viens vite goûter ça. »

Il s'est avancé avec prudence. Le pauvre n'avait que la peau sur les os. Vu son gabarit, il était encore jeune, un chaton. Ou alors, il n'avait pas bien grandi, faute de nourriture. Ses pattes étaient maigres comme des brindilles, il arborait au front une grosse cicatrice, les coins de ses yeux étaient déchirés et ils suintaient. Que pouvait-il voir avec ces yeux ? Ne risquait-il pas de se faire écraser en traversant la route ? Je me faisais mille soucis. J'avais de la peine pour lui et j'étais en colère, quel humain pouvoir être assez cruel pour l'avoir mis dans cet état ?

Le chat blanc regardait tour à tour la nourriture et moi. J'ai encore reculé d'un pas, alors il s'est approché du bol et s'est assis devant. Il a approché son museau presque à toucher le riz et l'a reniflé, puis tout de suite après, il a relevé la tête et s'est mis à miauler encore plus fort que tout à l'heure. J'ai eu peur qu'il ne réveille Yumin. Quoi, la nourriture n'était pas à son goût ? Il n'avait pas faim, ce petit squelette tout triste ?

Son miaulement prenait de l'ampleur. C'était aussi attendrissant que le chant d'une femelle pendant la saison des amours. Je n'ai compris ce dont il s'agissait qu'en voyant apparaître à l'angle du mur un chat tigré. Le chat blanc s'est mis en retrait et a surveillé les alentours tandis que le tigré s'attaquait à la nourriture. Jusqu'à ce qu'il ait vidé le contenu du bol, le chat blanc n'a pas cessé de jeter des coups d'œil furtifs dans ma direction. J'ai remarqué ses mamelles qui pendaient, lamentables, sous son ventre vide. C'était une chatte et le chat tigré était son petit. Il devait être sevré depuis peu ou en cours de sevrage. Enfin, s'il pouvait encore tirer quelques gouttes de ce corps maigrichon. La chatte blanche était à peine plus grande que son petit. A se demander qui avait donné naissance à l'autre.

Après s'être rempli le ventre, le petit tigré a reculé. La chatte blanche s'est enfin approchée, elle a léché le bol où il ne restait pas un grain de riz, puis a levé son regard sur moi. Ses yeux bleus et affamés quémandaient, n'aurais-tu pas quelque chose que je puisse manger ?

Il ne me restait plus ni thon ni riz. Il ne me restait même plus de soupe d'algues. Je n'avais pas fait de courses depuis plusieurs jours et le réfrigérateur était vide. J'ai secoué la tête. Je n'ai plus rien. Je suis désolée.

La chatte a semblé comprendre. Elle a quitté les lieux, accompagnée du petit tigré qui sautillait derrière elle, derrière sa mère. Je les ai vus disparaître avec des sentiments mêlés. J'étais émerveillée par la force de

cette chatte qui avait survécu à je ne sais quelle terrible violence et avait donné naissance à un chaton. Mais je souffrais aussi pour cette mère qui accompagnait son rejeton déjà assez grand et se sacrifiait pour lui. J'admirais son abnégation, je la trouvais fascinante.

Après cette rencontre, je me suis mise à nourrir les chats du quartier. Je ne suis pas allée à l'hôpital. Je me suis dit que je ferais de mon mieux pour ma grossesse et pour bien élever cet enfant. Ma grossesse a été très différente de la première, comme allaient se révéler très différents les caractères des deux enfants. Dans mon ventre, Yumin était un bébé passablement agité. A toute heure il me faisait sursauter en donnant des coups de pied ou de coude. Je souffrais d'une nausée particulièrement tenace et je n'ai pratiquement pas pu manger correctement jusqu'à mon accouchement. Aurait-il préféré rester dans mon ventre ? Toujours est-il qu'il a fallu provoquer l'accouchement quinze jours après le terme.

Yujin, au contraire, était calme. Si calme que, s'il n'y avait pas eu mon ventre gonflé, j'aurais complètement oublié que j'étais enceinte. J'avais l'impression qu'il grandissait en retenant son souffle, en guettant ce qui se passait autour de lui, comme s'il savait qu'il avait failli mourir. Était-il pressé de sortir pour cette raison ? Il est né avant terme, suite à une rupture du placenta, et j'ai dû subir une césarienne. J'ai perdu beaucoup de sang et je suis tombée malade. Pour me sauver, on a dû me faire une hystérectomie. Disons que l'enfant m'a presque tuée en naissant. Comme s'il se vengeait de ce qui s'était passé quelques mois auparavant.

Deux enfants tellement différents dès l'origine. Deux enfants devenant de plus en plus différents à mesure qu'ils grandissaient. Tout les séparait, hormis leur ressemblance physique. Leurs goûts, leur caractère, leur comportement. Yumin était un enfant vif, sympathique et attachant. Tout le monde l'adorait. En revanche, Yujin avait le silence imprimé dans ses gènes. Il était tellement silencieux que je ne me rappelle même pas quand il s'est mis à parler. Il bougeait toujours sans bruit et sans laisser de trace derrière lui. Pourtant, celui qui attirait le plus les gens, c'était lui. Tout le monde remarquait quand il était là et quand il n'y était plus. Il arrivait même assez souvent que les gens dans la rue se retournent sur son passage. C'était un magnétisme étrange, qui ne pouvait pas s'expliquer avec des mots tels que « présence » ou « bonne impression ». C'était une force très particulière, qui alertait les gens, qui leur faisait prendre conscience de sa présence – alors même qu'il se tenait à l'écart.

Mais selon Hyewon, la différence majeure entre les deux, c'était leur façon de percevoir le monde. Si Yumin était de ceux qui perçoivent leur existence dans les rapports qu'ils établissent avec les autres, Yujin concentrait toutes ses fréquences sur soi-même. Par conséquent, disait-elle, son critère unique pour appréhender autrui était : est-il avec moi ou contre moi ?

Sur le moment, je me suis offusquée des propos de Hyewon. Maintenant,

je me pose cette question : pense-t-il que je suis avec lui ou contre lui ?

Il ne reste plus que quelques feuilles. Je me lève et je descends. J'ouvre le hublot de la machine et sors les vêtements. Ils sont secs. Je fais une nouvelle machine avec la couverture et le drap. J'ajoute de la lessive et de l'eau de Javel, puis je sélectionne le programme *Lavage à 90 °C*. Quand je reviens dans la cuisine avec les vêtements lavés dans les bras, la faim me saisit. Depuis hier soir je n'ai mangé qu'un petit pain fourré. Dans la casserole, sur la gazinière, la soupe d'algues que Haejin avait préparée est intacte.

J'allume pour la réchauffer. Je prends une paire de baguettes, je fouille dans le réfrigérateur et en sors quelques plats que je dispose sur la table. Dans ma tête, les phrases prononcées par ma tante seize ans plus tôt tournoient comme des oiseaux fous.

Il faut quelque chose de spécial pour qu'il ressente une émotion. J'ai peur de ne pas savoir quoi.

—

Il faut quelque chose de spécial pour qu'il ressente une émotion. J'ai peur de ne pas savoir quoi.

Les phrases de ma tante m'accompagnent jusqu'à ce que j'entre dans la cabine de douche, serrant ma brosse à dents dans mon bec. *Quelque chose de spécial...* Comment ma tante savait-elle ce que moi j'allais ignorer jusqu'à mes vingt-six ans ? Elle m'aurait donc prescrit des médicaments pour brider mon caractère, parce que j'avais besoin de ce quelque chose de *spécial* ? Ce qui signifie que ma mère savait avant ma tante. Puisque c'est ma mère qui m'a emmené chez elle. Elle devait avoir un motif très puissant pour agir ainsi. Mais lequel ? Dans ce que j'ai lu jusqu'ici, je ne trouve aucune piste à suivre.

Sortant de la salle de bains, je m'assois devant mon bureau, nu. J'ai la flemme de m'habiller et puis j'ai chaud. Je suis une femme en pleine ménopause, j'ai des bouffées de chaleur. Je ramasse mon portable balancé sur le bureau et je regarde ce que dit la presse.

Il y a de quoi lire, en effet. Des articles rapportent qu'un profileur renommé aurait défini l'auteur du meurtre comme un homme, jeune, bien portant et ayant belle allure. Le critère *belle allure* me laisse perplexe. Signifie-t-il une physionomie avenante, le genre qui donnerait confiance à une femme ? Ou le profileur voulait-il dire *beau* au sens plus classique ? Même ambiguïté pour le critère *jeune*. Un quadra est plus jeune qu'un quinquagénaire, un trentenaire est plus jeune qu'un quadra, un type de vingt ans ou carrément un ado sont plus

jeunes que des trentenaires. Bon, en général ça doit vouloir dire la vingtaine, *jeune*. Quant au *bien portant*, là c'est assez clair pour comprendre. C'est qu'il a fallu une certaine force pour maîtriser la victime et la tuer.

Dans le moteur de recherche, je tape *population de Gundo Incheon*. Pour les deux districts confondus, elle s'élève à 24 343 habitants. Parmi ces 24 343, combien correspondent à la description *un homme jeune, bien portant et ayant belle allure* ? Qu'ils soient des centaines ou des milliers, il y a peu de chances que je sois dans la rangée du fond. Ça se pourrait même que la police se pointe demain matin. Car chez nous, il y en a deux qui correspondent aux critères. Je ne peux rien faire pour les empêcher de venir. Je n'ai qu'à les attendre en faisant de mon mieux. Je tourne la page du journal de ma mère.

Vendredi 12 mai

J'ai emmené Yujin à la clinique Avenir – Enfants malades, à Incheon. Avec ses six services, elle est plus importante que je ne l'avais cru. Parmi les six médecins spécialistes, la directrice Kim Hyewon est sans conteste la plus réputée. Quand j'ai demandé une consultation avec elle à la réception, on m'a dit que j'aurais longtemps à attendre. Sans répondre à l'infirmière qui me conseillait d'autres médecins, je suis allée dans la salle d'attente et je me suis assise.

Je me sentais terriblement opprimée. J'avais beau être venue ici de mon propre chef, je détestais l'idée d'avoir à faire face à tout ça. Ce n'était pas une question d'orgueil. C'était la peur. J'avais peur de m'entendre dire que ce que je redoutais depuis trois ans était la vérité.

Trois ans plus tôt. L'été des sept ans de Yujin. A l'époque, je travaillais encore dans l'édition et Hyewon, elle, poursuivait sa formation de médecin au centre hospitalier de l'université Y, avec une spécialité en troubles du comportement chez l'enfant. C'était un vendredi et nous nous étions donné rendez-vous pour dîner ensemble. Une urgence m'étant tombée dessus en fin de journée, j'étais en retard pour le dîner. De plus, à cause d'une averse, le trafic était dense et j'étais prise dans les embouteillages. Il se trouve que ce même soir, Hyewon avait pu quitter son bureau à l'heure. Du coup, elle était passée prendre Yumin et Yujin à l'atelier de peinture et ils étaient allés tous les trois au restaurant pour m'attendre.

Quand je les ai enfin rejoints, Hyewon était seule à table. Absorbée. Les deux garçons étaient dans l'espace dédié aux enfants. J'ai vu Yumin qui faisait le fou dans la piscine de ballons avec d'autres enfants qu'il ne connaissait pas, tandis que Yujin jouait avec son Rubik's Cube, assis contre un mur, un genou redressé. Je me suis assise et Hyewon m'a tendu d'un coup ce qu'elle regardait avec une telle attention.

C'était une feuille de cahier de brouillon. Manifestement elle avait été arrachée d'un coup sec et non détachée avec soin. Elle était d'ailleurs

grossièrement froissée. J'ai déplié les parties froissées et j'ai vu un dessin gribouillé aux crayons de couleur. Au bout d'un parapluie grand ouvert était empalée la tête d'une fille. Le visage était gris foncé, un x pour la bouche, deux ronds pour les yeux, des cheveux longs et noirs déployés sur le parapluie comme des algues, un serre-tête en forme de couronne, des gouttes de pluie qui tombaient du parapluie et, en fond, des nuages sombres.

Hyewon m'a dit que c'était le dessin de Yujin. Elle m'a demandé s'il avait déjà fait des dessins dans ce genre. Je n'avais jamais rien vu de semblable. A vrai dire, je n'avais pas non plus regardé attentivement ses cahiers de dessin ni son journal illustré. Quant aux gribouillages de son cahier de brouillon, inutile d'en parler. Je n'avais donc aucune explication à lui fournir sur les dessins de mon fils de sept ans. Non que je me cherche des excuses, mais j'étais très occupée ; et puis Yujin était un enfant qui ne pleurnichait guère. Pratiquement dès qu'il avait su se tenir debout tout seul, il avait su se débrouiller aussi pour le reste. Sa maîtresse disait à propos de Yujin qu'il était si indépendant et si autonome qu'on aurait pu croire que même naître, il l'avait fait tout seul, de sa propre volonté.

J'ai demandé où était le problème. Ma voix était pointue, tendue, je m'en rendais compte moi-même. Ce que j'aurais voulu dire était plutôt : Allons, quand même, tu ne comptes pas faire une analyse psychiatrique juste avec le gribouillage d'un gosse de sept ans ? Ou bien tu as en tête un jugement moral ? Arrête ça, s'il te plaît. Qui sait ? Tu as peut-être là le premier dessin d'un peintre de génie qui va émerveiller le monde entier. Tiens, Basquiat, lui aussi, au début, il faisait de ces gribouillis étranges dans les rues.

Alors Hyewon s'est mise à m'expliquer dans le détail ce qui s'était passé. Quand elle avait garé sa voiture devant l'atelier, ils venaient de terminer leurs activités. Yumin était sorti le premier en courant et criant : « Tata. » Yujin était sorti après son frère, sous un parapluie en plastique, accompagné par une fillette en robe blanche. Même de loin, on voyait que la petite était jolie. Vu que le parapluie était penché du côté de la fille et qu'ils se souriaient, les yeux dans les yeux, elle s'était dit qu'ils devaient être assez proches.

Eux aussi avaient eu droit aux embouteillages, le trajet avait été long. Pendant ce temps, Yujin sur le siège arrière dessinait avec ses crayons de couleur. Il ne prêtait aucune attention à Yumin qui, assis devant, parlait ou cherchait à jouer avec lui. Ce n'était que quand elle avait garé la voiture au parking que Yujin s'était arrêté. Il avait posé son cahier sur ses genoux et ramassé ses crayons pour les ranger dans son sac. A ce moment-là, Yumin avait tendu une main vers le cahier. L'instant d'après, il tenait une feuille déchirée en deux. Yujin jetait un regard noir à son frère, serrant son cahier contre lui.

C'était sans intention particulière que Hyewon avait confisqué le dessin

à Yumin. Au moment de le rendre à son auteur, elle y avait jeté un œil. La fille du dessin était celle de tout à l'heure. Les cheveux longs, la frange et le serre-tête en forme de couronne étaient identiques. Hyewon leur avait demandé si c'était elle, mais ni Yujin ni Yumin n'avaient répondu. Yujin avait réclamé son dessin mais Hyewon avait refusé. Quant à Yumin, il restait assis sur le siège sans rien dire, l'air maussade. Et jusqu'à ce qu'ils arrivent au restaurant, il n'avait fait que guetter l'humeur de Yujin. Il semblait sincèrement désolé d'avoir chipé le dessin de son frère et que cela fasse toute une histoire.

Hyewon m'a dit qu'elle avait parlé avec Yumin. Selon lui, ce n'était pas la première fois que Yujin faisait ce genre de dessin. Quand il voyait une fille qui lui plaisait, il la dessinait. Le lendemain, il mettait le dessin dans le cartable ou dans le casier de la fille. Celles qui recevaient ce « cadeau » éclataient en pleurs mais les maîtresses n'avaient pas encore réussi à trouver le coupable.

Hyewon m'a proposé de faire des examens. Il était possible, selon elle, que Yujin ait un problème grave. J'ai senti le rouge me monter aux joues. J'avais l'impression qu'un inconnu m'avait giflée en pleine rue. Mon ton, inconsciemment, était devenu agressif. Elle aurait dû en parler avec Yujin, lui donner l'occasion de s'expliquer.

Hyewon l'avait fait. La seule réponse de Yujin à la question : « Pourquoi as-tu fait ce dessin ? » avait été : « Parce que c'est amusant. » Et il n'avait pas daigné répondre à la question suivante : « C'est amusant de faire le dessin ? Ou de voir la fille pleurer ? »

J'étais incapable d'être d'accord avec Hyewon et à plus forte raison de donner suite à sa proposition. Et alors ? C'est comme ça un enfant, il peut avoir une imagination qui fait peur aux adultes, il peut exprimer son imaginaire à travers le dessin et il peut s'amuser avec ses dessins. Je l'ai rappelé à Hyewon. Au cas où elle l'aurait oublié. Je lui ai donc redit que Yujin avait sept ans, pas dix-sept.

Hyewon a répliqué qu'il n'aurait pas à faire des examens s'il avait dix-sept ans. Il serait déjà dans une prison pour mineurs.

Elle m'a dit que les enfants faisaient des bêtises sans en mesurer les conséquences. Mais que Yujin savait parfaitement ce qu'il faisait. La preuve, je n'avais jamais vu un de ses dessins. Le fait qu'il les cache prouvait qu'il était conscient de ses actes. Et le fait qu'il n'ait jamais été attrapé alors qu'il avait déjà eu plusieurs fois ce comportement était en soi une preuve qu'il était réfléchi et méticuleux.

J'étais prise dans une sorte de vertige. Mes joues tremblaient, la colère montait en moi. Hyewon ne venait-elle pas de traiter Yujin de criminel en puissance ?

En dépit de mon visage empourpré, Hyewon ne voulait pas lâcher l'affaire. En indiquant la tête de la fillette, elle a dit que Yujin n'en avait pas après elle. Mais après moi. Pour un garçon de son âge, toutes les

femmes étaient des incarnations de sa mère ; et s'il coupait la tête de sa mère et la plantait sur un parapluie, c'est qu'il y avait un réel et grave problème, m'a-t-elle expliqué. Et elle m'a demandé pourquoi je me mettais en colère après elle alors qu'elle voulait seulement m'aider.

J'ai attrapé les enfants et nous avons quitté le restaurant. Si j'étais restée plus longtemps, j'aurais sûrement crié après Hyewon. Rétrospectivement, Hyewon et moi, nous avons toujours été deux concurrentes plutôt que deux sœurs. Avec juste un an de différence, nous avons dû partager nos vêtements et nos livres. Hyewon, qui était presque toujours la meilleure élève de l'école, avait eu du mal à encaisser que je remporte le premier prix dans un concours d'écriture. Elle qui recevait plus de compliments qu'il n'y a de grains de riz dans un bol, ne supportait pas les rares louanges qu'on pouvait m'adresser. Elle avait écrit son nom en grands caractères sur la collection Littérature du Monde, elle avait changé la syllabe centrale de mon nom sur le certificat de mon prix pour se l'approprier, elle avait volé ma fiche de lecture pour la remettre à son prof comme si elle en était l'auteur. Devenues adultes, chacune d'entre nous avait suivi son chemin, mais entre nous il était resté une certaine tension. Ce n'est pas que nous manquions de gentillesse l'une envers l'autre, mais nous ne pouvions pas rester neutres, nous étions dans un véritable conflit de domination. Si mon mari se plaignait quelquefois sur le thème « Non mais ta sœur, elle me prend pour qui ? », c'était pour cette raison.

Dès lors, j'ai coupé les ponts avec Hyewon. Quand j'ai appris qu'elle avait quitté le CHU pour ouvrir une clinique, je ne suis même pas allée la voir. Aux fêtes ou à l'anniversaire de mon père, je me débrouillais pour ne pas la croiser. De son côté, elle ne cherchait pas non plus à me contacter. C'est il y a un mois, aux funérailles de mon mari et de Yumin, que nous nous sommes retrouvées pour la première fois depuis ce fameux jour.

En partant, Hyewon m'a dit de venir la voir si j'avais besoin d'aide. Ce n'était pas une simple formule, en guise de consolation. Je connais Hyewon. « On dîne ensemble un de ces quatre », ce genre de promesse vague et polie n'est pas dans son style. Si elle dit ça, c'est qu'elle a vraiment envie qu'on dîne ensemble. Donc la proposition de venir la voir signifiait que la brouille entre nous ne comptait pas, elle voulait m'aider. Peut-être que sa sœur retrouvée après trois ans lui semblait dans un tel désarroi que les rancœurs anciennes avaient fondu comme neige au soleil. Ou alors peut-être savait-elle que tôt ou tard je viendrais la voir avec Yujin. Peu importait son motif, moi, j'avais désespérément besoin de son aide. A vrai dire, elle était mon seul espoir.

Une heure plus tard environ, je me suis retrouvée face à Hyewon. Elle ne semblait pas étonnée de ma présence. Elle ne m'a pas demandé la raison de ma visite imprévue ni si j'allais bien. J'aurais aimé qu'elle m'aide en disant quelque chose mais elle me regardait en silence. Je n'avais donc pas d'autre choix que de parler. Néanmoins, avant d'entrer dans le vif du sujet,

je lui ai rappelé son devoir de médecin. Le devoir de respecter le secret médical le plus absolu.

Hyewon n'a pas répondu tout de suite. Dans ses yeux fixés sur moi se bousculaient différents sentiments. Aussi visibles que des enseignes dans une rue. L'embarras de devoir promettre qu'elle respecterait scrupuleusement le secret médical, l'agacement devant celle qui demandait de l'aide tout en imposant une condition, la curiosité de savoir ce que j'avais à dire, jusqu'à la conscience de son devoir de sœur. J'ai attendu que tous ces sentiments trouvent leur place chez elle. Il me fallait à tout prix sa promesse. Je ne parlerais pas sans la promesse d'un secret absolu.

Je buvais à petites gorgées le verre d'eau qu'une infirmière avait laissé. Hyewon n'a ouvert la bouche que quand le verre a été vide. De sa bouche presque scellée s'est enfin échappé : « Je te le promets. » A cet instant, j'ai perdu pied. Toutes ces choses que j'avais préparées depuis des jours et des jours se sont d'un coup emmêlées. Par où commencer ? Oui, voilà, il fallait partir de la nuit d'avant, la veille de ce jour.

Je me suis mise à parler. Je faisais attention à m'exprimer avec précision et à prononcer nettement chaque mot. J'essayais aussi de raconter en gardant mon calme et de la manière la plus ordonnée possible. Hyewon ne m'a pas interrompue de tout mon récit. Son expression est restée identique d'un bout à l'autre. Il me semble même qu'elle n'a pas cillé une seule fois. Après avoir tout écouté, elle a demandé, impassible, ce que j'attendais d'elle.

Les examens. Ces examens qu'elle m'avait proposés il y a trois ans. Si les examens démontraient qu'il n'y avait aucun rapport entre ce qu'elle avait cru percevoir trois ans plus tôt et ce qui s'était passé ce jour-là, si ce qui s'était passé était juste un accident, il me semblait que je parviendrais à pardonner à Yujin. Que je n'aurais pas peur de lui. Que je pourrais continuer à vivre avec lui.

Au lieu de me donner tout de suite son accord, elle m'a retourné la question, cette question que je redoutais le plus : qu'allais-je faire si le résultat des examens confirmait ses doutes ? Prendrais-je la bonne décision, celle du bon sens ? Je n'ai fait que me tordre les mains, si fort que j'en avais mal. « Hyewon, s'il te plaît... » Les larmes ont fini par monter. J'ai baissé la tête et laissé libre cours à mes sanglots, comme je le faisais après chaque dispute lorsque nous étions enfants. Hyewon a poussé un long soupir, m'a lancé un regard noir comme si elle me trouvait parfaitement lamentable, comme si elle avait envie de me battre. Puis elle a accepté ma demande.

Les examens allaient prendre plusieurs jours. Elle procéderait aux tests préliminaires et aux entretiens psychologiques dans sa clinique. Après quoi, elle confierait Yujin à l'institut de recherche du cerveau, au CHU où elle avait travaillé avant, pour des examens approfondis. Le mot confier a pesé lourd dans mon cœur mais j'avais décidé de faire entièrement confiance à

Hyewon. Elle ne promettait pas facilement, mais une fois sa parole donnée, elle ne revenait pas en arrière.

Les yeux me piquent. Je les détache péniblement du classeur et je pose ma tête contre le dossier de la chaise. Je repense à la tronche de la fille, mes mains pressant mes paupières. J'ai beau fouiller dans ma mémoire, je n'ai aucun souvenir d'avoir fait ce genre de dessin. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que cette œuvre n'était pas le motif décisif pour me traîner chez ma tante. C'est donc trois années après que j'avais, selon l'interprétation de ma tante, tué ma mère dans mon imaginaire artistique, qu'elle a commencé à avoir peur de moi. A cause de *ce qui s'était passé ce jour-là*.

Pour connaître *ce qui s'était passé ce jour-là* et la date de ce fameux jour, je retourne à ses écrits. Ils reprennent sept jours plus tard.

Vendredi 19 mai

Une éternité est passée. Une semaine. Des journées éprouvantes, avec l'impression de suffoquer à tout moment. Ce matin, en quittant la maison, je me suis surprise à voir mon reflet dans le miroir à l'entrée. Un zombi. La peau jaunâtre, les yeux creux, cerclés de cernes noirs. Les habits et les cheveux en désordre, l'air d'une folle. Je me suis demandé un moment si j'allais m'arranger un peu mais j'ai renoncé et je suis descendue au parking. Je n'avais ni la force ni la volonté de m'occuper de moi.

Hyewon a jeté un coup d'œil furtif à mon allure, a secoué la tête, puis ses yeux sont revenus sur la fiche médicale qu'elle tenait. Me laissant patienter face à elle, elle a pris le temps de feuilleter les comptes rendus des examens. Moi qui attendais, j'étais au supplice. J'avais l'impression d'attendre l'heure de mon exécution. Sans être certaine de ce que je voudrais entendre, j'avais besoin d'aide. Marie. Mère, mère d'amour...

Hyewon m'a dit que le résultat était différent de ce à quoi elle s'attendait. Non pas le diagnostic mais le niveau de gravité. Inconsciemment, je pressais mes mains l'une contre l'autre. Je les ai rouvertes à la hâte et posées sur mes genoux. De la sueur perlait dans mon dos. Hyewon a ajouté que c'était déconcertant. Pour elle-même et pour les chercheurs du CHU. Que c'était un cas unique. Si le résultat avait tardé, c'était certainement à cause de ça. En effet, Hyewon m'a expliqué qu'ils avaient eu plusieurs discussions pour s'assurer qu'ils ne faisaient pas d'erreur de jugement et qu'ils n'avaient omis aucun élément.

D'après les examens, Yujin n'a pas de troubles des fonctions cognitives ; c'est déjà ça. Il montre d'ailleurs des capacités intellectuelles très élevées. Quant à son comportement, il est nettement plus calme que la plupart des enfants de son âge et il ne s'excite pas facilement. Devant une tâche qui nécessite de la concentration, sa respiration et son pouls chutent. Ce n'est pas qu'il soit plus docile, plus posé ou plus patient, mais cette

caractéristique s'explique par le niveau très élevé de son seuil d'excitation par rapport aux normes habituelles. Ce qui signifie qu'il faut quelque chose de spécial pour qu'il ressente une émotion.

Hyewon disait qu'elle avait peur de ne pas savoir ce que ça pouvait être. Quand elle avait commencé les examens, elle s'attendait à des troubles du comportement infantiles. Au final, c'était tout autre chose. Yujin avait un problème au cerveau, son complexe amygdalien ne fonctionnait pas correctement. Il en résultait que, dans la chaîne alimentaire, Yujin était un prédateur.

Bêtement, j'ai cligné des yeux. Quoi ? Un prédateur ?

Hyewon a continué d'un ton implacable :

« Yujin est un prédateur. Il est au sommet de la hiérarchie des psychopathes. Un prédateur. »

Un prédateur, dit-on... ? Et c'est ce mot bizarre qui expliquerait les seize dernières années de ma vie ? Ce diagnostic farfelu est-il vraiment la télécommande qui a dirigé toute ma vie ?

Après avoir eu l'impression que ma tête fonctionnait à toute vitesse depuis hier matin, je me prends un foutu coup de frein. Tous mes sentiments ballottés en tous sens depuis des heures pilent net. Toutes les pensées qui dévalaient en avalanche de mon crâne arrêtent leur glissade en un instant. Je détache mes yeux du journal. Il se poursuit mais je n'ai plus le goût de continuer. Des fanatiques croient que le phénomène des trois soleils annonce la fin du monde. C'est peut-être super-important pour eux, mais moi je m'en contrefiche.

« Crois-tu ? »

J'entends la voix de ma mère dans mon dos. Je me lève de la chaise et je vais jusqu'à la porte vitrée. Dans l'air sombre et opaque, ma mère est assise sur la balancelle. Le ciel gris est descendu jusqu'au toit de la pergola.

« Tu pourrais lire la suite, non ? »

Je secoue la tête. Ce n'est pas amusant.

« Tu dois pourtant être curieux de savoir ce qui s'est passé ce jour-là ? »

Non, je ne suis pas curieux de le savoir. Je suis curieux d'autre chose, de savoir pourquoi elle m'a élevé, pourquoi elle est allée supplier sa sœur – avec qui elle avait pourtant rompu. Si elle avait si peur de moi, elle aurait mieux fait de m'attacher avec une chaîne au fond du sous-sol. Ça aurait été mieux pour nous deux. Je ne serais pas devenu un meurtrier, elle ne serait pas morte.

« Yujin ? »

Cette fois-ci, ce n'est pas ma mère. La voix vient de l'autre côté de la porte de ma chambre. Je me retourne.

« Tu es là ? »

Quelqu'un frappe à ma porte.

La poignée de ma porte tourne toute seule. Je regarde mon réveil. Il est 1 h 48 PM.

La situation est à peu près similaire à hier matin quand Haejin a frappé à ma porte. Le journal de ma mère est ouvert sur mon bureau. La porte n'est pas fermée à clé. Il n'y a aucune raison de fermer sa porte quand on est seul à la maison, non ? La différence, par rapport à hier, c'est que je suis à poil et que je n'ai pas le temps de bondir jusqu'à la porte – qui s'ouvre. L'instant d'après, un pied dans une chaussette à rayures fait son apparition. En même temps, la propriétaire du pied pointe sa tête à l'intérieur. Avec un gentil sourire accroché à cette grande bouche qui avalerait facilement un python.

« Que fais-tu ? »

C'est ma tante. Une visiteuse imprévue. Je me doutais bien qu'elle apparaîtrait à un moment ou à un autre, mais je n'avais pas imaginé que ce serait maintenant. Encore moins qu'elle monterait directement à ma chambre. Même ma mère, redoutable championne du *y aller fort*, ne fonçait pas de cette façon. Est-elle si curieuse de savoir ce que je deviens ?

Je baisse la tête et regarde mon corps nu. Toute la partie sous mon nombril se met en garde. La peau de mon ventre recule vers le dos, les poils de mon pubis se hérissent, les muscles de mes cuisses se contractent en dessinant de longs sillons. Mon système nerveux réunit toutes les forces combattantes. Ton prédateur est là.

« Qu'est-ce qui t'amène ? »

J'avance d'un pas vers le bureau. Je colle mes cuisses contre le bord et me tiens debout, jambes écartées. Le canon s'assied sur le journal en position de tir. Du visage qui avançait en guettant mon bureau, le sourire s'efface totalement. En poussant un son nasal, brumeux, je ne sais quoi, un *hein*, ou un *ben*, elle pivote sur elle-même. Son collier à multiple tours, comme ceux des chamans massais, tournoie en même temps dans un bruit de billes qui roulent.

« Ça alors, mais qu'est-ce que tu es en train de faire ? »

Ce n'est pas une voix troublée. Apparemment, ce n'est pas non plus une voix charmée. Sa voix demande seulement pour quelle raison exhiber ce sexe masculin qui entame son âge d'or. Le fond de sa voix comporte nettement une nuance du genre *crétin de frimeur*. Hé, bébé, je suis ta tata. Celle qui t'a tripoté quand ton zizi était grand comme un petit robinet, tu crois vraiment m'intimider maintenant que ça a poussé comme un pommeau de douche ?

Je vois les fesses bombées de ma tante sous son jean. De son corps

maigre, c'est l'unique partie qui dessine de douces courbes. Cette partie du corps qui, à chaque fois je la vois, m'évoque un ballon de foot dans un terrain vague. Du coup, c'est aussi le truc qui me donne instinctivement envie d'y coller un bon coup de pied. Comment donc ce truc a-t-il pu rouler jusqu'ici ? Comment ce truc a-t-il pu passer l'entrée de l'immeuble et celle de l'appartement ?

Pas besoin de me triturer les méninges. La réponse s'impose tout de suite. C'est Haejin. Quand il est sorti hier, il a dû passer à la clinique pour lui donner les clés.

« C'est ce que j'aimerais te demander, qu'est-ce que tu fais là ? »

Toujours de dos, ma tante croise les bras. Ce faisant, naturellement, ses épaules contractées se relâchent.

« Mets-toi quelque chose, c'est pas terrible comme spectacle. »

Apparemment tranquille, elle est prête à attendre que je m'habille, que ce soit dans mille ou dix mille ans. Je me retiens à temps avant de claquer la langue, tss tss. Une vieille fille devrait avoir un minimum de pudeur, non ?

« Ça va être compliqué. Tu es devant mon armoire. »

Elle tourne juste le menton en arrière. Son regard furtif balaie mon corps en un éclair. Après vérification, elle semble conclure que la situation actuelle n'est pas en sa faveur. Elle dénoue ses bras, puis, se retournant vers la porte, elle me demande :

« Tu descendras après ?

— D'accord. »

Elle se déplace vers la porte, à trois ou quatre pas de là. Le temps qu'elle franchisse cette distance, elle veut montrer son autorité, montrer qu'elle n'est pas intimidée. Sans se presser, le menton levé, le dos bien droit, elle sort de ma chambre. Puis la porte se referme sous mon nez dans un bruit sec.

Yujin est un prédateur. Il est au sommet de la hiérarchie des psychopathes. Un prédateur.

Sa voix rebondit en écho à mes oreilles. Je me retourne vers ma mère. Je lui pose une question.

« Maman, ma tante est venue pour me manger. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je me laisse bouffer ? Ou je la bouffe ? »

Ma mère ne me répond pas. Comme si elle me disait, *fais comme tu veux*. Elle ne fait que dessiner un sourire ironique en étirant ses lèvres rouges de Joker.

Je retourne au bureau. Je referme le journal dont il ne me reste que quelques pages à lire. Bien que je meure d'impatience de savoir *ce qui s'est passé ce jour-là*, ce n'est pas le moment idéal pour continuer ma lecture. Je range le classeur dans le tiroir, j'enfile un slip noir, un

pantalon de jogging noir et un tee-shirt noir. Je ferme le store puis je descends pieds nus, sans un bruit.

Ma tante n'est pas dans le salon. Ni sur le balcon, ni dans la cuisine. La chambre de ma mère est fermée à clé, elle n'a aucune raison d'être entrée dans la chambre de Haejin. Devant la porte de la salle de bains, je tends l'oreille mais je n'entends rien. Seuls son manteau gris clair et son sac bleu sont sur la table-bar. On dirait un caisson de livraison d'un restaurant chinois, mais en cuir. Un sac énorme qui semble assez solide pour transporter au moins quatre bols de soupe aux nouilles.

Une phrase que j'ai lue quelque part me revient en tête. *Fouiller dans le sac d'une femme, c'est fouiller dans son âme* – ou une phrase dans ce genre. Je suis pris d'une furieuse envie d'ouvrir son sac. Jamais de ma vie, je n'ai été aussi désireux de connaître l'âme de ma tante. Quelle est donc cette âme dont l'œil lisait une allusion au meurtre de sa mère dans le dessin d'un enfant de sept ans ? Quelle est donc cette âme dont la bouche n'hésitait pas à dire que son neveu de dix ans était un prédateur ? Quelle est donc cette âme dont le visage d'acier a bousillé une vie sous prétexte de soins médicaux ? Quelle est donc cette âme dont le corps ose pénétrer seul dans la tanière du prédateur ?

Posé à côté de l'âme de ma tante, un gâteau. Vu le volume de l'emballage cartonné, il doit avoir la taille d'un hamburger. Je passe près de la table, traverse la cuisine et m'approche du balcon. Je bouge silencieusement, retenant mon souffle. Là où il y a le plus de bruit, c'est dans ma tête. Le soldat bleu et le soldat blanc se sont exceptionnellement rangés dans le même camp et sont en train de crier en chœur. *Pas de coup de pied dans les fesses de la tante. T'as qu'à l'amadouer et la laisser filer gentiment.*

Je trouve ma tante devant la machine à laver. Elle cherche à voir ce qu'il y a à l'intérieur. Sa tête est tendue en avant, son visage de biais. Le signal lumineux est éteint. Le cycle doit être fini depuis longtemps. Je m'arrête derrière elle, tranquille. Une composition familière s'offre à mes yeux, à ceci près qu'il n'y a pas de brume et que je suis à l'intérieur de l'appartement. Voilà ce qui rend assez douloureux pour moi d'assister sans réagir à la scène suivante. Ma tante ouvre le hublot et farfouille dans le linge. Quand elle attrape un pan de la couverture et la tire d'un coup sec hors de la machine, j'ai des démangeaisons aux pieds. L'envie me revient de lui foutre mon pied au cul, de la fourrer dans la machine et de claquer le hublot.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Ses mains s'arrêtent net. Ses épaules tressaillent imperceptiblement. Si c'était ma mère, elle aurait fait les yeux ronds et aurait crié : « Qu'est-ce que c'est que ces façons, préviens quand tu arrives. »

Elle ôte ses mains de la couverture et se retourne lentement.

« Tu as lavé ta couverture ? »

Son visage est impassible, comme si elle avait toujours su que j'étais derrière elle. Le pan de la couverture à moitié sorti de la machine pend comme le bras d'un mort.

« Tu as fait pipi au lit ? »

Un léger sourire s'épanouit sur son visage. Elle semble fière de sa plaisanterie. Je souris également.

« Tu es venue faire le ménage à la place de maman ? »

— Je regarde juste parce que j'ai entendu la machine annoncer la fin du cycle. »

Le regard de ma tante se dirige vers la machine avant de revenir sur moi.

« C'est fini, non ? »

— Laisse, je vais m'en occuper. »

Je me pousse le long de la porte de la véranda. Allez, dégage d'ici, connaisse.

« Bien, si tu veux. »

Elle sort de la buanderie. Nous nous faisons face devant la porte de la véranda avec un sourire aimable. Ma tante observe mes habits noirs, moi, je regarde son cou parsemé de petites rides qui me font penser à une trompe d'éléphant. Un souvenir de notre voyage à Kusatsu l'an dernier me revient.

C'était un voyage en famille, avec ma mère, moi, Haejin, ma tante et mon grand-père maternel, à l'occasion des vacances du Nouvel An. Le hasard a fait qu'on rencontre la mère d'un enfant que soignait ma tante. C'était une femme qui manquait manifestement d'à-propos. Ma tante avait beau prendre une mine exaspérée, l'autre ne se décourageait pas et continuait de s'accrocher au médecin de son enfant avec mille bavardages. Qu'elle aussi était venue en famille, que grâce au docteur son enfant était plus calme, qu'elle serait vraiment contente s'il se mettait à bien travailler à l'école, et ainsi de suite. Si elle s'était arrêtée là, passe encore. Mais après un coup d'œil rapide à ma mère, elle s'était mise à débiter des flatteries ineptes d'un ton tout excité. Vous avez une petite sœur vraiment belle, on dirait Jodie Foster jeune... Ma mère, embarrassée, avait corrigé, disant qu'elle était sa grande sœur, alors la femme avait répété « Oh là là » comme une Française. Ça alors, comment est-ce possible ? J'ai cru que vous étiez sa petite sœur, quel est votre secret pour rester si jeune ? Je me rappelle encore nettement le visage de ma tante qui se fronçait en dessinant de profonds sillons entre ses sourcils. Je me souviens aussi des propos élégants qu'elle a crachés dès le départ de la bavarde : « Quelle conne, j'ai l'air d'une grande sœur, moi ? »

« Haejin t'a dit quand il rentrait ? »

Elle brise le silence. Je réponds à sa question par une question :

« Tu ne lui as pas demandé, hier ? »

Ma tante prend un air surpris.

« Pourquoi penses-tu que je l'ai vu ?

— Sinon comment serais-tu entrée ici ? Tu as dit *Sésame, ouvre-toi* ?

— Je connais le code de l'appartement. Quant à celui de l'immeuble, je suis entrée avec un résident. Un problème ? »

Puis elle rit en dévoilant ses dents et ses gencives roses. Comme si elle venait de comprendre.

« Tu es fâché parce que je suis rentrée dans ta chambre ? »

Une nouvelle fois, je me dis qu'être chevaleresque n'est guère payant. Quand l'occasion s'est présentée, j'aurais dû fouiller dans son sac. Comme ça, j'aurais pu lui coller sous les gencives une preuve matérielle.

« Et bien, tu vois, je suis venue avec un gâteau. Pour fêter ta réussite. »

Elle se tourne, se dirige vers la table-bar et soulève la boîte de gâteau dans ma direction.

« Fêter ? Bon... C'est pas non plus le concours de la magistrature. »

Je la rejoins dans la cuisine. Elle relève les sourcils comme pour dire, mais quelle modestie.

« Ton école de droit, c'est tout même du sérieux. Si ta mère savait, elle aurait organisé une fête pour tous les habitants du quartier, tu ne crois pas ? »

L'aurait-elle fait ? Ma mère n'approuvait pas le choix de mes études. Elle m'avait conseillé une drôle de discipline, la philosophie. En second lieu, elle avait aussi mentionné l'histoire de l'art ainsi que la science des religions. Elle me traçait la perspective d'une vie studieuse, chercheur et écrivain, une vie que je mènerais après fac et post-fac et diplômes supérieurs. Je crois deviner maintenant d'où sortaient ces fariboles. De cette femme. De cette femme qui me demande : « Tu ne crois pas ? » en secouant un gâteau minable sous mon nez.

Les deux femmes avaient dû ériger ensemble cette prison pour y retenir sa vie durant le redoutable prédateur. Pour qu'il puisse vivre sans histoire et sans danger. Entouré de gens mais sans vivre avec les gens. Résultat, jusqu'à aujourd'hui où je suis près de terminer mes études universitaires, j'ai dû rentrer avant 21 heures tous les soirs, je suis resté un enfant qui ne peut même pas partir seul en voyage.

« Tu veux attendre Haejin pour l'ouvrir ? »

Je ne réponds pas.

« C'est vrai que ça serait plus sympa avec lui. »

Ma tante répond à sa propre question, puis elle va jusqu'au réfrigérateur avec le gâteau, en passant devant moi. Si je comprends

bien, elle sous-entend qu'elle va rester jusqu'au retour de Haejin.

« Tu n'as toujours pas de nouvelles de ta maman ? dit-elle en mettant le gâteau dans le frigo.

— Non. »

Je sors de la cuisine et m'assois sur une chaise, côté salon. De cet emplacement, je peux observer en diagonale tous les mouvements de ma tante sans me fatiguer à tourner la tête.

« Ah bon, pas encore... »

Elle fait semblant de jeter un regard sur les aliments dans le frigo et me demande :

« Au fait, ta maman a pris quelle voiture pour sortir ? »

La voiture de ma mère me revient d'un coup. Elle doit être garée dans le parking du sous-sol. Ma tante l'aura probablement aperçue en garant la sienne. Je prends les devants.

« J'ai vu qu'elle l'avait laissée. Je suis descendu hier au parking pour vérifier.

— Elle n'a pas pris sa voiture ? »

La question sous-entend bien sûr que c'est impossible. C'est vrai que ce n'est pas hyper-crédible. Ma mère ne se déplaçant guère sans voiture. Si seulement il y avait eu un moyen, elle aurait été capable de prendre sa voiture pour aller dans l'autre monde. Mais la réponse ayant déjà quitté ma bouche, je prends le parti de m'obstiner.

« J'imagine qu'elle est partie avec des gens, elle a dû monter dans leur voiture.

— Quels gens ?

— Ben, si je savais, je les aurais déjà contactés. »

Elle referme le frigo puis marche vers moi. Son expression toute en élégance, aussi brillante qu'une peau de mouton tannée, arrive devant moi. Si je déchirais cette expression toute en élégance, quel visage se dévoilerait au-dessous ? Un visage en colère ? Un visage anxieux ? Apeuré ?

« Dis, Yujin... »

Ma tante m'appelle par mon nom. Elle prend le ton affectueux d'une maman qui s'adresse à son fils.

« Pourquoi la porte de la chambre de ta maman est-elle fermée ? Elle la ferme toujours quand elle s'absente ? »

J'allais répondre que oui mais je me ravise. Je me rappelle la brève querelle avec Haejin hier matin. Je ne pense pas que la conversation entre Haejin et ma tante soit allée jusqu'à cette anecdote, mais il vaut mieux rester cohérent, au cas où.

« C'est moi qui l'ai fermée.

— Toi ? » répète-t-elle. Sous ses paupières fendues, ses pupilles grosses comme des raisins me fixent.

« C'est que la police est passée hier soir.

— La police ? »

La bouche en cul-de-poule, ses yeux ronds levés vers moi. C'est la tronche archi connue que les gens utilisent pour dire : « Quoi ? C'est pas possible... » Si seulement elle avait sorti un truc original, ça lui aurait donné un air plus crédible.

« Apparemment, il y a eu une fausse déposition, au sujet d'un pseudo-cambriolage.

— Ah bon ? Et... tu en sais plus ? »

Ce qui l'intéresse, ça doit plutôt être ce que j'ai raconté à la police.

« Quelqu'un a alerté la police depuis une cabine téléphonique, sur la route de Inhang. Ils m'ont dit qu'ils allaient pouvoir l'identifier avec la vidéosurveillance. Je leur ai demandé de me tenir au courant. Voilà tout. »

Ma tante ouvre la bouche pour parler, puis finalement s'abstient.

« Parce que moi aussi, je suis curieux de savoir qui s'est amusé à ça. »

Nous nous regardons, les yeux dans les yeux, chacun essayant de percer les pensées de l'autre. Ma tante lit que je sais qui a alerté la police. Moi, je lis qu'elle l'a lu. Notre conversation touche à sa fin.

« Quel rapport avec la porte de sa chambre ?

— Le temps que j'aille chercher ma carte d'identité, ils sont entrés dans sa chambre sans me demander la permission. Alors, j'ai fermé, pour qu'ils ne recommencent pas. »

Les yeux de ma tante redeviennent deux fentes. Elle ne me croit pas, c'est évident.

« C'est toi qui as la clé ? »

Je lance un regard vers la petite armoire décorative au coin du salon. Le sien suit le mien.

« Tu veux bien me l'ouvrir ?

— Pourquoi ?

— Pour me rafraîchir. Je suis sortie très vite et je ne me suis pas lavé la figure. »

Elle n'a pas eu le temps de se laver la figure, mais elle a eu le temps de mettre les boucles d'oreilles et le collier, tiens. Du pouce, je lui indique la salle de bains près de l'entrée.

« Tu peux te laver la figure là-bas, non ?

— Là, c'est la salle de bains de Haejin. Dis donc, tu crois que j'ai besoin de te demander l'autorisation pour ça ? D'accord, c'est chez toi mais tu ne crois pas que tu exagères, là ? »

Ces mots sont prononcés sur le ton de la plaisanterie mais ses yeux ne rient pas. Bien sûr, je ne ris pas non plus. L'envie me titille de lui demander si elle possède une part de cet appartement. Ma tante prend son manteau et son sac. Me défie de nouveau du regard. C'est un ordre sans paroles : *Ouvre cette porte*. Elle semble persuadée qu'il y a quelque

chose dans la chambre de ma mère.

« Yujin... »

Elle insiste. Je me soulève de la chaise. Je vais prendre la clé dans le tiroir de la petite armoire, j'ouvre la porte et je reviens à ma chaise. D'un léger signe de tête vers la porte, je lui signifie que la voie est libre.

« Merci de me laisser entrer. »

En pénétrant dans la pièce, elle ajoute :

« Je ne t'embêterai plus longtemps. Je fais rapidement une petite toilette et après je ferai un petit somme. En attendant que Haejin rentre. Je n'ai pas dormi de la nuit. »

La porte se referme sous mon nez. J'entends un bruit de serrure, elle a fermé de l'intérieur. Mais aucun autre bruit ne me parvient. Je me demande si elle a collé son oreille à la porte, si elle guette mes mouvements. Je lance le jeu de clés dans le tiroir et je vais dans le salon. Je n'ai aucune envie de la laisser seule en bas. Elle pourrait fouiner partout et trouver je ne sais quoi que j'aurais oublié.

Je retourne à la buanderie, j'appuie sur le bouton *Séchage* et retourne au salon. Je cherche de quoi m'occuper pour tuer le temps avant de me caler dans le canapé. J'attrape la télécommande du téléviseur, je me mets à zapper comme Haejin hier matin. Cinéma, pêche, jeu de go... Au rythme du changement de chaînes, ma tante se met à bouger dans ma tête. Elle pose son sac sur le secrétaire. Elle étend le manteau sur la chaise. Elle fait quoi après ? Eh bien, elle exécutera les tâches conformes au but de sa visite.

Je vois presque ma tante entrant dans le dressing-room. Elle examine d'abord la salle de bains. Après quoi, elle pousse la porte du bureau. Elle revient dans le dressing, ouvre les placards. Elle balaie du regard les objets et bidules divers impeccablement rangés sur le meuble de toilette et sur les étagères. Des produits cosmétiques en tous genres, parfums, sèche-cheveux, affaires de toilette, chapeaux, sacs à main, valises, sacs à dos. Elle ne trouvera rien de louche ici. Elle est incapable de deviner ce que ma mère pourrait avoir emporté parmi tout ce bazar.

Puisqu'il n'y a plus rien à examiner dans le dressing, elle revient au secrétaire. Elle ouvre les tiroirs. J'explore ma mémoire. Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Un paquet de feuilles pour son journal, des affaires de papeterie, stylos, agrafeuses, etc., un étui à lunettes, son porte-monnaie rouge. Le cours de ma pensée bloque net sur le porte-monnaie. J'entends presque la question de ma tante. Ta maman ne prend pas son porte-monnaie pour partir en voyage ? Pour réponse, je me rappelle son permis de conduire et sa carte bancaire ; ils étaient dans l'étui de son portable. Pas si mal comme réponse. Encore que... je ne pourrai sortir cette réponse que si elle me pose la question.

C'est l'armoire de la chambre qu'elle va ouvrir ensuite. Là encore, elle ne pourra rien détecter de louche. J'ai essuyé toutes les traces de sang et j'ai tout vérifié maintes fois. Ce qui m'embête, c'est juste le matelas que j'ai échangé avec le mien. Je l'ai couvert d'un drap blanc, bon, mais cela ne donne pas une dissimulation parfaite. Si elle est déterminée, elle peut très bien le retourner. Alors ? Quelle est la probabilité qu'elle soit déterminée ?

Sur la chaîne de cinéma passe un film d'action avec Kristen Stewart. Je pose la télécommande et je m'allonge sur le canapé. La tête vide, je suis l'intrigue du film. Le personnage principal, un employé maladroit dans un supermarché, a pour rêve ultime de se marier avec sa copine. Mais en fait c'est un surhomme dont la mémoire a été scellée, car il a été formé par le CSI. Aux quatre coups de l'horloge, je me détache de l'écran télé. Voilà, il est 16 heures.

C'est étrange. Depuis que je me suis réveillé hier à l'aube, je n'ai pas dormi du tout. Je ne me suis même pas reposé un moment, tranquille, jambes allongées. Pourtant je ne me sens pas fatigué. Hormis mes yeux qui picotent un peu, je me sens plutôt léger. Je ne me suis même pas endormi devant ce film ennuyeux à souhait. Si je repense à l'état d'épuisement extrême de la nuit d'avant-hier, ma forme actuelle est un véritable mystère. Tout mon corps est passé en alerte de niveau maximum. Dans ma tête, des pensées incohérentes, le sentiment d'être au plus haut, au plus bas, se mélangent et s'échauffent. Le désespoir de ne plus pouvoir revenir à une vie normale, la colère contre ma tante qui a tatoué sur ma peau le nom de *criminel*, ma mère qui ne m'a même pas laissé la possibilité de choisir ma vie, les images du meurtre qui reviennent me hanter et enfin le pressentiment toxique que je n'oublierai jamais cette sensation de plénitude et d'épanouissement que j'ai éprouvée dans l'obscurité du chantier.

Je me souviens d'avoir lu quelque part : « L'homme passe un quart de sa vie à rêver. Pendant qu'il rêve, il vit une tout autre vie qu'il dissimule durant l'éveil. Sur le théâtre de son âme se réalisent tous ses désirs vains, violents et sales. »

Je ne suis pas du genre à me lever et à me battre contre quelqu'un ou quelque chose. Je suis plutôt du genre qui aiguisé seul son couteau derrière un mur. Sur mon registre de personnes à éliminer, de nombreux individus de toutes sortes attendent leur tour, le cou tendu. Ceux qui me déplaisent, ceux qui prennent le parti de ceux qui me déplaisent, ceux qui sont copains avec ceux qui prennent parti, ceux qui passent à côté de ceux qui sont copains... Les nuits où je suis dans de mauvaises dispositions, je les convoque dans mes songes l'un après l'autre pour les décapiter. Pour parler avec les mots de ma tante, je suis sans doute une sorte de *porno-prédateur* ?

C'est à l'école primaire que j'ai connu ma première expérience sexuelle. Mon partenaire était ce môme dont parle ma mère dans son journal, celui qui m'avait volé ma médaille pour 0,45 seconde. Ma mère dit vrai, cette nuit-là, j'ai gémi sans cesse. A un certain moment, je suis tombé dans un sommeil plus léger, j'ai fait un rêve durant ce bref intermède, et quand je me suis réveillé, j'avais éjaculé.

A compter de cette nuit, j'ai connu maintes fois des épanchements séminaux en dormant. La culpabilité ? Je n'en ai jamais ressenti. Ce n'était que l'illusion métaphorique d'un désir refoulé. Dans les rêves, tout ce qu'on désire se réalise, et au cœur de ces désirs se passent des choses qui dépassent l'imagination. Ça c'est normal, c'est vrai pour tout le monde. Et moi j'étais comme tout le monde. Je n'avais aucunement la prétention de surclasser les gens normaux. Du moins, pas avant d'avoir rencontré Mme Boudin en août dernier.

Mme Boudin est la flamme qui m'a fait sortir dans la rue alors que je commençais à me lasser de ce porno des songes. Au bout de six sorties, j'ai donc réellement commis cet acte. Le prix du passage à l'acte, c'est de me retrouver maintenant à un carrefour donnant sur autant d'impasses. Les voies que je peux suivre ne sont pas nombreuses. Si je suis arrêté ou si je me rends, il me faudra leur servir une histoire vraisemblable. Car personne ne voudra me croire si je leur raconte que j'ai exécuté dans le réel un porno imaginaire, sans même m'en rendre compte, et que ma mère qui l'a découvert voulait me tuer, et que même si j'ai fini par tuer ma mère en me défendant dans un état second, je ne suis pas quelqu'un de foncièrement méchant.

L'autre solution serait de m'enfuir...

Mon cœur bat la chamade, *tac-tac-tac-tac*. Au fond de ma conscience, clignote une idée ou disons... une intuition. Je ne l'arrache pas d'un coup sec. Je la laisse là où je pourrai la repêcher quand le besoin s'en fera sentir. Je tourne la tête. Le téléphone sonne sur son socle. L'écran affiche le nom de Haejin. Je prends l'appareil et appuie sur *Appel*. La voix essoufflée de Haejin jaillit d'un bond.

« Qu'est-ce que tu fais ? T'es occupé ? »

A entendre sa respiration précipitée, c'est plutôt lui qui est très occupé. Derrière ses ahans, toutes sortes de bruits dansent en désordre. Des gens qui parlent, les roues de charrettes à bras qui claquent sur le sol, des klaxons...

« Je regarde un film, pourquoi ? »

— J'ai pris un billet pour le train de 18 h 05. J'ai à faire dans le coin.

— Alors, tu seras là vers 21 heures, au plus tôt ?

— J'arrive à la gare de Yongsan à 20 h 30. Je ne rentrerai certainement pas avant 22 heures. Justement, à ce propos... »

Haejin prend un ton d'excuse.

« Tu n'es pas occupé, là ? »

— Non.

— Je peux te demander un service ? »

Quel service peut-il me demander après un préambule aussi fastidieux ? Un brin irrité, je lui lance un brusque : « Dis-moi. »

Je reprends la télécommande et commence à zapper de nouveau. C'est une vraie conjuration, toutes les chaînes diffusent des émissions de bouffe. La chaîne de télé-achat montre des gens qui mordent à pleines dents dans des côtes de bœuf, celle de divertissement montre un homme qui détaille un bœuf en quartiers, sur la chaîne des séries, deux soldats grillent de la poitrine de porc sur une briquette de charbon... Toutes les créatures de ce monde apprennent dès la naissance l'art de survivre et l'art de patienter. Elles intègrent à la fois l'art de manger et l'art de jeûner. L'homme est la seule espèce qui n'a pas appris à jeûner. Il mange tout et n'importe quoi. Il mange n'importe où et n'importe quand. Et il est heureux à n'importe quel moment de la journée d'entendre des histoires de bouffe. Cet acharnement, cette compulsion vis-à-vis de la bouffe n'est pas très éloignée d'un comportement porno-prédateur. De ce point de vue, l'homme est l'espèce la plus impatiente concernant ses propres désirs.

« Dans mon placard de DVD, dans ma chambre, il y a une étagère où j'ai mis tous les courts-métrages d'Europe de l'Est, tu vois où c'est ? »

Je réponds que oui.

« A peu près au milieu de cette étagère, il doit y avoir un film qui s'appelle *Duel*. Tu voudrais bien le chercher et l'apporter chez *Pains fourrés de chez Yong* ? Là, maintenant ? »

Hein ? Il faut vraiment que ce soit maintenant ? Comme si tout n'était pas déjà assez compliqué ?... Sa demande me fiche déjà en rogne et je ne réponds pas tout de suite. Haejin commence à s'expliquer, il a dû lire dans mon esprit.

« Le réalisateur de *Cours privé* en a super besoin. Moi je suis à Mokpo. Mais il doit passer à la digue de Gundo avec des gens de la production dans pas longtemps. »

Son plan est donc que j'explique la situation à M. Yong, que je lui confie le DVD, et ensuite l'autre se débrouillera pour le récupérer chez M. Yong.

« Puisqu'il vient dans le coin, t'as qu'à lui demander de passer près de la résidence ? je lui réponds en jetant un bref coup d'œil vers la chambre de ma mère.

— Ben, c'est que c'est pas sa voiture et ils viennent à plusieurs.

— Si c'est fermé chez Yong, faut que je les attende là-bas ?

— C'est plutôt rare que ça ferme à cette heure. »

Sa voix devient un tantinet boudeuse. Comme s'il me faisait remarquer, moi, je suis allé jusqu'à Yeongjong-do pour ton téléphone et toi tu ne peux même pas faire ça ?

« Si t'es occupé, laisse tomber. Tant pis. »

Je me rattrape à temps, juste avant que « Ouais, je laisse tomber » s'échappe de ma bouche. C'est une distance que je peux faire, aller-retour, en vingt minutes. Selon ma mère, la méthode de transaction la plus sûre est de rendre un truc quand on a reçu un truc. Mais surtout, je ne veux pas éveiller ses soupçons en refusant de lui rendre ce menu service. C'est d'accord.

« Non non, pas de problème, je vais faire l'aller-retour. J'ai rien prévu de spécial, tu sais »

La voix de Haejin s'éclaircit tout de suite.

« Pas la peine de courir, si c'est fait d'ici une demi-heure, c'est bon. Explique bien à M. Yong. »

Je raccroche puis je colle mon oreille à la porte de la chambre maternelle. Aucun bruit. Du moins, elle ne fouille plus. Est-ce qu'elle bouquine un livre piqué dans la bibliothèque du bureau ? Ou s'est-elle endormie après sa toilette, ainsi qu'elle l'avait annoncé ? A quoi peut-elle bien s'occuper pendant des heures dans la chambre de ma mère ? Aucune idée. Mais je me dis que je peux faire sans risque un rapide tour dehors.

Laissant la télé allumée, j'entre dans la chambre de Haejin. Je trouve tout de suite le DVD à l'endroit indiqué. J'ouvre la porte coulissante de l'entrée à peu près à un tiers et je prends mes chaussures de sport, celles que j'ai portées la nuit dernière pour faire un tour chez *Pains fourrés de chez Yong*. Si je sors par la porte de l'appartement, le boîtier électrique va émettre un bip. Si ma tante n'est pas endormie, elle comprendra tout de suite que la sentinelle a déserté.

Je monte à l'étage avec les chaussures et le DVD. Je ferme la porte de ma chambre de l'intérieur, j'enfile un blouson. Je prends la clé de l'appartement, le badge de l'immeuble et mon portable que je glisse dans une poche du blouson. En sortant sur la terrasse, je laisse la porte vitrée un peu ouverte. J'ouvre la porte en fer et dès que je pose le pied sur une marche, Hello se met à aboyer. Comme d'habitude. De crainte que ma tante ne soit alertée et sorte faire une inspection, je prends l'ascenseur au vingt-quatrième étage. Il descend sans s'arrêter jusqu'au rez-de-chaussée. Le ciel est couvert de nuages couleur de plomb. Des nimbo-stratus aussi épais qu'une falaise. L'air est humide, glacial, on dirait que des grains de glace s'y promènent en rangs serrés. La neige ou la pluie, ce sera l'un ou l'autre, mais ça menace sérieusement. Je marche lentement vers l'entrée piétonne de la résidence. Quelque chose cloche. J'ai le sentiment d'avoir loupé un truc. Peut-être l'ai-je

laissé passer tout en le sachant. Au moment où je franchis l'entrée, le soldat blanc murmure : *Et si c'était un stratagème de ta tante... ?*

Je m'arrête. Le vent me frappe de ses poings. Le bout du nez me pique et les larmes me montent aux yeux. Le soldat blanc me demande : *Combien de temps cela prendra-t-il à ta tante pour fouiller tout l'appartement ?*

Les yeux embrumés, je me retourne. Je réponds au soldat blanc : *Dix minutes.*

L'ascenseur est resté au rez-de-chaussée. Je remonte au vingt-quatrième étage. Le dernier étage qui reste, je le fais à pied comme tout à l'heure à la descente. Hello commence à grogner mais je ne me presse pas. Je préférerais même qu'il aboie furieusement. Et que ma tante prête attention au vacarme du cabot. Et qu'elle comprenne ce que cela signifie. Les aboiements de Hello traînent et s'éteignent lentement. Au moment où j'atteins le vingt-cinquième étage, il s'est tu. Chien à la manque...

J'engage la clé dans la serrure. La porte se déverrouille et j'entre dans l'appartement. Aucun signe de ma tante jusqu'à ce que je passe par la porte entrouverte de l'entrée. Je pose le DVD sur la table-bar et me dirige vers la chambre de ma mère. D'un doigt je presse légèrement la poignée vers le bas. Fermée. Je colle une oreille sur la porte. Aucun bruit. Elle doit être endormie. Le soulagement m'envahit. Excès de doute. Coup de paranoïa. A moins d'être devenu fou, comment Haejin aurait-il pu faire équipe avec ma tante, ce n'est quand même pas ma mère.

Quand je me retourne, je vois la porte du bureau en gros plan. Cette porte qui, en temps normal, serait passée au contrôle visuel comme un rien. Ma mère disait dans ce genre de moment que *les objets nous parlent*. La parole que m'adresse maintenant la porte du bureau est *tu y crois vraiment ?* Quand on a besoin de certitude, la façon la plus sûre est de vérifier de ses propres yeux.

J'ouvre la porte du bureau et j'y entre. Je pousse la porte donnant sur le dressing et je commence par un examen de la salle de bains. Rien n'indique que ma tante l'aurait utilisée. Sur le lavabo, la baignoire, les murs, le sol, pas une seule goutte d'eau. L'abattant des W-C est ouvert, tel que je l'ai laissé hier matin. Seule différence avec hier, les tongs posées côte à côte sur le sol. Pour être comme je les ai laissées, elles devraient être debout contre le mur. Ce qui veut dire que ma tante est entrée ici au moins une fois. Pour inspecter les lieux ou pour passer un coup de fil.

J'hésite un moment devant la porte reliant le dressing et la

chambre. Je respire profondément. Deux possibilités. Soit elle est là, soit elle n'est pas là. Dans le deuxième cas de figure, je n'aurai besoin de rien, mais pour le premier, il me faut quelque chose : un prétexte pour mon irruption soudaine dans la chambre. *Je viens chercher quelque chose sur le bureau de maman mais j'avais peur de te réveiller en toquant à la porte.* C'est une excuse qui ressemble vraiment trop à un prétexte. Je vais me débrouiller avec *advienne que pourra*. A l'instar de ma tante quand elle est entrée dans ma chambre.

J'appuie sur la poignée et je pousse la porte. Deux centimètres, cinq centimètres, pendant que l'entrebâillement grandit, je prie de tout mon cœur qu'elle soit dans la chambre. Qu'elle se soit endormie ou qu'elle fasse de la gymnastique à poil, pourvu qu'elle soit restée dans la chambre. N'est-ce pas un écrivain célèbre qui a dit que tout le malheur de l'homme venait de ce qu'il n'était pas capable de demeurer en repos dans une chambre ?

J'entre dans la pièce. Vide. Au milieu de mon front se met à palpiter une veine. Et voilà, il a fallu qu'elle sorte. A l'arrière de mon crâne fusent chaleurs, frissons, vertiges. Ma peau se hérisse, les muscles de mon dos et de mes jambes sont pris de fourmillements. Tous les bruits de la ville se ruent dans mes oreilles. Des voitures roulant au loin, des rires aigus d'enfants quelque part dans la résidence, l'ascenseur qui monte et qui descend, le moteur du réfrigérateur dans la cuisine, le battement de mon sang qui résonne sous ma peau, tous les symptômes que je ressens quand l'envie me prend de sortir par le trou du chien. C'est un processus chimique, une lutte entre le moi qui s'excite et le moi qui refoule.

Je marque une pause devant le secrétaire. Comme je m'y attendais, son manteau est étendu sur la chaise et son sac est posé sur le meuble ouvert. Difficile de dire si elle a fouillé dans les tiroirs ou non. Tout semble à sa place, y compris le porte-monnaie de ma mère. Seulement le rideau en dentelle de la porte-fenêtre donnant sur le balcon n'est pas complètement refermé. Je suppose qu'elle sera sortie sur le balcon pour inspecter le débarras. Le lit aussi est un peu différent par rapport à hier. La couverture que j'avais bien tirée aux quatre coins a imperceptiblement bougé. Pas comme si elle avait été utilisée mais comme si elle avait été soumise à une inspection.

Je vais vers le lit. J'enlève la couverture. La bande de fixation de l'alèse est sortie du matelas. C'est une scène qui peut être interprétée ainsi : elle a vu les traces de sang. Elle ne peut pas avoir vu ces traces par hasard. En effet, quand j'ai changé le matelas, je l'ai retourné. Elle a donc enlevé l'alèse et soulevé le matelas pour examiner les deux faces. Après avoir vu les traces de sang, elle a appelé Haejin depuis la salle de bains. Qu'est-ce qu'elle lui a dit ? Je pense que Yujin a tué sa mère ? Il faut que j'inspecte la maison, peux-tu l'attirer dehors ? Dans

ce cas, elle n'est pas allée sur le balcon pour inspecter le débarras mais pour s'assurer que j'étais bien sorti.

« Qu'est-ce que tu fais ? T'es occupé ? »

Je me rappelle la voix de Haejin. Une demi-octave plus haut que d'habitude ; essoufflée et excitée, une voix aiguë qui laissait presque entendre de la joie. S'il avait cette voix, c'est qu'il n'avait pas entendu *la nouvelle*. Et puis ça ne ressemble pas à Haejin, il n'est pas assez proche de ma tante pour lui faire une confiance aveugle. A moins qu'ils aient entretenu un rapport étroit à mon insu ?

Ma tante doit avoir trouvé un autre prétexte pour lui confier cette mission. Et Haejin a dû s'y prêter sans rien savoir ou avec le sentiment de participer à un jeu innocent. Quoi qu'il en soit, il est indéniable que le coup a été joué par ma tante et Haejin, tous deux ligüés.

Je referme la porte de la chambre et reviens dans le salon. J'ouvre d'abord le tiroir de la petite armoire. Le jeu de clés a disparu. Pas un millimètre d'écart par rapport à ce que j'avais prévu. Scénario respecté. Ma tante trace sa route en bon soldat, la route que je voudrais le moins au monde la voir prendre. Je n'ai pas pour autant envie de monter illico à l'étage pour lui barrer le passage. Dans ma tête, je trace simplement une limite, la porte vitrée de la terrasse. Pourvu qu'elle ne dépasse pas cette limite. Pour elle et pour moi.

Au-dessus de ma tête, un chuintement. Un bruit sourd et une vibration. Si ma supposition est bonne, c'est la porte vitrée que l'on referme sans précaution. Un bruit qui me raconte en un éclair ce qui va se passer dans les minutes à venir. Dans mon cœur qui était au calme depuis un moment, la flamme commence à danser. Ça ne lui suffit pas d'avoir décidé de ma vie jusqu'ici, il faut qu'elle me coince à tout prix dans cette impasse.

Je monte l'escalier. En étouffant le bruit de mes pas, une marche après l'autre, lentement. J'avance dans le couloir avec la même sensation irréelle que lorsque je le gravissais en emportant ma mère dans mes bras.

WELCOME

Devant la porte donnant sur le toit, je m'arrête. Je vois la petite pancarte accrochée à la porte. Il est impossible de voir à travers la porte en bois massif. Il est seulement possible, en tournant la clenche, de vérifier si elle est bien fermée à clé. Elle est effectivement fermée. La porte de ma chambre est fermée également, mais pas à clé. Comme prévu, ma tante n'est pas dans la chambre, seul le jeu de clés est posé sur mon bureau. La porte vitrée donnant sur la terrasse et le store sont fermés. Si elle était ouverte, je sentirais passer le vent. Le journal de ma mère, qui était dans mon tiroir, est à présent ouvert sur mon

bureau. Il faut reconnaître qu'elle s'est bien remuée en seulement dix minutes.

Je m'approche de la porte vitrée, j'écarte les lames du store et colle mon front à la vitre. Ma tante est debout sur la terrasse. Son portable dans une main, mes tongs aux pieds, elle se tient immobile, face à la pergola. Ses cheveux coupés au carré et teints en acajou flottent dans le vent violent comme des herbes sèches. Ses épaules étroites tremblent à cause du froid ou de la tension. La tension qui l'anime se lit dans la raideur de son dos. Une tension provenant de ce qu'elle sait très bien où aller et quoi ouvrir. La preuve ? Elle est restée là sans bouger jusqu'à ce que j'entre dans la chambre après avoir gravi l'escalier.

Dans la pergola, ma mère va et vient, assise sur la balancelle. Toujours la tête vers le ciel, sa bouche de Joker ouverte, elle joue sa musique du bout de ses orteils, avec le bois en teck du sol pour instrument. Un pan de sa robe blanche danse allégrement comme un papillon. Rien ne vaudrait cette allure pour séduire quelqu'un, me dis-je. Si seulement cette illusion était visible à ce quelqu'un.

Ma tante range derrière ses oreilles les mèches qui flottent dans le vent, puis se retourne pour lancer un regard vers ma chambre. Un regard qui se plante droit dans mes yeux, du premier coup. Je fais face. Moitié suppliant, moitié menaçant. Il n'est pas encore trop tard, arrête tout, reviens dans ma chambre.

Ses yeux quittent la vitre avant de revenir à la pergola. Elle semble avoir pris sa décision. Avec lenteur, elle pose le pied sur un premier pavé. Puis un deuxième. Sur le troisième pavé, elle s'arrête, les pieds joints. Elle lève son portable à la hauteur de son regard et ne bouge plus pendant un moment. Je devine les deux voix qui s'affrontent dans sa tête. Ce doit être quelque chose comme *Il faut appeler la police et Je dois d'abord m'en assurer de mes yeux*.

Dans ma tête aussi, deux voix résonnent. *Il n'est pas trop tard pour l'appeler et la faire rentrer* et *Maintenant, il faut que je sorte*. Le choix que je vais faire déterminera mon avenir. Me rendre ou m'enfuir ? Le premier est recommandé par la raison, le deuxième est plébiscité par l'instinct. Quelle que soit ma décision, une fois prise, elle sera irrévocable. Il n'y aura plus aucune marge pour négocier, et guère de temps pour prendre les décisions. Il me reste cinq pavés.

Avec le sentiment que le compte à rebours vient de s'enclencher, je surveille les mouvements de ma tante. Jusqu'à ce qu'elle pose son pied sur le huitième pavé, je continue de lui murmurer de revenir. Peut-être mon murmure n'est-il que pour moi-même. J'attends autant qu'il est possible, je lui donne autant de chances que possible. Si je suis fautif, c'est d'une seule chose : m'être laissé embobiner par Haejin et être sorti de l'appartement.

Ma tante arrive sur la pergola. Elle s'arrête devant la table, le dos tourné vers moi. Je me détache de la vitre. J'enlève mon blouson et le pose sur mon bureau avant de saisir le rasoir dans mon tiroir. Je reviens à la porte vitrée, je me sens déjà mieux. Je dégage le store à peu près au milieu. J'ouvre silencieusement la porte vitrée, je traverse la terrasse et pose le pied sur le sol du toit.

Quand mon pied touche le premier pavé, froid et dur, un étrange phénomène se produit. Ma mère qui, depuis hier, jouait dans la balancelle commence à disparaître. Elle se... défigure, elle s'affale, elle fond en grésillant à l'instar d'une poupée en caoutchouc dévorée par le feu. L'instant d'après, même cet amas de plastique brûlé se volatilise. Ses orteils qui grattaient le sol de la pergola ont fini de jouer leur morceau. Le grincement de la balancelle *kkik kkik* s'arrête également. Sur la balancelle ne reste qu'une feuille séchée, venue de je ne sais où.

Ma tante aussi a disparu de mon esprit. Ce qui se trouve devant la table de la pergola, ce n'est pas ma tante, c'est juste une bûche. Une bûche et une sorcière qui a nourri ma mère de ses peurs, qui l'a persécutée, bercée et lui a donné des gifles pour mieux briser son fils.

La paix continue de descendre dans mon corps. L'arrière de mon crâne qui palpitait de souffrance retrouve le calme. Ma respiration ralentit et réintègre sagement ma poitrine ; sous mes côtes, mon cœur se met à battre lentement. La tension qui nouait mon ventre disparaît. Mes cinq sens dressent la tête en même temps que la lame aiguisée. En dépit de la distance, quelques mètres, je peux entendre la respiration humide et haletante de celle qui a peur. J'ai l'impression que le monde entier se prosterne devant moi, qu'il m'ouvre le chemin, est suspendu à mes actes.

J'avance un pied sur le deuxième pavé. Je fais attention à ne pas faire du bruit même si, au fond, je me fiche pas mal que la Bûche se retourne vers moi ou pas. De toute manière, à un moment donné, il faudra qu'elle me voie. Et je suis dans cette attente. Quelle sera l'expression de son visage ? Qu'est-ce qu'elle va me dire ? Que va-t-elle tenter ? Va-t-elle sauter sur moi ? Va-t-elle s'enfuir ? Va-t-elle crier ?

Je fais une pause sur le huitième pavé. Il me reste juste un pas jusqu'à la pergola. Pourtant la Bûche n'a pas l'air pressée de se retourner. Elle ne semble pas avoir capté ma présence. Il se peut que ses radars soient paralysés, que toute sa concentration soit focalisée sur ce qu'elle a devant elle. Telle une jeune recrue en camp d'entraînement qui se tient au garde-à-vous, la Bûche ne bouge pas de sa place. A l'instar de Boucle d'oreille la nuit d'avant-hier, elle ne respire même pas.

Un certain temps s'écoule avant que la Bûche ne reprenne sa

respiration. Un temps plus long encore jusqu'à ce qu'elle tende la main vers la table. Plus long encore jusqu'à ce qu'elle effleure un coin de la planche avant de se reculer d'un coup. Elle secoue la main avec de grands gestes, comme si elle venait de toucher une casserole brûlante. Elle semble savoir ce qui se trouve à l'intérieur. Eh bien, ce serait plutôt étonnant qu'une doctoresse, la plus diplômée de la famille, n'ait pas un minimum d'imagination. Je change de posture, passant en position « repos ». C'est un peu long, mais je décide d'attendre qu'elle me découvre ou qu'elle découvre ma mère.

La Bûche se donne du courage, elle fait de son mieux. Elle fourre son portable dans la poche arrière de son jean, frotte ses mains sur ses cuisses. Elle respire profondément, deux, trois fois, puis s'avance de nouveau vers la table. Cette fois-ci, elle pose les deux mains sur le bord et pousse énergiquement la planche. La table s'ouvre d'un seul coup dans un bruit lourd. Un instant, ou un temps un peu plus long qu'un instant, les yeux de la Bûche restent rivés à l'intérieur.

Il n'est pas très difficile de deviner ce qu'elle voit. Un tas d'objets et de bricoles. Un rouleau de plastique transparent, des sacs d'engrais, un sarcloir, un sécateur, une pelle, une scie, des pots vides et diverses petites poteries, le tuyau d'arrosage soigneusement lové, une scie électrique et la toile cirée bleue tout au fond. Il y a peut-être quelques gouttes de sang aussi. J'ai nettoyé le dessus du plateau mais pas l'intérieur de la table. Je n'avais pas le temps de le nettoyer, et franchement je ne m'attendais pas non plus à ce que quelqu'un se pointe aussi rapidement pour fouiner.

La Bûche recommence à s'affairer. Le ventre appuyé contre le bord de la table, elle se met à sortir tout le bazar à deux mains. Rouleau de plastique, sacs d'engrais, scie, tuyau d'arrosage. Après quoi elle se penche dans la caisse et glisse une main dedans. Le bruit de la toile cirée qui s'écarte en craquetant. Suivi par le cri sourd qui s'échappe de la bouche de la Bûche. En même temps, elle bondit en arrière, rejetant la tête comme si elle venait de prendre un coup. Les cheveux calés derrière ses oreilles s'envolent et tombent sur ses yeux avant de s'éparpiller en désordre. Ses épaules recroquevillées remuent, on dirait qu'elle a le hoquet. Sa respiration me fait penser au moteur d'une moto. *Brrrm...*

Pas compliqué de deviner ce que la Bûche vient de voir. Un face-à-face avec le Joker. Ou elle a peut-être rencontré les yeux de ma mère comme moi-même hier matin dans le salon ? Les objets sortis de la caisse sont ceux que j'avais disposés autour de la tête, me semble-t-il. Avant de soulever la toile cirée, si elle s'était retournée pour me voir, j'aurais pu lui donner un bon conseil : *Enlève d'abord les petits pots, c'est le côté des pieds.*

La Bûche n'arrive pas à se ressaisir rapidement, ni de corps ni

d'esprit. Bien au contraire, elle semble sur le point de céder à la panique. Elle trébuche, ses jambes la lâchent. Elle réussit in extremis à se rattraper au bord de la table. Dans sa gorge bouillonne un bruit qui ressemble à un gémissement ou à un sanglot. En dépit de cette détresse extrême, elle essaye de réagir, elle arrache son portable de sa poche de jean. Sans doute à cause de la sueur, le portable lui échappe. Au moment où il touche le sol, il se détache en trois morceaux qui s'envolent dans trois directions. Le corps principal vers la balancelle, la coque en bas des marches de la pergola et la batterie sous mes pieds.

La Bûche se précipite vers la balancelle et ramasse le téléphone. Puis elle se retourne à la recherche des autres parties. C'est là que j'entre en scène pour elle. Son regard égaré qui papillonnait dans toutes les directions se fige net à la hauteur du mien. Un regard stupéfait. Un regard qui demande, tiens, tu es là ? Le téléphone qu'elle vient de ramasser en se donnant tant de peine tombe à nouveau au sol. Les mains toujours derrière le dos, j'ouvre le coupe-chou.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? »

La Bûche fait sa bouche en cul-de-poule et secoue la tête. Elle a l'air de deviner ce que je tiens derrière mon dos. Dardant toujours mes yeux dans ceux de la Bûche, je ramasse la batterie.

« Tu voulais appeler la police ? »

Je pose ma question en sautant lestement sur la pergola. La Bûche fait un grand bond en arrière. Son regard est hypnotisé par le rasoir dans ma main droite. Venant de son cou, j'entends un bruit d'os qui se brise. Un hoquet. Ou bien un cri. Peu importe comment on l'appelle, c'est le cri d'horreur typique de ceux qui ont compris quel sort les attendait.

Un sentiment de tristesse m'envahit, un courant d'air froid. Dis donc, qu'est-ce que ça aurait été chouette si elle avait pu ressentir cette terreur seize ans plus tôt. Si elle avait ressenti ne serait-ce que d'un iota ce qu'était la vie d'un petit garçon, un jour comme aujourd'hui n'aurait jamais existé. Nous ne serions pas acculés à ce destin. Maintenant, c'est trop tard. A cette époque-là, c'était peut-être trop tôt.

« C'est bon. Appelle. »

J'avance d'un pas vers la Bûche en lui tendant la batterie. La Bûche recule d'un pas en secouant la tête.

« Appelle la police et dis-leur tout. Qu'il y a seize ans, tu as commencé à soigner un psychopathe de dix ans. Que tu lui as prescrit un traitement mystérieux en lui faisant croire qu'il était épileptique. Que tu t'es servie de sa mère, que tu lui as donné pour mission de surveiller les moindres faits et gestes de cet enfant. Dis-leur que tu t'es consacrée corps et âme à l'empêcher de faire ce qu'il aimait le plus,

mais qu'un jour il est réellement devenu fou, qu'il a tué sa mère et qu'il est sur le point de te tuer... »

Je me rapproche dans l'attitude menaçante d'une mante religieuse.

« T'as qu'à leur raconter tout ça, sale conne. »

La Bûche recule mais l'arrière de sa tong se coince dans une fente du plancher. Dans la foulée, son dos fléchit brusquement. Elle agite les bras dans l'espoir d'attraper quelque chose mais il n'y a rien autour d'elle. Elle cède à la force qui l'attire en arrière et finit par tomber de la pergola. Dans sa chute, une distance de deux mètres se crée entre nous. Cette occasion infime, elle ne la rate pas. Au sol, elle se retourne rapidement et se met à ramper vers la porte en fer avec des cris et des sanglots. Je m'élance de toutes mes forces et je plante mes genoux dans son dos. J'attrape ses cheveux fins et clairsemés et les tire en arrière. La Bûche pousse un cri aigu. C'est le dernier mot de sa vie ici-bas.

« Yumin... »

Une forêt noire s'ouvre en moi. Le temps qui s'écoule se compte en centièmes de seconde d'une infinie lenteur. Mon moi intérieur observe la scène sans perdre un détail, le mouvement de ma main qui tire en arrière la chevelure, le trajet de la lame qui suit d'un seul trait la gorge tendue à exploser, le cou qui s'ouvre comme une fermeture éclair, les bouillons de sang qui giclent tous azimuts. Comme tirées par une mitrailleuse aveugle, des balles rouges éclatent ici et là sur le sol. Le visage tout barbouillé de son sang, je pense à son dernier mot.

« Yumin... »

Je lâche sa chevelure. Sa tête qui retombe cogne le sol du toit.

Elle a dit *Yumin*...

IV

L'origine des espèces

« Yumin. »

Mon père appelle mon frère. C'est un cri, un hurlement. Je me réveille en sursaut comme si on m'avait piqué l'oreille avec un poinçon. J'ai effectivement mal aux oreilles et je reste un moment étourdi. Où suis-je ? Quand enfin la douleur aux oreilles a disparu, je réalise que je viens de me réveiller dans ma chambre, dans mon lit. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais ce n'est pas encore le soir. Car, bien que grise, la lumière que j'entrevois entre les lames du store est naturelle.

« Yumin. »

Je repense à la voix qui m'a réveillé. Je ne me rappelle pas le contenu du rêve. Seule la voix reste vive, réelle. C'est la première fois que j'entends la voix de mon père dans un rêve. Je n'avais même aucun souvenir de sa voix avant ce rêve. D'ailleurs je ne pense jamais à lui, il ne me manque pas. Depuis mes dix ans, mon père est pour moi un être qui n'existe pas. Ni dans ma mémoire, ni dans mes souvenirs, ni dans mes sentiments, ni dans tout ce que je suis. Pourtant, j'ai reconnu sa voix aussi naturellement que si nous avions vécu ensemble jusqu'à aujourd'hui.

Comment a-t-il su ? Pourquoi n'a-t-il pas crié *Yujin* mais *Yumin* ? Pourquoi n'était-ce pas ma mère mais lui ? Vont-ils se relayer ? A-t-il encore quelques instructions ou leçons à me donner ? Je m'appuie des coudes sur le lit, je relève la tête pour consulter le réveil sur la table de chevet. 1:41 PM. Je me retourne vers la porte donnant sur la terrasse. Ce temps si clair, il ne peut pas être 1 heure du matin...

Je me souviens d'avoir regardé l'heure juste avant de sombrer dans le sommeil. Je crois qu'il était 9 h 30 PM. J'ai donc dormi seize heures d'affilée. C'est-à-dire que j'ai récupéré tout le sommeil qui me manquait ces deux derniers jours. En m'allongeant, je me suis dit que j'allais juste me reposer quelques minutes avant le retour de Haejin. Je me débarrasse des dernières traces de sommeil en frottant mes

paupières rêches.

Je descends du lit, je tire le store. Le ciel gris occupe tout le champ visuel. Dans l'air brumeux, une mouette glisse lentement. C'est un paysage sans soleil, morne, indéniablement le milieu de la journée.

La balancelle est vide. Ma mère semble avoir définitivement quitté l'endroit. Sans pouvoir m'expliquer ni la raison de son apparition ni celle de sa disparition, je ressens une étrange tristesse. Comme si le cordon ombilical venait d'être coupé. J'ai l'impression d'être un rôdeur qui a franchi une frontière interdite. Ce que j'ai laissé de l'autre côté de la frontière, ce doit être moi. Moi qui ai vécu dans le monde humain, moi qui me croyais les pieds fermes sur terre. Quand on a franchi une certaine ligne qu'il ne fallait pas franchir, il n'y a plus de retour possible. Il n'y a rien qu'on puisse faire non plus. Sinon continuer de marcher dans cet air hivernal, brumeux et gris.

Maintenant je sais. Je sais pourquoi les deux heures et demie où j'ai commis ces deux meurtres se sont effacées de ma mémoire. C'est parce que le moment où ils me reviennent est celui où je dois quitter le monde où je suis né et où j'ai grandi. C'est parce que je dois larguer ma vie d'avant. Or je n'étais pas prêt à quitter ce monde ni à en finir avec ma vie. J'ai tout oublié parce que je n'étais pas capable de regarder mes crimes en face, des crimes commis sans y être préparé.

En revanche, je me souviens pratiquement tout de la nuit dernière. Je suis resté un long moment à côté de ma tante. J'ai erré longtemps dans une forêt sombre à l'intérieur de moi-même. J'étais un papillon tout juste sorti de sa chrysalide et je volais dans une brume rose. Une alarme rouge clignotait derrière le brouillard pour m'avertir qu'il fallait faire attention aux toiles d'araignées, mais je l'ai ignorée. Une chaleur agréable m'a poussé vers un endroit plus lumineux et plus haut. A chaque battement d'ailes, les étoiles se rapprochaient de moi.

Lorsque j'ai repris conscience, le soldat blanc me gourmandait méchamment. *Il fait sombre, tu commences à te geler, Haejin va rentrer dans pas longtemps, il faut remettre tout en ordre, dépêche-toi, vite, vite.*

Je me souviens aussi d'avoir contemplé la scène du crime. Ma tante allongée sur le ventre dans la lueur de la lampe, moi accroupi à côté d'elle, le rasoir à la main, le sol couvert de sang et, au-dessus de tout cela, la brume froide et humide de la nuit qui descend doucement. Je sens du vent à mes oreilles. Les étoiles qui tombaient ont soudain disparu, il ne reste que de petites lumières. Qui se sont mises à agoniser comme des braises.

Je me soulève à demi en m'appuyant d'une main et je m'assois. Comme je suis resté longtemps par terre, j'ai du mal à déplier les jambes. Je me rends compte que j'ai froid, j'ai des douleurs partout. La fatigue me tombe dessus. L'envie de tout laisser tomber et de ne plus bouger me nargue. C'est à ce moment-là que j'aperçois la grande jarre

d'eau.

J'ai inhumé ma tante là-bas. Tout comme pour la femme à la boucle d'oreille à la perle, j'ai opté pour le pragmatisme. Du coup, le toit est devenu un cimetière familial. Au centre ma mère, à droite ma tante. Un rire absurde m'échappe. Bon, il me reste le coin gauche, à qui le tour ?

J'ouvre le robinet, je tire le tuyau d'arrosage et j'arrose copieusement le sol. En frottant mes yeux fatigués, je ramasse le portable de ma tante en trois morceaux. Lorsque je rentre dans ma salle de bains, après avoir enlevé mes vêtements ensanglantés, je suis tellement gelé que je n'arrive même pas à agripper la douche. Il me faut une bonne dizaine de minutes sous le jet bien chaud pour être enfin capable de saisir des objets et de remuer les doigts.

Après la douche, je lave le rasoir et je le range dans mon tiroir. Je descends l'escalier. Je lance une machine avec mes vêtements souillés. Quant aux draps et taies qui étaient dans la machine, je les ai sortis, pliés et les rangés dans l'armoire de ma mère. Pour l'étape suivante, je porte des gants jetables. Je commence à effacer toutes les traces de la venue de ma tante. De son portable, j'enlève mes empreintes à l'aide de lingettes. Je le monte et le range dans son sac. J'enroule dans son manteau son sac et ses chaussures. Je fourre le tout dans la petite valise à roulettes de ma mère, dans le dressing. Pour le lit de ma mère, je me contente de retendre le drap. Je me demande une seconde s'il faut refaire l'échange avec le mien, mais j'abandonne vite cette option. Si ma tante ne lui a pas mis le doute, il est très improbable que Haejin retourne le matelas de ma mère. A vrai dire, l'idée de faire un aller et retour dans l'escalier avec des matelas aussi lourds me décourage.

Dans ces moments-là, c'est avec le mental qu'on se bouge. Je suis dans un tel état d'épuisement que je me sens au bord de la perte de conscience. Et je ne me rappelle plus où j'en suis de mes rangements. Ai-je sorti les vêtements à la fin de la lessive, ai-je laissé fermée la porte de la chambre de ma mère, ai-je remis le jeu de clés dans le tiroir de la petite armoire ? Impossible d'attendre le retour de Haejin. Je dors déjà en remontant l'escalier.

Quoi, Haedjin serait de retour ? Il devait rentrer dans la nuit, donc oui, il doit être là. Comment a-t-il fait pour pénétrer dans l'immeuble ? Dans la précipitation d'hier, j'ai oublié de fouiller le sac de ma tante. S'il lui a passé son badge, il a dû sonner à l'interphone. En tout cas, je ne me rappelle absolument pas lui avoir ouvert. Bon, il a dû se débrouiller tout seul comme un grand. Il est passé à la suite d'un voisin, ou il a sonné au vingt-deuxième étage, chez la maman de Hello. Peut-être est-il monté, a-t-il tambouriné à ma porte sans que je l'entende, est-il redescendu bredouille et furieux. Une fois en bas, s'est-il couché directement ? Assez avec les questions, j'ai faim.

Je descends sur la pointe des pieds, pour éclaircir quelques doutes et me remplir l'estomac. Hier, mon corps a pesé sur ma vie, aujourd'hui il est plus léger que mon tee-shirt. Je n'ai rien avalé depuis vingt-quatre heures mais je me sens dans une forme épatante, comme quand ma maladie de chien revient frapper à ma porte. Côté humeur, je vais mieux aussi. Rien n'est réglé, aucune décision n'a été prise, mais je sens un certain optimisme qui me pousse. Tout est possible, il suffit de le vouloir.

En bas, le silence. Haejin doit être dans sa chambre. Ah, si, tout de même, j'entends de temps en temps une voix qui sort de sa porte entrebâillée. Il doit regarder un film. Ou visionner ses vidéos tournées hier. Quant à la chambre de ma mère, elle est fermée à clé. Et les clés sont à leur place dans le tiroir. Une bonne odeur de ragoût de soja s'échappe de la cuisine. Haejin a dû préparer le déjeuner. Je vois une petite marmite sur la gazinière. Je vais sur la véranda pour m'occuper de la machine à laver. Problème, quand j'ouvre le hublot, les vêtements ont disparu. Je remonte le fil de ma mémoire. Ai-je mis le linge à sécher hier soir ? L'ai-je rapporté dans ma chambre ?

« Tiens, t'es levé ? »

Haejin se tient à l'entrée de la cuisine. Je m'arrête devant l'évier.

« T'es rentré quand ? »

— Quelle question, hier soir évidemment. Vers 22 h 30. Tu dormais déjà. »

Haejin me rejoint dans la cuisine et allume sous la marmite.

« Fallait voir, tu dormais comme une bûche. Tu n'as pas levé un cil quand je suis entré ni quand je suis sorti. »

Il est donc monté dans ma chambre ; je m'en étais douté. J'essaye de visionner l'aspect de ma chambre à mon réveil. Rien de suspect, a priori...

« Tu nous sors quelques accompagnements du frigo ? On va manger. J'ai préparé du ragoût. Je mourais de faim en t'attendant.

— Commence sans moi, je mangerai plus tard. J'ai pas faim tout de suite. »

Haejin qui s'apprêtait à essuyer la table incline la tête de mon côté.

« Ah, tu n'es pas descendu pour manger ? »

C'est vrai. Je suis affamé. Mais, plus que tout, je tiens à éviter une conversation fastidieuse.

« Je suis descendu pour sortir le linge que j'avais oublié dans la machine hier. Mais il n'est plus là, c'est toi qui t'en es occupé ? »

— Oui. J'ai étendu le linge sur le balcon. Il n'y en avait pas assez pour le sèche-linge. »

Ah ah, je hoche la tête. Puis Haejin pose la question que je veux le moins entendre au monde.

« Au fait, tu as eu des nouvelles de maman ? »

— Non, pas encore. »

Haejin secoue la tête.

« Pas encore ? Il s'est passé quelque chose, tu crois ? Un accident de voiture ou un truc dans ce genre... ?

— Non, s'il y avait eu un accident, on serait informés. »

J'ajoute en me déplaçant vers la sortie de la cuisine :

« Surtout qu'elle n'a pas pris sa voiture...

— Elle a laissé sa voiture... ? » Le regard de Haejin suit mes mouvements. « Mais jamais elle n'est restée si longtemps sans donner de nouvelles...

— Elle nous appellera aujourd'hui, ou alors elle rentrera, j'imagine. »

Au moment où je quitte la cuisine, sa voix me frappe en plein dos.

« Et la tante, tu n'as pas de nouvelles d'elle non plus ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas appelée. »

Haejin continue à enfoncer la lame dans mon dos.

« D'ailleurs, elle est repartie à quelle heure ? »

Je m'arrête devant l'escalier, je me retourne vers Haejin qui enchaîne :

« Je veux dire... Elle aussi est injoignable. Son portable est coupé depuis ce matin et elle ne répond pas chez elle non plus. »

Depuis quand sont-ils si copains qu'ils se passent des coups de fil ? Il commence à me chauffer sérieusement les oreilles et je lâche un peu brutalement :

« Pourquoi tu la cherches ? Pour reprendre ton badge et ta clé ?

— De quoi tu parles ? »

Haejin sort de la cuisine et se plante devant moi.

« Avant-hier, dans l'après-midi, t'es allé la voir à la clinique. Parce qu'elle t'avait demandé tes clés.

— Moi ? Qui t'a dit ça ? »

Il ne manque pas d'air, de me retourner la question.

« C'est la tante qui t'a dit ça ? »

Je ne réponds pas. Son expression sceptique se change en un *ah je vois*.

« Arrête de délirer. Tu parles toujours de trucs dont tu ne sais rien comme si tu savais tout. Oui, elle m'a appelé, mais je ne suis pas allé à la clinique. Elle m'a demandé ceci cela, ça a duré un peu, c'est tout. Elle voulait savoir si j'avais vu maman partir, si j'étais à la maison hier, ce genre de choses. Et puis on a parlé de ton concours. Je lui ai donné le code parce qu'elle voulait venir te faire une surprise, pour fêter ton succès. Elle m'a demandé de ne rien dire, alors je lui ai dit d'accord et voilà. »

Incompréhensible. Admettons qu'elle se soit débrouillée pour entrer dans l'immeuble, mais la porte de l'appartement, c'est autre chose. Si

Haejin ne ment pas, ma tante est entrée, conformément à ce qu'elle a prétendu, en faisant le code. Pourquoi n'ai-je rien entendu ? Passe encore si j'avais été endormi, mais ce n'était pas le cas. Avais-je les oreilles complètement bouchées, tellement j'étais absorbé par le journal de ma mère ?

« Tu veux dire que c'est à cause de cette surprise que tu m'as fait sortir hier ?

— Tu ne savais pas ? Elle te l'a pas dit ? »

Le visage de Haejin affiche une grande perplexité. Je ne lui réponds pas.

« C'était pas pour te tromper, tu sais... Elle m'a dit qu'elle ne pouvait rien faire parce que tu regardais la télé dans le salon. Alors je lui ai dit que j'allais te faire sortir un moment. J'ai pensé qu'elle préparait quelque chose d'amusant. C'est vrai que j'étais un peu désolé pour toi, ben, de pas t'avoir vraiment félicité. Et puis je me suis dit que puisque maman n'était pas là, c'était bien que la tante se préoccupe d'organiser une petite fête. Même si j'ai trouvé qu'elle en faisait un peu trop. »

Tu parles, moi aussi, je trouve qu'elle en faisait trop. Et pas qu'un peu. Elle s'est démenée autant qu'elle a pu. Imagine-toi que pendant pas moins de seize ans elle nous a gardés, ma mère et moi, dans son poing serré, comme les jouets de ses manigances. Je dois trouver la raison de cette folie, alors maintenant, tu vas me lâcher, c'est compris ?

« Mais quand je suis rentré, j'ai vu le gâteau dans le frigo. Même pas ouvert. Je sais que tu n'es pas fan de la tante... Franchement j'étais un peu inquiet... Je me suis dit que vous vous étiez disputés... Toi, tu dormais déjà. J'ai donc appelé la tante. Et voilà qu'après maman, elle non plus ne répond pas. Ben je trouve ça bizarre... »

Dans ma tête s'illumine le cimetière familial du toit. Je ne sais pas quoi lui dire. Je marmonne :

« Je sais pas, moi. Maman peut bien avoir envie de partir ici ou là sans nous le dire, non ?

— Et la tante ? Elle aussi a eu envie de partir quelque part ? En même temps, comme par hasard ?

— Pourquoi tu me demandes ça ? »

Assez agacé maintenant, je m'emporte pour de bon.

« Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, moi, hein, qu'est-ce que j'y peux ? »

Haejin me regarde, bouche bée. Il se demande ce qui me prend, bien sûr.

« Je ne te demande pas de faire quoi que ce soit... Je t'en parle... parce que c'est bizarre. Il faut qu'on réfléchisse un peu, quoi.

— C'est ça, je vais réfléchir. »

Et je me dirige vers l'escalier que je commence à gravir. Mon visage s'est crispé. Haejin ne me retient pas. Peut-être qu'il cherche un mot pour m'arrêter. Je sens son regard qui ne quitte pas ma nuque jusqu'à ce que je passe l'angle de l'escalier. Je claque bruyamment ma porte. Manière de lui signifier que je veux qu'il me laisse tranquille.

Je m'assois devant le bureau. Il ne me reste plus beaucoup de temps. Le dénouement est proche. J'aurai beau faire, rien ne va s'arranger. Mes dons d'extralucide me disent que le paroxysme est pour cette nuit. D'ici là, je vais faire de mon mieux pour passer le temps. Eclaircir quelques points, réfléchir à moi-même, décider des actes à accomplir.

J'ai l'impression d'être sur le toboggan de l'enfer. Du tiroir, je ressors le journal de ma mère et reprends ma lecture là où je m'étais arrêté hier.

Psychopathe, prédateur... Alors que tout devenait noir dans ma tête, les yeux de Yujin tels que je les ai vus ce jour-là reviennent à ma conscience. Ce regard qui se tournait dans ma direction quand j'ai appelé Yujin devant le clocher. Ces pupilles dilatées de bête féroce. Ces yeux où s'agitaient des flammes.

Les prédateurs ont une autre façon d'appréhender le monde, m'a expliqué Hyewon. Ils ne ressentent pas la peur, ils n'éprouvent ni angoisse, ni mauvaise conscience. Ils ne sont pas capables d'empathie. Avec ça, ils sont incroyablement doués pour lire les sentiments chez les autres et savent en profiter. Ils sont nés ainsi.

J'avais envie de me boucher les oreilles. J'ai failli crier que ce n'était pas possible. Pourquoi ? Pourquoi fallait-il que ce soit mon enfant...

Hyewon m'a dit que ce qui s'était passé ce jour-là n'était pas un accident. C'était le premier acte de Yujin en tant que prédateur. Si on ne faisait rien, cela se reproduirait. Elle m'a aussi conseillé de dire la vérité à la police, même après tout ce temps. Puis elle a ajouté que Yujin devrait être soigné dans le cadre d'un strict isolement.

Isolement, a-t-elle dit. Instinctivement, j'ai serré mes mains l'une contre l'autre. J'ai retenu mon corps qui voulait bondir de la chaise. Je ne devais pas répéter la même erreur. Mais dire la vérité m'était encore plus impossible. Ce Yujin dont parlait Hyewon, c'était mon fils. Je devais assumer ma responsabilité. Je devais le protéger. Il fallait juste trouver un moyen pour qu'il puisse mener une vie normale.

J'ai supplié Hyewon. Je lui ai dit que je ferais tout et n'importe quoi. Qu'au prix de ma vie, j'assumerais ma responsabilité vis-à-vis de Yujin, que même je vivrais plus longtemps que lui pour aller jusqu'au terme de mon devoir. Si j'avais pu, j'aurais ouvert ma poitrine et trempé ma plume dans mon cœur pour signer mon serment. Si seulement je pouvais ainsi faire changer d'avis Hyewon.

Finale^{ment}, elle a accepté de mettre en œuvre un traitement sous une condition. Ne lui dissimuler aucun détail concernant Yujin.

Elle m'a dit que le traitement serait long. Peut-être à vie. Elle m'a dit aussi qu'elle ferait tout ce qui était en son pouvoir, médicaments, thérapie individuelle, traitement par hypnose, thérapie cognitive, thérapie de groupe... mais qu'elle ne pouvait pas garantir le succès de ces entreprises. Que même si les traitements apportaient des résultats satisfaisants et qu'il semblait ne plus y avoir de problème, il ne fallait surtout pas relâcher sa garde. Au moins jusqu'à ses quarante ans. Selon les statistiques, ce genre de tendance s'apaisait peu à peu après cet âge.

Le but du traitement n'était pas de lui inculquer des notions morales. Ce genre de chose serait tout simplement impossible, a asséné Hyewon. On aurait beau lui expliquer ce qui était bien et ce qui était mal, jamais il ne serait en mesure de le comprendre. L'essentiel est de tenir la balance des profits et des pertes. Elle a ajouté que je devrais toujours conserver cette attitude.

Mon corps s'est mis à trembler comme envahi de fièvre. J'avais obtenu la promesse de Hyewon, mais tout était noir devant mes yeux. J'avais peur. J'étais égarée, désespérée. Serai-je capable de faire ce qu'elle m'a dit ? Sera-t-il encore possible d'aimer cet enfant ? Une peur plus grande que le désespoir submergeait mon corps.

Je jette un regard sombre sur la dernière phrase. Ma mère n'est pas la seule à avoir peur. Moi aussi, au moment de tourner la page, j'ai peur sans savoir de quoi j'ai peur. Il me semble étrange qu'il reste encore des choses dont je puisse avoir peur alors que maintenant j'ai tout accepté, et renoncé à tout. Ceci dit, je ne peux pas ne pas lire la suite. On ne quitte pas le navire au milieu du Pacifique à cause du mal de mer.

Dimanche 30 avril

Yujin dort. Sans inquiétude, il dort paisiblement. Moi, je n'arrive pas à trouver le sommeil. Quinze jours sont déjà passés. J'ai arrêté mon travail d'éditrice. Je ne m'absente pratiquement pas de la maison. Hormis les courses au supermarché du quartier et la préparation des repas, je ne fais rien. Je ne fais pas le ménage, je ne me lave pas, je ne réponds pas au téléphone. Je ne vois personne.

Mes beaux-parents sont retournés aux Philippines après les obsèques. Et je n'ai revu ni mon père ni Hyewon. En fait, je passe la plupart du temps assise dans la chambre de Yumin, comme un fantôme. Dans ma tête, l'horloge tourne à l'infini autour de la date du 16 avril. Que se serait-il passé si nous n'étions pas partis en voyage ? Aurions-nous pu continuer notre vie sans histoire ?

C'était notre premier voyage en famille depuis trois ans. C'était aussi

l'occasion de fêter notre onzième anniversaire de mariage. Avant même de partir, j'étais tout excitée. Après quatre heures de route, nous devions prendre le ferry pour une traversée de plus d'une heure, mais je ne ressentais pas la moindre fatigue. Jusque-là, tout allait si bien. Les affaires de mon mari étaient excellentes en dépit du FMI, et moi je venais d'être promue directrice du pôle de littérature européenne. Les gens me demandaient comment j'arrivais à mener de front mon travail et l'éducation de mes deux garçons, mais le quotidien n'était pas aussi difficile qu'ils le pensaient. Chacun d'eux grandissait conformément à son caractère. J'aimais me représenter mes deux enfants en couleur. L'orange pour Yumin, radieux et chaleureux mais impatient et distrait, le bleu pour Yujin, calme et poli mais un peu froid.

Pendant que Yumin rendait nerveux son père en courant sur le pont, Yujin restait assis dans la cabine et regardait la mer en silence. C'est seulement quand on s'est approchés de l'île qu'il a ouvert la bouche. Quel est le nom de cette île ?

Elle s'appelle Tando. C'est le terminus du ferry et notre destination.

L'île commençait à être connue, avec ses roches aux formes singulières et ses falaises mystérieuses. Elle était devenue une destination touristique appréciée et on y bâtissait les premières maisons destinées à la location, des centres pour les jeunes, on y ouvrait également des chambres d'hôtes. En dépit de cette vogue, elle gardait intacte sa beauté sauvage. Des récifs comme autant de canines surgissaient de la mer, des falaises vertigineuses la bordaient, les arbres formaient des coupe-vent naturels tout au long de ces falaises, des oiseaux de mer tournoyaient dans la brise et les pétales blancs des pommiers de Sibérie dansaient dans l'air comme des flocons de neige.

Notre maison en bois se trouvait sur une falaise en forme de U. Peut-être parce que nous étions en basse saison, même si c'était le week-end, nous étions les seuls locataires du lotissement.

La route s'arrêtait devant le lotissement. Il n'y avait à proximité ni restaurant ni village. Tout ce qui s'offrait à la vue, c'était la mer de couleur brune et les falaises couvertes de rideaux de pins luxuriants. Tout ce qu'on entendait, c'était le ressac, les cris des mouettes et la cloche de l'autre côté de la falaise. D'après le gardien, c'était le vent qui agitait la corde de la cloche.

La maison faisait face à ce clocher, à l'autre bout du U, pour ainsi dire. Les deux extrémités de la falaise étaient à peu près au même niveau et on voyait nettement le paysage d'en face, quel que soit l'endroit où l'on se trouvait. C'était comme voir le salon d'un appartement de l'autre côté de la rue. Assis dans la maison, on voyait ce clocher passablement vieux. L'église était en ruine, le toit et les murs à moitié écroulés. Toujours selon le gardien, il y avait là un village autrefois, mais il avait été abandonné.

Dans l'après-midi, la mer qui léchait la falaise entre la maison et le

clocher a reculé d'un pas. En bas de la falaise est apparue une plage longue et étroite, parsemée de rochers, bosses grises sorties des eaux. Nous sommes descendus là-bas et nous avons ramassé des coquillages, des bigorneaux. La récolte était suffisamment abondante, de quoi composer le dîner. Les enfants auraient voulu rester sur la plage, mais mon mari les a poussés à partir pour une balade jusqu'au clocher. Pendant ce temps-là, je préparais le dîner sur la terrasse.

Au coucher du soleil, nous nous sommes retrouvés autour de la table. A côté de moi, Yumin, à côté de mon mari, Yujin. Mon mari et moi, nous nous sommes félicités pour ces onze années passées ensemble, avec leur lot de disputes et de réconciliations. Nous nous sommes tapé dans la main en nous promettant de vivre encore ainsi durant cinquante ans. C'était une nuit joyeuse. Nous nous moquions bien de faire du bruit, toute la mer était pour nous. Dans le ciel nocturne s'était levée une demi-lune, rouge comme la joue d'une jeune fille. Le vent d'ouest soufflait doucement et les fleurs des pommiers de Sibérie tournoyaient dans le vent. Mes enfants, dans la danse des pétales, étaient rayonnants. Mon mari était infiniment tendre. J'étais complètement soûle. Pour la première fois depuis longtemps, je suis tombée dans un sommeil profond.

C'est le bruit de la cloche qui m'a réveillée. Non pas de petits tintements bercés par le vent, mais une cloche battue à toute volée. Ce bruit ressemblait à la course précipitée de Yumin quand il était excité. Dans un demi-sommeil, j'ai appelé Yujin. Va voir ton frère, dis-lui de se calmer.

Yujin n'a pas répondu. La cloche sonnait de plus en plus fort, de plus en plus vite. Dong dong dong...

J'ai ouvert les yeux d'un coup. Ce n'est pas le bruit de la cloche, c'est mon intuition qui m'a arrachée au sommeil. J'ai couru sur la terrasse. J'ai vu une silhouette sur le clocher en train de tirer sur la corde. La mer était montée jusqu'au nombril de la falaise. Le clocher penché vers la mer me semblait encore plus dangereux qu'hier. L'ombre, le dos contre la barre d'appui, criait en sonnant la cloche. Plus aucun doute. C'était la voix de Yumin.

Tout à coup j'ai été prise d'un vertige. Mes yeux sont sortis de leurs orbites. J'ai eu l'impression que mes cheveux lâchés dans mon dos se hérissaient vers le ciel. Qu'était-il allé faire là-haut ? Pourquoi sonnait-il la cloche avec une telle frénésie ? Je ne comprenais pas, mais une chose était claire, l'enfant ne se rendait pas compte du danger qu'il courait. J'ai commencé à appeler. Yumin, descends, descends de là. Etrangement le nom sorti de ma bouche était Yujin.

Alerté par mes cris, mon mari a bondi hors de la chambre, en caleçon, tandis que Yujin apparaissait soudain dans le clocher. Comme s'il avait entendu mon appel, venu de nulle part, il a bondi vers son frère. C'était un miracle pour moi. Le soulagement m'a envahie. Yujin allait retenir Yumin.

Mais l'instant d'après, quelque chose d'incroyable s'est produit. Yujin a

lancé ses poings en direction de Yumin. Puis, levant la jambe, a décoché à son frère un coup de pied en pleine poitrine. Frappé par surprise, Yumin a chancelé. Un seul coup avait suffi. Yumin est tombé du clocher en poussant un cri. Le petit corps a disparu en bas de la falaise, après avoir décrit une trajectoire parabolique. J'étais pétrifiée. Incapable de respirer. Comme si une lame venait de me couper le cou d'un jet.

Mon mari a couru en appelant Yumin. Revenue enfin à moi, je me suis élancée derrière lui. Du bureau du lotissement, le gardien est sorti précipitamment. Il m'a demandé ce qui se passait, mais je n'avais pas le temps de lui expliquer.

J'ai couru pieds nus sur le sentier. Je n'ai pas senti la douleur lorsque je me suis foulé la cheville ni lorsque j'ai trébuché sur une racine et chuté lourdement à terre. Je ne me suis pas aperçue que mes pieds, piqués par je ne sais quoi, étaient en sang. Haletant comme une bête, ahanant comme une folle, j'ai couru derrière mon mari. Ça va aller pour Yumin, même s'il a un petit problème, mon mari fera en sorte qu'il aille bien, quand j'arriverai, ils seront là, tous les trois devant le clocher à m'attendre...

La haie plantée en coupe-vent tout le long de la falaise était interminable. Le clocher semblait situé dans un monde imaginaire hors d'atteinte. Quand, tant bien que mal, j'y suis arrivée, Yujin était seul. Il fixait la mer, appuyé sur la rampe, immobile. Ma course avait pris fin devant le clocher. Pourquoi est-ce que je ne voyais pas mon mari ? Pourquoi était-ce si calme ? Que s'était-il passé ? De ma gorge est monté un sanglot. Yujin...

Yujin s'est retourné et m'a vue. Son visage était en sang. Telle une bête féroce, il avait les pupilles dilatées, noires comme la nuit. Dans ses yeux dansaient des flammes.

En une fraction de seconde j'ai repris mes esprits. Je me suis précipitée au bord de la falaise. Yumin était invisible, seul mon mari se débattait dans les vagues qui s'agitaient violemment.

Mes oreilles bourdonnaient. Devant mes yeux brouillés repassait la scène, ce moment où Yujin avait frappé son frère d'un coup de poing, avant ce terrible coup de pied. Il fallait appeler à l'aide mais je n'arrivais pas à ouvrir la bouche. Ma voix restait à bouillonner à l'intérieur de ma gorge. Sans pouvoir rien faire, j'ai vu une vague s'abattre sur mon mari, le soulever au sommet de sa crête avant de l'emporter en un instant des centaines de mètres plus loin. Cette vague a reculé loin derrière l'horizon, emportant mon mari dans sa gueule.

C'est le gardien du lotissement, surgissant derrière moi, qui a appelé les secours. Il a appelé la police maritime, il a fait venir les gens du village qui ont envoyé des bateaux de pêche à la recherche des corps. Je vivais un cauchemar. Les bateaux de pêche passaient et repassaient le long de la falaise dans un bruit de moteur étourdissant. J'ai entendu la voix du gardien qui me conseillait de rentrer à la maison pour attendre ; tout était

irréel. Je n'ai pas bougé du bord de la falaise. J'avais l'impression que d'un moment à l'autre, mon mari ruisselant d'eau allait apparaître sur la falaise, tenant Yumin par la main. Si j'avais gardé juste une once de bon sens, j'aurais compris que non seulement il était vain d'espérer pour Yumin, mais qu'il était également fort improbable que mon mari ait survécu dans cette mer démontée.

Dans l'après-midi, le corps de mon mari et celui de Yumin ont réapparu à deux heures d'intervalle. On m'a rapporté que c'étaient des villageois qui avaient retrouvé mon mari et que Yumin avait été repêché par la police maritime. Le gardien a appelé ma famille, je n'en étais pas capable. Mon père descendu à la hâte a loué une salle de funérailles dans la ville de Mokpo et a accueilli les visiteurs venus pour les condoléances. Mon beau-père est arrivé ensuite de Cebu. C'est lui qui s'est chargé de l'organisation des obsèques. Ma belle-mère alternait hurlements, évanouissements et réveils accablés devant la photo funéraire de son fils unique. Il a fallu l'emmener à l'hôpital.

Quant à moi, je restais assise, totalement anéantie. La police et des journalistes étaient venus me poser des questions, mais je n'avais rien pu leur dire. Yujin aussi était atone. Depuis le drame, il ne faisait que dormir. C'était un sommeil profond, proche d'un coma. Sans aller aux toilettes, ni manger. Même quand je le secouais pour le réveiller, il n'ouvrait pas les yeux.

Hyewon, arrivée peu après, a diagnostiqué un syndrome de stress post-traumatique. Le choc d'avoir vu mourir son frère et son père, a-t-elle dit. Elle a conseillé de le laisser dormir jusqu'à ce qu'il se réveille de lui-même. Elle a ajouté qu'il pourrait être plus dangereux de réveiller de force sa conscience, dans l'état d'autodéfense où il se trouvait.

Diagnostic commode, prescription inacceptable. J'avais du mal à supporter ce visage endormi paisiblement et son innocence feinte. J'avais envie de le réveiller, de lui demander : Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi, au nom de ciel ?

Après le départ de Hyewon, j'ai réveillé l'enfant. Je l'ai attrapé par l'encolure de sa chemise, comme on prend quelqu'un à la gorge, et je l'ai secoué de toutes mes forces. J'avoue que j'ai songé à le traîner sur la falaise pour le jeter à la mer. L'avait-il compris ? L'enfant a ouvert lentement les yeux. Ses grandes pupilles noires cherchaient les miennes avec hésitation. A l'instant où nos regards se sont croisés, il a ouvert ses lèvres rouges comme des pétales et a murmuré :

« Maman, je t'aime. »

Une petite voix basse. Le piaillage d'un oisillon abandonné dans le nid. Je l'ai entendu non pas comme « Maman, je t'aime », mais comme « Maman, ne m'abandonne pas ». Ça m'a coupé le souffle. Mon cœur s'est serré. La colère s'est évaporée immédiatement. L'impulsion qui me conduisait jusqu'à présent s'est calmée tout d'un coup. C'est le moment où

je me suis fait rattraper par la malédiction d'être mère. Le moment où je me suis rendu compte combien j'aimais mon enfant et où j'ai senti qu'en dépit de cet amour, je ne pourrais jamais lui pardonner. Le moment où j'ai compris que je vivrais jusqu'à la fin de mes jours avec la culpabilité et la peur. J'ai pris conscience de qui j'étais. J'étais la mère de Yujin. Il était mon enfant. Et rien au monde ne pourrait changer cela.

Le jour où a eu lieu le départ du cortège funèbre, Yujin s'est réveillé. Ses mouvements étaient calmes, comme d'habitude, il se déplaçait sans se faire remarquer. Il a pris le petit-déjeuner que je lui ai servi, il a mis les habits de deuil que je lui avais préparés. En tant que fils cadet chargé de conduire la cérémonie, il est monté dans le bus qui nous amenait au crématorium, avec dans les bras le portrait funéraire de son père. Il ne semblait pas triste. Il ne semblait pas regretter non plus. Assis sur le siège, le menton calé sur le cadre, il se contentait de regarder par la fenêtre, l'air absent.

Je ne pouvais pas le quitter des yeux. Il y avait des questions que je devais lui poser. Si ce que j'avais vu était vrai, pourquoi l'avait-il fait ? Avant d'arriver au crématorium, je n'ai guère eu d'occasion de le prendre à part. Il y avait beaucoup trop de monde autour de nous. Quand les corps de Yumin et de mon mari sont entrés dans le crématorium, nous nous sommes trouvés seuls, assis sur un banc du parc, mais je n'ai pas pu l'interroger. J'avais peur. J'avais tellement peur d'entendre la vérité. Peur de moi-même. Parce que lorsque je serais certaine de détenir la vérité, rien ne pourrait m'empêcher de le tuer.

Les policiers sont revenus à ce moment-là. Ils nous ont dit qu'ils avaient encore quelques questions. J'ai commencé à trembler. Pour qu'ils ne s'en aperçoivent pas, j'appuyais aussi fort que je pouvais mes mains contre mes cuisses. Yujin, lui, faisait face aux policiers sans ciller. Son regard ne laissait transparaître aucune émotion. Ni la peur, ni l'angoisse, ni la culpabilité. Cette absence d'émotion était tellement stupéfiante, j'étais abasourdie. Était-il ainsi par nature ? Cet enfant était-il vraiment aussi insensible, aussi glacial ? Pourquoi ne m'en étais-je jamais aperçue ? Bien sûr que si, je m'en étais aperçue, mais j'avais préféré mettre cette insensibilité effrayante sur le compte d'une nature placide. C'est ce qui m'arrangeait, ou ce que j'espérais.

Les policiers lui ont demandé pourquoi ils étaient allés jusqu'au clocher. L'explication de Yujin a été très claire. « Pendant que papa et maman dormaient, on a joué au jeu de survie avec mon frère. Mon grand frère est arrivé en premier au clocher et a sonné la cloche. Alors qu'il sonnait la cloche, la corde a lâché et il est tombé dans la mer, j'ai tendu la main pour le rattraper mais c'était trop tard. »

Tout au long de son récit, il était demeuré calme. Il n'avait pas évité le regard des policiers. N'avait pas hésité ni bégayé. A peine deux ou trois fois, il avait paru sur le point de se rappeler quelque chose, mais c'était tout. J'étais troublée. Se pouvait-il que je me sois trompée ? Selon le

témoignage de Yujin, il n'avait pas donné un coup de poing à Yumin, il lui avait tendu la main. Il n'avait pas donné ce coup de pied mais s'était précipité vers son frère pour le rattraper. Je me suis remémoré la scène pour la millième fois. Plus je la revoyais, plus la vérité éclatait. Yujin mentait. Un enfant d'à peine de dix ans. Devant des policiers. Avec aplomb.

Moi qui suis la mère de cet enfant, je n'étais pas si différente. Lorsqu'ils m'ont demandé si quelqu'un avait été témoin de l'accident, j'ai menti, par réflexe. Oui, mon mari. Quand ils m'ont demandé ce que je faisais au moment de l'accident, j'ai dit que j'étais endormie. En dernier lieu, ils m'ont demandé si j'avais vu ce qui s'était passé.

Je me suis retournée vers Yujin. Je suis tombée droit sur ces yeux. Ces yeux que j'avais vus devant le clocher, ces yeux aux pupilles dilatées et noires où dansait une lueur maligne. J'avais envie de hurler. Pour la première fois de ma vie, je me suis rendu compte que des milliers de pensées pouvaient se télescoper dans votre esprit en une fraction de seconde. J'ai pensé qu'il ne me restait plus que Yujin, que je serais accusée de tous les maux, que l'avenir de Yujin serait détruit avant même de s'être déployé, que je me trompais peut-être, que je n'étais pas certaine de pouvoir vivre dans ce mensonge, j'ai même entendu la voix de Yujin murmurant comme un oisillon, maman je t'aime, je t'aime, je t'aime...

Je leur ai répondu que je n'avais rien vu. Nous étions désormais complices. Une voix lâche résonnait dans ma tête. Je me disais que je venais de perdre un mari et un fils, qu'il était impensable de céder à la police le fils qui me restait, que je n'étais pas certaine de pouvoir supporter la vindicte publique, que par-dessus tout j'aimais mon enfant, qu'il n'avait que moi sur qui compter.

A ce que j'ai appris plus tard, la déposition du gardien a été identique. Je pense qu'il n'avait réellement rien vu. Il n'y avait que nous dans le lotissement et le gardien avait surgi alors que je courais déjà vers le clocher. La police a conclu à une chute accidentelle. Le fait que mon mari ait pris trois assurances-vie assez importantes a certes fait s'agiter les antennes de la police, mais il n'y avait aucun indice pouvant donner du poids à leur suspicion.

De retour à Séoul, j'ai beaucoup pensé à Hyewon. A ce qu'elle avait décelé chez Yujin et dont elle m'avait parlé trois ans auparavant. Yujin était toujours mon fils mais il n'était plus l'enfant que je connaissais. Tel un météore tombé de l'espace, c'était un étranger dont j'étais incapable de percevoir la vraie nature.

—

Ma mère s'est trompée. Tout ce qui est clair n'est pas forcément véridique. Elle l'a dit elle-même dans sa déposition, elle n'était pas sur

place quand c'est arrivé. Elle ne connaît pas les circonstances exactes non plus. Elle soutient qu'elle a vu clairement que... mais elle a clairement mal vu. Elle a peut-être cru ce qu'elle voulait croire. Car c'est ainsi qu'elle pouvait accepter la situation. Car c'est ainsi qu'elle pouvait se soulager du poids si lourd de la culpabilité, du fait que quand tout a commencé, elle dormait, complètement soûle.

Avoir fait de moi un bouc-émissaire était un acte d'une terrible lâcheté. Et cette conviction stupide lui a coûté la vie. C'est aussi une faute impardonnable d'avoir salopé ma vie à cause de ça. Si elle avait cru à mon explication, ou si elle m'avait donné une seule fois l'occasion de m'expliquer, le *crime* aurait pu être modifiée en *accident*. Alors un enfant de dix ans, aussi profondément ou peut-être encore plus profondément blessé qu'elle-même, n'aurait pas été condamné comme *prédateur* et isolé du monde. Et ce prédateur n'aurait jamais été amené à la tuer.

Pendant seize ans, ma mère ne m'a jamais reparlé de ce jour-là. Elle ne me parlait jamais de mon frère non plus. Elle a vécu tout ce temps-là avec la certitude que j'étais le meurtrier de Yumin. Bien sûr, je ne peux affirmer que ma mémoire soit infaillible. Je n'avais que dix ans, et il s'est écoulé tant d'années que la vérité a pu s'altérer. Ceci dit, j'ai des arguments pour affirmer que j'ai raison. J'étais le premier concerné par l'accident. Sous le coup de cette malédiction, j'ai fait le même rêve d'innombrables fois. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai vécu et revécu ce même jour, sans fin.

Il n'y a qu'une seule partie qui ne concorde pas entre le rêve et la réalité. Si dans le rêve le drame se déroule la nuit, en réalité, il s'est passé le matin. Pour le reste, tout est tellement net et détaillé que je donnerais tout pour l'oublier. Chaque instant est vivant, chaque seconde se déroule en temps réel. La voix de mon frère, son regard, les expressions sur son visage, ses gestes, ce que j'ai vu, ce que j'ai pensé, ce que je ressentais, je me souviens de tout. Jusqu'à la tension entre nous, ce courant de fond, et les changements subtils d'humeurs. Je me rappelle des plus infimes détails, comme la terrasse de notre location, par exemple.

C'était une terrasse large et longue. La balustrade en fer était peinte en vert. La grande table de jardin en sapin de Douglas, une dizaine de canettes de bière vides éparpillées tout autour de la table, une bouteille de champagne au col cassé avait dégringolé par terre. Des mégots flottant dans une bouteille d'eau en plastique à moitié remplie, des coquilles d'huîtres, des reliefs de crustacés en tas, des morceaux de viande et de saucisse carbonisés, le barbecue avec des cendres blanches, le gâteau de mariage découpé en quatre mais resté intact, des troupes de fourmis qui se pressaient autour du gâteau, le bouquet de roses dont les pétales flottaient dans la brise marine, des mèches de

pétards et des rubans en papier coloré éparpillés sur le plancher en teck...

Les parents complètement soûls s'étaient retirés dans leur chambre en pouffant et en s'embrassant et n'étaient pas encore levés, même après 9 heures passées. Les fils des deux ivrognes, eux, s'étaient réveillés tôt et étaient sur la terrasse. Dans la chambre, on s'ennuyait. Une fois sortis sur la terrasse, on n'avait rien à faire non plus. Il n'y avait rien à faire ici et mon frère se consumait d'ennui. Assis contre le mur de la terrasse, il faisait fonctionner son fusil à blanc, *clac, clac*, en me jetant des regards lourds toutes les deux minutes. Le signal était clair : *Bon, on va jouer dehors, dis ?*

Si moi j'étais dingue de natation à l'époque, le truc de mon frère, c'était le jeu de survie. Tous les jours, en cachette de ma mère, il livrait des combats féroces. Où que ce soit, à l'école, à l'atelier de peinture, dans le parc du quartier. Toutes les armes convenaient, fusil, lance-pierre ou pistolet à eau. Tous les adversaires étaient bienvenus, que ce soit un camarade ou un grand du quartier. Si, la veille, mon père ne nous avait pas formellement interdit de nous éloigner, il m'aurait entraîné dès le réveil.

J'étais assis au bord de la terrasse, jambes pendantes. Ça me plaisait plutôt de contempler la mer aux couleurs changeantes. Si ma mère m'avait vu, elle aurait hurlé de peur, c'était la position idéale pour dégringoler de la falaise. Mais justement, moi, c'était ça qui me plaisait. Cette sensation, le vent marin qui s'enroulait autour de moi et me tirait doucement les chevilles. La tension de mon corps cherchant son équilibre, c'était nouveau pour moi et cela me fascinait. Les mouvements vertigineux des vagues qui se jetaient entre mes talons avant de se retirer. L'envie de plonger dans la mer me donnait un doux vertige. Mon frère ne pouvait pas mais moi, je me sentais capable de nager jusqu'au bout de l'horizon.

De l'autre côté de la falaise, on entendait la cloche. *Dong, dong, dong, dong*. A l'horizon des nuages gris montaient, couvrant largement le ciel, et derrière les nuages grondait le tonnerre. Les oiseaux volaient bas dans la brume humide. Les alentours étaient d'un calme absolu. Non seulement dans le lotissement mais aussi sur la route non goudronnée qui y menait. Le lotissement avait été construit sur la falaise assez loin des villages de l'île. C'était une petite unité, quatre cabanes à peine plus grandes qu'une niche de chien. Et nous étions les seuls locataires.

« Yujin, on va jouer dehors ? »

Mon frère n'en pouvait plus. J'ai fait semblant de ne pas l'avoir entendu. Je n'ai pas bougé d'un pouce, je n'ai pas détaché mon regard fixé entre mes pieds. Hier après-midi, ici c'était une plage, pas la mer. Le gardien appelait cet endroit couvert de rochers et de petits galets

ronds comme des billes Aesiul. Dans le dialecte local ça voulait dire « l'extrémité de la falaise ». Ce nom me plaisait bien. Mon frère, lui, c'étaient les cailloux noirs et lisses qui lui plaisaient. En cachette, il en avait fourré une bonne provision dans ses poches. J'ai pensé que dès notre retour à la maison, les dames du quartier allaient débarquer, furieuses, car il n'y aurait plus une tête indemne à partir du moment où le lance-pierre – arme secrète de mon frère – et ces cailloux ronds se seraient rencontrés.

« Hé, on y va ? »

Cette fois-ci, il avait chuchoté un peu plus fort. Ses pupilles brunes brillaient, grandes comme celles d'un écureuil. Ça voulait dire qu'il avait une idée derrière la tête, une *idée mortelle*, selon son expression favorite. Qui pouvait savoir si une idée mortelle pour lui le serait pour moi aussi ? J'ai à nouveau feint de n'avoir rien entendu. La chambre de nos parents était toujours silencieuse.

C'était un couple qui se disputait souvent mais qui restait fidèle aux gènes leur commandant de se reproduire. Résultat, ils avaient eu deux garçons à douze mois d'écart. Mon frère et moi, nous étions dans la même école, dans la même classe. Naturellement, nous avions grandi en étant constamment comparés l'un à l'autre, en tout point et à chaque instant.

Ma mère l'a écrit, mon frère m'était bien supérieur dans tous les domaines. Plus fort, plus beau, plus intelligent. A l'époque, notre école avait mis en place une drôle de tradition qui consistait, à la cantine, à servir les repas dans l'ordre des résultats scolaires. Mon frère mangeait tout le temps le premier. Jusqu'à la quatrième année, il avait toujours été notre délégué de classe. Une foule de fidèles et d'adorateurs le suivaient en permanence.

Quant à moi, je m'isolais. Je n'avais pas besoin de partenaire de jeu. J'étais expert en divertissements solitaires. Quand on est plusieurs à jouer, il y a des règles précises et des engagements tacites. Plutôt que de devoir les apprendre et les respecter, je préférais jouer tout seul. Du coup, on m'avait collé l'étiquette du *type bizarre*, tant au sein de la classe que de l'équipe de natation. Il y en a même eu un pour me traiter publiquement de psychopathe. C'était un élève qui venait d'arriver dans notre école ; d'emblée, sans avoir saisi l'atmosphère, il en avait trop fait. Ignorant les tenants et les aboutissants, il avait payé cher sa forfanterie et s'était retrouvé à genoux devant moi, sommé de s'excuser. Mon frère était en coulisses. Il l'avait corrigé sans en avoir l'air, en silence, avec l'habileté d'un professionnel. Han Yumin était une montagne qui protégeait Han Yujin, un rempart infranchissable.

« Hé, bougre d'idiot... Je vais te faire dégringoler de là, tu vas voir. »

Il venait de se relever et frappait le sol comme s'il allait vraiment

me pousser. Face à cette pseudo-menace, j'ai pensé : *Si c'était moi, je ne ferais pas autant de tapage, je me serais approché en tapinois et j'aurais poussé un grand coup.* Bien entendu, je ne lui ai pas fait part de mon avis. J'ai juste fait mon calcul. Que choisir, entre la punition des parents quand on se ferait prendre et les embrouilles immédiates avec mon frère si je refusais de jouer avec lui ?

C'était évident, il voulait jouer à son jeu de survie. Moi, pas trop. Pourtant, un des rares domaines où je pouvais surpasser mon frère, c'était le jeu de survie. Bien entendu, il ne me considérait pas comme un rival sérieux mais les scores parlaient : sur plusieurs dizaines de parties, c'était très tendu, 50/50. Et quand chacun a des chances de gagner, il s'agit bien de rivalité, pas d'un rapport supérieur-inférieur.

C'était tout le problème, d'ailleurs. La tolérance fraternelle à mon égard s'arrêtait là où sa suprématie était menacée. Au-delà, ce n'était plus qu'un gamin de onze ans imprévisible. Or une fois la partie engagée, moi je voulais absolument gagner, c'était mon principe.

« Qu'est-ce que tu veux faire dehors ? »

Je m'étais relevé et je l'interrogeais. J'aurais dû m'abstenir de poser cette question. Mais comment aurais-je pu imaginer que ces quelques mots allaient bouleverser nos existences ? Si j'avais su que j'étais face à un moment crucial de ma vie et quelle décision devait être prise, alors je ne serais pas un homme, je serais le fils de Dieu.

« Jeu de survie. Jusqu'en bas. »

Bien sûr, la réponse prévue. Du doigt, mon frère indiquait la falaise d'en face. Ça aussi, je l'avais deviné. Là où une petite cloche chantait *dong, dong, dong, dong*. Nous y étions allés la veille avec notre père. Le gardien nous l'avait recommandé pour le panorama unique sur les hautes falaises qui bordaient l'île et les petites îles alentour, leurs rochers aux formes spectaculaires. Il avait ajouté que le spectacle était un enchantement juste avant le coucher du soleil. Charmé par la promesse, mon père s'était mis en route en nous poussant et traînant, mon frère et moi.

Je ne me rappelais pas la distance exacte, mais ce n'était pas très loin. La falaise en forme de U reliant le lotissement Aesiul et le clocher était bordée de buissons coupe-vent, de pommiers de Sibérie et de prairies. Ici ou là on rencontrait des champs, des ruches, des terrains défrichés par le feu et restés noircis jusqu'au fond de la terre, de vieilles maisons abandonnées.

Lorsque nous sommes arrivés au bout de la falaise, le soleil rougeâtre plongeait sous l'horizon. Le ciel était cramoisi, sur la mer agitée s'étendait une voie sanglante. Le clocher au bord de la falaise, le lierre qui recouvrait les ruines de l'église, tout était rouge, flamboyant. J'avais l'impression d'être devant un passage ouvert dans l'univers. Il suffirait de poser doucement les pieds sur ce chemin de

lumière pour que la mer me guide dans un autre monde. J'étais encore un enfant, mais j'ai pensé que c'était la plus belle chose que j'aie jamais vue.

Mon père s'était arrêté, pris par l'enchantement lui aussi. Un frisson courait sur ses joues bleuâtres de barbe. Son regard ébloui errait sur la mer, les îles rocheuses et le ciel. Mon frère, lui, semblait attiré par le clocher. Comme il avait ramassé des galets à Aesiul, profitant de ce que mon père regardait ailleurs, il a bondi jusqu'au rocher qui se trouvait à dix mètres devant nous. Surpris, mon père s'est mis à courir derrière lui et l'a attrapé par la nuque juste avant qu'il ne se lance dans l'ascension du clocher.

« Il ne faut pas monter là-haut.

— Pourquoi ? »

Mon frère affichait son air le plus innocent.

« Je ne peux pas sonner la cloche, juste une fois ? »

Pour moi, il était évident qu'il connaissait d'avance la réponse, mais il arrivait souvent que les adultes se fassent avoir par son petit air. Mon père a énuméré l'une après l'autre les raisons pour lesquelles il ne fallait pas y monter – et qu'un gamin de trois ans n'aurait eu aucun mal à comprendre. Premièrement, c'est beaucoup trop près du bord de la falaise, on risquerait de tomber ; deuxièmement, le clocher est très ancien, vermoulu, et puis il est penché vers la mer à cause d'un pilier cassé ; enfin, le garde-corps au sommet risquerait de lâcher.

« Il ne faut pas que vous veniez seuls ici. Pas de jeu de survie dans les buissons non plus, compris ? »

Mon frère avait dit que oui, juré-craché. Et une poignée d'heures plus tard, il n'avait plus en tête que de grimper là-haut. Et contre un adversaire qu'il croyait facile.

« Celui qui sonne la cloche en premier gagne. Et celui qui perd fera les devoirs du gagnant. »

Je l'ai regardé droit dans les yeux.

« Pendant combien de temps ?

— Un mois. »

Je suis allé dans la chambre chercher deux feuilles et deux crayons et nous avons échangé nos contrats d'esclavage.

« Combien de balles ? Trois cents ? Cinq cents ? »

Mon frère a répondu :

« Deux cents. »

Chacun a compté deux cents munitions sous la surveillance de l'adversaire. Nous avons chargé quarante balles dans nos fusils et mis cent soixante autres dans une boîte. Nous avons pris les fusils, les lunettes de protection et nous sommes sortis par l'arrière de la maison, sans un bruit. Il y avait un sentier étroit et sinueux entouré de buttes

où poussaient des bosquets de pins. C'était le chemin menant au clocher, le point de départ du jeu.

Mon frère a gagné à pierre-feuille-ciseaux le choix du territoire. Il a choisi les bosquets de pins. Un choix plus que normal. Un bosquet touffu était idéal pour attaquer l'adversaire sans s'exposer. Par conséquent, les collines semées de pommiers de Sibérie seraient mon terrain d'action. J'allais être à découvert une bonne partie du parcours, j'avais aussi le handicap de devoir couvrir une distance plus grande que mon frère. J'allais courir dans le « couloir extérieur ». De plus, le sol était très irrégulier, truffé de monticules de terre. Autant dire que mon frère partait avec cent balles d'avance.

On s'est mis côte à côte au bas du sentier. Mon frère à droite, côté pins, moi à gauche, côté pommiers. J'ai repensé au chemin fait la veille. Ce que j'allais trouver sur ma route et à quels moments, s'il y avait de quoi me cacher, comment était le terrain au sortir du verger. Avec un peu de chance, ça pourrait être le bon endroit pour la bataille décisive.

« Prêt ? » a crié mon frère.

J'ai descendu mes lunettes de protection devant mes yeux. L'écran bleu a couvert mon champ de vision et ma respiration s'est ralentie. Le monde s'effaçait peu à peu. Le ciel gris, les taillis où se baladait le vent, les oiseaux qui volaient en dessinant des courbes lentes, le bruit des vagues... Tout disparaissait, jusqu'à la conscience de moi-même. Ne restaient que le bruit de la respiration de mon frère, fort, et celui du battement de mon cœur, bas et régulier. Devant mes yeux était étalée la carte du trajet jusqu'au clocher. Sur cette carte apparaissaient l'un après l'autre les endroits où je pourrais m'arrêter et les coins où me planquer. J'ai crié en réponse :

« Parti. »

Mon frère, au lieu de courir, a tiré sur moi. C'était une attaque aussi efficace qu'inattendue. Habituellement, une de mes tactiques. Or justement j'avais décidé de ne pas l'employer cette fois-ci. Je comptais ne tirer qu'en atteignant ma quatrième étape. Je me suis élancé à toute vitesse vers la gauche. Après avoir parcouru d'une seule traite la ligne de pommiers de Sibérie plantés tout le long d'une butte, j'ai stoppé derrière une haute pierre.

Il y avait pas mal de dégâts. Un verre des lunettes était fêlé, j'avais une lèvre éclatée, je ne sentais plus mon nez et j'éprouvais une douleur cuisante au menton. L'odeur du sang s'est répandue dans mon corps. Mais surtout j'étais furieux. J'avais tout prévu, sauf que mon frère m'imiterait. De rage j'ai arraché les pauvres lunettes et les ai balancées sur un rocher. J'ai frotté avec le pouce la base endolorie de mon nez. Le vent printanier m'a caressé la nuque de sa main fraîche. Comme s'il m'amadouait pour apaiser ma colère.

Je n'étais pas de ceux qui croient que toute partie doit se dérouler de manière loyale et selon les règles. Je ne m'accordais aucune restriction, ni en termes de moyens, ni en termes de méthode. Une seule chose comptait : gagner. Seulement je ne pouvais pas accepter que mon adversaire en fasse autant. Il fallait qu'il paye pour sa trahison. Même si c'était mon frère, aucune exception n'était admise.

J'ai ôté mon sweat et l'ai noué autour de ma taille. J'étais de nouveau prêt à l'action. Visualisant dans ma tête l'étape suivante, j'ai couru vers un talus où étaient entassées des tiges de maïs séchées. Dans le bosquet d'en face, mon frère s'est remis à tirer. Je n'ai pas riposté. Je me suis concentré sur ma course jusqu'à un bosquet touffu, après avoir dépassé une citerne jaune et une cabane à engrais. Une fois là, j'ai baissé la tête et me suis plaqué au sol derrière un arbre. Le bruit des balles d'en face s'est arrêté net. Puis j'ai entendu vaguement un déclic, le bruit du chargeur de mon frère. Déjà quarante balles tirées. – 40 au compteur.

Etape suivante, les ruches. Une distance assez longue, une prairie où j'allais être à découvert. Je ne pourrais compter que sur mes jambes, aussi véloces que celles du guépard, et sur ma capacité de concentration. Dos plié, tête baissée, j'ai filé à travers les balles qui pleuvaient sur moi sans merci. Quelques-unes sont passées au-dessus de ma tête, quelques autres ont frôlé mes joues, certaines m'ont touché, mais au total, pas trop de dégâts. Entre-temps, mon frère avait rechargé deux fois. – 120 au compteur.

La quatrième étape était le village. L'entrée arborait un panneau *Village Changseol*. Me cachant derrière les ruches installées le long du chemin jusqu'à l'entrée du village, j'ai réussi à rattraper mon retard par rapport à mon frère. A un moment ses balles ont commencé à fuser à mes oreilles, et quand enfin je suis arrivé devant une maison au toit de tôle au bout du village, je l'avais dépassé. Quelques secondes plus tard, mon frère arrivait à mon niveau. Bien à l'abri derrière un mur croulant, je l'ai entendu introduire son cinquième chargeur. – 160 au compteur.

Toujours collé au mur, j'ai tendu la tête vers le chemin. Je comptais ainsi qu'il viderait sur moi ce qui lui restait de munitions. Je n'ai pas été déçu. Les quarante balles restantes ont été tirées à l'aveuglette dans ma direction, à l'angle des murs de la maison au toit de tôle. Après quoi, j'ai entendu un clic. Puis plus rien. – 200.

Un sourire s'est dessiné sur mon visage. Je voyais la tête de mon frère découvrant son chargeur vide, le front plissé. Il devait être rouge cramoisi. A ce que j'imaginai, il ne devait pas savoir que la butte s'arrêtait devant la maison où j'étais planqué. Il n'avait pas non plus réalisé qu'à partir de là, le chemin tournait vers la falaise et qu'il lui faudrait sortir du refuge des pins s'il voulait rejoindre le clocher. S'il

avait anticipé tout cela, il n'aurait pas gaspillé ses balles aussi bêtement.

Il restait peu de distance jusqu'au clocher. Mon fusil avait pas encore tiré son premier coup. Je me suis détaché du mur. Tenant mon fusil pointé devant moi, j'ai avancé lentement au centre du chemin. Maintenant, c'était mon tour.

Comme j'arrivais à un ruisseau bordé de buissons, j'ai entendu le bruit de l'air qui se déchirait face à moi. Avant même de situer l'origine du bruit, une bombe a éclaté en plein milieu de mon front. Ma tête s'est renversée en arrière et mon genou a plié d'un coup. J'ai dégringolé au bord du ruisseau, prenant ma tête entre mes mains. Un liquide chaud coulait entre mes doigts. Derrière moi, j'ai entendu des pas allègres qui s'enfuyaient en bondissant. J'ai aussi entendu un rire. L'instant après, je croisais une paire de pupilles qui me scrutait. Deux yeux naïfs et tout contents. Qui me demandaient, tiens, tu n'es pas encore mort ?

« Je passe devant. »

Il est parti après m'avoir salué en secouant une main. Dans sa main qu'il secouait s'agitait autre chose. A la seconde où je réalisais qu'il s'agissait du lance-pierre, tout est devenu noir devant mes yeux, le sang coulant de mon front a recouvert mes paupières. Je me suis assis péniblement. J'ai dénoué mon sweat et me suis essuyé le visage.

J'ai rampé jusqu'au ruisseau à tâtons. A genoux dans une eau aussi froide que la glace, j'ai lavé mes yeux et la blessure sur mon front. Et puis j'ai revu dans mon esprit tout ce qui s'était passé depuis le début, depuis le moment où il m'avait incité à sortir jouer jusqu'à celui où le caillou m'avait frappé en pleine tête. Mon frère ne devait pas ignorer que le talus finissait à la maison au toit de tôle. Il devait connaître le terrain aussi bien, sinon mieux que moi. Après tout, il était un champion au jeu de survie, reconnu dans tout le quartier. J'en suis arrivé à la conclusion qu'il avait à dessein utilisé toutes ses balles, pour me faire baisser ma garde et me faire sortir. Car il avait dans sa poche son lance-pierre et ses cailloux.

Dong, dong, dong, dong, dong, dong, dong... La cloche sonnait du côté de la falaise. Ce n'était pas le vent mais quelqu'un qui la secouait. C'était le signal annonçant la fin de la partie. C'était aussi mon frère qui claironnait, *j'ai gagné*.

Je suis sorti du ruisseau en rampant. J'ai renoué le sweat autour de ma taille, repris mon fusil qui gisait près du ruisseau, et je suis reparti vers la falaise. La plante de mes pieds était brûlante comme si je courais sur du feu. La sueur séchait sur mon corps et une salive acide descendait dans ma gorge. La douleur, je ne la ressentais pas. Très vite j'ai même oublié que j'étais blessé. Quelque part au fond de mon âme s'affirmait une détermination. Il fallait corriger ce résultat erroné. Ou

plutôt, il fallait corriger l'erreur.

La cloche n'a arrêté de sonner que quand je suis arrivé au clocher. La voix de mon frère m'a accueilli.

« Stop. »

Mais je ne me suis pas arrêté. Je n'ai pas arrêté de courir non plus. A bout de souffle, suffoquant, j'ai escaladé le clocher.

« Je t'ai dit stop, bougre d'idiot. »

Ma vision se troublait à cause des filets de sang qui coulaient à nouveau de mon front sur mes yeux. Les frontières entre le ciel, la mer et la falaise disparaissaient. Le clocher était une échelle longue et rouge. A mi-hauteur j'ai aperçu une ombre, mon frère.

« Je t'ai dit stop. »

Quelque chose a filé le long de mon oreille. Je ne l'ai pas vu, mais j'étais sûr que c'était un caillou. Au même moment, un deuxième caillou frôlait ma pomme d'Adam. Puis un troisième sifflait juste au-dessus de ma tête.

J'ai grimpé à grandes enjambées, une véritable course d'élan. Un saut, deux sauts et je me suis hissé en attrapant le garde-corps du clocher. En même temps que je bondissais, j'ai tendu la main. Je lui ai arraché ce que je devinais être le lance-pierre. Un cri sourd a éclaté à mes oreilles. Le corps de mon frère se penchait, chancelant, vers la mer. Le temps de comprendre ce qui venait de se passer, tout était terminé. Mon frère n'était plus devant moi. Seul le cri strident qu'il avait poussé dans sa chute résonnait encore à mes oreilles.

« Yujin. »

Le cri s'était tu. L'écho de son cri aussi s'était tu. Un calme terrible et angoissant était tombé. Je suffoquais. Le sang tourbillonnait dans mes oreilles. La tête me brûlait. Je me sentais dans une friche parcourue par le feu. De l'autre côté des flammes, ma mère appelait.

« Yujin. »

J'ai regardé la mer couleur de cendres, serrant le lance-pierre dans mon poing. Ce n'était pas moi. Je n'avais rien fait. Je n'avais même pas touché mon frère. Ma mère m'a de nouveau appelé. Cette fois-ci, c'était derrière mon dos.

« Yujin. »

—

Un père, qui tentait de sauver son fils tombé à la mer, se noie.

DRAME. UN PÈRE, TENTANT DE SAUVER SON FILS TOMBÉ EN MER, MEURT À SON TOUR. M. HAN (40 ANS, SÉOUL) ET SON FILS (11 ANS) SE SONT NOYÉS DIMANCHE 16 VERS 10 H DU MATIN, À TANDO, DANS LA COMMUNE DE SINAN, DÉPARTEMENT DE JEONNAM. ILS ÉTAIENT ARRIVÉS L'APRÈS-MIDI DE LA VEILLE AU LOTISSEMENT DE VACANCES

J. M. HAN SE SERAIT JETÉ DANS LES EAUX POUR SAUVER SON FILS QUI, EN JOUANT, AVAIT FAIT UNE CHUTE DE 15 M DEPUIS LE CLOCHER D'UNE ANCIENNE ÉGLISE SITUÉE PRÈS D'UNE FALAISE. EMPORTÉES PAR LES VAGUES, LES DEUX VICTIMES ONT SUCCOMBÉ. LA POLICE A RECONSTITUÉ LES CIRCONSTANCES DU DRAME AUPRÈS DU FILS CADET (10 ANS) QUI JOUAIT DANS LE CLOCHER AVEC SON FRÈRE AU MOMENT DE L'ACCIDENT, SON ÉPOUSE (37 ANS) ET LE GARDIEN DES LIEUX.

Debout devant la table de la pergola, je lis à plusieurs reprises l'article de presse qui date de seize ans. Cet article, glissé à la dernière page des écrits de ma mère, ressemble plus à une feuille d'arbre sèche qu'à du papier journal. Pour quelle raison a-t-elle gardé cet article, je serais vraiment curieux de le savoir. Pour ressasser ses souvenirs ? Pour se dire, c'est faux ? La vérité, c'est que c'est Yujin qui l'a tué ?

Cette interrogation vaine et tardive me serre le cœur. Si ma mère m'avait cru, si elle avait cru comme l'auteur de cet article que ce qui s'était passé était un accident, notre sort aurait-il été différent ? Aurais-je grandi comme un être ordinaire, sans danger pour quiconque ? Et alors, aurions-nous vécu heureux et longtemps ensemble ?

J'allume le briquet, mets le feu à l'article et le jette dans le barbecue. Je glisse une feuille des écrits de ma mère par-dessus. Je brûle tout, en prenant mon temps, glissant les feuilles une par une. J'ai l'impression non pas de brûler les écrits de ma mère mais de me consumer moi-même. Au-dessus des cendres flotte ma vie d'avant où je ne peux plus retourner. Dans ma tête tourbillonnent des torrents de sentiments mêlés, de la colère, du désespoir et une immense compassion pour moi-même. La tristesse tapie au fond de mon estomac remonte, acide. Je me sens sans forces. Humeur, situation, tout est au pire.

Quand le feu s'éteint, quand les cendres sont froides, la réalité s'ouvre devant moi. Vient enfin le moment où je ne peux plus détourner la tête ni repousser ce qui est advenu. Maintenant que je sais tout ce que je devais savoir, que j'ai eu toutes les réponses que je voulais avoir, je dois décider. Que faire, ici et maintenant ? Un frisson parcourt mon dos. Je referme le couvercle du barbecue et quitte la pergola. Tête baissée, regard fixé au sol, je foule les pavés. Pour repousser l'instant de la décision, rien que de quelques secondes, je marche lentement. Si c'était Haejin, comment ferait-il pour franchir l'obstacle ?

Je m'arrête devant la terrasse. Je me retourne, j'entrouvre les yeux et regarde le ciel. Des nuages gris, tombe une fine neige. Le soleil pâle d'hiver descend peu à peu sous le front des nuages. J'aspire une grande bouffée d'air, puis j'expire longuement. Le souffle réchauffé au

fond de la gorge s'envole dans l'air blanc. Mon dos tressaille de nouveau. Le froid me fouille jusqu'à l'intérieur des dents. Soudain l'enseignement de Darwin surgit dans mon esprit. Disparaître ou s'adapter.

Je songe à la mort. C'est la solution la plus simple. Me pendre ou sauter du toit de l'immeuble, ou me trancher le cou avec le rasoir de mon père. Autant de solutions radicales et parfaites. Pas besoin de porter les menottes – ça manque d'élégance –, pas besoin d'affronter un bataillon d'accusations. Le moyen d'éviter aussi une insupportable confrontation avec Haejin. Qui serait tellement déçu, ou tellement effrayé. Le seul petit problème avec cette option, c'est que je n'ai pas envie de mourir. Et surtout pas à côté de ma mère. Et encore moins forcé par les circonstances. Non, je veux bien me tuer, mais au moment où je le voudrai, à l'endroit où je le voudrai et de la manière que je choisirai.

Me livrer à la police, c'est encore moins tentant. Je m'imagine, assis face aux policiers, à essayer d'expliquer toutes ces choses dont je déteste parler, beurk, c'est vraiment trop con. Je me vois entouré de policiers et de journalistes pendant la reconstitution du meurtre, et je me dis qu'il vaudrait mieux mourir maintenant. Je barre donc cette deuxième option sans aucune hésitation, disons qu'elle n'a jamais existé. La seule qui me reste, c'est de disparaître d'ici au plus vite. C'est maintenant ou jamais. Le reste, il sera toujours temps d'y penser plus tard.

Je reviens dans ma chambre et m'assois devant le bureau. Je me souviens des voyages que ma mère et moi faisons tous les étés à Cebu pour rendre visite à la famille de mon père. Chaque fois, ma grand-mère ne manquait pas de me serrer dans ses bras avec émotion. Je me souviens aussi de sa poitrine aimante qui sentait l'odeur des herbes séchées lorsque j'y posais ma joue, je me souviens du monologue qu'elle murmurait comme un soupir en me caressant la tête : « Ah, ce pauvre enfant, il ressemble de plus en plus à son père. »

Je sors le passeport du tiroir. Valide encore un an, parfait. Je feuillette les pages portant les tampons du bureau d'immigration. Me prendra-t-elle dans ses bras à nouveau ? Me cacherait-elle dans sa poitrine qui sent le foin si elle savait ce que j'ai fait ? Peut-être... Je sens l'espoir battre fébrilement des ailes. Ou plutôt, j'ai envie de me prosterner sous l'effigie de l'espoir. J'ai envie d'y aller même en marchant sur des toiles d'araignée.

Je sors le portable de ma mère du tiroir. Je prends sa carte bancaire calée dans la coque et j'allume l'ordinateur. Quand l'ordinateur émet son bruit de démarrage, le soldat blanc débarque avec ses mauvaises pensées. *Tu crois que ça va se passer comme ça ? Tu as oublié ce que ta mère t'a fait, elle qui t'a mis au monde, alors tu crois sérieusement que ta*

grand-mère te protégera ? Sur ma tête, je te parie que dès que l'affaire sera connue, elle se jettera sur son téléphone pour appeler la police. Et même si elle te couvrirait, combien de temps tiendrais-tu ? Il vaut mieux que tu trouves un endroit où personne ne te connaît. Un endroit où tu pourras rester anonyme. Ça doit bien exister quelque part sur cette Terre, pas vrai ?

Je vais sur le site d'une compagnie aérienne. Je clique au hasard sur les pays et les villes accessibles par avion. Katmandou, Jakarta, Manille, L.A., Dubaï, Rio de Janeiro. J'arrête de cliquer. Soudain jaillit un souvenir vieux de huit ans, un souvenir d'une journée que j'ai passée seul avec Haejin. C'était un dimanche, c'était aussi mon anniversaire. Un jour de printemps de l'année où nous étions en classe terminale, où, anniversaire ou pas, dimanche ou pas, on devait aller au lycée à 9 heures pour ne rentrer qu'à 23 heures.

J'avais trouvé un texto de Haejin à mon réveil.

RDV 10 H GARE DE YONGSAN.

J'avais compris tout de suite. Quelques jours auparavant, il m'avait demandé ce que je voudrais faire pour mon anniversaire. En l'entendant déclarer : « Tout ce que tu veux, je te l'offre », j'avais compris qu'il devait économiser depuis pas mal de temps sur son argent de poche. Ma réponse avait été : « J'aimerais bien partir quelque part, le plus loin qu'on peut aller en faisant l'aller et retour dans la journée sans que maman le sache. » C'était un souhait que j'avais émis dans un soupir, sans trop y croire. Mais Haejin allait réellement m'offrir ce cadeau.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. La gare de Yongsan, Ok. J'ai fait mon cartable le cœur plus léger que d'habitude. Pour ne pas éveiller les soupçons de ma mère, je l'ai rempli des affaires habituelles. Manuels, cahiers, livres de cours... Quand je suis sorti de ma chambre, Haejin sortait de la sienne, sa caméra à la main. Ma mère préparait le petit-déjeuner. De la soupe d'algues, les maquereaux grillés que j'aimais et les nouilles sautées aux légumes dont Haejin raffolait. Haejin et moi, nous nous sommes assis l'un en face de l'autre. Du regard, il m'a demandé, t'as vu mon message ? Du regard, je lui ai répondu oui.

« Vous pouvez rentrer un peu plus tôt ce soir ? Pour fêter ton anniversaire », a dit ma mère en posant un bol de riz devant moi.

En prenant les baguettes, je lui ai répondu :

« Je n'ai pas le droit de sécher le cours du soir. »

Haejin aussi a secoué la tête en plongeant sa cuillère dans son bol de soupe.

« Aujourd'hui, je vais à Daebudo avec les membres du club. Pour

repérer les lieux du tournage du film de fin d'études. Je suis désolé. »

Ses joues rougissaient. J'ai eu peur que ma mère ne s'en aperçoive.

« Pas de quoi être désolé. Ce n'est pas mon anniversaire, après tout », a répondu ma mère en faisant une petite moue. La déception se lisait dans ses yeux ; ils nous disaient aussi qu'il était encore temps de changer d'avis. J'ai enroulé des nouilles autour de mes baguettes. Haejin a mis hâtivement dans sa bouche une cuillerée de soupe encore chaude. Vingt minutes plus tard, ma mère déposait Haejin à l'arrêt de bus 790. Et encore dix minutes plus tard, elle arrêta sa voiture devant le portail de mon lycée. Quand je suis descendu, elle m'a tendu un billet de dix mille wons. C'était l'argent de poche de ma journée.

« Je viens te prendre à 23 heures ?

— Oui. »

Dès que j'ai refermé la portière, ma mère a fait demi-tour. L'arrière de sa voiture qui s'éloignait avait un air boudeur. Sans attendre, j'ai levé le bras et pris un taxi. Je lui ai demandé d'aller à toute vitesse à la station de métro la plus proche. Dans la rame qui roulait vers la gare de Yongsan, mon cœur battait fort. Ce que Haejin avait en tête, l'endroit où nous irions, tout cela n'avait aucune importance. Ce qui comptait, c'était de partir.

Haejin m'attendait devant les guichets des trains à destination du sud-ouest. Il m'a remis deux billets. Départ à 10 h 37 pour Mokpo en KTX et retour à 18 h 57, toujours en KTX, de Mokpo à Yongsan. Comme je le souhaitais, c'était une des destinations les plus éloignées qu'il était possible de faire en une journée.

« Content ? » m'a demandé Haejin. J'ai hoché la tête. J'étais content, en même temps je me sentais stupide. C'était si simple. Pourquoi n'avais-je jamais songé à tenter la balade ? D'une part j'étais ligoté par les règles de ma mère, d'autre part, il y avait la question de l'argent de poche. Haejin, qui était relativement libre, recevait son argent de poche chaque semaine. Moi, elle me donnait un billet de dix mille wons tous les matins devant l'école. C'était une des règles que ma mère avait mises en place, sous prétexte que je dépensais mes sous un peu à tort et à travers. On ne risquait pas d'aller loin avec dix mille wons. C'était à peine suffisant pour deux goûters au kiosque du lycée. La règle voulait d'ailleurs que l'argent du jour disparaisse avant le soir. Avec ça, comment aurais-je pu imaginer quoi que ce soit ? Si ça se trouve, c'était mûrement réfléchi de la part de ma mère. *Sans argent, il fera moins de bêtises.*

« Viens, on va acheter de quoi manger », a dit Haejin.

Nous sommes allés dans un fast-food. J'ai pris un burger aux crevettes, des frites et un café, Haejin, un burger et un Coca avec des glaçons. Dans le train, nous n'avons presque pas parlé. Nous n'avions pas besoin de parler, nous étions heureux. Nous étions libres, regarder

le paysage par la fenêtre suffisait à notre bonheur. Le train est arrivé à Mokpo après avoir traversé des montagnes couvertes de pruniers en fleurs, des champs d'orge aux épis couchés dans le vent, des grandes villes et de petits villages.

Il nous restait quatre heures avant le train du retour. Quatre heures et vingt mille wons. Nous avions à peu près trois possibilités avec cet argent et ce laps de temps. Entrer dans un restaurant, prendre un déjeuner tardif puis faire une sieste dans un parc. Prendre un taxi jusqu'à la mer, nous promener deux heures et revenir à la gare. Trouver une salle de cinéma et regarder un film.

Nous n'avons pas eu besoin de discuter longtemps. Nous sommes tombés d'accord pour la troisième option. Près de la gare, un cinéma proposait *Sans plus attendre*. Le film était autorisé aux mineurs. Les acteurs étaient les chouchous de Haejin, Morgan Freeman et Jack Nicholson. Coup de chance, la séance débutait dans un quart d'heure. Avec l'argent de reste, on pourrait même s'acheter du pop-corn. Carter Chambers, un mécanicien, et Edward Cole, un multimillionnaire, tous deux atteints d'un cancer du poumon se retrouvent dans la même chambre d'hôpital. Ils découvrent leur besoin commun, avant la mort, de répondre à la question : qui suis-je ? Ils décident alors de réaliser leur *bucket list*. La liste de tout ce qu'ils rêveraient de faire avant de mourir. Partir en safari dans le Serengeti, piloter une voiture de course, se faire tatouer, sauter en parachute, rire aux larmes, placer l'urne contenant leurs cendres dans un endroit jouissant d'une belle vue...

Le film était amusant. En dépit du thème, la mort, il était plein de joie de vivre. Ça aurait été vraiment parfait s'il n'y avait pas eu cette fripouille derrière moi qui donnait des coups dans le dossier du fauteuil. Haejin, lui, a eu l'air de boudier pendant tout le film. Au total, comme lors de la séance mémorable de *La cité de Dieu*, j'ai ri tout seul comme un balourd.

« Je n'aime pas qu'on cache la mort derrière ces trucs romantiques », a dit Haejin dans le train du retour. Nous venions de dépasser la gare de Gwangmyeong. Sans détourner la tête de la fenêtre sombre, je lui ai demandé distraitement :

« Pourquoi ? »

— C'est comme enrober une grenade avec du chocolat.

— C'est pas parce qu'on a une grenade dans la main qu'on est obligé d'être sérieux, non ? »

Une fraction de seconde, les yeux de Haejin, qui contemplait le paysage par la fenêtre, se sont comme éteints. Ça lui arrivait de temps en temps quand il pensait à son grand-père.

« J'ai lu ça quelque part dans un livre. Qu'il y a trois façons de vivre en mettant à distance la peur de mourir. La première, c'est de

refouler. Vivre comme si la mort n'existait pas, en oubliant qu'elle s'approche. La plupart d'entre nous vivent ainsi. La deuxième, c'est de vivre avec la mort en y pensant à chaque instant. La vie devient un don du Ciel si tu te dis qu'aujourd'hui est le dernier jour de ta vie. Et la troisième, c'est d'accepter. Ceux qui acceptent complètement la mort n'ont peur de rien. Même dans les pires moments, dans la pire des situations, ils ne perdent pas leur calme olympien. Tu sais le point commun entre ces trois façons de voir les choses ? »

J'ai secoué la tête. Loin de chercher la réponse, je n'avais même pas envie de faire semblant. Il me semblait plus simple et plus facile de mourir tout court que de réfléchir sur une question aussi naze. Haejin s'est répondu à lui-même :

« Elles sont toutes les trois des mensonges. Des moyens de dissimuler sa peur.

— Ben alors, c'est quoi la vérité ?

— La peur sans doute. C'est le sentiment le plus honnête. »

Moi qui n'ai jamais attaché une grande valeur à l'honnêteté, j'ai évacué le problème. Je n'ai pas cherché à disputer là-dessus, genre, et alors, qu'est-ce que ça nous apprend ? Nous n'étions pas d'accord, voilà. J'avais un peu faim. Mais notre petite escapade offerte par Haejin, je l'avais aimée à en pleurer. Et le film, encore plus. Surtout la fin, le monologue d'Edward.

« En un mot... je l'aimais. Il me manque. »

Si le destin devait appeler Haejin avant moi, je penserais la même chose. Sans avoir besoin de le lui demander, je savais que Haejin pensait pareil. Je lui ai proposé :

« On va faire ça, nous aussi.

— Faire quoi ? »

Il a quitté la fenêtre pour revenir vers moi.

« Noter notre dernier souhait avant de mourir et les échanger. »

Haejin n'avait pas l'air très partant. Pff... quelle drôle d'idée, on n'est pas des gamins, ah, putain, tu vas me faire rougir... Mais quand j'ai sorti des feuilles et des stylos de mon cartable, il a changé d'attitude. Il a noté son ultime souhait sur le papier en appuyant fort sur son stylo et en cachant le papier de la main pour que je ne copie pas.

« Donne-moi le tien. »

J'ai tendu mon papier plié en quatre à Haejin. Il a plié le sien et me l'a passé.

« Un, deux, trois. »

Nous avons déplié nos feuilles et les avons posées côte à côte.

Vagabonder sur la mer en yacht pendant un an.

Passer Noël dans une favela à Rio de Janeiro.

Le yacht, c'était mon rêve, Rio le sien. Nous avons ri du bout des yeux, regards croisés. Nul besoin de faire un briefing. Haejin savait très bien ce que voulait dire un yacht. Moi aussi je pensais comprendre Haejin. Il avait sûrement envie d'aller dans ce bidonville où se déroulait *La cité de Dieu*.

La plupart du temps, les belles histoires qui finissent bien ne sont pas vraies.

J'ai repensé à ce que Haejin avait dit ce jour-là en sortant du cinéma. J'avais envie de lui demander quelle vérité il comptait trouver une fois là-bas, mais j'ai préféré ravalé ma question. Le train traversait déjà le pont du fleuve Han. Nous allions bientôt arriver.

Nous nous sommes séparés à la gare d'Incheon Est. Lui a pris un bus pour rentrer et moi j'ai retrouvé ma mère devant le lycée. Elle n'a jamais rien su de notre *journée secrète*. Elle n'a jamais connu mes rêves, elle était bien trop absorbée par ses désirs à elle. Tiens, plus cocasse, elle ne saura jamais que le rêve de Haejin va enfin se réaliser grâce à sa carte bancaire.

Je sors ma clé USB du tiroir et la branche sur l'ordi. Comme c'est moi qui m'occupe des billets d'avion pour Cebu chaque été, j'ai tous les papiers qu'il me faut là-dedans. Certificats, copies des passeports de Haejin, de ma mère et de moi aussi... Je réserve un billet aller-retour pour Rio, valable six mois, transit à Dubaï. Ce sera son cadeau de Noël.

Quand il partira à Rio, Haejin aura dépassé le choc, pour l'essentiel. Ce garçon est doué pour la vie. La vérité de ce qui s'est passé dans cet appartement et ma disparition resteront éternellement un mystère. Ça suffira largement. En imaginant la tête de Haejin recevant le mail avec ses e-billets, mon humeur remonte d'un cran – en dépit de la situation. Et en imaginant Haejin se baladant dans les ruelles des favelas avec sa caméra et ses coups de soleil, je ne peux m'empêcher de sourire.

C'était à ce moment précis que j'entends frapper à la porte. Surpris, je me demande s'il a déjà reçu le mail. Selon mon plan, il ne devait ouvrir sa boîte aux lettres qu'après mon départ. Tout en remettant rapidement la carte bancaire dans le tiroir et en quittant Internet, je réponds :

« Une seconde. »

J'ouvre la porte de ma chambre. Haejin est planté là, à deux pas du seuil. Son visage n'exprime ni surprise ni joie. Il est pâle comme un linge. Son regard vacille et sa bouche est pincée. Si on tient à caractériser son expression, disons qu'il semble en plein désarroi.

« On va discuter un peu. »

Le ton est froid et brusque comme s'il avait avalé un bâton. Je sens mon sourire friser aux commissures de mes lèvres.

« Je te rejoins en bas tout de suite.

— Non, maintenant. »

Il s'approche de la porte, dans le style, on va discuter ici. Son geste est ferme. Je n'ai pas trop envie mais je me range et lui laisse le passage.

« Entre. »

Il pénètre dans la chambre, s'arrête devant mon bureau. Il promène son regard ici et là dans la pièce. Sans but précis, sans trouver d'ancrage.

« Tu veux une chaise ?

— Non, ça ira. Je vais m'asseoir là. »

Il va vers mon lit et s'installe juste au bord. Une fois assis, incapable de se décider, il garde son air égaré. Il pose ses mains sur les cuisses, expire, puis, les coudes sur les genoux, il plie le dos. Il noue ses mains, les dénoue, balance ses épaules d'avant en arrière, s'arrête. Il baisse les yeux pour fixer ses pieds avant de relever soudain la tête dans ma direction. Il semble avoir enfin trouvé par où commencer. Je me mets debout moi aussi, calant mes fesses contre mon bureau.

« Bon... je voulais te demander. »

Sa voix tremble, chargée d'anxiété. Je peux percevoir cette vibration, comme quand on est sur une moto. La parole et le sentiment s'embrouillent au fond de sa gorge. Je prie avec ardeur ; pourvu qu'il ne dise pas ce que je redoute, pourvu que ce soit juste la question des billets d'avion. Auquel cas, je m'efforcerai de lui servir la meilleure réponse possible. Genre, tu te souviens de ces rêves que nous avons échangés dans le train, le jour de notre voyage secret ? C'est mon dernier cadeau. Je te l'offre. Car je vais partir pour un très long voyage. Je vais vivre une année entière dans un endroit où il n'y a personne.

« Je ne sais pas pourquoi mais ce que tu m'as dit tout à l'heure, que maman avait laissé sa voiture au parking, ça me trottait dans la tête. Autant que je sache, maman ne sort presque jamais sans sa voiture et encore moins si c'est pour une longue distance. »

Je plonge mes mains dans les poches de mon pantalon, je regarde par terre. Et alors ?

« Voilà, du coup je suis descendu au sous-sol. Au cas où elle aurait laissé quelque chose dans sa voiture. »

Un courant d'air froid s'insinue entre de mes côtes. Telle la tombée de la nuit hivernale derrière une fenêtre en plein nord, c'est froid, c'est sombre, c'est solitaire. C'est le pressentiment que le moment est arrivé de perdre ce qui doit être perdu.

« Eh bien, à côté de sa voiture, il y avait celle de la tante qui était garée. »

Je sens le regard de Haejin sur mon front. J'entends les mots qu'il

prononce après avoir respiré un grand coup. Quand Haejin est-il descendu au parking ? Je n'ai pas entendu la porte d'entrée. Est-ce pendant que je brûlais les écrits de ma mère là-haut ? Mâchouillant l'intérieur de mes lèvres, j'attends la suite.

« J'ai trouvé ça étrange. Que toutes les deux elles soient parties en laissant leurs voitures au parking. Ça fait beaucoup pour une coïncidence, non ? Bref, j'ai longtemps hésité. Je n'avais pas envie de faire le fouineur. J'ai bossé un peu sur mon montage vidéo, j'ai regardé des films, j'ai rangé ma chambre, j'ai fait tout ce qui pouvait m'occuper, mais je n'ai pas tenu plus de deux heures. Je suis entré dans la chambre de maman. »

Mes pensées se bousculent dans ma tête. Si ça s'arrête là, je pourrai encore inventer une explication. La tante est sortie pour voir des gens, elle a laissé sa voiture en prévision d'une soirée arrosée, elle est partie en me disant qu'elle rentrerait tard dans la nuit mais finalement elle n'est pas rentrée, ce qu'elle a fait la nuit dernière et avec qui, ça ne me regarde pas, après tout, non ?

« Dans le dressing, les valises de maman étaient toutes là. La grande et la petite. Dans la petite, il y avait des vêtements de la tante, son sac et ses chaussures. Inexplicable. Comment est-il possible que les affaires de la tante, dont tu m'as dit qu'elle était partie hier après-midi, soient là-dedans ? »

Haejin déplie ses doigts entrelacés, il essuie ses paumes en les frottant sur ses cuisses.

« J'ai essayé de mettre mes pensées en ordre. Je me suis dit que maman pouvait partir en voyage sans son porte-monnaie, sans sa valise et sans sa voiture, que la tante pouvait sortir pieds nus sans son manteau ni ses affaires, et que c'était par hasard que tu avais fermé la porte de maman. Après tout, elle n'était pas là... »

Haejin se lève. Il se tient debout devant moi. Ses mains qu'il essuie, qu'il ouvre et qu'il referme, il les plante finalement dans ses poches. Ses pupilles brunes d'habitude bien ouvertes sont contractées et dures, ce sont deux haricots qui me toisent. Dans ses yeux s'agitent des sentiments complexes. Il semble tout à la fois pressé, dérouté, comme si, furieux, il niait et en même temps voulait ardemment quelque chose.

« Mais, tu vois, j'ai eu beau me dire ça, je ne pouvais pas m'empêcher d'imaginer des choses affreuses. »

Je sais ce qui va suivre, mais que puis-je dire ? Dans ma tête résonnent des cris désespérés et vains. *Arrête. Stop maintenant. Ferme-la...*

« J'avais l'intuition qu'il s'était passé quelque chose sur le lit de maman. C'est que quand la tante m'a appelé hier, elle m'a dit qu'elle était fatiguée et qu'elle se reposait sur le lit de maman. »

J'ai envie de fermer les yeux. J'ai l'impression de chuter du fil sur laquelle je marchais. Tu aurais dû attendre un peu. Juste un peu. Tu aurais dû patienter encore, juste le temps que je disparaisse. Je n'aurais pas mis plus de dix minutes pour faire mon sac et me tirer par la porte du toit. Si les choses s'étaient passées ainsi, cela aurait été mieux pour toi et pour moi. Tu n'aurais pas eu à parler de choses aussi pénibles, et moi, j'aurais pu partir en croyant que je ne t'avais pas perdu.

« Donc, j'ai... soulevé la couverture. Pour le reste... »

Haejin aborde enfin le sujet principal.

« Tu dois t'expliquer. »

Nous restons un bon moment face à face sans ouvrir la bouche. Sans ciller une seule fois, nous essayons de lire dans le regard de l'autre. J'ai l'impression d'un combat où les adversaires s'épient avant de s'empoigner. Pour ne pas reculer, il me repousse de toutes ses forces. L'électricité dans l'air est telle qu'il suffirait d'une étincelle pour que tout explose.

La tête me tourne. J'essaie de réfléchir. Par où commencer, par où commencer, je n'arrive pas à le savoir. Je ne vais pas m'expliquer devant Haejin avec logique et méthode comme un présentateur de JT. Soyons francs, je n'arrive pas à me décider. Pour la première fois de ma vie, je comprends que perdre quelqu'un est encore plus dur que de tuer quelqu'un.

Haejin avale sa salive. Sa pomme d'Adam saillante oscille de haut en bas. Ses pupilles chavirent d'angoisse. En même temps, il semble me demander : *J'ai mal compris ?* Il attend sans doute un : *Oui, tu t'es trompé.* Je serre les dents, de peur de dire ce qu'il attend. Quitte à le perdre, je ne veux pas de son mépris.

« Assieds-toi. Ça va être un peu long. »

Ma voix sonne plus dure et plus froide que je ne le voulais. Haejin secoue la tête. Il reste debout, bras croisés, visiblement il préfère m'écouter ainsi.

« Avant-hier, à l'aube... »

Les yeux de Haejin parcourent les miens lentement comme s'ils tournaient en continu. Le mouvement de son regard est tellement lent qu'on dirait que mes pupilles sont aussi vastes qu'une galaxie.

« Je me suis réveillé à cause d'une odeur de sang. »

—

Haejin est debout devant la table de la pergola. Son corps oscille dangereusement comme s'il se tenait sur un camion qui roule. Il vient de tomber sur maman. Les objets éparpillés autour de ses pieds me le disent. Le rouleau de plastique transparent, les sacs d'engrais, le tuyau

d'arrosage, la scie. Malgré la distance assez importante entre nous et bien qu'il soit de dos, je peux lire sa stupéfaction.

Moi non plus je ne bouge pas, les fesses toujours calées contre mon bureau. Je n'ai rien d'autre à faire que d'attendre. L'attente est suffocante. Comment dire ? J'ai l'impression qu'après avoir tout tenté, j'ai tout de même fini par tomber en enfer. Et au fond de l'enfer, un enfant qui veut tellement être compris continue de pleurnicher en vain. T'es avec moi quand même ? Pas vrai ?

Pendant les deux heures où il a écouté mon récit, Haejin n'a pas prononcé une parole. Il semblait avoir arrêté de respirer. Figé comme une statue, il me fixait simplement. Son regard s'attachait à moi avec une telle force que je ne pouvais me cacher derrière aucun mensonge ni aucune justification. Je le jure, je n'avais pas l'intention de mentir, je n'avais pas l'intention de réduire la portée de mes gestes, ni celle de le tromper ou de lui inspirer de la pitié, je n'avais aucun calcul en tête. Non, j'ai fait de mon mieux pour lui exposer dans le détail les événements de ces deux jours et demi. J'ai essayé de dire ce que je devais dire, pas ce que j'avais envie de dire. J'ai réprimé l'envie de me défendre, envers et contre tout, de me trouver des prétextes, de nier les faits. Sans pouvoir dire que j'ai été totalement honnête, je crois que je l'ai été suffisamment. Enfin j'ai terminé mon long récit.

« J'ai l'impression de vivre un cauchemar, encore maintenant. »

Les yeux de Haejin ont changé mille fois d'expression. Tantôt, ils prenaient flamme, tantôt ils s'affûtaient. Par moments, ils semblaient glacés comme l'acier, mais ils ont fini par s'éteindre : une cave dont on aurait fermé la porte. Moi aussi, j'ai fermé la bouche. Il n'y avait plus de mots pour expliquer et le supplier de comprendre en évoquant notre amitié.

Le silence dure et dure encore. Un silence pareil à un mur d'eau gigantesque. Un silence dont la pression est si forte que tout mon corps en est écrasé. Un silence implacable, sans merci, terrible. Un silence contre lequel on ne peut rien faire sinon attendre qu'il cesse. Un sentiment d'échec me pénètre sournoisement. L'espoir qui ne m'a jamais quitté, quoi que j'aie dit, quoi que j'aie fait, se froisse peu à peu. Pourtant j'attends. Il va bien finir par dire quelque chose... *Je vois* ou *Salaud* ou *Va crever*. Que je puisse sortir de ma chambre et m'éclipser.

Mais Haejin n'ouvre pas la bouche. Il s'éloigne d'un pas raide vers la porte vitrée. Sa démarche semble aussi lourde et ferme que son silence. Tout en sachant que cela ne sert à rien, je tends une main et le prends par le coude.

« Tu ne pourrais pas aller voir plus tard ? Après mon départ. »

D'un geste sec, Haejin repousse ma main. Plus précisément, il tressaille. Ce regard qu'il me jette furtivement, c'est abominable. Une

expression tellement nette et tranchante, il n'y a aucun doute sur ce qu'elle signifie. Le froid transperce mon cœur. Tous les poils sur mon corps se hérissent. Quand Haejin ouvre la porte vitrée, mes jambes flageolent. Quand il fait un premier pas sur la terrasse, l'envie de m'enfuir crispe mes muscles. Qu'est-ce que tu attends ? Tu n'as qu'à partir.

« Bouge pas, reste là. »

C'est ce que Haejin me dit en sortant. Sur un ton qui veut contenir ses sentiments. Je me décolle du bureau mais je ne bouge pas davantage. Le soir est tombé. Haejin marche à grands pas sur le sol baigné d'obscurité et s'approche de la grande jarre en plastique. Tel un mari qui surprend son épouse en plein adultère, il ouvre le couvercle d'un geste furieux. L'instant après, le cri sourd qu'il pousse frappe mes oreilles. Le couvercle glisse de sa main et roule par terre.

J'essaie d'imaginer ma tante dans la jarre. Une joue sur un genou, elle doit avoir les yeux fermés, comme endormie. Pour qu'elle ne puisse plus voir personne de ses yeux qui se plaisaient à juger les autres, j'ai baissé ses paupières.

Haejin tourne le dos à ma tante. Son visage blême, c'est celui de quelqu'un qui a vu ce qu'il ne devait pas voir. Il hésite un instant, je suppose qu'il a peur de ce qui va suivre. J'ai encore envie de lui crier : *Arrête*. S'il ne s'était pas précipité vers la pergola, j'aurais réellement bondi devant lui pour le bloquer. *Tu as vraiment besoin de faire ça ?*

Il pousse le plateau de la table. Les yeux rivés à sa nuque, je repense à la matinée d'avant-hier. Et je me souviens successivement de tout. Le moment où j'ai découvert le corps de ma mère dans le salon, après être descendu en me disant *non, tout de même pas...* Le moment du choc, comme si je perdais pied. Le moment où tout est devenu noir devant mes yeux et où je ne pouvais plus bouger d'un pouce, comme dans un cauchemar. Le moment où, agenouillé à côté de ma mère, j'attendais que la lumière se rallume dans ma tête pour pouvoir enfin tenter quelque chose. Haejin semble vivre ces mêmes moments dans un ordre à peu près similaire. Il se peut qu'il entende lui aussi ses propres cris exploser dans sa tête. Comme dans un cauchemar.

L'attente est interminable. Quand enfin Haejin se retourne vers moi, ma langue est si desséchée qu'elle reste collée à mon palais. Je ne comprends pas moi-même. Pourquoi suis-je si angoissé ? Pourquoi est-ce que je le regarde de cet air suppliant, éperdu ? Qu'est-ce que j'attends, concrètement ?

Haejin revient dans la chambre. Tel un non-voyant, il tâtonne pour refermer la porte-fenêtre et passe devant moi. Son regard est vide. Ni perdu, ni furieux. Encore moins triste. C'est le regard d'un noyé qui s'enfonce dans l'eau. Ok. Tu dois être bouleversé, stupéfait aussi. Tu dois avoir du mal à croire ce que tu as vu. Mais tu pourrais au moins

dire un mot à celui qui, comme tu l'as demandé, n'a pas bougé d'un poil, non ? Finalement je n'ai pas le choix, c'est à moi de parler.

« Je m'en vais. »

Haejin marque une pause, s'arrête à mon niveau. Il tourne la tête et me dit :

« Tu t'en vas ? »

Il a la tête de quelqu'un qui n'a jamais entendu un truc aussi bizarre depuis qu'il a des cheveux sur le crâne. Son visage penché de côté semble dire : *Et où donc ? Où ça te chante ?*

« Bonne chance. »

Je lui tends une main sur cet adieu. Son regard s'abaisse vers ma main avant de remonter vers mon visage. Sur l'espace entre ses sourcils, des veines palpitent. Il a les lèvres fermées et respire fort. Ses pupilles se dilatent, se contractent et se dilatent à nouveau. On dirait que ses yeux vont jaillir hors de leurs orbites. Sur leur surface d'un blanc bleuâtre apparaît un réseau de veines rouges comme des toiles d'araignées. Le contour de ses yeux semble prendre feu, les cils qui, jusque-là restaient blottis et sages, se hérissent tous en même temps en un buisson d'épines. J'ai déjà vu ce regard une fois. Non pas chez Haejin mais chez ma mère, la nuit d'avant-hier. Dans ma tête résonne la voix de ma mère.

Toi... Yujin toi... Tu ne mérites pas de vivre...

Je retire la main que je tendais. Je hoche la tête pour dire que je comprends. Ma mère l'a sauvé. Elle l'a pris sous son aile quand il est devenu orphelin, pendant dix ans elle l'a aimé. Il vient de retrouver celle qui était comme sa propre mère à l'état de cadavre putrescent. Il est normal que cela lui fasse un choc. Il ne doit pas être en état de comprendre quoi que ce soit.

« D'accord. Laisse tomber. Je voulais juste... »

Sur ma joue jaillit un poing. Un coup porté de tout son poids. Un bruit assourdissant explose dans mon oreille et mon menton tourne violemment. Mon corps manque de tomber dans la même direction.

« Bonne chance ? »

En même temps que ces mots, le deuxième coup de poing m'atteint à l'estomac. J'ai l'impression que mes côtes s'affaissent. Des gémissements s'étranglent dans ma gorge, je suffoque. Par réflexe, je m'enlace le thorax et contracte les épaules. Une douleur à la fois aiguë et lourde s'étend jusqu'à mon dos.

« Bonne chance, tu as dit ? »

Dans sa voix qui répète la question frémit une terrible fureur. Je relève la tête malgré tout. J'essaie de dire oui mais aucun son ne sort. Un troisième coup de poing me frappe à la pomme d'Adam. Un liquide acide remonte dans ma gorge. Le monde vacille sous mes pieds. Sans pouvoir résister davantage, je m'écroule. Haejin s'amène à grands pas

et s'assoit carrément sur moi.

« Tu arrives à dire ça, enfoiré ? »

Un tapis de bombes commence à pleuvoir sur moi. Joue gauche, joue droite, les yeux, le nez, les lèvres, le menton, ses poings me frappent à toute volée. C'est comme si j'étais tombé sur un dingue qui aurait besoin de se défouler. Ses coups de poings sont aussi furieux que déterminés. Mes yeux enflent en un instant. Mon champ de vision se rétrécit et de tièdes filets de sang coulent sur mon visage. J'ai l'impression que toutes mes dents tombent d'un coup.

Je me lâche complètement et je m'allonge à plat sur le sol. Je ne résiste plus, je ne me défends plus. Je m'abandonne entièrement, sans défense. Je reçois tous les coups, plus j'en reçois, plus mon esprit s'apaise. L'angoisse se dissipe soudain. La situation vire au désastre mais mon humeur s'améliore sensiblement. Mon pouls retrouve son rythme habituel. J'ai l'impression de recevoir enfin ma punition après une pénible confession.

« T'arrives à dire ça, connard ? »

Haejin m'attrape au collet et me secoue furieusement. Mes oreilles bourdonnent, ma vue est secouée frénétiquement, mon visage s'écrase par terre. Pourtant je sais. Il pleure. Grimaçant, clignant ses yeux congestionnés, il expulse les pleurs qui tourbillonnent dans son ventre.

« Pourquoi t'as fait ça ? Pourquoi t'as fait ça ? Pourquoi, sale connard... ? »

Je serre les dents. Pour que les sanglots qui montent soudain en moi et me bloquent la gorge n'explorent pas au-dehors. La voix de Haejin se transforme maintenant en hurlement.

« Et ta vie ? Sale con, toi... »

Haejin me lâche brutalement avant de s'écrouler à mes côtés. C'est moi qui me suis fait battre mais c'est lui qui s'étend de tout son long. Je ferme les yeux. En écoutant ses sanglots qui résonnent fort, je repense plusieurs fois à ses derniers mots. Je suppose que les mots manquant après *Et ta vie* et *toi* sont une question du genre, *qu'est-ce que tu vas en faire* ? J'ai envie de croire que c'est sur moi qu'il verse des larmes encore plus intenses que lorsqu'il a perdu son grand-père.

J'avale de force mon sang mélangé à la salive qui remplit ma bouche. Une boule chaude et tiède, un escargot gluant. L'odeur fétide atteint l'estomac. Dans mon cœur sombre, les aiguilles d'une montre tournent. *Tic tac tic tac*. Il fait noir dehors, derrière la porte vitrée, des flocons de neige virevoltent dans l'air. Tout est si calme qu'on entendrait presque la neige tomber. Les sanglots de Haejin s'apaisent, refluent petit à petit dans son thorax qui continue d'être agité de soubresauts. Bientôt je n'entends même plus sa respiration. Entièrement abandonné sur le sol, il ne bouge plus d'un pouce. Je me

dis qu'il est en train d'écouter la neige qui tombe, comme moi.

C'est l'horloge qui brise le long silence. Un coup, deux coups... Quand les six coups s'achèvent, j'entends Haejin qui se redresse et s'assoit.

« Lève-toi. J'ai à te parler. »

Je m'assieds à mon tour. Les gouttes de sang pleuvent. Haejin prend quelques mouchoirs et me les tend. Ses cheveux sont complètement trempés, on croirait qu'il sort de la piscine. L'un est trempé de sueur d'avoir frappé l'autre et l'autre est trempé de sang d'avoir été frappé. Ce n'est pas très équitable mais ça ne me déplaît pas non plus. Ce n'est pas si mal que ça, me dis-je. Je reçois docilement les mouchoirs et me bouche les narines pour stopper l'hémorragie.

« Je te donne deux heures. »

A grand-peine, je relève mes paupières enflées pour le voir.

« Lave-toi, ressaisis-toi et descends avant 20 heures. »

Je fais face à Haejin. Je comprends qu'il me dise de me laver, mais de me ressaisir ou autre, ça, ça dépasse ma compréhension. Et même l'expression de son visage, je ne la comprends pas.

« Dénonce-toi. »

C'est comme un choc en pleine tête. Le même choc que seize ans plus tôt, quand la pierre m'a frappé au front.

« C'est ce que tu as de mieux à faire. »

Haejin relève un genou et se met debout. Je fais de même. Je fixe ses yeux qui portent encore des traces des larmes. N'étaient-ce pas des larmes pour moi ? N'étaient-ce pas des hurlements à cause de moi ? N'était-ce pas de la colère contre moi qui suis devenu un meurtrier, n'est-ce pas pour cela qu'il a brandi ses poings ? Tout cela n'était-il qu'une illusion ?

« Si tu fais ça, et seulement si tu fais ça, je peux essayer de t'aider. »

J'ai vaguement envie de lui demander ce qu'il compte faire. Je suis curieux de savoir ce qu'on peut faire quand certaines choses ont déjà eu lieu. Trouver un avocat ? Demander une réduction de peine pour m'être livré moi-même ? M'aider à cantiner dans la prison jusqu'à ce que je meure de vieillesse ? Il veut m'encourager à aller en taule sans me faire de souci car il s'occupera de tout le reste ?

« Même si tu t'enfuis, tu ne pourras pas tenir longtemps. »

Je le sais. Je le sais très bien. Mais c'est ma vie, c'est mon choix. J'ai sincèrement envie de la supplier. S'il te plaît, ne fais pas ça.

« Il suffit que tu ne dises rien. Juste un jour... »

— J'appellerai la police dès que tu seras parti. »

Ses yeux se plissent et prennent une lueur glaciale. Les paroles que j'allais sortir s'estompent. Ma respiration s'emballe, comme une

voiture qui accélère d'un coup. Au même instant, ma température s'envole.

« De toute façon, tu ne peux pas sortir en douce. L'entrée, je la surveille et le toit, c'est Hello qui le garde. »

Haejin me tend une main et me dit :

« Donne-moi le rasoir. »

Un rire nerveux me tord le ventre. Pourquoi veut-il que je lui donne le coupe-chou ? A-t-il peur que je lui tranche la gorge ? Pas besoin de ce rasoir, il y a partout dans cette maison de quoi couper un cou. La scie sur le toit, le cutter dans ma trousse, dans la cuisine le couteau fabriqué en Allemagne que ma mère adorait. Et même, si je voulais, je serais capable de lui briser la nuque à mains nues. Me prendrait-il pour un débile, n'a-t-il pas compris que je l'ai laissé exprès me taper dessus ?

J'ôte les mouchoirs de mes narines. J'essuie les gouttes de sang d'un revers de main et j'ouvre mon tiroir. Quand je lui tends la lame, je le sens trembler d'un coup.

« Tu as deux heures. Je n'attendrai pas plus. »

Son regard a retrouvé son calme, il est de nouveau posé. Sa voix, basse, laisse paraître une certaine froideur. Une sensation à la fois inconnue et familière. J'ai l'impression de me tenir non pas devant Haejin mais devant ma mère. Ne pouvant rien faire d'autre, j'insiste :

« Sérieux ?

— Sérieux. »

Son affirmation qui ne laisse aucune place au doute me transperce jusqu'à la moelle. Haejin glisse le rasoir dans sa poche et quitte la chambre. Son pas déterminé est un avertissement : que je ne me fasse pas d'illusion, il ne changera pas d'avis. Quand je ne l'entends plus, mes jambes se déroulent sous moi. Je m'écroule. Le dos contre le pied de mon bureau, je repense à son idée de me rendre. J'ai beau faire des efforts, c'est un truc auquel je n'ai pas envie de penser. Je renonce aussi à fuir le pays. Sans parler de l'aéroport, je vais même avoir du mal à filer du quartier. Si Haejin s'en tient à ce qu'il a déclaré et joue les vertueux jusqu'au bout, il appellera la police dès mon départ.

J'aurais pu m'attendre à cette réaction de sa part. Pourtant, j'en reste pantois. Si me livrer moi-même pouvait m'apporter une vie meilleure, j'accepterais au moins de l'envisager. Mais entre me livrer et me faire arrêter, il y a si peu de différence que ça ne vaut même pas la peine d'y songer. La seule différence, c'est juste le poids sur la conscience. Pas sur la mienne, sur celle de Haejin. Son regret de n'avoir rien deviné jusqu'à ce qu'il soit trop tard, sa responsabilité dans la mort de ma mère. Impossible de ne pas me demander s'il n'essaye pas de se racheter une conscience en me poussant à me livrer à la police. Ou alors il est la proie d'un incompréhensible sens du

devoir car quelque part il se sent responsable de ce qu'il vient d'apprendre. Ou encore sa colère contre moi est telle qu'il ne peut pas me laisser tranquille. Sa compassion n'aurait alors duré que le temps de quelques larmes.

Au final, celui qui doit faire un choix, c'est moi. Choisir entre Haejin et moi. La réponse est évidente, mais c'est tout de même difficile de trancher. Tant qu'il existera un *sentiment* chez moi, il ne pourra en être autrement. Si on supprime le sentiment, le choix devient aussi facile que... acheter une paire de chaussures ? Il faut juste comparer l'objectif poursuivi et le prix à payer. Reste un problème, il ne s'agit pas d'une simple paire de chaussures. Haejin est pour moi un être unique, tellement cher à mon cœur. Que je choisisse une option ou l'autre, je suis condamné à le regretter toute ma vie. Piégé au fond d'une impasse.

Le temps qui passe ronge le temps qui me reste. Les aiguilles ont dépassé 18 h 30, elles avancent inexorablement vers 19 heures. Dans ma tête, un habile pêcheur est à l'œuvre. Ce qui nageait depuis hier sous la surface de ma conscience, cette pensée que je rechignais à saisir, il l'a tirée de l'eau sans aucun complexe. Maintenant, dit-il, tu vas aller acheter les chaussures.

Je me redresse. Maintenant que je suis debout, je n'ai plus d'hésitation sur la conduite à tenir. Comme si mon inconscient avait mûri ce projet depuis longtemps, j'ai déjà son déroulement tout tracé dans ma tête. Le seul facteur qui pourrait venir perturber mon bel agencement, c'est la voiture de police qui rôde dans le quartier.

En premier lieu, je trie le contenu de mon tiroir. Je retire le portable de ma mère, sa carte bancaire, la boucle d'oreille avec la perle, la clé de la porte du toit. J'enfile les gants en latex et j'efface de ces objets mes empreintes digitales à l'aide de mouchoirs. Etape suivante, je sors le blouson *Cours privé* de mon armoire, je mets tout mon barda dans la poche, puis je monte le tout sur le toit et le fourre dans la table de la pergola. A l'aide du chiffon étendu sur le fil, je nettoie la jarre et le robinet pour effacer là aussi d'éventuelles empreintes. Je termine en brûlant les gants de latex dans le barbecue.

Quand je reviens dans ma chambre, il est 19 h 47. Vite. J'enlève la lame du cutter, je la coupe à la longueur d'une phalange. Je sors deux billets de cinquante mille wons que j'avais mis de côté en cas d'urgence. Je mets les billets et la lame dans un sachet en plastique, je le ferme hermétiquement et l'attache sur ma cuisse à l'aide d'un ruban adhésif grande largeur. J'enfile un pantalon de jogging ample et une chemise à carreaux. Les boutons autour des poignets, je ne les ferme pas. C'est à ce moment-là que j'entends la sonnerie de l'entrée.

Je m'immobilise net, je tends l'oreille vers en bas. Je capte vaguement le bruit de pas allant vers l'entrée. L'instant après,

j'entends le *bip* de la porte qui s'ouvre. Une minute plus tard, mon portable se met à sonner sur mon bureau. J'appuie sur le bouton, Haejin dit à voix basse :

« Descends. »

—

Haejin est debout devant la chambre de ma mère. Il me regarde descendre, dos contre la porte et bras croisés. Je me rends compte qu'il y a deux autres personnes dans la maison après avoir atteint la dernière marche. Zyeux de chèvre et Manteau noir. Ils sont assis côte à côte, sur le canapé du salon. Voici donc les visiteurs auxquels Haejin a ouvert la porte.

Leurs visages ne me sont pas étrangers. Il ne me faut pas plus d'une seconde pour les reconnaître. Les inspecteurs chargés de l'affaire de la boucle d'oreille, ceux que j'ai croisés aux *Pains fourrés de chez Yong*. Je me fige dans une posture plutôt pataude, un pied sur le sol du salon et l'autre resté sur la dernière marche. Le radar à l'arrière de mon crâne se met à chercher la voie la plus courte pour m'échapper. Courir dans l'escalier, sortir par la porte du toit, ouvrir la porte en fer et plonger par l'escalier de secours... S'il y a deux policiers en civil dans l'appartement, il doit y en avoir au moins le double dehors pour bloquer toute tentative de fuite. Il n'est pas impossible qu'ils encerclent toute la résidence. L'affaire est tout de même d'une certaine importance.

Ma défaite me noue mon ventre comme une crampe. Je suis tellement abattu que tout devient flou devant moi. Je n'étais pas préparé à cela. Jamais je n'aurais pensé que Haejin me planterait un couteau dans le dos. Je me vois déjà menotté, traîné par les policiers sous le regard des habitants du quartier, avant même d'avoir tenté quoi que ce soit. Je relève mes paupières enflées et me retourne vers Haejin. Comment peux-tu me faire ça ? Tu m'avais promis d'attendre. Je ne me suis pas enfui, il n'est pas encore 20 heures.

Du regard, Haejin m'invite à aller vers la table. Les flics ne perdent rien de notre échange. Ils me dévisagent avec suspicion. Rien d'étonnant. Je dois ressembler à un type qui a été battu à mort. Je ne me suis pas encore lavé, je dois avoir une tête à faire peur. Quant à savoir qui m'a tabassé, même un chien le comprendrait. A moins d'être débile, personne ne se frapperait lui-même au point de devenir un gâteau d'hémoglobine. Au sentiment d'échec s'ajoutent la trahison et la honte. Si je faisais volte-face pour me sauver, de quoi aurais-je l'air, un perdant et un lâche. Et si je me faisais capturer en essayant de fuir, j'aurais l'air en plus d'un niais.

Je pose l'autre pied dans le salon. Je me redresse, bien droit, et me

dirige vers la table-bar. Je m'efforce de respirer calmement pendant ces quatre pas. Je m'efforce aussi de garder une expression la plus neutre possible. Le résultat est là, quand je me mets devant la table-bar, j'ai retrouvé mon sang-froid. Pendant ce temps, Haejin aussi a changé de place, allant de la chambre de ma mère au mur séparant l'escalier et la cuisine. Me tournant le dos, il me présente les deux hommes.

« Ils disent être de la police. »

Disent être ? C'est quoi, cette façon de parler ? Je m'assois en m'appuyant à moitié les fesses contre la table. Je croise les bras, je baisse le store de mes yeux pour qu'ils ne puissent pas lire mes réactions. L'horloge sur l'armoire se met à sonner. Un, deux... Quand les huit coups ont sonné, Haejin s'adresse aux policiers sur le canapé :

« Eh bien, pourriez-vous nous dire le motif de votre visite ? »

Manteau noir se lève. Pour son gabarit, il bouge vite. Je le vois se mettre debout et il est déjà devant nous. Il sort sa carte professionnelle et nous la présente. Son geste est rapide, sa carte passe devant nos yeux comme s'il nous envoyait un direct et je n'ai pas le temps de lire quoi que ce soit, sauf son nom, Choe Ihan, et son grade, lieutenant. En remettant sa carte dans sa poche, il demande à Haejin :

« Votre mère est bien Mme Kim Jiwon ? »

— Oui », répond Haejin.

Je suis perplexe. Pourquoi mentionner ma mère et pas moi ? Du coup, la question de Haejin aussi semble hors de propos. A ma connaissance, *pourriez-vous nous dire le motif de votre visite* n'est pas une phrase qu'on adresse à ses invités. Plutôt une formule pour ceux qui débarquent à l'improviste. Donc ces hommes-là ne sont pas venus pour m'arrêter ?

« Quel est votre nom ? »

Le lieutenant Choe s'adresse à Haejin. Après avoir eu sa réponse, il se tourne vers moi. Ni le lieutenant Choe ni Zyeux de chèvre ne semblent me reconnaître. Ceci dit, ça ne doit pas être évident de reconnaître un étudiant du quartier croisé aux *Pains fourrés de chez Yong* dans ce meurtrier au visage aussi aplati qu'un pain fourré. J'ouvre difficilement ma bouche enflée comme un ballon et réponds d'une voix maladroite :

« Han Yujin.

— Alors c'est vous qui étiez ici, avant-hier, quand nos collègues sont intervenus suite à un signalement de cambriolage ? »

Haejin me regarde, interrogateur. Ouvrant à moitié les yeux, je réponds que oui. Maintenant j'en suis sûr. Ils ne sont pas venus suite à un appel de Haejin. Tout de même, quel que soit le choc, Haejin n'est pas devenu fou à ce point. Le soulagement libère ma poitrine l'espace d'une seconde avant qu'un froid glacial ne la saisisse à nouveau. Car

après tout, ça ne change rien. Je suis toujours une cigale dont la vie et la mort dépendent de Haejin, seul le dénouement est repoussé.

« Vous savez où se trouve Mme Kim Hyewon ? »

Ma colonne vertébrale se contracte. Question inattendue. Je manque de répliquer en prenant une voix surprise : « Quoi ? Ma tante ? » Mais c'est Haejin qui leur demande :

« Vous voulez dire notre tante ? »

— Il paraît qu'elle est venue ici hier. Elle n'est plus là ? »

Haejin se tourne vers moi. Manière de dire, débrouille-toi, ce n'est pas ma partie.

« Elle est arrivée hier vers 14 heures et est repartie vers 17 heures.

— 17 heures ? A cette heure-là, qui était dans l'appartement ? Vous deux ?

— J'étais tout seul.

— Votre tante vient-elle souvent chez vous ? »

Je lui réponds que non.

« Donc si elle est venue hier, c'est qu'elle avait une raison. Je peux vous demander laquelle ? »

Je tourne furtivement la tête vers Haejin. Adossé au mur, il croise les bras et fixe le bout de ses pieds. Ces gestes, je les interprète encore une fois comme un *démerde-toi*. Ma salive se bloque dans ma gorge endolorie, j'ouvre la bouche. Je m'applique à être concis. Elle était venue pour ceci et cela, elle est repartie après m'avoir fait une petite fête surprise.

« Elle ne vous a rien dit de spécial avant de partir ? »

— Non.

— Vous vous souvenez comment elle était habillée ? »

Je réfléchis un moment. Qu'est-ce qu'elle portait ? Un manteau gris clair, un jean, un collier très voyant.

« Je crois qu'elle portait un jean et un pull, enfin, je n'ai pas vraiment fait attention. »

Le lieutenant Choe passe à Haejin.

« Et vous, vous étiez où ? »

— J'étais à Mokpo pour mon travail. Mais pourquoi ? »

Haejin ne regarde plus ses pieds tandis que le lieutenant le bombarde de questions.

« Un déplacement professionnel ? »

— On peut dire ça.

— Vous êtes rentré à quelle heure ?

— Un peu après 22 heures. Mais pourquoi vous me demandez ça ? »

La voix de Haejin est montée d'un cran. Le lieutenant Choe, sans ciller, poursuit son interrogatoire.

« Qu'est-ce que vous faites comme métier ? Vous êtes employé dans

une entreprise ? »

Haejin se tait. Manifestement il ne dira rien tant que tous deux ne lui auront pas répondu. Pendant que le lieutenant tourne autour de nous, Zyeux de chèvre se lève et s'approche sournoisement de l'armoire dans le coin.

« Qu'est-ce que ça sent fort dans cette maison... L'eau de Javel et une odeur de poisson... »

Il s'arrête devant l'armoire en marmonnant ainsi. Pour un monologue, la voix est forte. Il nous tourne le dos, il semble s'intéresser à la photo de famille accrochée au mur. Elle a été prise le jour où Haejin, à gauche, et Yujin, à droite, sont devenus frères. Après un bref coup d'œil à Zyeux de chèvre, je reporte mon attention sur le lieutenant. Il ne peut plus y avoir de traces de sang, tout a été essuyé. Je veux croire que les traces invisibles à mes yeux le sont aussi aux leurs.

« Nous sommes venus parce que nous n'arrivons pas à joindre Mme Kim Hyewon. »

Enfin, le lieutenant Choe cède un pouce de terrain.

« Nous avons essayé de la contacter pour lui poser quelques questions suite au fait qu'elle a signalé la disparition de Mme Kim Jiwon. Mais son portable était éteint. Nous avons téléphoné chez elle et sa femme de ménage a dit qu'elle était partie chez sa sœur. Nous sommes donc venus ici. C'est très rare de recevoir pour le même foyer un appel pour un cambriolage suivi d'un appel pour une disparition.

— Vous avez dit, un appel pour une disparition ? » demande Haejin. Son visage affiche un étonnement non feint.

« On l'a reçu hier vers midi. C'est Mme Kim Hyewon qui a signalé la disparition. D'après ce que vous dites, elle est donc venue chez vous après ça. Vous ne vous souvenez pas si elle vous a dit quelque chose de particulier ? »

Haejin reporte son attention sur moi. Je le regarde, le visage sans expression. Je crois comprendre enfin ce qui s'est passé. Ce que ma tante pouvait faire pour retrouver ma mère se limitait peu ou prou à signaler sa disparition. Or le problème, c'est que la police ne se mobilise pas aussi facilement que quand il s'agit d'une disparition d'enfant. Pour un adulte qui disparaît dans la nature un jour ou deux, ils ne risquent pas de bouger. Elle avait donc dû travailler en amont. L'histoire du cambriolage, c'était sa petite préparation. Avec un truc du genre : une femme habitant dans un quartier où un meurtre vient d'avoir lieu fait une fausse déclaration et le lendemain elle est à son tour signalée comme disparue. Avec ça elle touchait un point sensible de la police. Il se peut qu'elle ait pensé que la police débarquerait d'emblée. Si elle s'est pointée dans l'appartement alors que j'étais seul, c'est parce qu'elle comptait sur les uniformes. Sauf que les uniformes

sont venus avec un jour de retard.

« Vous avez dit que vous étiez à Mokpo pour le travail... Qu'est-ce que vous faites au juste ? »

Le lieutenant Choe, démontrant son infaillible mémoire, répète sa dernière question. A la réponse de Haejin disant qu'il travaille pour le cinéma, succèdent des questions proches du bavardage. Ce qu'il fait exactement, pour quels films il a travaillé, si les films sont sortis en salles, s'il était allé à Mokpo pour un film et ainsi de suite. Haejin répond avec application. Quand, pourquoi, pour quel travail exactement il est allé à Mokpo, par le train de quelle heure il est rentré, à quelle heure il est arrivé à la maison.

« Donc vous avez terminé à 14 heures et vous vous êtes promené vers l'estuaire de la rivière Yeongsan ? demande le lieutenant Choe. Vous étiez avec quelqu'un ?

— J'étais seul.

— Du coup, vous étiez seul aussi dans le train du retour ? »

Haejin répond que oui et le lieutenant Choe hoche la tête.

« Bien. Alors maintenant, si on commençait à parler de Mme Jim Jiwon ? »

Commencer ? Et il compte finir quand ? Il attend quoi, que je meure de vieillesse ? J'étouffe. Je regarde l'horloge. Tiens, Zyeux de chèvre n'est plus là. Serait-il entré dans la chambre de ma mère ? J'ai beau me dire que c'est improbable, la pression monte et je coupe, un peu trop fort :

« Où est-ce que vous vous promenez, vous ? »

Avec un « ah ah » en guise de réponse, Zyeux de chèvre pointe le menton en haut de l'escalier.

« Je n'avais jamais vu un appartement en duplex. Je voulais juste jeter un coup d'œil, par curiosité. »

Après que nos regards se croisent, il descend, l'air insidieux.

« Vous savez, je suis un campagnard. Mais qu'est-ce que ça pue ici. Ça me pique les yeux. »

Zyeux de chèvre passe devant Haejin et s'arrête à l'entrée de la cuisine. Epiant par-ci par-là, il se parle à voix suffisamment haute pour que tout le monde en profite.

« Il y a un cadavre qui pourrit dans la maison ou quoi ? »

Je me retourne vers le lieutenant Choe. Pour qu'il rappelle son subalterne. Mais le lieutenant n'a pas l'air de vouloir me rendre ce service. Il revient à la discussion qui l'intéresse, à savoir sur Mme Kim Jiwon.

« Quel jour et vers quelle heure votre mère a-t-elle quitté l'appartement ?

— Le matin du 9 décembre. Mais je ne sais pas exactement à quelle heure. Quand je me suis réveillé, elle était déjà sortie. »

Le regard de Haejin se rive à ma tempe. Je répète fidèlement le récit que je lui avais servi. De toute manière, si je ne peux pas dire la vérité, autant rester fidèle à moi-même. Ce n'est pas en rougissant que le mensonge gagnera en moralité. Le lieutenant Choe m'écoute avec attention, hochant la tête de temps en temps, me relançant avec les questions d'usage. Est-ce que j'ai remarqué quelque chose de particulier dans son comportement, est-ce qu'elle part souvent faire des retraites, si elle y va toujours seule, ai-je essayé de la contacter, etc. Enfin il me demande si je n'ai pas trouvé étrange de ne pas pouvoir la joindre au téléphone.

« Non. Quand elle est en retraite, la plupart du temps, elle éteint son portable.

— Ça alors, c'est vraiment étrange. Le fils qui habite avec sa mère ne se pose pas de question, alors que la sœur qui habite ailleurs signale sa disparition. Et sans en parler au fils... »

Je garde le silence, manière de lui montrer que je n'ai rien à ajouter.

« A votre avis, où peut bien être votre mère ? Y a-t-il des endroits où elle disait avoir envie d'aller ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— A-t-elle des amis proches ?

— Elle fréquente des gens de l'église, mais je ne sais pas si c'est avec eux qu'elle est partie.

— Avez-vous les numéros de téléphone de ces gens ? Un agenda de votre mère avec les téléphones ou quelque chose de ce genre ?

— Non. Si elle a ça, c'est sur son portable.

— Vous n'en connaissez aucun vous-même ? »

A ma réponse négative, il me scrute intensément. Donc vous ne connaissez même pas les coordonnées d'une amie de votre mère ? demandent ses yeux.

« Vous non plus, vous n'avez pas vu partir votre mère ? »

Le lieutenant Choe change de cible et se tourne vers Haejin. Haejin qui restait jusque-là bouche cousue répond que non.

« Et pour quelle raison ? »

Une certaine rougeur se répand sur ses joues. Il semble gêné par mon regard mais je ne bouge pas. Pour qu'il ne change pas d'avis et ne se laisse pas aller à raconter des choses, je le tiens de toutes mes forces avec mon regard.

« A cause du boulot, j'ai dormi la veille au soir dans l'atelier d'un ancien, à Sangam-dong.

— Vous êtes donc resté avec cette personne ?

— Non. Ce n'était pas à son domicile, j'étais seul.

— C'est-à-dire que vous, vous étiez toujours à l'extérieur et seul quand votre mère et votre tante ont disparu de cette maison ? »

Haejin s'apprête à répondre mais se ravise. En revanche, il s'empourpre jusqu'aux oreilles. Un ange passe. Pendant ce temps, le lieutenant Choe scrute son visage écarlate et son regard perdu. Zyeux de chèvre, sans qu'on s'en aperçoive, s'est déplacé devant la vitrine du salon et fait semblant de contempler des poupées en porcelaine.

« Bon, on va récapituler les faits... »

C'est le lieutenant Choe qui brise le silence.

« Personne n'a vu Mme Kim Jiwon sortir, du fait que le grand frère a découché et que le petit frère dormait à l'étage. Le même jour, dans l'après-midi, Mme Kim Jiwon a semble-t-il appelé la police pour signaler un faux cambriolage à son domicile. Le lendemain, Mme Kim Jiwon a signalé à la police la disparition de sa sœur. Et depuis son passage dans cet appartement, elle-même reste injoignable. A ce moment-là, le grand frère était toujours à l'extérieur et le petit frère dans l'appartement. Est-ce exact ? »

Je réponds que oui, Haejin leur demande :

« Vous voulez dire que vous êtes venus ici parce que notre mère et notre tante se sont évaporées dans la nature ?

— Vous savez qu'il y a eu un meurtre dans le quartier avant-hier ? »

C'est Zyeux de chèvre qui parle, se rangeant à côté de son lieutenant. Haejin et moi restons sans mot dire.

« A peu près à la même période, des femmes du même quartier, deux sœurs qui plus est, disparaissent. Toutes deux sont injoignables grosso modo depuis qu'elles ont quitté cet appartement. Il est envisageable d'établir un lien entre leur disparition et le meurtre, n'est-ce pas ? A propos, je peux vous demander une chose ? »

Zyeux de chèvre nous détaille tour à tour.

« Nous voudrions examiner rapidement la chambre de votre mère. En votre présence, bien entendu. »

Je relève les fesses et change de position. J'ai l'impression que quelque chose m'étrangle. La dernière personne à être entrée dans la chambre, c'est Haejin. Il est très peu probable qu'il ait rangé ce qu'il avait découvert, s'étant précipité dans ma chambre en tornade. Les affaires de la tante doivent traîner devant la valise ouverte, la couverture du lit rejetée et le matelas ensanglanté s'exposer à la vue de tous.

« Pourquoi vous voulez voir sa chambre ? » demande Haejin.

C'est le lieutenant Choe qui répond :

« L'endroit où quelqu'un vit est représentatif. Ça peut aider à cerner la situation. A imaginer ce qui a pu se produire. Par exemple, à savoir si elle est vraiment partie faire une retraite, comme vous le dites. »

Haejin garde la bouche fermée face au lieutenant Choe. Son visage déjà rouge devient encore plus rouge. Moi au contraire, j'étouffe, je

vire au bleu. J'ai l'impression de me balancer en l'air, pendu à un arbre. Haejin tient mon destin entre ses mains. Même si je refuse leur requête, si lui donne son accord, ils foncent.

« Ma mère ne serait pas contente d'apprendre cela. »

Haejin rompt le silence. Apparemment le lieutenant est surpris, la déception se lit sur son visage. Zyeux de chèvre intervient :

« Si jamais il est arrivé quelque chose à votre mère... »

Haejin lui coupe sa parole brutalement.

« Revenez avec un mandat de perquisition. »

—

« Mets ton manteau et descends », dit Haejin.

Assis devant la table-bar, le regard perdu, il fixe son verre d'eau rempli aux deux tiers. Je sors de la cuisine et me dirige vers lui. Il ajoute :

« Il faut que tu ailles te livrer maintenant. »

Je me demande si j'ai mal entendu. Il ne s'est pas écoulé cinq minutes depuis le départ des policiers. Et maintenant il me dit de me rendre ? Ne vient-il pas de faire son choix entre la police et moi ? Il ne voulait pas me protéger ? Ou alors il a changé d'avis ?

« Tu parles sérieusement ? »

Après avoir posé cette question, mes joues tabassées se mettent à trembler toutes seules.

« Je ne voulais pas que tu sois arrêté, c'est tout. »

Haejin tourne la tête vers moi, toute la gamme des sentiments humains vacille sur son visage. Une immense détresse. Une profonde déception. Une grande douleur, une tension forte. Je renouvelle ma question.

« Tu es sincère ? »

— Habille-toi chaudement, tu vas avoir froid pendant un moment. »

Ah oui, c'est rien de le dire, merci. Je hoche la tête en regardant mes orteils de grenouille aux articulations saillantes et arrondies. Soudain jaillit à mon esprit la falaise de l'île. Maintenant je comprends pourquoi, chaque fois que je me réveillais de ce rêve, je me disais, si c'était à revivre, je ne me laisserais pas surprendre par son lance-pierre. C'est que la vie est ainsi faite. On vit d'une manière répétitive à peu près les mêmes choses. Ma variation à moi est du genre : je vais moi aussi me fabriquer un lance-pierre.

« Entendu. Je vais faire comme tu dis. »

Haejin s'apprête à ajouter quelque chose mais se ravise. Le bout de son nez devient tout rouge. Je me dis qu'il a de nouveau envie de me frapper. Bien sûr, il ne va pas aller jusque-là. Il doit avoir un minimum

de notion de ce qui est possible, *non bis in idem*, par exemple.

« J'irai, c'est d'accord, mais on va manger un peu avant. J'ai faim. »

Je vais à la cuisine. Je sors le gâteau que ma tante avait apporté. Je trouve une fourchette, appuyé contre le meuble de l'évier, je finis tout le gâteau. Telle une mamie qui mâchouille un calamar séché, je mâche longuement, minutieusement. Entre-temps, je retrouve mon calme. Ce dont j'ai besoin maintenant, ce n'est ni de courage, ni de détermination, mais de glucides. Et accessoirement de chance. Dans le regard de Haejin tournoie une question : *Comment peux-tu avaler ça ?*

Je suis tenté de lui sortir un dicton que j'ai entendu quelque part. Il paraît qu'une des malédictions de l'humanité, c'est sa capacité d'adaptation. Tiens, moi par exemple, tu vois ? Je m'adapte merveilleusement à l'idée de te frapper de dos. Je lance le carton du gâteau dans la poubelle, me dirige vers la table et y dépose la clé de voiture de ma mère.

« C'est quoi ? »

Haejin bouge juste les yeux pour la voir. Il sait de quelle clé il s'agit. Il lui est déjà arrivé d'emprunter la voiture de ma mère ou de la relayer au volant, une bonne dizaine de fois. C'est une question qui réclame une explication supplémentaire.

« Tu vas conduire. »

Haejin prend la clé et se lève, l'air bourru, inexpressif. Le Haejin dont le visage était un écran vidéo n'existe plus. Les dix ans que nous avons vécus ensemble en frères et en amis semblent aussi avoir disparu. Tout ce qu'on croyait être solide, toutes les couches, les strates de sentiments qu'on peut regrouper sous le nom d'amour, tels que confiance, attention, compréhension, compassion... Peut-être que l'amour n'a rien de divin. Car si c'était le cas, Dieu aurait programmé ses créatures pour qu'elles s'aiment, il ne les aurait pas enchaînées les unes aux autres dans un rapport d'interdépendance où il faut manger l'autre pour survivre.

« Il neige dehors. Va chercher ton manteau dans ta chambre », dit Haejin en mettant la clé de voiture dans la poche de son jean. Dans l'autre poche quelque chose fait saillie. Je me dis que c'est sans doute le rasoir.

« Pas grave, on sera dans la voiture. »

Je me dirige vers l'entrée et ouvre la porte coulissante. Haejin me suit de près, juste derrière moi. Lui non plus ne porte pas de manteau. Vêtu d'un jean et d'un pull, il enfle ses chaussures sur ses pieds nus. Manière de dire, je ne peux pas t'aider à t'enfuir mais je peux supporter le froid avec toi. J'ouvre la penderie aux chaussures et en sors les chaussures de sport que je portais avant-hier. Encore humides, elles ont gardé des traces de boue. Quand je glisse mes pieds dedans,

écrasant le talon, elles poussent un cri de grenouille.

Dès que nous sortons, Hello nous accueille avec ses jappements. A l'oreille, je dirais qu'il n'est pas dans l'appartement mais devant l'ascenseur. Il s'apprête sans doute à sortir avec sa maman. J'appuie sur le bouton de l'ascenseur. J'adopte une position quasi militaire de repos. Ma main droite attrape mon poignet gauche, et ma gauche mon poignet droit. Haejin, qui vient de mettre ses chaussures, tire sur la partie arrière pour bien loger ses pieds. Il a le dos courbé. Quand il se déplie, l'ascenseur arrive à notre étage.

Les mains toujours dans le dos, je pénètre en premier dans l'ascenseur. Pour dissimuler mon dos à la vidéo, je me colle contre la paroi de gauche. Je remue, je mime des gestes d'inconfort, comme si j'avais des menottes. Haejin me rejoint, il appuie sur le bouton – 1 et se range contre moi. L'ascenseur s'arrête au vingt-deuxième étage. La porte s'ouvre, le duo *maman et son bébé* monte. Hello ne cesse de pleurnicher et sa maman a les lèvres peintes en rouge vermillon, un chat qui viendrait de croquer un perroquet.

La maman de Hello, qui entrait dans l'ascenseur avec un large sourire, se fige en un éclair. Ses yeux de fourmi s'agrandissent en yeux de vache, ses narines s'élargissent, on dirait des trous à rats. Malgré sa grande surprise, elle roule des yeux pour me détailler de haut en bas. Mon visage enflé, taché de sang, jusqu'à ma posture étrange, les mains derrière le dos. Son regard se déplace enfin sur Haejin qui se tient à côté de moi et paraît normal. Je sens qu'il se raidit. Je peux sentir nettement son embarras. Comme s'il allait dire, c'est pas moi qui l'ai frappé, mais qu'il se rendait compte au même moment que si, c'est bien lui qui m'a frappé.

La maman de Hello baisse les yeux et pivote vers la porte de l'ascenseur. Malgré son gros manteau rembourré, je sens son malaise. Ce n'est pas de la tension, plutôt la gêne de quelqu'un qui est monté sur une scène où il n'a pas sa place. Hello semble partager le même état d'esprit. Les pattes avant sur l'épaule de sa maman, il se met à aboyer, prêt à bondir. Personne n'essaie de le calmer, personne ne le retient, ses aboiements ne font que croître. Quand nous arrivons au niveau – 1, il gueule si fort qu'il me secoue la cervelle. Dès que la porte s'ouvre, la maman de Hello se précipite hors de l'ascenseur en direction de la sortie du parking.

« On y va. »

Comme je reste sans bouger, Haejin me tire par le coude. Je feins de le suivre malgré moi. Arrivé à la sortie du parking, il me lâche le bras et je m'arrête. Pour manifester clairement que je ne veux pas le suivre. Je reste ferme sur mes jambes, immobile.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Haejin ouvre la porte et me prend de nouveau par le coude. Je me

remets en marche, toujours à contrecœur. Jusqu'à ce qu'on arrive devant la voiture de ma mère, je n'ai cessé de jouer le même jeu, les mains derrière le dos, avançant de quelques pas quand il me tire, m'arrêtant quand il me lâche. Haejin semble croire à un caprice. Tenant mon coude par une main, il appuie sur la clé pour déverrouiller la voiture. Il ouvre la portière du côté passager et me pousse dedans. Après quelque résistance, je me laisse faire et il claque la porte sur moi. En moins de dix secondes, il a fait le tour de la voiture et s'assoit au volant. Ce n'est pas long, mais suffisant pour que je débranche le câble de la boîte noire, qui ainsi ne pourra pas enregistrer les événements à venir.

« Mets ta ceinture », me dit Haejin en bouclant la sienne. J'obéis. D'une secousse, j'enlève les chaussures que j'avais enfilées en écrasant les talons. Quand je pose mes pieds nus sur la boîte à gants, Haejin démarre la voiture. Il ne fait pas attention à la boîte noire. Même son inconscient a zappé la boîte noire. Il doit être préoccupé par mes caprices et juste impatient de me conduire à la police. On rencontre de nouveau la maman de Hello à la sortie du parking. Les deux voitures arrivant des deux côtés du parking s'arrêtent nez à nez. Haejin fait un appel de phares pour lui céder le passage. La maman de Hello, en feux de croisement, reste immobile.

« On va au poste de Gundo », dit Haejin une fois dehors.

Le poste de police se trouve dans le 1^{er} district de Gundo, après le carrefour, en traversant le pont de Dongjin, c'est à cinq minutes. Là-bas, nous retrouverons les deux policiers de tout à l'heure.

« Comme tu veux » dis-je, les yeux fixés sur le pare-brise.

Il neige. La première neige de l'hiver. Pour une première neige, elle tombe plutôt fort. Plus que tomber, elle pèse littéralement. Vu qu'elle descend du ciel sans faire d'histoires, il ne doit pas y avoir de vent. C'est déjà ça. Haejin fait marcher les essuie-glaces. La montre indique 20 h 36. Je ne peux m'empêcher de penser à M. Yong. Fermera-t-il sa boutique tôt ce soir ? La première neige fait-elle partie des motifs d'une fermeture prématurée ? Sans même le prétexte de la première neige, ça se peut qu'il rentre tôt ; il y a pas mal d'agitation dans le quartier. C'était le cas avant-hier soir en tout cas, le jour du meurtre.

Haejin roule vers le portail de derrière. Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Dans le miroir noir, les phares de la voiture de Hello. Après que nous avons tourné à droite au carrefour, je regarde de nouveau dans le rétroviseur extérieur, la voiture de Hello nous suit toujours. Elle se rend sans doute sur la digue.

« Courage. »

Haejin dit un mot de convenance en me regardant du coin de l'œil.

« C'est ce qui est juste. Et c'est le mieux. »

Dans cette formule et l'auto-approbation qui l'accompagne, je lis

plusieurs choses. Sa culpabilité envers moi, l'angoisse de ce que je pourrais faire par peur, la responsabilité de m'emmener jusqu'au poste de police sans incident. Il a certainement dit ça pour se donner du courage, à sa manière quoi. Du courage pour lui, pas pour moi. Ma pensée à moi, c'est que ce qui est juste n'est pas ce qui est le mieux. Pas plus que ce qui est juste n'est synonyme de normal. Ce qui est normal dans cette situation, c'est de se faire confiance à soi-même. C'est ce qui est le mieux pour moi et pour lui.

« Ça va pour moi. »

Immobile, fixant le pare-brise, je lui réponds ça. Au carrefour, le feu est rouge.

« Hier, quand je suis sorti de l'ascenseur, je n'aurais jamais imaginé qu'une telle situation puisse arriver », dit Haejin.

Il s'arrête. La maman de Hello, malgré l'autre voie libre à côté de nous, s'arrête derrière notre voiture.

« Même ce matin, je n'en avais aucune idée. Je n'aurais jamais imaginé que toi et moi, on monterait dans la voiture de maman de cette façon. Même si je sentais que quelque chose n'allait pas. »

Sa voix s'affaiblit à mesure qu'il parle, on dirait une confession.

« Pendant que j'attendais en bas, j'étais encore incrédule. Peut-être n'était-ce qu'un rêve. Même après avoir vu les corps, je n'arrivais pas à réaliser. »

De la pointe de ma canine, je mordille l'intérieur de ma bouche. Une confession. Guère de différence avec le journal de ma mère. Je t'aime mais je n'ai pas d'autre choix que d'agir ainsi, c'est bien plus difficile et douloureux pour moi que ça ne l'est pour toi, je voudrais que tu le saches, etc.

« Même maintenant, alors que je t'emmène pour que tu te livres, j'ai l'impression de vivre un mauvais rêve. Que je vais battre des paupières et que tout va redevenir comme avant. »

Le feu passe au vert. Haejin démarre. Je lui dis :

« Je voudrais te demander une chose.

— Quoi ? »

Il jette un coup d'œil dans le rétroviseur. La maman de Hello nous suit toujours.

« Donne-moi juste vingt minutes. »

Le regard de Haejin se déplace du rétroviseur à moi. Un regard interrogateur.

« Je voudrais faire un petit détour par le belvédère.

— Le belvédère de La Voie lactée ? »

Je hoche la tête. Y a-t-il un autre belvédère dans le quartier ?

« Ne t'inquiète pas. Je ne vais pas m'enfuir. De toute façon, c'est toi qui conduis.

— Je ne m'inquiète pas...

— J'ai juste envie de faire un tour là-bas, c'est tout. »

Je me souviens de ces innombrables nuits où je souffrais de maux de tête et de sifflements dans les oreilles. Je me souviens aussi de ces innombrables aubes où je courais comme un fou jusqu'au belvédère dès que le ciel s'éclaircissait. Je me rappelle la balustrade de la falaise d'où je pouvais contempler, en face, la lumière de *Pains fourrés de chez Yong*. Là se trouve le moi de l'époque où j'étais innocent. Lorsque je rêvais du jour où je déclarerais mon indépendance à ma mère. A vingt mètres devant nous je devine, derrière la neige, le pont du Dongjin.

« Ce sera la dernière fois. Je ne pourrais plus revenir ici. »

Puis j'ajoute, pour rassurer Haejin :

« Inutile de descendre. Fais juste le tour en voiture. »

Haejin dépasse le pont. Apparemment il a décidé de répondre à mon ultime souhait. On se sépare avec la maman de Hello devant le feu sur la route de la digue. Elle tourne à droite et s'éloigne vers Incheon, nous, nous tournons à gauche, dans la direction du parc maritime. Peut-être à cause de la neige, la route de la digue est plus sombre et plus déserte qu'avant-hier. Il n'est pas si tard dans la soirée, mais la circulation est quasi nulle. Et je n'aperçois personne à l'arrêt de bus.

Je me tourne vers Haejin. S'il me laissait là, maintenant, je prendrais le bus et je disparaîtrais définitivement. Il a certainement senti mon regard, mais il garde le sien fixé droit devant lui. Je me retourne. Il y a encore de la lumière dans l'échoppe de chez Yong, mais l'entrée cachée par la toile cirée est fermée. M. Yong doit être à l'intérieur, occupé à se transformer en un homme élégant revenant d'un voyage d'affaires. Les voitures de police qui étaient garées à l'embarcadère sont parties.

Dix minutes plus tard, nous sommes sur le pont qui donne sur le parc maritime. Disons que nous venons d'entrer dans la zone de non-retour. C'est à peu près au milieu du pont que nous croisons une voiture de police. Ils doivent rentrer après une patrouille dans l'île. Je souhaite qu'ils continuent gentiment leur chemin sans faire attention à nous. En voyant la lumière du gyrophare s'éloigner, j'ai cru un moment qu'il en serait ainsi. Mais je me trompe. A peine sommes-nous entrés dans l'île que la lumière de gyrophare revient. Mieux, ils font des appels de phares dans notre direction. Un signal on ne peut plus clair.

« Ils veulent qu'on s'arrête », dit Haejin, un œil sur le rétroviseur.

Un immense désarroi se répand dans ma bouche comme un goût amer. La seule variable dans mon plan est en train de devenir le facteur décisif. Je me dis que ça va être compliqué mais je n'ai aucune envie d'abandonner maintenant. Selon le panneau indicateur que nous venons de dépasser, le belvédère est à moins de cinq cents mètres. En

plus la route est toute droite, une vraie piste d'aéroport. Il est temps d'acheter les chaussures.

« Continue.

— Quoi ? »

Haejin me regarde de travers. Appuyant sur le bouton qui commande la fenêtre, je répète entre mes dents :

« Continue de rouler, putain... »

Le vent entrant de plein fouet dans la voiture efface ma voix. La tempête de neige qui se rue à l'intérieur trouble ma vision. La police déclenche sa sirène étourdissante. J'enlève mes pieds de la boîte à gants, Haejin crie en appuyant sur le bouton de commande de ma fenêtre.

« Ils nous disent d'arrê... »

Mon coude gauche frappe violemment son œil. Avec un cri sourd, il lâche le volant. Sa tête et son buste partent en arrière, ses pieds glissent des pédales. Je passe une jambe sous son siège et de toutes mes forces j'écrase la pédale d'accélérateur. Mon épaule gauche appuie sur son visage et son thorax, de ma main droite, je prends le volant. J'assure ma position. Un, deux, trois...

La voiture de ma mère, une grosse cylindrée foutrement performante, accélère dans un bruit lourd. Haejin se débat sous mon épaule mais je le tiens. La voiture aussi tient bon et fonce vers la falaise. L'instant d'après, la rambarde en fer peinte en jaune éclatant qui borde la falaise surgit devant moi. Immédiatement, je retire ma jambe de sous le siège conducteur et me détache de Haejin. Tel un avion, après avoir fracassé la barrière, la voiture décolle dans le vide blanc où flottent des flocons de neige.

J'ai l'impression que mon corps flotte dans l'air. Le temps recommence à s'écouler en centièmes de seconde, comme lorsque j'ai tué ma tante. Les nerfs de mon corps deviennent chacun un œil qui enregistre chaque facette de l'instant. La ceinture de sécurité bloque mon corps qui allait partir en avant, je sens ma nuque plier quand ma tête est violemment rejetée en arrière. Un bruit assourdissant accompagne le choc. Des deux côtés les airbags explosent en même temps. Je me retrouve emprisonné au milieu du chaos. Je n'arrive pas à remuer un doigt jusqu'à ce que les airbags se dégonflent et que des torrents d'eau se ruent par la fenêtre ouverte.

L'ébranlement du châssis se calme. L'obscurité et le silence reviennent en même temps. La voiture penche en avant, menaçant de se retourner. Des vagues me fouettent par la fenêtre ouverte, l'eau monte jusqu'à mon cou, le froid pénètre la moelle de mes os. Quelque part là-haut la sirène de la police hurle à tue-tête. Dans quelques minutes, d'autres voitures de police appelées en urgence vont débarquer. Il faudra un peu de temps pour qu'ils descendent au pied

de la falaise et que la police maritime se rende sur les lieux. Avant cela, la voiture de ma mère aura déjà coulé.

Je défais la ceinture en tâtant à côté de mon siège et je m'extrais par la fenêtre ouverte. M'agrippant au toit de la voiture penchée, je m'appuie sur elle et j'enlève chemise et pantalon. A ce moment-là, le phare du belvédère effleure la surface de la mer. Grâce à cela, je repère dans quelle direction aller. S'il n'y avait pas eu cette voiture de police, les choses auraient été plus simples. Je n'aurais eu qu'à grimper sur la falaise. Je n'aurais pas eu à traverser la mer à la nage dans une tempête de neige. Le seul point positif, c'est que nous sommes en marée montante.

J'inspire profondément deux ou trois fois, je ferme les yeux et j'imagine. Que ce n'est pas la mer mais une piscine. Dès lors débute un 1 500 mètres, l'épreuve où j'excelle, la dernière compétition de ma vie. J'oublie volontairement le fait que je n'ai pas eu d'entraînement depuis mes seize ans. J'ignore aussi délibérément que je ne suis pas entré une seule fois dans l'eau depuis l'été dernier, à Cebu. Par contre, je prête l'oreille à la voix optimiste qui dans ma tête murmure de douces paroles. *Tu peux le faire, c'est deux kilomètres tout au plus. Si tu ne te presses pas, c'est une distance que tu peux faire relax en mâchant un chewing-gum.*

Mon esprit est serein. Mon cœur bat régulièrement. J'observe la mer qui monte lentement dans l'obscurité. La vitesse de la marée haute doit être au plus bas de sept kilomètres heure et au plus haut de quinze kilomètres heure. Soit deux ou trois fois plus rapide que la marche. Si je peux avancer en profitant de la marée haute, tel un objet flottant sur la mer, j'atteindrai la rive en une demi-heure, pas plus.

Juste avant de me lancer, je me retourne. Haejin n'est plus visible. La voiture est en train de couler, la lumière du phare est partie, l'habitable est dans le noir et les alentours sont plongés dans la brume et la neige. Pas le temps d'attendre que la lumière du phare revienne. L'air froid me frappe dans le dos, j'ai l'impression que l'eau gèle au-dessous de mes aisselles. Ma chance, si on peut parler de chance, est que le vent reste calme.

M'éloignant de la voiture, je m'élanche dans les vagues. Mon corps monte haut en prenant une grosse vague puis replonge dans une vallée profonde. Peu après, quand mon corps se met à flotter doucement à la surface, je commence mon crawl. La distance à parcourir est assez importante, alors j'essaie de garder mon calme. Je sens mon corps comme une masse de glace mais je dois me débarrasser de toute impatience. Une sorte de hoquet me serre au ventre et aux flancs, mais j'essaie de respirer normalement. La panique, dans une telle situation, est synonyme de mort. Si je force à peine plus que prévu, c'est le naufrage assuré avant d'avoir fait la moitié du chemin. Ne pas avoir

peur, ne pas me presser, juste avancer avec le courant, suivre la marée, c'est le mieux.

La lumière du phare revient lentement et me traverse. Après son passage, il fait encore plus sombre. Une obscurité tellement profonde que je pourrais presque creuser dedans si j'y plongeais une main. Le brouillard s'épaissit, la danse des flocons de neige se transforme en tempête et la visibilité diminue à grande vitesse. Le poids de la mer qui ondule lourdement me pèse. Je sens mes forces s'évanouir. Je plonge et replonge sous l'eau, respirer est difficile. Quand j'ouvre la bouche, l'eau salée et glaciale s'y déverse sans merci. Mes membres sont tellement raides que j'ai l'impression de ramer plutôt que de nager. Ma conscience fonce tel un brise-glace dans le passé, perforant le temps et l'espace.

Je retourne sur la falaise de cette île où je jouais au jeu de survie avec Yumin. J'entre dans mon corps qui vient de tomber après l'attaque au lance-pierre. Le front dans les mains, j'entends mon frère pouffer derrière moi. *Tiens, tu n'es pas encore mort ?*

La voix au fond de moi répond. *Attends un peu, je ne vais pas tarder à mourir.* De loin, quelque part sonne la cloche. *Dong. Dong, dong...*

« Stop. »

Mon frère crie.

« Je t'ai dit stop, bougre d'idiot. »

Un caillou frôle mon cou. Ma vue devient floue. Dans mes oreilles explose le bruit de la cloche.

« Je t'ai dit stop. »

Mon corps monte puis descend en prenant une grosse vague noire qui le soulève. Ma tête plonge avant de remonter péniblement. Entre-temps la voix de mon frère a disparu. La falaise, la forêt de pins, le son de la cloche aussi. Dans le brouillard, les lumières passent rapidement. Et je crois entendre vaguement un bruit de moteur. Peut-être un canot de sauvetage de la police maritime ?

L'obscurité envahit mon esprit. La mer envahit mon corps. Le dernier souffle d'air au fond de mes poumons s'échappe. La vie dans ce corps que j'ai tenu à maintenir coûte que coûte semble soudain se briser. Je sens ma volonté qui lâche prise. Ce jour-là, dans cette mer, est-ce que mon père et mon frère ont fait pareil ? Ont-ils lâché prise ainsi vainement ?

Les vagues me ballottent. Je m'allonge sur l'eau, bras et jambes relâchés. La tempête de neige cesse, le ciel s'éclaircit. Les étoiles descendent près de moi. Quand la lumière touche mon front, une voix me chuchote secrètement.

Maman avait raison.

Épilogue

Le souvenir de cette nuit est aussi vif que si c'était hier. Ma mémoire est aussi précise et réelle qu'un film documentaire. La seule partie qui reste vague est celle où la montre de la mort faisait tic-tac. Je ne sais même pas si j'ai perdu la conscience ou non. Ce dont je me souviens, c'est que ma tête a soudain cogné durement contre quelque chose. Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais allongé sur le ventre parmi les lignes d'amarrage de l'embarcadère. Comme le corps de la femme découvert à cet endroit.

La mer était plongée dans une blanche obscurité. Le brouillard était si épais qu'il était impossible de distinguer le ciel de la terre. La neige continuait de tomber. Du côté du parc maritime, une sirène de police hurlait à perdre haleine, au loin, sur la mer, les canots de la police maritime allaient et venaient. Au-dessus de ma tête, sur la route de la digue, passaient sans cesse les lumières de gyrophares. L'embarcadère seul était désert. Je venais de revenir sur les rives de la vie, froides, désertes et sombres, portant la mort sur mon dos.

Pas de temps à perdre pour fêter mon retour à la vie. Mon corps était aussi lourd qu'une armure en fonte. Il n'était pas facile du tout de le sortir de la mer. Ma vue tremblait si fort que j'en étais presque aveugle. Et je ne sentais plus mes membres. Dans ma bouche, les dents s'entrechoquaient. Dans mon corps, les articulations congelées claquaient. A chaque respiration, l'air aiguisé comme une lame lacérait ma gorge. Dans mes oreilles, une voix revenait sans cesse. *Maman avait raison.*

Devant ma vue embrouillée sont passés lentement des morceaux de temps divisé en dizaines d'éclats. Moi qui marche à grands pas vers le clocher, les lèvres serrées ; mon frère qui sonne la cloche en me criant de stopper ; moi qui saute sur la barrière et lui balance un terrible coup de poing ; mon frère qui chancelle et s'agrippe à la corde de la cloche ; moi qui lui donne un coup de pied et mon frère qui tombe.

Cloué sur place, j'ai regardé son corps décrivant une trajectoire parabolique, la corde qui se balançait, la mer qui ouvrait grand son bec pour avaler mon frère et mon frère qui réapparaissait, emporté par une vague, avant de s'éloigner à jamais. Je me suis enfin souvenu exactement de ce que j'avais pensé à ce moment-là.

Tu parles. C'est celui qui survit qui gagne.

Le lampadaire de l'embarcadère baignait de jaune la balustrade de l'escalier menant au snack. J'ai agrippé la balustrade de ma main insensible et j'ai monté l'escalier, forçant sur mes pieds gelés, respirant péniblement de mes poumons rétrécis. C'était aussi douloureux que de grimper sur l'Himalaya avec le mal des montagnes. *Pains fourrés de chez Yong*, juste au-dessus de ma tête, était aussi loin que Pluton. J'ai tout de même continué, sans relâche. La force qui me faisait bouger n'était ni un miracle ni un effet de la volonté. C'était une simple concentration sur le pas suivant.

À la dernière marche, quand je suis monté sur la route de la digue, l'échoppe de pains fourrés m'a accueilli. J'ai senti une profonde reconnaissance envers M. Yong qui était parti tôt ce soir-là. J'étais très touché aussi par le petit coup de pouce donné par la chance : il n'y avait ni circulation ni piétons. J'ai enlevé le sac en plastique que j'avais attaché à ma cuisse, j'en ai sorti le cutter pour couper la toile qui fermait l'arrière de l'échoppe. Une fois dedans, j'ai eu la respiration plus facile et une sensation de réconfort m'a envahi. Je me suis dit que conformément à la volonté divine, j'aurais tout de même survivre.

En tâtonnant le long du toit de l'échoppe, j'ai trouvé un allume-gaz en forme de pistolet. J'ai tiré. En même temps qu'un clic, il y a eu une petite flamme. Quoique timide encore, ma vue revenait et j'ai pu apercevoir de quoi m'essuyer. Accroché au mur, il y avait le torchon dont M. Yong se servait pour s'essuyer les mains. Ses habits étaient également pendus à la poutre où ils se trouvaient d'habitude.

J'ai essuyé rapidement l'eau salée qui me glaçait et j'ai enfilé l'uniforme du vendeur. Un pantalon et un blouson molletonnés, un chapeau couvrant les oreilles, un masque, une paire de bottines en caoutchouc, jusqu'aux chaussettes épaisses de montagne restées coincées dans les bottines. Les vêtements étaient un peu petits, mais ce n'était pas le moment de faire le difficile. J'étais déjà amplement reconnaissant de pouvoir en disposer.

Traînant mon corps qui tremblait horriblement, je suis monté dans un bus longue distance, direction Ansan. J'ai passé la nuit dans un sauna à Ansan. Je me suis débarrassé du sel avec un bain bien chaud, j'ai transpiré dans un sauna puis j'ai fait un somme, court mais profond, sur le sol bien chaud. Le lendemain, à l'aube, je suis allé à la gare de Gwangmyeong et j'ai pris un train pour Mokpo. Douze heures

plus tard, devenu matelot sur un bateau de pêche aux crevettes, je prenais la mer. Pendant un an, j'ai erré sur la mer. Dormant sur le pont du bateau, faisant la cuisine et le nettoyage, j'ai vécu ce qu'on peut appeler une vie d'esclave. C'était à moitié volontaire et à moitié forcé.

J'avais eu des nouvelles de Haejin en regardant la télé dans le train. Ils disaient que le corps et la voiture avaient été repêchés par la police maritime. Que d'après les premières constatations, la victime, attachée par la ceinture de sécurité, avait essayé de sortir jusqu'au dernier moment. Cela voulait dire que lorsque je m'étais retourné, Haejin était en train de se débattre tout seul dans le noir.

J'ai écouté les nouvelles bien plus calmement que je ne le pensais. Je me suis imaginé la scène. Mais quelque chose de brûlant restait coincé au fond de ma gorge. Comme la migraine tenace qui m'avait fait longtemps souffrir, cette chose m'est restée longtemps et remontait parfois en provoquant des nausées. Quel était notre lien ? Qu'y avait-il entre nous ? Je n'ai pas encore la réponse. Une chose est sûre, notre lien n'aurait pas dû aller jusqu'au crash test. J'aurais dû partir un peu plus tôt ou Haejin aurait dû apprendre la vérité un peu plus tard.

Après ce JT, je n'ai plus eu de nouvelles de Haejin ni sur l'avancement de l'enquête. Il y avait une radio sur le bateau, mais je n'avais pas le temps d'écouter les informations. Pour la première fois de ma vie, j'étais pleinement occupé à vivre. J'ai investi toute mon énergie là-dedans. Grâce à quoi j'ai survécu. Et j'ai enfin remis pied à terre. C'était ce matin vers 7 heures. Dans ma poche, il y avait un peu d'argent gagné au cours de ma vie d'esclave.

Je suis d'abord allé prendre un bain. Cela faisait exactement un an. Me laver le corps, me raser, me regarder dans un miroir, me mettre de la crème sur le visage, m'acheter de nouveaux vêtements, de nouvelles chaussures, manger une nourriture terrestre, prendre un de ces cafés filtre que Haejin adorait. Après quoi, je suis allé dans un cybercafé. Assis parmi les oisifs absorbés par leur jeu, j'ai consulté tous les journaux de l'année passée.

Dans le monde, cette affaire était devenue célèbre sous le nom des *Meurtres au rasoir*. Le coupable était appelé non par son nom, Haejin, mais par son surnom *le Boucher*. La police avait conclu qu'« après avoir assassiné sa mère qui l'avait adopté, la sœur de sa mère, une femme qu'il avait croisée dans la rue, et même son petit frère, il était tenté de fuir à l'étranger. Ayant échoué dans sa tentative de fuite, il s'était suicidé. » Pour arriver à cette conclusion, ils avaient quelques arguments. Le rasoir trouvé dans la poche de Haejin, son blouson *Cours privé* retrouvé dans la table de la pergola, le billet d'avion pour Rio réservé avec la carte bancaire de sa mère... En plus de cela, il y

avait le témoignage d'une voisine qui l'avait vu m'emmener dans une voiture vers le parc maritime de Gundo après m'avoir frappé jusqu'au sang et m'avoir ligoté les mains dans le dos. Les morts se taisent et toutes les preuves désignaient Haejin.

Le frère du meurtrier, qui se trouvait également dans la voiture, avait été porté disparu. Malgré trois jours de recherches, la police n'avait rien retrouvé à part ses vêtements. Du fait que la victime était un ancien nageur de compétition, certains pensaient qu'il pouvait avoir survécu. Mais aucune preuve ni aucun témoin n'étaient venus étayer leur hypothèse.

Signe de l'énorme choc causé par cette affaire, il y avait des centaines d'articles de presse sur quelques jours seulement. Chaque article était suivi de centaines, voire de milliers de commentaires. Les mots étaient différents mais tous disaient à peu près qu'*il ne faut jamais laisser un intrus pénétrer dans sa maison*. J'ai fermé la page. Quel qu'ait été le choc à l'époque, j'avais passé assez de temps sur la mer, cette affaire devait être sortie de la mémoire des gens. Et la curiosité sur l'éventuelle survie du petit frère devait aussi être passée de mode.

Je m'apprêtais à éteindre l'ordinateur, mais je me suis ravisé et connecté à la boîte mail. Il n'était pas difficile pour moi de me rappeler le nom d'utilisateur et le mot de passe de Haejin. Quand j'ai ouvert la boîte, il y avait des centaines de mails non lus. La plupart étaient des publicités venant de sociétés d'assurances, de e-commerces en ligne ou de boîtes de production du cinéma. Après être retourné une vingtaine de pages en arrière, j'ai trouvé le mail envoyé par la compagnie aérienne, un an auparavant. Il y avait en pièce jointe le billet pour Rio.

PASSENGER NAME : KIM HAEJIN
BOOKING REFERENCE 1967-3589
TICKET NUMBER 1809703202793

Haejin n'avait pas ouvert son mail. Il n'avait pas eu le temps de consulter sa boîte avant de quitter l'appartement. Et après être sorti, il ne risquait plus de l'ouvrir. Si j'avais pu voir Haejin alors qu'il s'enfonçait dans la mer et que j'avais pu lui faire mes adieux, je n'aurais pas regardé ses mails. Ce cadeau de Noël qui n'était jamais arrivé à son destinataire était resté cloué au fond de ma conscience pendant une année. Ces nombreuses nuits passées sur l'eau, j'avais pensé et repensé à nos rêves, le mien et le sien. Si ce jour-là Haejin m'avait laissé partir, qu'est-ce qui se serait passé ? Haejin aurait-il passé Noël à Rio ?

Grâce à lui qui ne m'a pas laissé partir, moi seul ai réalisé mon rêve. Même si ce n'était pas un yacht mais un bateau de pêche, même

si les journées étaient épuisantes à en crever, j'avais l'âme en paix. J'ai vécu comme un animal jusqu'à ce que je débarque ce matin. Maintenant que je suis revenu dans le monde, je ne sais pas si je pourrai y vivre en homme. Ni si je pourrai vivre parmi les hommes.

Je ferme la boîte mail et je sors du cybercafé. Je marche à l'aventure en cherchant un endroit où dormir. La ville est déserte, la nuit de décembre est sinistre. La mer est cachée par un épais brouillard. Là-bas, devant moi, quelqu'un marche. *Tap tap tap*, j'entends le bruit de ses pas. Dans le vent salé, une puissante odeur de sang sature mes sens.

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Liberduplex
Sant Llorenç d'Hortons (Barcelone),
Espagne

Dépôt légal : avril 2018